BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

FRONTISPICE.



Marie Miou sculp.

Force et puissance de l'Amérique Septentrionale.

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

OU

PRÉCIS des Événemens les plus remarquables concernant ces différens Etats, jusques et compris les deux dernières guerres, et la paix de 1815;

Avec la description de leurs Provinces, des particularités qui les distinguent, et des détails sur les Usages et les Mœurs de leurs Habitans, ainsi que sur les Indiens de ces vastes contrées;

Ouvrage qui fait suite à l'Histoire d'Angleterre, et destiné à l'instruction et à l'amusement de la Jeunesse;

Orné de neuf Figures en taille-douce, dont l'une offre le portrait de Franklin, et l'autre celui du général Washington.

Publié par P.-J.-B. NOUGARET.

A PARIS,

Chez BRUNOT-LABBE, Libraire de l'Université, quai des Augustins, nº 33.

1817.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
rue Pierre-Sarrazin, n° 11.

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

I. *Coup-d'œil général sur l'Amérique septentrionale.*

L'HISTOIRE de l'Amérique septentrionale n'a aucun rapport avec celle des peuples anciens et modernes. En moins d'un siècle, une faible partie de la population européenne traverse les mers, s'établit sur un continent jusqu'alors inconnu, féconde des terres couvertes de forêts épaisses, aussi antiques que le temps, de marais immenses, de plantes entrelacées les unes dans les autres, qui formaient des barrières presque insurmontables, et fonde des États puissans, qui, quoique indépendans les uns des autres, se prêtent une force mutuelle et sont tous réunis pour leur prospérité et pour leur défense, ainsi qu'une chaîne est compo-

sée de plusieurs anneaux. Ces diverses provinces tirant en partie leur origine d'un royaume illustre et puissant, croyaient devoir le regarder comme leur métropole; ils en avaient adopté les lois, les usages, et en parlaient une même langue. Mais la funeste politique de cette métropole fait naître une révolution, qui, après avoir fait couler des flots de sang, affranchit l'Amérique septentrionale d'une dépendance à laquelle elle se serait peut-être toujours soumise, et fait élever une puissance aussi redoutable que celles de l'Europe. Des nations sauvages, errantes dans ces affreux déserts, contribuent elles-mêmes à ces événemens extraordinaires, et à se dépouiller des propriétés que leur avaient assignées la nature; la lumière des arts et des sciences brille tout-à-coup dans des contrées qui semblaient devoir être éternellement incultes et barbares.

Tels sont les faits vraiment curieux et étonnans que nous allons offrir dans cet abrégé historique, où l'on verra le spectacle que présentent des mœurs et des usages étrangers aux Annales des peuples policés, et des particularités dignes de remarque dans l'histoire naturelle. Nous ferons un choix dans les nombreux auteurs qui se sont occupés de tous ces objets intéressans, ainsi que parmi les voyageurs qui ont parcouru

eux-mêmes ces riches contrées, et nous emploierons souvent leurs propres expressions; car à quoi bon chercher à dire en d'autres termes ce qui est déjà fort bien exprimé ? Cependant nous les rectifierons et nous citerons nos garans toutes les fois que cela sera nécessaire. Nous ne croyons pas qu'il soit possible d'offrir aux lecteurs un livre plus instructif et plus varié. Si nos récits n'ont pas toute l'étendue dont ils seraient susceptibles, et s'il nous arrive de garder le silence sur certains objets, c'est que nous publions un abrégé et non une histoire générale.

La contrée dont nous allons nous occuper, ce pays si vaste du Nouveau-Monde, est formée par deux presqu'îles unies par l'isthme de Panama, dont la moindre largeur est d'environ sept lieues, et qui partage ce grand continent en Amérique méridionale et en Amérique septentrionale. La partie du nord paraît avoir plus d'étendue que l'autre; mais celle du midi est infiniment plus riche en mines d'or et d'argent. L'Amérique septentrionale comprend, du nord au sud, soixante-treize degrés de latitude, et s'étend jusqu'au quatre-vingtième. Les Apalaches, qui la divisent dans cette direction, se rapprochent plus ou moins de l'Océan. Leur moindre éloignement des côtes est de

cent cinquante milles (1); ils n'en sont jamais à plus de cent vingt lieues. Au-delà de ces monts est un désert immense, dont on a parcouru jusqu'à huit cents lieues sans en trouver la fin. On conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, qu'à l'extrémité de ces déserts, il y a des fleuves qui vont se jeter dans la mer du Sud.

Quelques montagnes différentes des Apalaches s'embranchent à la chaîne principale dans divers points de leur étendue, mais n'en ont elles-mêmes qu'une très-bornée. La longue chaîne qui fait la division des États-Unis court du nord-est au sud-ouest. Les plaines laissées entre elles et la mer sont très-étroites dans les provinces du Nord, et le terrain y est généralement pierreux, quoique assez productif dans plusieurs points. De la Pensylvanie à la Caroline du nord, les plaines s'élargissent et le terrain est d'un sable gras, argileux et fertile; mais elles s'étendent bien plus encore de la Caroline du sud à la Floride; le terrain alors est bas, plat, couvert d'eau, et semble avoir été laissé depuis peu par la mer.

La grande différence de latitude en produit une proportionnée dans les climats des diffé-

(1) Environ trois milles par lieue.

rens États. La neige couvre le Vermont et la province de Main pendant cinq ou six mois de l'année, et l'hiver y en dure sept, tandis que cette saison rigoureuse n'existe presque pas dans la Caroline du sud, et moins encore dans la Géorgie, et que quand par hasard la neige y tombe, elle ne reste pas deux jours sur terre.

La variation subite dans la température est un caractère commun au climat varié de l'Amérique septentrionale. Il n'est pas rare de voir le thermomètre descendre ou s'élever en vingt-quatre heures de vingt-cinq degrés.

Le froid est d'ailleurs incomparablement plus vif et plus durable en Amérique qu'en Europe, dans les mêmes latitudes, et la chaleur plus brûlante et plus insupportable. Il est même à remarquer que dans les différentes latitudes du continent de l'Amérique septentrionale, la chaleur diffère plus par sa durée que par sa force.

L'année n'a guère aux Etats-Unis que deux saisons, et elles s'y succèdent brusquement et presque sans transition : dans tout le Nord, les hivers sont longs et rigoureux, et les étés courts, mais brûlans.

Cette grande variation du climat affecte sensiblement la santé des habitans des États-Unis. On devient en Amérique plus tôt vieux

qu'en Europe. L'influence du climat est encore plus sensible sur les femmes : jeunes, elles sont généralement jolies, et le sont plus particulièrement à Philadelphie ; mais dès vingt ans elles commencent à perdre de leur fraîcheur ; à vingt-cinq, beaucoup d'entre elles seraient prises pour des Européennes de quarante ; leurs couleurs sont passées, leurs formes s'altèrent déjà (1).

Dès le mois de mai le soleil a beaucoup de force sous le climat qui règne dans les pays voisins des monts Apalaches, qui séparent le Canada de l'Albany ; et dans les mois de juin, de juillet et d'août, les sources qui descendent des montagnes et qui rendaient seules les rivières navigables, se perdent dans les terres ou restent à sec. Les rivières de l'Amérique sont quelquefois des torrens, et souvent des ruisseaux. Ce sont, comme le dit un écrivain célèbre (Raynal), *des fleuves d'un jour, taris le lendemain.* Les climats de l'Amérique ne seraient pas plus froids que ceux qui sont situés sous les mêmes degrés dans l'Europe et dans l'Asie, si les vents ne traversaient pas pour s'y rendre des lacs glacés d'une vaste étendue, et si l'im-

---

(1) *Voyage dans les États-Unis d'Amérique*, par M. de Larochefoucauld-Liancourt.

mensité des forêts qui couvrent les montagnes de leur chevelure n'entretenaient pas l'humidité et la fraîcheur de la terre; si les vents du nord ne venaient pas transformer en neige les nuages assemblés sur le sommet de ces montagnes. Tant que la coignée n'aura point éclairci ces forêts, leurs feuillages répandront sur toute l'étendue du continent septentrional les eaux et les glaçons; mais le soleil n'en conserve pas moins son empire, et la chaleur de ses rayons, plus forte et plus durable que la température ne semble l'annoncer, attire et dissipe promptement, dans les beaux jours de l'été, ces fleuves nourris de frimas, qui paraissaient le disputer à l'orgueil des mers. Ils vont former de nouveaux nuages qui, remplissant les vides de l'atmosphère, se dispersent dans tout l'univers, l'embellissent et le fécondent (1).

Ce qui distingue le plus l'Amérique des autres parties de la terre, dit le célèbre historien Robertson, c'est la température particulière de son climat, et les différentes lois auxquelles il est assujetti par rapport à la distribution du froid et du chaud. On ne peut dé-

(1) *Essai histor. et polit. sur l'Amérique sept.*, par Hilliard-d'Auberteuil.

terminer précisément le degré de chaleur qui règne dans une partie du globe par son éloignement de l'équateur. Le climat d'un pays dépend de son élévation au-dessus de la mer, de l'étendue du continent, de la nature du sol, de la hauteur des montagnes adjacentes, et de plusieurs autres circonstances. Nombre de causes diminuent cependant leur influence dans la plus grande partie de l'ancien continent; mais les règles fondées sur l'observation de notre hémisphère ne sont point applicables à l'autre. Le froid qui règne dans la zône glaciale se fait sentir dans la moitié de celle qui devrait être tempérée par sa position. Les pays, les terres situés sous le même parallèle que les provinces les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Europe, sont exposées à des frimas perpétuels qui détruisent presque la force végétative. L'île de Terre-Neuve, une partie de la Nouvelle-Ecosse et le Canada, sont sous le même degré de latitude que le royaume de France: cependant les rivières y gèlent en hiver à plusieurs pieds d'épaisseur, et la terre est couverte de neige; ce qui oblige tous les oiseaux à fuir pendant cette saison un climat où ils ne sauraient vivre. Le pays des Eskimaux, une partie de la terre de Labrador, et les pays situés au sud de la baie de Hudson, sont sous le même

parallèle que la Grande-Bretagne, et cependant le froid y est si vif que les Européens n'ont jamais osé les cultiver.

Un savant, habitant dans le Nouveau-Monde, raconta à M. de Larochefoucauld-Liancourt un phénomène bien extraordinaire en météorologie : c'est que la marche du baromètre est, en Amérique, contraire à celle qu'il a dans l'ancien monde. En Europe, il monte vingt-quatre heures avant qu'il se dispose au beau temps, et il baisse de même pour le mauvais : c'est en Amérique le contraire. Quand le temps doit être mauvais, le baromètre remonte très-rapidement et subitement, puis il descend ensuite graduellement.

John de Crève-Cœur, écrivain et cultivateur américain, décrit avec énergie et d'un pinceau très-fidèle l'hiver de sa patrie, les phénomènes qui l'accompagnent, et les rigueurs et les amusemens de cette saison. Il s'exprime en ces termes, et nous pensons qu'on ne s'apercevra point de la longueur de son récit : « Les grandes pluies viennent à la fin de l'automne et remplissent les sources, les ruisseaux et les marais, pronostic infaillible du changement de saison. A cette chute d'eau succède une forte gelée qui nous amène le vent du nord-ouest ; ce froid perçant jette un pont universel sur tous les

endroits aquatiques, et prépare la terre à recevoir cette grande masse de neige qui doit bientôt suivre : les chemins, autrefois impraticables, deviennent ouverts et faciles. Quelquefois, après cette pluie, il arrive un intervalle de calme et de chaleur appelé l'*été sauvage* : ce qui l'indique, c'est la tranquillité de l'atmosphère et une apparence générale de fumée. Les approches de l'hiver sont douteuses jusqu'à cette époque ; il vient vers la moitié de novembre, quoique souvent des neiges et des gelées passagères arrivent long-temps auparavant.

» Quelquefois nos hivers s'annoncent sans pluies, et seulement par quelques jours d'une chaleur tiède et fumeuse, par le haussement des fontaines, etc. Dans ce cas, la saison sera moins favorable, parce que les communications, dont on a tant besoin, seront moins libres ; c'est alors qu'il faut s'applaudir de sa prévoyance, car il serait trop tard de remédier aux choses négligées. Bientôt le vent de nord-ouest (ce grand messager du froid) cesse de souffler ; l'air s'épaissit insensiblement ; il prend une couleur grise ; on ressent un froid qui attaque les extrémités du nez et des doigts. Ce calme dure peu ; le grand régulateur de nos saisons commence à se faire entendre ; un bruit

sourd et éloigné annonce quelque grand changement. Le vent tourne au nord-est ; la lumière du soleil s'obscurcit, quoiqu'on ne voie encore aucun nuage ; une nuit générale semble approcher, des atomes imperceptibles descendent enfin ; à peine peut-on les apercevoir ; ils approchent de la terre comme des plumes dont le poids est presque égale à celui de l'air : signe infaillible d'une grande chute de neige.

» Quoique le vent soit décidé, on ne le sent pas encore ; c'est comme un zéphyr d'hiver. Insensiblement le nombre ainsi que le volume de ces particules blanches deviennent plus frappans ; elles descendent en plus grands flocons ; un vent éloigné se fait de plus en plus entendre, accompagné comme d'un bruit qui augmente en s'approchant. L'élément glacé si fort attendu paraît enfin dans toute sa pompe boréale ; il commence par donner à tous les objets une couleur uniforme. La force du vent augmente ; le calme froid et trompeur se change souvent en une tempête qui pousse les nues vers le sud-ouest avec la plus grande impétuosité ; ce vent heurle à toutes les portes, gronde dans toutes les cheminées, et siffle sur les tons les plus aigus, à travers les branches nues des arbres d'alentour. Ces signes annoncent le poids, la force et la rapidité de l'orage. La nuit

arrive, et l'obscurité générale augmente encore l'affreuse majesté de cette scène effrayante pour ceux qui ne l'ont jamais vue. Quelquefois cette grande chute de neige est précédée par un frimas qui, comme un vernis brillant, s'attache à la surface de la terre, aux bâtimens, aux arbres et aux palissades; phénomène fatal aux bestiaux mélancoliques et solitaires: ils cessent de brouter; ils attendent, le dos au vent, que l'orage soit passé.

» Quel changement subit! Du soir au lendemain le tableau de l'automne a disparu; la nature s'est revêtue d'une blancheur éclatante, contrastée par l'azur des cieux. Des chemins bourbeux et pleins de fange deviennent des chaussées glacées et solides.

» L'alarme est répandue de tous côtés; le maître, suivi de tous ses gens, court vers les champs où sont les bestiaux; les barrières sont ouvertes; il les appelle et les compte à mesure qu'ils passent devant lui. Les bœufs et les vaches, instruits par l'expérience, savent retrouver l'endroit où l'hiver précédent ils avaient été nourris. Les plus jeunes les suivent; tous marchent à pas lents. Les poulains, d'une approche difficile lorsqu'ils étaient libres et sans contrainte, soudainement privés de cette liberté, deviennent plus doux et plus dociles à

la main qui les caresse. Les moutons, chargés de leurs toisons, dont le poids est augmenté par la neige, avancent lentement; leurs bêlemens continuels annoncent leurs embarras et leur terreur. Ce sont eux qui fixent nos premiers soins et notre première attention. Bientôt les chevaux sont conduits à leurs écuries, les bœufs à leurs étables; le reste, suivant l'âge, est placé sous les hangards et sous les divisions qui leur sont assignées.

» Le ciel soit béni! tout est à l'abri de l'inclémence de l'air; l'œil vigilant du cultivateur a présidé à chaque opération, et, comme un bon maître, il a pourvu au salut de tous; nul accident n'est arrivé. De retour chez lui, sa femme, ravie de le voir revenir avant la nuit, lui offre une coupe de cidre mêlé avec du gingembre, et pendant qu'elle prépare les vêtemens dont elle veut qu'il se couvre, elle lui raconte les soins qu'elle a pris aussi des volailles, département moins étendu, à la vérité, mais non moins utile.

» Dans ce moment un nègre entre dans la salle, portant une énorme bûche nécessaire pour que le feu jette une chaleur suffisante; elle est placée dans l'âtre. La famille s'asseoit pour jouir de cette chaleur bénigne et réparer ses forces dans le repas du soir. Le maître ouvre

la porte de temps en temps pour contempler le progrès du vent et de la neige ; à peine ose-t-il mettre la tête dehors. Quelle obscurité! quelle nuit noire! dit-il à sa femme; je ne puis voir les palissades qui ne sont qu'à deux perches d'ici ; à peine puis-je distinguer les branches de nos acacias ; je crains qu'ils ne cassent sous le poids de la neige.

» A peine le jour a-t-il paru, que le cultivateur se hâte de sortir du lit, appelle ses nègres : l'un s'empresse à allumer du feu dans la chambre, pendant que les autres vont au hangard et à la grange. Mais comment y parvenir ? La neige est épaisse de deux pieds, et elle tombe encore ; ils n'ont point le loisir d'ouvrir les passages nécessaires ; ils y arrivent comme ils peuvent, car les chemins et les sentiers ont disparu, et la neige amoncelée par le vent dans certains endroits, présente des obstacles qu'on ne peut franchir.

» Les bestiaux qui, pendant la nuit, étaient restés immobiles sous une neige adhérente, soudainement ranimés à la vue du maître, se secouent et s'approchent de toutes parts pour recevoir leur fourrage.

» Après avoir nourri les bestiaux, il faut chercher des places pour les abreuver ; il faut, avec des haches, ouvrir des trous dans la glace ;

il faut écarter la neige pour se procurer une approche commode et non glissante.

» Mais il arrive souvent qu'à la suite de ces grands orages, après même que les chemins ont été battus, le vent du nord-ouest (tyran de ces contrées) souffle avec son impétuosité ordinaire; alors il soulève le nouvel élément, qu'il emporte et répand de toutes parts. La nature semble ensevelie dans un tourbillon d'atomes blancs. Malheur à ceux qui voyagent en traîneaux; ils cessent de discerner les objets; ils perdent leurs chemins; les chevaux, couverts de neige ainsi que le voyageur, s'égarent et s'enfoncent dans des endroits où ils ne peuvent plus toucher la terre avec leurs pieds. Le chagrin, l'inquiétude et le froid rendent ces situations dangereuses. Quoique ces nuages de neige ne soient pas aussi dangereux que les sables soulevés de l'Arabie, ils ne laissent pas cependant de faire périr bien des hommes tous les hivers. A certains égards, cette seconde tempête est plus nuisible que la première: souvent elle emporte la neige de quelques coteaux et laisse le grain exposé à la fureur de la gelée. Soulevée comme la poussière, la neige tombe dans les chemins, qu'elle rend impraticables; elle s'accumule devant les maisons, tourmente les bestiaux et suspend les voyages. Poussée

par la force de ce vent terrible, elle pénètre par-tout. Alors les habitans dont les traîneaux rassemblés avaient battu et ouvert les chemins, se réunissent une seconde fois. C'est l'ouvrage le plus pénible que les chevaux puissent faire; mais ces communications sont essentielles : il faut aller au marché, à l'église, au moulin, au bois; il faut aller voir ses voisins pendant cette saison de joie et de fête.

» Le bûcher formé pendant l'automne est bientôt épuisé pour alimenter nos feux; il faut s'en procurer une provision proportionnée aux besoins de la famille. La prudence nous indique même la nécessité, pendant l'hiver, de pourvoir à ceux de l'été, opération dure et laborieuse; car quand la neige est profonde, un arbre tombé disparaît, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on le coupe en morceaux de huit pieds de long pour le charger sur le traîneau. Pour simplifier cette opération, on s'adresse à ses voisins, si l'on jouit de leur estime : ils s'assemblent volontiers et se rendent mutuellement service. C'est alors que la maîtresse n'épargne rien de ce que la cave, le grenier, produisent de meilleur; c'est un jour de fête destiné à reconnaître le service essentiel que nous rendent nos voisins. L'industrie de la femme, son adresse à apprêter les mets, son goût, sa déli-

catesse, tout est mis en usage dans ces *frolicks* (mot anglais usité). C'est ainsi que, dans un heureux voisinage, toutes les familles se fournissent de bois et s'entr'aident. Il en est de même pour nos écoles : chaque père se trouve au jour marqué avec les autres, et contribue à y apporter la quantité de bois requise. Si quelque veuve en est dépourvue, comme souvent cela arrive, la charité et la bienveillance ne manquent jamais de lui fournir son bûcher. Le bois ne coûte que la peine de le couper et de l'apporter; mais cela même est très-considérable.

» Quand les tempêtes du nord-ouest sont finies, nous jouissons alors d'un temps froid et serein qui dure pendant plusieurs semaines. Le soleil luit sans nuages et rend cette partie de la saison non-seulement utile, mais agréable. Alors nous portons nos bois aux moulins à scie, nos blés, nos farines et nos viandes salées aux magasins construits sur les différentes rivières qui mènent aux principales villes.

» Quand nous allons visiter nos amis par un froid excessif qu'augmente encore la vitesse de nos chevaux (et c'est la saison qui plaît davantage aux femmes et aux enfans), l'épouse la plus délicate, les enfans les plus jeunes, tous oublient l'âpreté du nord, et n'aspirent qu'au plaisir d'aller en traîneau. C'est alors que les portes de

l'hospitalité américaine sont ouvertes. Chacun attend ses amis ; les grands travaux sont suspendus ; il n'y a plus qu'à profiter de la neige. Telle femme dont les parens demeurent à une grande distance, enchaînée chez elle par les soins de son ménage pendant l'été, attend les rigueurs de l'hiver avec la plus grande impatience et voit tomber la neige avec une joie extrême ; elle ne cesse alors d'importuner son mari pour qu'il la mène au sein de sa famille, et il se rend avec plaisir à ses instances. On prend les plus grandes précautions pour se garantir du froid, et on ne manque jamais d'amener tous les enfans. Quatre grandes personnes et quatre jeunes peuvent aisément se transporter dans ce qu'on appelle *traîneau d'Albani*, fort supérieur à ceux qui sont faits à la manière anglaise. Mais si la distance est grande il faut s'arrêter à cause du froid. Toutes les portes s'ouvrent au voyageur la nuit comme le jour. On se réchauffe au feu de l'inconnu ; il vous donne du cidre et du gingembre, qui est le remède à tous les maux. On arrive enfin : une autre compagnie nous a précédés peut-être : n'importe ; le cœur de l'hôte, sa maison, ses écuries sont à votre service : l'Américain ne se refuse rien et consomme dans l'hiver la moitié des fruits de l'été. Plus on est ensemble et plus on est heureux. Chaque mère,

une fois réchauffée, endort l'enfant sur son sein et le couche dans la chambre voisine. Alors on se rassemble autour du feu, où chacun raconte les nouvelles de son canton. Que l'on est aise de se revoir ! Quelle joie vive et pure ! La bouteille, si nécessaire dans cette saison, échauffe les hommes, les unit, introduit parmi eux la liberté et la familiarité. Le soir vient ; il nous manque encore un plaisir ardemment desiré par les jeunes-gens, et auquel les pères et mères participent souvent : c'est la danse. Le vieux nègre de la maison, qui, dans sa jeunesse, a fait danser le grand-père et la grand'mère, aujourd'hui simples spectateurs, possède encore l'art de faire sauter en cadence, et c'est tout ce qu'il faut.

» L'heure du souper arrive ; chacun aide à le préparer, car il ne consiste qu'en un petit nombre de plats : la fatigue donne de l'appétit, la faim satisfaite conduit au sommeil, et la journée se trouve passée au sein du bonheur. »

On voit que les habitans de ces vastes régions sentent combien il leur est utile d'être sincèrement unis et de fraterniser entre eux. La population se monte maintenant (1815) à plus de huit millions d'habitans. On s'est assuré par différens calculs qu'elle y doublait toutes les vingt-cinq années.

Cette population est un mélange de tous les peuples de la terre, mais principalement d'hommes blancs venus d'Europe, d'hommes noirs transportés d'Afrique, et d'hommes rouges (1) nés dans le pays dans les castes indiennes. Les blancs ou Européens forment le fond de la population, et l'on compte environ six millions de blancs, un million et demi de noirs, et deux à trois cent mille indigènes (Indiens).

Les Etats-Unis n'ont encore l'un dans l'autre que quatre habitans par mille carré, et ils sont trop peu peuplés relativement à leur étendue pour que la population puisse y être bien distribuée : elle est encore trop resserrée et trop considérable sur les côtes, et trop éparpillée dans l'intérieur des terres ; mais elle s'étendra peu à peu, et elle couvrira insensiblement tout le pays.

Tout favorise aux Etats-Unis les progrès de la population : les émigrations de l'Europe, les désastres des colonies européennes, l'abondance des subsistances, et les mariages plus faciles qu'en Europe.

Il naît dans les Etats-Unis beaucoup plus d'enfans que parmi nous. Ces enfans ont presque

---

(1) Sauvages appelés de la sorte à cause de la couleur dont ils se peignent continuellement tout le corps.

tous de jolies formes, des cheveux blonds et la fraîcheur des roses à peine écloses; ils fourmillent sur le sol de l'Amérique, et ils brillent dans les rues des villes américaines comme les fleurs brillent au printemps dans les campagnes.

Les Américains de ces États ont presque tous une haute stature, une belle taille, des membres forts et bien proportionnés, un teint frais et vermeil; mais ils ont, en général, peu de finesse dans les traits et peu d'expression dans la physionomie; et quoiqu'on trouve parmi eux peu d'hommes laids, on en trouve encore moins de vraiment beaux, c'est-à-dire de cette beauté fière et mâle que l'on rencontre quelquefois dans le midi de l'Europe, et qui a servi de modèle aux plus belles statues des anciens. Ce sont, pour la plupart, de ces grands corps blonds, peu vigoureux, tels que nous les peint Tacite.

Les femmes ont plus de cette beauté délicate qui appartient à leur sexe, et elles ont, en général, plus de finesse et d'expression dans la physionomie. Leur stature est élevée, et elles ont presque toutes la taille svelte et dégagée, la poitrine haute, une belle tête, et le teint d'une blancheur éblouissante. Ajoutez à cet extérieur brillant le maintien le plus modeste, un air pudique et virginal, et l'on aura une idée de leur genre de beauté; mais malheureusement

cette beauté passe et se flétrit en peu d'années. Tant qu'elles sont filles, elles jouissent d'une grande liberté; mais sitôt qu'elles sont mariées, elles s'ensevelissent dans leurs ménages, et ne semblent plus vivre que pour leurs maris.

La population toujours croissante des Etats-Unis est le résultat nécessaire de l'état politique du pays; et elle est aujourd'hui indépendante même des émigrations de l'Europe et des autres contrées du monde. Une partie de cette population vit du produit de l'agriculture, et est dispersée dans les champs, ou bien habite les bourgs et les villages; l'autre subsiste du produit des manufactures, du commerce et de la navigation, et habite les villes.

Les plus peuplées de ces villes sont Philadelphie dans la Pensylvanie: elle contient 120,000 habitans; New-Yorck, dans l'état de ce nom, 90,000; Baltimore, dans le Maryland, 40,000; Boston, dans le Massachusset, 36,000; Charles-Town, dans la Caroline du Sud, 30,000; la Nouvelle-Orléans, dans le Delta de la Louisiane (1), 20,000; Norfolk, dans la Virginie, 10,000. La plus belle des autres villes n'a pas dix mille habitans.

Les villes des Etats-Unis ne sont pas belles,

(1) Ce Delta est entièrement semblable à celui du Nil en Egypte.

ni somptueuses comme les villes d'Europe ; mais elles sont mieux aérées, plus spacieuses, et presque toutes entremêlées d'arbres et de jardins qui leur donnent l'aspect et les agrémens de la campagne. Dans plusieurs même, les maisons ne sont pas contiguës et liées les unes aux autres ; elles forment des groupes comme dans quelques-uns de nos hameaux (1). Nous aurons par la suite occasion de décrire les principales.

Un auteur judicieux (John de Crève-Cœur) observe avec raison que si les Américains étaient fondés, à leur arrivée dans le pays, à donner le nom de *nouveau* (New) aux villes et bourgs qu'ils bâtissaient, il est très-ridicule de le laisser subsister maintenant : « Que pen» sera la postérité, ajoute-t-il, lorsqu'elle sera » obligée d'ajouter l'adjectif *nouvelle* ou *nou*» *veau* au nom d'une capitale ou d'un pays qui » aura cinq cents ans d'existence ? »

L'étendue de cette partie du Nouveau-Monde est très-considérable depuis le cap Camseaux, dans la nouvelle Écosse, jusqu'aux limites de la Géorgie. Ce vaste continent comprend en longueur, au bord de la mer, près de cinq cents lieues. Ce ne sont pas seulement les côtes qui

(1) *Aperçu des États-Unis au commencement du dix-neuvième siècle.*

sont peuplées ; tout l'intérieur, à plus de soixante lieues de la mer, l'est également.

On ne comptait autrefois que dix États-Unis ; actuellement il y en a dix-huit ou dix-neuf, en y comprenant la haute Louisiane, la Louisiane inférieure, l'État de la Delaware, le district de Columbia sur le Potomak, composé seulement des villes d'Alexandrie, de George-Town, et de la cité de Washington, le siége du gouvernement fédéral, l'état de Kentuck, composé de trois comtés et pays voisins de la Virginie.

Ces États sont divisés en comtés, terme emprunté de leur ancienne métropole, sans cependant en avoir adopté le titre. Les comtés sont divisés en *précincts* ou paroisses, dans les états méridionaux, et ces derniers en petits cantons appelés *townships* ou *districts*. Vers le centre de chaque comté on a construit un édifice grand, spacieux, et même souvent élégant, connu sous le nom de *Court-House*, où se tiennent les assises des cours supérieures et inférieures, et où sont détenus les prisonniers. Les comtés et districts doivent devenir des États dès qu'ils auront acquis une population de soixante mille habitans nécessaire pour avoir une représentation au congrès ou près le gouvernement fédéral.

Toutes ces divisions et les villes ont des écoles et des colléges. Les maîtres sont ordinairement

des jeunes-gens récemment sortis du collége, qui se destinent à l'Église ou à la judicature. Leurs appointemens, qui varient au gré des sociétés, sont depuis deux cents jusqu'à quatre cents dollars (le dollar vaut à-peu-près cinq francs). Presque tous les hommes qui jouent un rôle dans l'Amérique septentrionale ont commencé par cette profession. Quelquefois les districts choisissent des femmes, dont les appointemens sont moins chers; mais elles doivent savoir bien montrer à lire, à écrire, et l'arithmétique.

Chaque comté doit avoir une école où l'on enseigne le latin et le grec. Il y a une amende de trois dollars pour tout père ou mère qui néglige d'envoyer son enfant à l'école, et cette police d'inspection est sévèrement exercée.

De l'exécution ponctuelle de ces lois sages il résulte que, dans le Connectitut, comme dans le Massachusset, on rencontre rarement quelqu'un qui ne sache pas lire, écrire et tenir un compte, et que, par une suite naturelle de cette instruction générale, les mœurs y sont meilleures que dans d'autres provinces, le peuple plus attaché aux lois, et les crimes plus rares.

A l'époque où il n'y avait que dix États, le drapeau de l'Amérique septentrionale étoit orné de dix étoiles; maintenant il y en a dix-huit ou dix-neuf.

Voici ce qui caractérise principalement dix de ces provinces. *New-Hampshire* est distinguée par l'abondance des bois qu'elle fournit pour la construction des vaisseaux : on en tire les plus beaux mâts qui soient au monde.

Massachusset est la plus puissante des colonies : elle a quatre cent mille habitans, dont on assure que quatre - vingt mille seraient en état de porter les armes. Cette province pourrait donc fournir seule une armée entière.

Rhodes-Island est appelée le *Paradis* de la Nouvelle - Angleterre. Sa fertilité, dit-on, est incroyable, et sa température est douce et toujours égale.

Connecticut. Les hivers y sont très-froids, et les étés y sont très-chauds. Pendant ces deux saisons le ciel y est toujours sans nuages. Le reste de l'année y est d'une température très-agréable. Lorsqu'il pleut, c'est avec abondance, mais un coup de vent dissipe bientôt la nuée; il ne reste pas même d'humidité sur la terre. Cette circonstance serait un grand inconvénient sans doute pour les productions du sol; mais les campagnes sont arrosées par tant de sources et de ruisseaux, que la terre est fraîche presque par-tout sans le secours des pluies.

New-Yorck est remarquable par la salubrité de l'air. Son sol est fertile, mais peu cultivé ;

ses habitans sont robustes, sains, bien faits; mais ils vivent moins long-temps que les Européens. La ville, appelée *New-Yorck* comme la province, est remarquable par le luxe où se plongent ses habitans. Nous connaissons, dit l'auteur de la *Description des Treize Provinces*, un cordonnier de Londres qui, depuis vingt ans, envoie à une seule femme de cette province américaine, régulièrement tous les ans, cent-cinquante paires de souliers, qui reviennent, non compris les frais de transport, à un louis et demi la paire.

New-Jersey est une espèce de Sicile en Amérique : c'est la colonie où l'on recueille le plus de froment, et ses habitans sont presque toujours pêcheurs.

Pensylvanie. Charles II la donna pour payer ses dettes; mais Williams Penn, qui la reçut de ce prince, l'acheta des sauvages pour en être possesseur plus légitime. L'agriculture y est portée au dernier point de perfection.

La Delaware a peu de villes dans ses trois comtés; tout ce pays, qui est très-peuplé, est couvert d'habitations éparses.

Le Maryland ou terre de Marie, fut ainsi nommé d'une princesse de France, Marie-Henriette, fille de Henri IV, femme de Charles I[er].

La Virginie fut ainsi nommée en l'honneur

de la reine Elisabeth, qui ne voulut jamais se marier. L'hospitalité des Virginiens est célèbre. Ils ne cultivent guère que leur tabac, qui jouit d'une grande réputation.

Les deux Carolines eurent le philosophe Locke pour législateur. L'olive, l'orange et toutes les plantes odoriférantes y réussissent très-bien.

La Géorgie a des mûriers blancs et des vers-à-soie. Le gibier y est très-abondant.

La cité de Washington, capitale d'un nouvel État (Columbia), est le siége du gouvernement fédéral. Elle a été tracée sur un plan aussi beau que régulier, et sa situation est très-bien choisie, au milieu des terres, entre le Maryland et la Virginie, non loin de la Chésapéack, qui est comme le cœur des Etats-Unis, et sur un terrain élevé où les marées du Pomak (rivière) portent les plus grands vaisseaux. L'enceinte de la ville doit embrasser une étendue considérable; plus de sept cents acres sont réservés aux avenues. Le principal édifice, destiné pour le gouvernement et où siége le Congrès, porte le nom pompeux de *Capitole*, ainsi qu'à Wiliamburg, dans la Virginie.

Dans tous les différens Etats-Unis, quoi qu'en disent quelques écrivains, il est un grand nombre d'Américains qui jouissent d'une longue

carrière. M. John de Crèvecœur cite plusieurs de ses compatriotes qui ont eu cet avantage. « En 1784, dit-il, est morte à *Providence* madame Elisabeth Burden, âgée de cent trois ans et vingt-trois jours. Sa vie n'a été qu'un voyage agréable sans maladies et sans infirmités. Son mari et elle furent des premiers qui vinrent de Boston s'établir à *Providence* en 1680; elle a vu nettoyer tous les champs de ce canton, planter et croître tous les vergers; elle a vu construire toutes les maisons de cette ville: elle seule était restée comme un témoin vénérable des travaux de nos ancêtres.

» Nous venons de perdre aussi, dans le district de *Béhoboth*, monsieur Guillaume Dryer, âgé de cent ans: il a vu la quatrième génération, qui se montait à cent soixante-neuf personnes, dont trente-cinq seulement étaient mortes à l'époque de son décès.

» Le 20 janvier 1785, *Isaao Chase de Sutton*, dans l'état de Massachusset, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, et jouissant d'une bonne santé, eut un petit-fils de la cinquième génération: ce qui rend cet enfant encore plus extraordinaire, c'est qu'il a aujourd'hui vivans deux grands-pères et deux grand'mères, deux bisaïeuls et deux bisaïeules, deux trisaïeuls et deux trisaïeules, cinquante-sept oncles et soixante-trois tantes. »

L'anonyme qui a publié, en 1813, des *Anecdotes anglaises et américaines*, rapporte le trait suivant. Edward Driner naquit en 1680, et mourut le 17 novembre 1782. Il reçut le jour dans une chaumière, sur le terrain même où fleurit actuellement la belle cité de Philadelphie. Ce terrain était occupé, à l'époque de sa naissance, par des Indiens et quelques Suédois et Hollandais. Il avait, dans sa jeunesse, chassé des lapins sauvages dans les mêmes endroits où se trouvent actuellement les plus belles rues de cette ville. Il se rappelait d'avoir vu Wiliams Penn y arriver à son second voyage, et il montrait l'emplacement où l'on avait construit la cabane qui servit d'asile à cet illustre fondateur et à ses amis.

La vie de ce respectable vieillard est marquée par des circonstances qu'aucun individu n'a réunies avant lui, depuis le temps des patriarches. Dans le cours de sa longue carrière, il a vu la même portion de terrain couverte de bois et de broussailles, réceptacles des bêtes féroces et des oiseaux de proie, devenir le siége d'une grande cité, la plus riche, la plus florissante par les arts, la première ville, non-seulement de l'Amérique, mais comptant peu d'égales parmi les plus grands établissemens de l'Europe. Il a vu de belles églises s'élever sur

des marais où il n'avait entendu que le croassement des grenouilles, de vastes quais et d'immenses magasins sur ce même rivage où il avait si souvent aperçu des Indiens sauvages pêcher dans la rivière, et cette même rivière, sur laquelle, dans sa jeunesse, il n'avait rien vu de plus considérable qu'un canot indien, couverte de grands vaisseaux de toutes les parties du monde. Sur la même place, inculte autrefois, et premier témoin des jeux de son enfance, il avait vu construire le magnifique hôtel-de-ville, et il avait ensuite comtemplé ce monument rempli de législateurs dont la sagesse et les vertus faisaient l'étonnement du monde entier. Il avait enfin vu ratifier, avec les formalités les plus solennelles, le premier traité qui ait eu lieu entre les puissances unies de l'Amérique et le plus grand prince de l'Europe (le roi de France), et cela dans les mêmes lieux où jadis il avait vu Williams Penn ratifier, avec les Indiens, son premier et dernier traité. Pour conclure, en un mot, il avait vu le commencement et la fin de l'empire britannique dans la Pensylvanie.

La manière d'élever les jeunes Américains contribue beaucoup à leur former un caractère robuste et à leur assurer une vie longue et sans infirmités. Livrés à eux-mêmes dès leur plus bas âge, ils sont exposés sans précaution à l'in-

fluence du froid et de la chaleur, pieds nus, jambes nues, peu vêtus. Les enfans des riches ne sont pas élevés beaucoup plus mollement que ceux des moins aisés; souvent, dans les campagnes, ils vont deux fois par jour à des écoles distantes de deux à trois milles de la maison paternelle, et ils y vont seuls. Il est peu d'enfans américains qui ne nagent avec hardiesse, qui, à dix ans ne manient un fusil, ne chassent, sans qu'il en résulte aucun accident, et qui ne montent à cheval avec adresse et témérité. Cette liberté qu'on leur accorde leur apprend à se veiller eux-mêmes : aussi, tout hardis qu'ils sont, ne manquent - ils pas de la prudence nécessaire pour éviter toute espèce d'accidens dont ne se garantiraient pas des enfans plus exactement surveillés. Ils deviennent des hommes forts, courageux, entreprenans, qu'aucune difficulté ne rebute, et forment une génération croissante, aussi invincible dans son territoire que celle qui les a précédés. (M. le duc de Larochefoucauld-Liancourt.)

Quelle force et quelle patience n'ont pas eu à déployer les premiers colons pour abattre les forêts et cultiver les terres! Cependant tout porte, dans les Etats-Unis, l'empreinte d'un pays nouveau, où la main de l'homme n'a pas encore perfectionné l'ouvrage de la nature. Les

yeux y cherchent en vain ces campagnes variées et fertiles, cette nature parée et brillante que l'Europe présente par-tout aux voyageurs ; aucune contrée de la terre n'a l'air plus triste et plus sauvage.

Qu'aperçoit-on ? une forêt éternelle qui n'est coupée que par une clairière où sont encadrés des bourgades, des champs ensemencés ou des étangs, des ruisseaux qui parcourent cette clairière en divers sens, une côte basse et unie, parsemée de marécages, et sur cette côte quelques villes, toutes construites en brique on en planches peintes de différentes couleurs ; de tous côtés des massifs d'arbres qui portent leurs têtes jusqu'aux nues, ou une forêt de plantes ligneuses qui dérobent la terre aux yeux ; par-tout un sol hideux, un ciel âpre, une nature sombre et sans harmonie : tel est l'aspect général du pays.

Ce qui frappe le plus le voyageur qui y aborde pour la première fois, c'est l'immensité de ses forêts, l'étendue de ses eaux, leurs formes variées, le mouvement et la teinte qu'elles répandent dans le paysage (*Aperçu des Etats-Unis*).

Ce qu'on appelle *ville* en Amérique n'est le plus souvent qu'un certain nombre de maisons dispersées dans un grand espace, mais

qui appartiennent à la même corporation et envoient des députés à l'assemblée générale de l'Etat. Le centre ou le chef-lieu de ces villes est le *Méeting - House* ou l'église. Cette église est quelquefois seule, quelquefois accompagnée de quatre ou cinq maisons seulement. Lorsqu'un voyageur fait cette question : *Combien y a-t-il d'ici à la ville ?* on lui répond : *Vous y êtes déjà.* Mais s'il vient à spécifier l'endroit où il a affaire, on lui répond quelquefois : *Il y a encore sept ou huit milles.*

Les bourgs et les villages sont bâtis, en général, comme en Angleterre, sur une seule ligne et sur deux rangs de maisons, qui n'étant pour l'ordinaire qu'en bois peint, sont séparées les unes des autres, afin que le feu, en cas d'accident, ne puisse pas se communiquer ; et ces bourgs et villages forment une longue rue qui est environnée des deux côtés de jardins et de vergers. Cette manière de bâtir dans les villages est préférable à celle qu'on emploie communément en Europe, où les maisons, serrées les unes contre les autres, offrent tous les inconvéniens des villes, sans aucun des agrémens de la campagne (*Aperçu des Etats-Unis*).

Chaque secte de Chrétiens, dans l'Amérique septentrionale, a fait élever dans les villes et les campagnes des églises pour le service des-

quelles leurs différentes congrégations entretiennent des ministres. Chacun de ces ministres, plus ou moins payé, enseigne, baptise, console les malades de sa secte, et prêche deux fois tous les dimanches. Leur tâche est très-pénible dans certains cantons, surtout lorsque les membres de leurs églises vivent à de grandes distances les uns des autres, comme cela arrive très-souvent. Ces ministres, qui doivent toujours être mariés, sont choisis et appelés au service de leurs églises par les *anciens* de la congrégation, eux-mêmes nommés à la pluralité des voix. Souvent, pour se rendre plus utiles, ces pasteurs unissent les connaissances médicales à la prédication de l'Evangile.

Les premières maisons des premiers habitans étaient construites de troncs d'arbres emboités les uns sur les autres aux encoignures, et l'intervalle qui se trouvait entr'eux était rempli de charpente et de mortier. Celles qui subsistent encore au milieu des bois sont plus ou moins décentes, plus ou moins bien finies, suivant le goût et les dispositions du propriétaire. Il est facile de juger des différens degrés de la prospérité et de l'industrie des colons par la seule inspection de leurs granges, de leurs basses-cours et de leurs habitations : elles ne sont d'abord couvertes qu'avec l'écorce des pre-

miers arbres qu'ils renversent; ce n'est que cinq ou six mois après leur établissement, qu'à l'aide de leurs voisins, ils parviennent à élever une maison en charpente. Un voyageur européen est étonné de voir sortir de ces hutes de jolies femmes ou filles avec des chapeaux d'une bonne tournure, des rubans, des plumes même, des mantelets, et toutes habillées avec propreté et élégance.

Dans les endroits où les maisons sont construites en bois, croirait-on qu'on ne ramone les cheminées qu'en y mettant le feu, avec cette seule précaution, que l'on choisit un temps pluvieux pour que les toits soient moins disposés à s'allumer par quelques étincelles? Il n'est pas d'exemple que cette étrange manière de nettoyer les cheminées ait causé aucun dommage. Le défaut de ramoneurs est le principe de cet usage, devenu tellement habituel, qu'on l'emploie à présent de préférence, quand même il passe des ramoneurs.

Les fréquens incendies auxquels sont sujettes des maisons construites en bois ont forcé les habitans de perfectionner l'art de les éteindre Chaque quartier dans les villes a ses pompes qui, tous les quinze jours, sont mises en exercice pour les tenir toujours en état. Chaque corps ou communauté de ville a ses seaux de

cuir élégamment peints avec leurs noms, ainsi que tous les particuliers, qui, par une loi très-expresse, sont obligés d'en avoir deux, et de les suspendre dans le vestibule de leurs maisons. Aussitôt que l'alarme du feu est donnée, tous les habitans sont tenus de mettre des lumières au dedans de leurs fenêtres, et de courir au feu avec *deux seaux et deux sacs*, sans désordre, confusion ni bruit.

A propos des habitations, il est une observation qui ne doit point nous échapper. En parcourant l'Amérique septentrionale on voit une grande différence entre les provinces du Sud et celles du Nord. A mesure qu'on avance vers le midi, ce ne sont plus, comme dans le Connecticut, des maisons en bois placées sur les routes à une grande distance les unes des autres, restreintes à l'espace du logement d'une famille, meublées du plus simple nécessaire : ce sont de spacieuses habitations en pierre ou en brique, isolées entr'elles, composées de plusieurs bâtimens, entourées de plantations à perte de vue, cultivées par des mains libres, et par des esclaves transplantés d'Afrique.

Les routes ne sont bonnes que lorsque le sol, naturellement affermi au milieu des bois, est de nature à les rendre telles. L'art s'est rarement mêlé de les rendre sûres et commodes. Des arbres

détruits par les vents, et qui souvent en ont entraîné d'autres dans leur chute, restent couchés dans la même place où ils sont tombés jusqu'à ce qu'ils soient pourris; souvent ils interrompent le chemin; mais le voyageur en fait un autre en les tournant, et le nouveau chemin devient la route ordinaire. Les mauvais pas fangeux sont remplis avec quelques arbres mis l'un auprès de l'autre : quand ceux-là enfoncent on en met d'autres. Les ruisseaux se passent sur de petits ponts formés tout simplement de planches jetées en travers sur deux arbres couchés le long des bords du ruisseau. Il n'est pas rare que plusieurs de ces planches ne restent pourries des mois entiers sans que personne songe à en remettre une autre. Dans les mauvais chemins (et ils ne sont que trop communs), il faut à la fois penser à éviter les branches des arbres qui peuvent déchirer le visage et même renverser, à choisir les places où le cheval va mettre les pieds, à l'aider pour se retirer des mauvais pas, enfin à ne pas rencontrer de son genou ou de sa jambe quelque tronc, quelques rocs, auxquels, avec les plus grandes précautions, on ne peut pas toujours échapper, et qui laissent quelquefois de longs et douloureux souvenirs.

Le même écrivain qui donne aux voyageurs

ces sages conseils (le duc de Larochefoucauld-Liancourt) reproche aux campagnes de l'Amérique septentrionale trop d'uniformité. Des arbres, dit-il, devraient être laissés au milieu des prés et sur les bordures des champs. Les éternelles clôtures de bois mort, les tiges de maïs fanées depuis l'année précédente, les troncs d'arbres morts laissés sur pied dans presque tous les champs, en attendant qu'ils pourrissent tout-à-fait, cette absence absolue d'arbres vivans dans la campagne et dans les prairies, gâtent le paysage autant qu'il peut l'être, sans pouvoir cependant l'empêcher d'être varié et souvent agréable. Tous les champs cultivés sont entourés de clôtures faites de bois fendus par moitié, posés les uns sur les autres en zig-zag, sans aucun poteau fiché en terre.

On se sert pour voyager, dans les Etats-Unis, de petites voitures légères et couvertes où l'on est assez commodément, et qu'on appelle *stages*. Le cocher mange avec les voyageurs : l'égalité est le principe de cet usage : il en résulte que les maîtresses et les filles d'auberge qui ont le service, s'asseyent en attendant qu'on leur demande une assiette, et que le maître d'auberge sert en conservant son chapeau sur la tête. Mais l'aubergiste est souvent, en Amérique, un capitaine ou un major, quelquefois un officier d'un

grade plus distingué, et des cochers de stage ont été colonels. Il est d'usage que la fille de l'aubergiste serve le café, qu'on prend toujours à souper, avec la viande salée ou fumée ou avec le poisson. Il est rare que dans toutes ces auberges il se trouve autre chose que de la viande ou du poisson salé, des œufs et du beurre; mais c'est assez pour satisfaire l'appétit.

On est reçu avec indifférence dans ces auberges, surtout lorsqu'elles ne sont pas placées dans des endroits très-fréquentés. Les voyageurs y sont considérés comme des gens qui apportent plus d'embarras que d'argent. La raison de ce procédé, c'est que les maîtres d'auberge sont tous des cultivateurs aisés qui n'ont pas besoin de ce léger profit : la plupart de ceux qui font ce métier y sont même obligés par les lois du pays, lesquelles ont sagement pourvu à ce qu'on trouvât, de six milles en six milles, une *publick - house* ou maison publique, nom qu'on donne à ces tavernes, et qui désigne parfaitement l'objet pour lequel elles ont été établies. Rien n'est plus commun que de voir un colonel aubergiste : ce sont ordinairement des colonels de milice choisis par la milice elle-même, qui ne manque guère de confier le commandement aux citoyens les plus honnêtes et les plus accrédités. Le nombre des tavernes est tou-

jours, en Amérique, hors de la proportion commune en Europe. Trente-huit tavernes se trouvent dans une seule ville de trois cents maisons.

A moitié chemin de Chester à Wilmington est une auberge où s'arrête la voiture publique (le stage). Elle était tenue, il y a quelques années, par un Anglais démagogue qui avait fait peindre sur son enseigne une femme décapitée, le tronc sanglant, la tête à côté, et pour inscription : *A la reine de France guillotinée.* Aucune autorité, d'après les lois du pays, n'avait le droit de lui faire ôter cette horrible enseigne dont tout le monde était révolté ; et comme c'était la seule auberge sur la route à cinq milles en deçà et au-delà, on ne pouvait l'abandonner. Ce que les lois ne pouvaient pas fut l'ouvrage de l'opinion publique. L'horreur pour cet infâme tableau fut si générale et si prononcée, que l'odieux aubergiste se vit obligé de changer son enseigne, ou au moins de la dénaturer. Il ne voulut cependant pas abandonner l'idée entière. La femme est restée sans tête, mais debout, sans aucune trace de sang, sans aucun indice de supplice, et l'inscription a été : *A la femme qui se tait.* Cet homme a fait ainsi en partie réparation publique de son infamie ; mais il a continué d'être méprisé.

Les objets les plus intéressans de l'histoire

naturelle sont répandus en diverses contrées de l'Amérique septentrionale : nous ne manquerons pas d'en faire mention en décrivant chaque Etat en particulier : les uns excitent l'admiration, et les autres élèvent nos cœurs vers le divin créateur de toutes choses. Une grande quantité d'herbes et de fleurs naturelles inconnues en Europe peuplent les bois. On trouve par-tout des chèvrefeuilles, dont la fleur est plus longue que celle de nos jardins ; elle a presque la même forme et un peu de la même odeur.

En naviguant sur le fleuve Potawmack, dans la Pensylvanie, on arrive dans un certain endroit, à travers les montagnes bleues, où l'on entend des échos les plus extraordinaires qu'il y ait dans le monde. Écoutons le récit animé et pittoresque d'un célèbre cultivateur américain (John de Crève-Cœur). « C'est ici la patrie des échos, leur séjour favori : ailleurs ils balbutient; ici ils s'expriment distinctement ; nulle part ils ne sont aussi nombreux ni aussi attentifs à répondre. Les intonations de leur voix ressemblent aux conversations de personnes placées à des hauteurs et à des distances différentes ; les uns vous parlent à l'oreille ; la voix des autres est plus forte, leurs accens mieux prononcés ; les uns vous répondent sur-le-champ, les autres après un certain intervalle,

comme s'ils pensaient avant de parler ; quelquefois ils s'écrient tous ensemble. C'est surtout quand on rit que le mélange de leurs éclats rend l'erreur complète. Lorsque les vaisseaux approchent du rivage en louvoyant, il est impossible de ne pas croire entendre des personnes assises derrière les rochers. Ceux qui répondent du haut des montagnes le font toujours si distinctement, que l'œil, guidé par l'oreille, croit apercevoir l'arbre derrière lequel ils sont tapis. Ces Hamadryades entendent toutes les langues, et répètent avec plaisir les chansons des voyageurs. Joue-t-on de la flûte ou de la clarinette, elles imitent à l'instant les mêmes instrumens : alors c'est un véritable concert exécuté avec la dernière précision. On compte jusqu'à dix-sept de ces admirables échos, qui vous répondent tous à-la-fois et les uns après les autres, ou se repondent à eux-mêmes après qu'ils vous ont parlé. »

Les lacs immenses et majestueux sur lesquels naviguent les plus gros vaisseaux de guerre offrent un spectacle beaucoup plus étonnant. Parmi ces vastes mers qu'on admire dans le continent de l'Amérique, il nous suffira de citer le lac Champlein, le lac Ontario, qui a neuf cents lieues de tour. Le lac Erié n'est pas d'une étendue si prodigieuse ; mais il s'est livré sur ses eaux

un grand nombre de batailles navales pendant la dernière guerre des Etats-Unis contre l'Angleterre en 1812. Il est défendu par un fort assez considérable, dont les parties belligérantes se sont long-temps disputé la possession. Le père Charlevoix, dans son voyage, dit que le nom du lac Erié est celui d'une nation hurone qui habitait sur ses bords, et détruite entièrement par les Iroquois, et que le mot *érié* voulant dire *chat* dans leur langue, la multitude de chats sauvages qui peuplent les environs de ce lac est l'origine probable de ce nom.

Plusieurs cataractes ou chutes d'eau de l'Amérique septentrionale excitent aussi la surprise et l'admiration. A peine fait-on quelque attention à celles qui ne tombent que de cinquante pieds de haut. La cataracte de Passaïck, dans le comté de Morris, est citée comme digne de remarque : elle a soixante-douze pieds de hauteur et trois cent cinquante de largeur. Le mélange de vergers, de parties cultivées et d'objets encore dans l'état de nature, contribuent, avec les beautés de cette chute, à en rendre les environs intéressans et pittoresques.

La cataracte de Niagara, formée par le fleuve Saint-Laurent, doit être placée au rang des merveilles du monde : elle tombe de plus de cent soixante pieds de haut, et sa largeur est de

cinq cents toises. Elle fait entendre au loin le bruit de vingt tonnerres ; son écume, élancée en brouillards jusqu'au ciel, s'aperçoit de cinq lieues, et les rayons du soleil y produisent un superbe arc-en-ciel. Il se forme après sa chute des tourbillons d'eau si terribles, qu'on ne peut y naviguer qu'à six milles de distance (deux lieues).

On n'a pas besoin de dire que, malgré la rigueur des hivers, cette cataracte ne gèle jamais ; la partie de la rivière qui la précède ne gèle pas non plus ; mais les lacs qui la fournissent, les rivières qui s'y jettent se prennent souvent, au moins en partie, et des monceaux énormes de glace qui s'en échappent tombent continuellement pendant l'hiver par cette cataracte, et ne se brisent pas entièrement sur les rocs : ils s'élèvent en masse souvent jusqu'à la moitié de sa hauteur. « La chute de Niagara, dit » M. le duc de Larochefoucauld-Liancourt, ne » peut être comparée à rien ; ce n'est pas de l'a- » gréable, ni du sauvage, ni du romantique, ni » du beau même qu'il faut y aller chercher ; c'est » du surprenant, du merveilleux, de ce sublime » qui saisit à-la-fois toutes les facultés, qui » s'en empare d'autant plus profondément, » qu'on le contemple davantage, et qui laisse » toujours celui qui en est saisi dans l'impuis- » sance d'exprimer ce qu'il éprouve. »

Il est des animaux curieux et très-singuliers dans l'Amérique septentrionale. Parmi les insectes et les monstres de différentes espèces dont l'examen fournirait amplement à la curiosité et aux lumières du physicien, les mouches de feu ou vers-luisans abondent presque par-tout, de manière que souvent leur multiplicité répend dans la nuit une clarté vraiment étonnante.

On a observé que les quadrupèdes de l'Amérique sont moins gros et moins forts que ceux des autres parties du globe, et que les animaux domestiques qu'on y transporte d'Europe dégénèrent insensiblement tant à l'égard de la grosseur que de la qualité. La raison qu'on en donne est que le climat et le sol ne sont point favorables à la force et à la perfection des animaux de ce genre. Les ours, les loups, les panthères mêmes fuient devant l'homme, et les exemples d'accidens causés par ces animaux sont extrêmement rares.

Les serpens y sont néanmoins assez multipliés, mais ne sont pas beaucoup dangereux; ils ne mordent que lorsqu'on vient à les toucher; autrement ils prennent la fuite. On remarque entr'autres un serpent noir, mince, long de deux à trois pieds, quelquefois de six, et se glissant très-rapidement, et celui connu sous

le nom de *serpent de verre*, parce qu'il est transparent et qu'il se rompt avec la facilité du verre.

Le serpent le plus dangereux de ces climats est celui que l'on appelle *la tête de cuivre* ou *le pilote*. Son premier nom vient des taches jaunes dont sa tête est ornée ; le second de ce qu'au retour du printemps il quitte sa retraite quelques jours avant le serpent à sonnettes : il vit parmi les rochers situés dans le voisinage des mers. Malheur à ceux qui s'approchent de sa retraite ; il s'élance et mord aussitôt, et l'on éprouve la mort la plus cruelle. On n'a point encore découvert de remède contre sa morsure.

On montre quelquefois des serpens à sonnettes apprivoisés auxquels on a arraché les crocs par le moyen d'un morceau de cuir qu'on fait mordre à ce reptile quand il est en fureur. Toutes les fois qu'on le frotte légèrement avec une brosse, il se couche sur le dos, comme les chats lorsqu'ils veulent jouer.

On rencontre quelquefois des crocodiles de l'espèce que les naturalistes appellent *caymans*, qui habitent dans des fossés bourbeux, et sont longs d'environ douze pieds de l'extrémité de la tête à celle de la queue. Rarement cet animal est nuisible lorsqu'il vient sur la terre ; mais dans l'eau il est beaucoup plus féroce. Une femme qui se baignait eut la cuisse cou-

pée par un cayman. Cet animal attaque volontiers les chiens, qu'il vient enlever quelquefois assez près des hommes. Souvent aussi quand, à la poursuite d'un daim, les chiens de chasse passent une rivière, il saisit le daim et quelquefois le chien; et l'animal, ainsi pris, est entraîné au fond de l'eau et ne reparaît plus. Les écailles dont toutes les parties du corps du cayman sont couvertes le rendent invulnérable s'il n'est pas frappé aux épaules, ou aux yeux, ou sous le ventre.

Le crocodile est très-commun à la Louisiane, à cause de la quantité de lacs, d'étangs et de rivières dont ce pays abonde. Il répand une odeur de musc extrêmement forte, qui se fait sentir avant qu'on aperçoive cet animal. Les sauvages de ces contrées parviennent à le saisir en vie : ils lui jettent de grosses cordes d'écorce d'arbre à nœud coulant autour du cou et sur le milieu du ventre, et quand il est bien arrêté, ils l'enferment entre plusieurs piquets, après l'avoir tourné le ventre en haut. En cet état, ils l'écorchent, l'habillent, pour ainsi dire, d'écorce de sapin à laquelle ils mettent le feu.

Il est une manière beaucoup plus simple de triompher de ce terrible animal, et qu'ose tenter un seul sauvage. Il s'arme d'un mor-

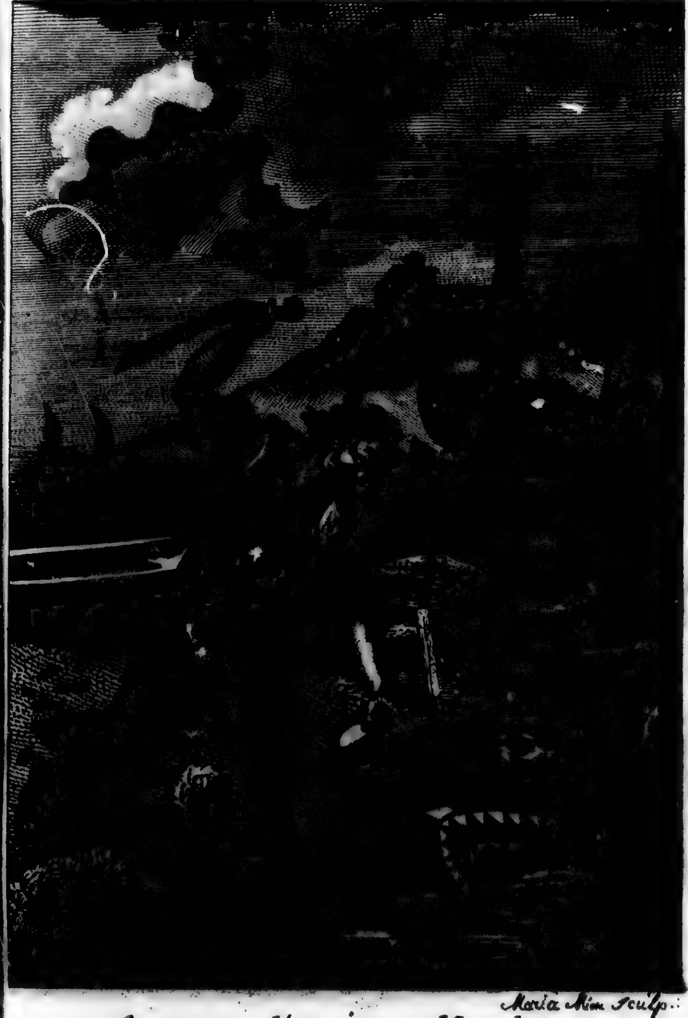
ceau de bois dur, ou de fer pointu par les deux bouts; il l'empoigne par le milieu, et nage le bras tendu; le crocodile s'avance, la gueule béante, pour dévorer le bras du sauvage, qui lui enfonce sa main armée de ce morceau de bois ou de fer, et le crocodile se perce lui-même les deux mâchoires, qu'il ne peut plus fermer ni ouvrir, et le sauvage triomphant traîne sa proie à terre.

Les requins sont encore plus dangereux dans les mers d'Amérique. Nous n'en citerons qu'un seul exemple pris dans les *Lettres d'un Cultivateur américain*.

Un vaisseau de Boston venait de mouiller dans la rade de la Barbade. Aussitôt qu'il eut jeté l'ancre, plusieurs matelots, comme c'est d'usage, fort imprudens, se jetèrent à la nage pour se rafraîchir, pendant que les autres, montés sur les vergues et dans les hunes, veillaient detous côtés l'approche des requins. Quelques momens après l'alarme fut donnée; ils aperçurent un de ces animaux d'une longueur énorme, dont la grande nageoire s'élevait au-dessus des eaux qu'elle sillonnait. Tous les nageurs revinrent avec précipitation. Le monstre vorace voyant fuir sa proie, fend les vagues comme un trait, et arrive dans l'instant où le dernier des nageurs, saisi par ses camarades, était déjà

presque dans la chaloupe, et il lui emporte la cuisse et une jambe. Le malheureux matelot, hissé à bord, expire au bout d'une demi-heure.

Pendant cet intervalle, Emmanuel Purdy, debout, les yeux fixés sur son camarade expirant, s'écria avec fureur, dès qu'il lui vit rendre le dernier soupir : « Mon camarade est mort! Il était né dans la même ville que moi, à Darmouth, État de Massachusset; et je pourrais me résoudre à ne pas le venger! » En achevant ces mots, il saisit un grand couteau, et va l'aiguiser sur la meule du charpentier. « Quel est ton dessein, lui demande-t-on? — De tuer le monstre qui me prive de mon compatriote, répondit-il avec le sang-froid du courage. » Il monte ensuite sur le pont, se déshabille sans proférer une parole, et s'élance à la mer avant qu'on eût pu deviner son projet. Le requin affamé, qui n'avait pas quitté les environs du vaisseau, en attendant une nouvelle proie, ne tarda pas à l'apercevoir. Il nagea d'abord lentement, suivant l'usage de ces poissons voraces, lorsqu'ils voient un objet dont ils vont s'emparer. L'équipage croyant voir dévorer son compagnon trop hardi, poussa un cri d'effroi. Emmanuel, sans se laisser troubler, n'épuise pas ses forces; il tient ferme son couteau, et avec une tranquillité



Maria Min Sculp.

Courage d'un jeune Matelot.

admirable, il attend le monstre, qui s'approche la gueule ouverte, plonge et l'évite, et bientôt après reparaît à dix toises de distance. Il décrit alors un cercle autour de l'énorme cétacée, en nageant lentement pour l'attaquer sur les flancs. Le requin, dont tous les mouvemens annonçaient la fureur, certain d'atteindre sa proie, s'élance en se penchant sur le côté, la gueule des poissons de cette espèce étant placée à une si grande distance de leur museau, qu'ils ne peuvent rien saisir sans se renverser. C'était l'instant que le brave marin attendait. Déployant alors toute la présence d'esprit, toute la vigueur et l'énergie dont le courage est susceptible, il plonge son couteau dans le corps du monstre. Sa mâchoire à triple rang de dents se referme aussitôt; les coups terribles de sa queue font élancer dans les airs les flots de l'élément dans lequel il nage: il ne poursuit plus sa proie. Mais la blessure qu'il vient de recevoir n'était pas suffisante pour lui arracher la vie. Le matelot déterminé se tient entre deux eaux, avec l'adresse du poisson même, et le frappe encore plusieurs fois; bientôt la mer est teinte du sang de ce requin; ses mouvemens s'affaiblissent; il roule, surnage et meurt. Ce combat extraordinaire ne dura que sept minutes. La terreur dont tout l'équi-

page avait été saisi fut bientôt convertie en transports de joie; chacun d'eux, en aidant l'intrépide marin à monter à bord, se félicitait d'être le camarade d'un homme qui avait osé attaquer corps à corps et qui avait su vaincre un monstre si redoutable dans son propre élément. Dès que le requin fut sur le pont du navire, son vainqueur lui coupa la tête, lui ouvrit le ventre, et en retira les membres de son camarade, qu'il rejoignit aux restes insensibles de celui qu'il venait de venger avec tant de courage.

Dans des cantons de l'Amérique septentrionale, il y a une grande quantité de castors, auxquels l'intérêt des hommes livre une guerre implacable. Ces animaux (c'est du castor dont il s'agit) répandent des larmes lorsqu'ils ont perdu leurs femelles ou leurs petits. Les voient-ils blessés et dans les douleurs de l'agonie, ils élèvent leurs yeux remplis de larmes vers les barbares qui les poursuivent, et semblent implorer le sentiment de la pitié; mais l'impitoyable chasseur reste inaccessible à toute commisération.

Parmi les quadrupèdes de ces contrées, il en est un commun dans le Jersey, en Pensylvanie et dans le Maryland; c'est un animal appelé *opossum*, à-peu-près gros comme un chat, c'est-à-

dire long d'un pied et demi, en y comprenant sa queue, qui entre bien pour un demi-pied dans cette mesure. La queue est plate et couverte d'une sorte d'écailles raboteuses qui lui donnent le moyen de se suspendre aux arbres. Ils vivent de fruits, de viande, de pain et de volaille, lorsqu'ils peuvent en attraper. La singularité remarquable de cet animal est une espèce de sac que les femelles ont sous le ventre, où se cachent leurs petits dès qu'ils sont nés, et d'où ils s'attachent aux mamelles de leur mère, jusqu'à ce qu'ils aient la force de pouvoir marcher; et ils s'y réfugient quand ils sont menacés de quelque danger.

Les oiseaux de l'Amérique septentrionale ne sont pas moins variés et très-curieux. L'oiseau mouche vient annuellement sucer les fleurs que la nature y fait naître. Le passage de ces charmans oiseaux se fait avec la rapidité d'un trait; il n'est même pas possible de distinguer le mouvement de leurs ailes : sans le bourdonnement qu'elles occasionnent, on les croirait immobiles toutes les fois qu'ils s'arrêtent pour plonger leurs becs dans le calice des fleurs. La nature semble avoir prodigué, pour la décoration de ce petit oiseau, ses couleurs les plus éclatantes, les plus précieuses et les plus riches; elle a contrasté sur

sa tête et sur sa gorge l'or, l'azur et l'écarlate avec tant d'art, qu'à peine le meilleur peintre pourrait-il esquisser cet admirable mélange. La beauté de son plumage frappe surtout d'admiration lorsqu'il est opposé au soleil, et qu'en remuant la tête, cet oiseau fait voir l'émail brillant de son collier rouge, qui a tout l'éclat du rubis ou du diamant. Quand on peut l'examiner avec attention, l'on est frappé de l'ensemble et de la richesse de ses couleurs. Ses yeux, semblables à de petits diamans, réfléchissent la lumière de tous côtés. Ce charmant oiseau semble être la miniature favorite du grand créateur, qui n'a rien oublié pour le rendre le plus beau et le plus intéressant des êtres volans. Il ne paraît qu'avec les fleurs, et disparaît avec elles, sans qu'on sache ce qu'il devient. (*Lettres d'un Cultivateur américain. Voyage du marquis de Châtellux.*)

Tous les printemps, un nombre prodigieux de cigognes viennent habiter quelques plaines de l'Amérique septentrionale; elles ont au moins six pieds de haut, et plus de sept d'envergure (étendue des ailes déployées); jamais elles ne paissent sans qu'elles ne soient entourées de sentinelles qui veillent autour d'elles, pour annoncer l'approche des ennemis. Quelque temps avant leur départ, elles

s'assemblent en grandes troupes, et le jour fixé, toutes s'élèvent en tournant lentement; elles décrivent de longues spirales, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à perte de vue.

Le singulier oiseau appelé *muscawiss*, gros comme un tiercelet, a un plumage brun et marqué de taches d'un blanc éclatant. Il ne paraît qu'une heure ou deux avant le coucher du soleil : alors, de tous côtés, on entend le bruit de ses *gambolles*, de ses élans, de ses chutes soudaines et rapides, qui font naître l'idée de l'adresse et de la folie. Son vol bizarre ne ressemble à celui d'aucun autre oiseau; on ne peut rien concevoir de plus léger; mais à peine les ombres de la nuit commencent-elles à couvrir la terre, que ces oiseaux descendent du haut des airs, se perchent sur les branches inférieures des arbres, sur les clôtures, et souvent s'abattent au milieu des champs, où ils passent la nuit à répéter leurs monotones et lugubres accens, que les indigènes représentent par le mot *muscawiss*. On ne sait de quoi il vit, où il fait ses pontes, ni ce qu'il devient pendant l'hiver. Rien n'est plus frappant que le contraste entre l'extrême agilité de ses mouvemens, la légèreté, la rapidité de son vol, et sa constante immobilité, ainsi que la tristesse de ses accens pendant toute la nuit, accens qui

paraissent être ceux de la douleur ou d'un profond ennui.

Plusieurs personnes passent quelquefois la nuit pour entendre l'étrange ramage du *mocking-bird*, ou l'oiseau moqueur. (Le rossignol ne chante pas en Amérique.) Il est de la grosseur d'un sansonnet, et de couleur bleuâtre comme l'ardoise. Il n'a point de chant, et par conséquent point de chant qui lui soit propre; il contrefait le soir tout ce qu'il a entendu dans la journée. A-t-il écouté l'alouette ou la grive, vous croyez les entendre. Quelques ouvriers sont-ils venus travailler dans le bois, ou bien a-t-il approché de leur maison, il chantera précisément comme eux. Si ce sont des Ecossais, il vous répétera l'air d'une romance douce et plaintive; s'ils sont Allemands, vous reconnaîtrez la douce gaîté d'un Souabe ou d'un Alsacien. Quelquefois il pleure comme un enfant, quelquefois il rit comme une jeune fille, ou il semble se moquer de ceux qu'il a entendus; enfin rien n'est plus divertissant que cet oiseau *comédien; mais il ne représente qu'en été.*

II. *Histoire des Etablissemens dans l'Amérique septentrionale.*

Nous venons de donner une idée de l'Amérique septentrionale en général, après qu'elle a été habitée par différentes colonies de l'Europe, et principalement par des Anglais, des Ecossais, des Irlandais. Voyons maintenant comment ces diverses peuplades vinrent se fixer dans ces immenses contrées; les principaux établissemens qu'ils y fondèrent; les troubles, les guerres, les massacres qu'ils eurent à éprouver, et les principales lois de leurs législateurs. Dans la grave matière que nous allons traiter, nous n'oublierons point les faits intéressans et curieux qui s'y trouvent quelquefois, et qui peuvent servir à l'amusement et à l'instruction de nos jeunes lecteurs.

Comme elles furent les premières habitées, nous commencerons par les provinces longtemps connues sous le nom générique de *Nouvelle-Angleterre*, et divisées aujourd'hui en Nouvelle-Hampshire, le Massachusset, le Rhodes-Island et le Connecticut, provinces dans l'une desquelles se trouve comprise la Virginie. L'ordre des temps nous oblige de nous

occuper d'abord de la Floride, dont l'histoire est d'ailleurs extrêmement curieuse.

Les découvertes qu'ils venaient de faire au commencement du seizième siècle, engagèrent les Espagnols à de nouvelles tentatives. Ponce de Léon, déjà illustré par la réduction de Porto-Ricco, et par les richesses qu'elle lui avait values, brûlait de se distinguer dans d'autres entreprises. Il équipa trois vaisseaux à ses dépens, en 1512, et fit route vers les Lucayes (îles de l'Amérique septentrionale, dans la mer du Nord); il en visita plusieurs, surtout Bahama, et naviguant ensuite au sud-ouest, il découvrit un pays inconnu aux Espagnols, qu'il appela *Floride*, soit à cause qu'il y arriva le dimanche des Rameaux, soit à cause de sa beauté et de l'abondance des fleurs dont il était couvert. Il essaya de débarquer en différens endroits de cette contrée, mais il fut repoussé par les habitans féroces et belliqueux. La Floride, ainsi que nous le verrons, devint par la suite une importante province de l'Amérique méridionale, sous le nom de la Caroline et de la Géorgie. Ponce de Léon n'était pas seulement animé par le desir de faire des découvertes; il y était encore excité par un préjugé qui régnait de son temps : c'était un bruit commun parmi les Indiens de

Porto-Ricco, qu'il y avait dans l'ile de Bimini, une des Lucayes, une fontaine qui rajeunissait lorsqu'on se baignait dans ses eaux. Ponce de Léon et ses compagnons de voyage cherchèrent vainement cette merveilleuse fontaine, véritable objet de son expédition, et ses compatriotes se moquèrent de lui quand ils le virent revenir beaucoup plus vieux qu'il n'était avant son départ. « Il n'est pas étonnant, dit le judicieux historien de l'histoire de l'Amérique (Guillaume Robertson), il n'est pas étonnant que des Indiens simples et ignorans aient ajouté foi à un conte aussi ridicule; mais on a de la peine à croire aujourd'hui qu'il ait pu faire impression sur un peuple éclairé. Le fait cependant est certain, et les historiens espagnols les plus authentiques n'ont pas oublié cette idée extravagante de leurs compatriotes. Les Espagnols de ce temps-là étaient engagés dans une carrière d'activité qui donnait une tournure romanesque à leur imagination, et qui leur présentait tous les jours des objets étranges et merveilleux. Ils venaient de découvrir un nouveau monde; ils avaient visité des îles et des continens dont on ignorait l'existence dans les siècles précédens. La nature paraissait avoir pris une nouvelle forme dans ces contrées délicieuses; les plantes, les arbres, les animaux

étaient différens de ceux de l'ancien hémisphère. Ils crurent avoir été transportés dans un pays enchanté ; et après les merveilles qu'ils avaient vues, leur imagination échauffée leur représentait comme possibles les choses les plus extraordinaires. Si cette succession rapide de scènes nouvelles et frappantes fit assez d'impression sur un homme aussi éclairé que Colomb, pour lui persuader qu'il avait trouvé le paradis terrestre, il n'est pas étonnant que Ponce de Léon ait espéré de découvrir la fontaine de Jouvence. »

Vélasquez, qui vint dans la Floride après Ponce de Léon, y rendit sa mémoire exécrable aux Indiens, par un trait de cruauté qui fait horreur, et dont ces peuples n'ont pas encore perdu le souvenir. Ayant besoin d'ouvriers pour les travaux des mines qu'on exploitait dans le Mexique, il résolut de s'en procurer par force, par adresse, ou par trahison. Dans cette vue, digne d'un homme sans principes, il équipa deux bâtimens, et fit voile pour la Floride. Il n'avait point encore paru de navires dans les lieux où il aborda. La nouveauté du spectacle attira beaucoup de sauvages au bord de la mer ; quelques-uns plus hardis entrèrent dans les vaisseaux. Vélasquez les reçut avec beaucoup de douceur, leur

donna du vin, et s'appliqua à les bien régaler. Les Indiens furent si sensibles à ce bon accueil, qu'ils prièrent les Espagnols de visiter leurs cabanes, et leur offrirent tout ce qu'il y avait de rare dans le pays. Le perfide Vélasquez accepta leurs offres, fit charger ses deux bâtimens de toutes sortes de provisions; et pour inspirer plus de confiance aux sauvages, il les invita tous à venir se régaler sur son bord. Ils y arrivèrent en plus grand nombre que la première fois. On leur servit un excellent repas, et on les fit boire copieusement. Ensuite, sous prétexte de les amuser, on déploya les voiles, et l'on mit les vaisseaux en état de voguer. Les Floridiens continuaient de boire à longs traits, et perdaient en même temps la raison et la liberté. Quand ils n'eurent plus ni force, ni sentiment, ni connaissance, les Espagnols les enchaînèrent tous, et les transportèrent à fond de cale. Aussitôt ils levèrent l'ancre; et pour comble de perfidie et d'inhumanité, ils déchargèrent leurs canons sur les femmes et les enfans qui attendaient au rivage le retour de leurs pères et de leurs maris. Quelle fut la triste situation des captifs quand, après le sommeil, le premier objet qui frappa leurs regards fut la chaîne accablante avec laquelle ils étaient liés! Un cri perçant de douleur et

de rage fut la première expression de leur désespoir. Plusieurs refusèrent toute nourriture, et se laissèrent mourir de faim; d'autres périrent de chagrin, et la plupart de ceux qui leur survécurent furent submergés avec l'un des deux vaisseaux qui fit naufrage peu de jours après. Ceux que les Espagnols purent conserver furent traînés dans les mines, et condamnés à la plus dure servitude. Le cruel Vélasquez ne jouit pas long-temps du fruit de cette atrocité : l'or qu'il espérait trouver dans la Floride l'engagea d'y retourner; les sauvages le reconnurent, se jetèrent sur sa troupe dont ils massacrèrent deux cents soldats, et dispersèrent le reste. La mer engloutit une partie de son escadre, et lui-même ne revint dans sa patrie que pour y vivre pauvre, détesté de ses concitoyens, dévoré de remords, et mourir dans la plus affreuse misère, digne fin d'un méchant homme.

Le célèbre Ferdinand de Soto se conduisit bien autrement. Il fit pendant quelques années plusieurs courses dans la Floride. En arrivant sur les côtes, il descendit une partie de ses gens à deux lieues d'un village gouverné par un cacique ou petit roi du pays. Ils furent rencontrés par des Indiens qui, se voyant poursuivis, se retirèrent dans un bois. Un

d'eux s'avança, et vint au-devant des Chrétiens. Alors un Espagnol leva sa lance pour le percer ; mais cet homme fit le signe de la croix, et s'écria en langage castillan : « Je suis chrétien et Espagnol ; épargnez-moi, et rappelez mes amis dispersés, à qui je dois la vie, et dont les intentions sont très-pacifiques. » Il fut conduit au général, qui voulut savoir ses aventures, et comment il se trouvait, seul de sa nation, parmi les Floridiens. « Je suis, répondit-il, d'une bonne famille de Séville ; et après avoir suivi la fortune de don Vélasquez, je tombai entre les mains des Indiens avec un autre Espagnol, qui fut mis en pièces parce qu'il paraissait vouloir se défendre. On me présenta au cacique, qui d'abord ordonna qu'on me suspendît sur un petit feu pour me faire rôtir tout vivant; mais, à la prière de sa fille, on m'accorda la vie, et je fus chargé du soin de garder les corps morts près du temple, pour qu'ils ne fussent pas emportés par les loups, qui venaient souvent rôder autour des cadavres. Je manquai d'être une seconde fois condamné à la mort, parce qu'un de ces animaux avait entraîné le corps de l'enfant du cacique ; mais on me fit encore grâce sur les instances de ma bienfaitrice, qui, venant souvent me tenir compagnie pendant la nuit, avait vu

avec quel courage je m'étais opposé aux entreprises du loup. En effet, on le trouva percé d'un dard que je lui avais enfoncé dans le corps, et le corps de l'enfant à côté de lui, sans être endommagé. Quelque temps après le cacique mourut; je perdis mon poste et ma faveur, et l'on résolut de me sacrifier au démon. Mais celle qui m'avait déjà sauvé la vie m'informa du danger auquel j'étais exposé, m'enseigna comment et par où je pourrais m'échapper, et me conduisit même une partie du chemin. Je tombai entre les mains d'un chef d'Indiens auquel je promis fidélité, et qui, par récompense, m'assura qu'il me procurerait les moyens de rejoindre ma nation. Il me permit de me retirer chez les premiers Chrétiens qui débarqueraient sur la côte; mais j'en avais perdu l'espérance, ayant passé douze ans chez les Floridiens. Ils m'ont toujours traité avec beaucoup d'humanité; et le chef, à votre arrivée, m'envoyait au-devant de vous, chargé d'offres de paix et accompagné des premiers du village. »

Soto reçut très-bien ceux qui vinrent avec l'Espagnol; il leur dit d'assurer le cacique qu'il n'oublierait jamais ce qu'il avait fait pour un de ses compatriotes, et les renvoya après avoir appris d'eux qu'à trente lieues plus

avant dans les terres il y avait des possessions bien plus riches que celles du voisinage de la mer. On parla entre autres d'un pays où régnait une princesse charmante, également jalouse de mériter l'estime des étrangers et de procurer le bonheur de ses peuples. Il n'en fallait pas tant pour enflammer l'imagination d'un Espagnol. Soto ne différa donc pas à se mettre en marche vers cette heureuse contrée. Le lendemain de son arrivée il envoya saluer la princesse, qui lui députa six de ses principaux sujets. Le chef des Espagnols les reçut assis sous un dais dans un fauteuil doré, qu'on portait toujours avec le bagage pour les occasions extraordinaires, conformément au génie fastueux et romanesque des Castillans. Quand les ambassadeurs furent en présence du général, ils lui firent une révérence profonde, et lui demandèrent s'il venait pour la paix ou pour la guerre. Il leur répondit qu'il ne voulait que la paix, et qu'il avait besoin de provisions. « Soyez-donc le bien-venu, lui dit-on, nous n'avons nous-mêmes que des sentimens pacifiques. Nous communiquerons votre demande à notre souveraine, qui se fera un plaisir de vous obliger. »

Ils prirent ensuite congé du général, et rentrèrent dans leur canot. Quelques heures après

on vit arriver sur la rivière deux barques, dont l'une contenait les mêmes ambassadeurs, et dans la seconde, qui était magnifiquement ornée, on voyait, sur deux coussins, la princesse elle-même, accompagnée de six femmes. Dès qu'elle fut descendue à terre, Soto s'avança pour la saluer; et après qu'ils se furent assis, elle lui dit : « Je suis très-fâchée, tant pour vous que pour vos gens, que nos provisions soient si rares; cependant j'ai deux magasins destinés pour les pauvres; j'en remettrai un à votre disposition; mais je vous prie de permettre que je conserve l'autre pour les besoins de mon peuple. J'ai deux mille mesures de farine (de maïs) dans une de mes villes voisines, où vous pouvez commander; et si vous le jugez à propos, je quitterai ma propre maison et ma capitale même pour y loger vos Espagnols. » Le général, captivé par la générosité et les charmes de la princesse, lui répondit qu'il était très-éloigné de lui faire changer de demeure; qu'une partie de la ville suffirait pour lui et pour tout son monde; qu'il aurait une reconnaissance éternelle des bontés qu'elle lui marquait, et qu'il espérait l'en convaincre en faisant de telles dispositions que ni elle ni aucun de ses sujets n'auraient lieu de se plaindre ni de lui ni

de ses gens. La reine alors détacha un collier de perles qu'elle avait au cou, et, par les mains de l'interprète, le donna au général castillan, en le priant de ne pas trouver mauvais qu'elle ne le lui présentât pas elle-même, ajoutant que l'unique raison qui l'en empêchait était la crainte que cette action ne fût une faute contre la pudeur de son sexe. (La bienséance et l'honnêteté sont aussi des vertus jusque parmi les femmes sauvages.) Soto se leva, reçut le collier avec respect, le baisa, et en même temps tira de son doigt un très-beau rubis qu'il offrit à la princesse et qu'elle accepta. Après ces présens réciproques, elle se retira, laissant aux Espagnols l'idée la plus avantageuse de sa personne. Peu de temps après qu'elle eut débarqué sur l'autre rivage, elle envoya des canots et des radeaux pour passer l'armée, qui traversa la rivière, et fut mise en quartier dans la ville.

Malgré les plus exactes recherches, Soto voyant qu'il n'y avait point d'or dans le pays, se détermina à marcher en avant. La princesse, qui l'avait reçu si généreusement, lui envoya plusieurs sauvages pour lui servir de guides; mais les trésors qu'il desirait si ardemment ne s'offrirent point à ses vœux. Il fit, pendant quatre années consécutives, différentes courses

dans la Floride, et il mourut sur les bords du Mississipi sans s'être seulement mis en devoir de se fixer dans un seul endroit. Moscoso, son successeur, ramena au Mexique les tristes débris de son armée; et dès-lors il ne resta plus un seul Espagnol dans la Floride, qui se trouva à-peu-près dans le même état où elle avait été avant que Ponce de Léon en fît la première découverte.

Elle était encore de même vingt ans après, lorsque l'amiral de Coligni forma le dessein d'y établir une colonie toute composée de gens de sa religion (le calvinisme). Charles IX le laissa le maître d'user de toute l'étendue du pouvoir que sa charge lui donnait; et les Français auraient pu réussir, si, moins attachés à découvrir des mines d'or qui n'ont jamais existé dans cette contrée, ils avaient eu principalement en vue de profiter des richesses naturelles d'un pays fertile et couvert d'une multitude d'animaux dont les fourrures précieuses pouvaient former une branche considérable de commerce.

Outre le desir de trouver de l'or, qui fut toujours le premier motif des aventuriers qui allèrent dans le Nouveau-Monde, il paraît que d'autres vues contribuèrent à déterminer la cour de France à envoyer une colonie à la

Floride. Les Protestans s'étaient beaucoup multipliés dans le royaume, et l'on croyait devoir redouter des gens qui, par leurs principes de religion, semblaient portés naturellement à l'indépendance. On jugea donc qu'il était avantageux d'éloigner ceux qu'on regardait comme des ennemis domestiques, et l'on fut charmé qu'ils prissent d'eux-mêmes le parti de s'expatrier.

Le capitaine Ribaut, homme d'expérience, zélé calviniste, fut choisi pour le chef de cette émigration. Il partit de Dieppe avec deux vaisseaux, et arrivé à la Floride, il vint prendre terre à l'embouchure d'une rivière qu'il appela *la rivière de Mai*, du nom du mois où il la découvrit. Il éleva sur ces rives une forteresse qu'il appela *Charles-Fort*, du nom du roi Charles IX, lors régnant en France. Il éleva ensuite une petite colonne de pierre sur laquelle il fit graver les armes de France. Il prit ainsi possession de ce pays au nom du roi, continua sa route, donnant le nom de nos principales rivières à toutes celles qu'il rencontrait, et traça, dans une île, un petit fort qui fut bientôt en état de loger tout son monde. Il ne pouvait le placer mieux : les campagnes des environs sont belles et riantes, le terrain fertile, coupé par plusieurs rivières

abondantes en poissons, et les bois remplis de gibier. Les lauriers et les lentisques y répandent l'odeur la plus suave, et les sauvages de ce canton sont les plus sociables de l'Amérique. En général, les Floridiens sont olivâtres, tirant sur le rouge, à cause d'une huile dont ils se frottent; ils vont presque nus, sont braves, fiers, courageux et bien faits. Autrefois ils immolaient au soleil les hommes qu'ils prenaient à la guerre, et les mangeaient ensuite; cet astre est leur unique divinité, et ils lui adressent toutes leurs prières. Ils font esclaves les femmes et les enfans. Leurs chefs, nommés *Paraoustis*, et leurs prêtres ou médecins, nommés *Jaoas*, ont une grande autorité sur le peuple. L'éducation des Floridiens consiste à exercer les jeunes-gens, filles et garçons, à la course et à la natation: aussi les femmes y sont-elles d'une agilité surprenante; elles grimpent sur les arbres avec une vitesse incroyable, et nagent en tenant leurs enfans entre leurs bras.

Ribaut, fort satisfait de son établissement, retourna en France pour y chercher un nouveau renfort; mais malheureusement ce renfort n'arriva point, et la colonie se trouva réduite à la dernière extrémité. Le chef représenta vivement à sa petite troupe les maux

qu'elle avait à craindre dans le dénuement où elle était réduite, et il fut conclu d'une voix unanime que, sans perdre un seul jour, on construirait un bâtiment, et qu'on retournerait incessamment en Europe. Mais comment exécuter ce projet sans constructeurs, sans voiles, sans cordages et sans agrès? La nécessité, quand elle est extrême, ôte la vue des difficultés. Chacun mit la main à l'oeuvre; des gens qui de leur vie n'avaient manié ni hache ni outils, devinrent autant de charpentiers et de forgerons. La mousse et une espèce de filasse qui croît sur les arbres dans cette partie de la Floride, servirent d'étoupe pour calfater le bâtiment: chacun donna ses chemises et les draps de son lit pour faire des voiles. On fit des cordages avec l'écorce des arbres; et en peu de temps le navire fut achevé et lancé à l'eau. La même confiance qui en avait fait entreprendre la construction sans matériaux et sans ouvriers, fit affronter tous les périls de la navigation avec très-peu de provisions et point de matelots. Ils n'étaient pas encore bien loin en mer, lorsqu'ils furent arrêtés par un calme opiniâtre, qui leur fit consumer le peu de vivres qu'ils avaient embarqués. La portion fut bientôt réduite à douze ou quinze grains de maïs par jour. Cette modique ration ne

dura pas même long-temps. L'eau douce manqua aussi tout-à-fait. D'un autre côté, le bâtiment faisait eau de toutes parts, et l'équipage, exténué par la faim, était peu en état de travailler à la pompe. Dans cette affreuse situation, quelqu'un s'avisa de dire qu'un seul pouvait sauver la vie à tous les autres, en sacrifiant la sienne. Cette barbare proposition ne fut pas rejetée avec horreur; et l'on allait s'en remettre au sort pour le choix de la victime, lorsqu'un soldat nommé *Lachau* déclara qu'il voulait bien avancer sa mort pour retarder celle de ses camarades. Il fut pris au mot, et on l'égorgea sur-le-champ sans qu'il fît la moindre résistance. Tous ces infortunés auraient péris de la sorte les uns après les autres, si bientôt après on n'eût aperçu la terre, et ensuite un vaisseau qui s'approchait. Ils en reçurent des secours, dont ils avaient le plus grand besoin, et ils apprirent que la guerre civile, rallumée en France plus vivement que jamais, avait empêché l'amiral de Coligni de s'occuper de la Floride; mais qu'après la paix qui venait de se conclure, il allait apporter tous ses soins au soutien de cet établissement.

En effet, le capitaine Ribaut y fit un second voyage avec beaucoup plus de monde que la première fois. Ce furent autant de victimes,

que les Espagnols sacrifièrent à leur haine et à leur ambition. Ils se regardaient comme les seuls souverains du pays, et ne pouvaient souffrir que des Français, et moins encore des Calvinistes, entreprissent de s'y établir. Cependant, comme les deux nations étaient alors en paix, Ribaut ne fit aucune difficulté de se fier au commandant espagnol, qui avait donné sa parole d'honneur de ne lui causer aucune inquiétude; mais ce dernier, s'appuyant sans doute sur ce principe abominable, qu'on ne doit point de foi à des hérétiques, les fit tous mourir. On en pendit quelques-uns, avec un écriteau portant que ce n'était pas comme Français qu'ils avaient reçu ce châtiment, mais comme Calvinistes, ennemis de la foi. Le capitaine Ribaut, qui ne fut pas compris dans cette exécution, demanda à parler au commandant, pour savoir de lui la raison d'un traitement si contraire à ce qu'on lui avait promis. On lui répondit que cet officier n'était pas visible. Un moment après, un simple soldat vint trouver le général français, et lui dit : « N'avez-vous pas toujours prétendu que ceux qui étaient sous vos ordres vous obéissent ponctuellement? — Sans doute, répliqua Ribaut, qui ne savait où tendait ce discours. — Eh bien, reprit le soldat, ne trouvez pas étrange

que j'exécute aussi l'ordre de celui qui me commande; » et en achevant ces mots, il lui enfonça un poignard dans le cœur; ensuite on lui coupa la barbe, que le commandant espagnol envoya à Séville comme une marque de sa victoire.

A la nouvelle de cet attentat, toute la France ne respira que vengeance. Un gentilhomme gascon nommé de Gourgues se dévoua à l'honneur de sa patrie, et dans cette vue vendit tout son bien, puisa dans la bourse de ses amis, fit choix de gens de bonne volonté, et partit, à la tête d'une petite escadre, pour se liguer avec les Floridiens contre les Espagnols. Son projet réussit. Gourgues trouva le moyen de se rendre maître d'un fort qui réunissait tous les ennemis; et après le pillage, il fit conduire les prisonniers au même lieu où les Français avaient été massacrés. Il leur reprocha leur cruauté, leur perfidie, la violation de leur serment; et les livrant aux bourreaux, il les fit pendre à ses yeux, avec cette inscription plantée au milieu de la place : « Je ne fais » ceci comme à Espagnols, mais comme à traî- » tres, voleurs et meurtriers. » Cette expédition terminée, qui eût été sans doute plus glorieuse s'il y eût mis plus de modération, Gourgues revint en France, où il mourut

avec la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle.

Mais il est temps de voir les découvertes des Anglais dans l'Amérique septentrionale, et les causes singulières qui contribuèrent aux établissemens qu'ils y firent.

Lorsque Henri VII régnait sur la Grande-Bretagne, il s'en fallait de beaucoup que la marine anglaise annonçât ce qu'elle serait un jour. Néanmoins ce prince, excité par l'exemple des Portugais et des Espagnols, voulut aussi avoir la gloire de faire découvrir des pays inconnus. Il donna le commandement d'une petite escadre, armée à Bristol, à Jean Cabot, aventurier vénitien établi dans cette ville. La commission de ce marin, devenu depuis si célèbre, l'autorisait, lui et ses trois fils, à naviguer sous le pavillon d'Angleterre vers l'est, le nord ou l'ouest, pour découvrir des contrées non occupées par aucune puissance chrétienne, en prendre possession en son nom, et y établir un commerce exclusif avec les habitans, sous la condition de payer à la couronne un cinquième des profits nets de chaque voyage. Cabot s'embarqua dans le mois de mai 1497, quatre ans après le retour de Christophe Colomb en Europe. Il se fit accompagner de son second fils Sébastien, et monta un vaisseau fourni par

le roi, suivi de quatre petits bâtimens armés par les négocians de Bristol. Cabot crut qu'en se dirigeant au nord-ouest, il arriverait aux Indes par un chemin plus court que celui qu'avait pris Christophe Colomb. Après avoir navigué quelques semaines droit à l'ouest, et sans presque s'écarter du parallèle du port d'où il était parti, il découvrit une grande île, qui fut nommée Terre-Nouvelle (*New-Foundland*). Il y descendit, fit quelques observations sur le sol et les productions, et emmena trois habitans. En continuant sa course vers l'ouest, il rencontra bientôt le continent du nord de l'Amérique, et il en suivit la côte depuis le Labrador jusqu'à celle de la contrée qui reçut depuis le nom de *Virginie*. Il ne paraît pas que dans cette longue navigation le long des côtes, il ait pris terre en aucun endroit. Il retourna en Angleterre sans avoir tenté ni établissement, ni conquête en aucune partie du nouveau continent. Ainsi soixante-un an s'écoulèrent depuis la première découverte du nord de l'Amérique par les Anglais, pendant lesquels leurs souverains ne donnèrent aucune attention à ce grand pays destiné à être un jour annexé à leur couronne, et une des principales sources de leurs richesses et de leur pouvoir. (Robertson.)

Vers la fin du seizième siècle, sous le fameux règne d'Elisabeth, le chevalier Raleigh, qui voyait avec peine les grandes possessions acquises par l'Espagne dans le Nouveau-Monde, et que sa patrie se bornait à être puissante en Europe, résolut de lui faire partager les avantages qu'il était encore possible de se procurer au-delà des mers. Il fit entrer dans ses vues plusieurs particuliers de Londres, qui y contribuèrent par leurs richesses, et il obtint de la reine Elisabeth des lettres-patentes, par lesquelles tous les avantages de l'entreprise étaient abandonnés à sa compagnie.

Dans ces circonstances, des Anglais de mérite formèrent des plans d'établissemens dans les parties de l'Amérique que leurs compatriotes n'avaient fait jusque là que visiter. Les auteurs et les protecteurs de ces projets étaient pour la plupart des personnes considérables par leur naissance et leur crédit. On doit distinguer parmi eux sir Gilbert Humphry, comme le chef de la première colonie anglaise transportée en Amérique. Il avait fait la guerre avec distinction en France et en Irlande, et il s'appliqua ensuite aux opérations maritimes. Les talens qu'il montra dans cette nouvelle carrière le firent regarder comme l'homme le plus propre à former le nouvel établissement,

et il obtint aisément de la reine Elisabeth, le 12 juin 1578, des lettres-patentes conformes à celles du chevalier Raleigh, qui le revêtissaient de tous les pouvoirs nécessaires pour le succès de l'entreprise.

Muni de ces pouvoirs, Gilbert commença à rassembler des associés et à préparer son embarcation. L'idée qu'on avait de son caractère et le zèle actif de son beau-frère le chevalier Raleigh, qui, dès sa première jeunesse, avait déjà montré et les talens et le courage qui attirent la confiance et l'admiration, lui procurèrent bientôt un nombre suffisant de compagnons de son entreprise. Mais le succès ne répondit pas aux espérances flatteuses qu'on en avait conçues ni à la dépense qu'il avait faite en préparatifs. Deux expéditions conduites par lui-même en personne eurent une issue malheureuse. Il périt dans la dernière, en 1580, sans avoir effectué son établissement sur le continent, et sans avoir rien fait de plus remarquable que la vaine cérémonie de prendre possession de l'île de Terre-Neuve au nom de son souverain. La dissention parmi ses officiers, le peu de connaissance qu'il avait des pays qu'il se proposait d'occuper, le malheur qu'il eut d'aborder le continent dans une partie située trop avant dans le nord, où la côte difficile et dangereuse du cap Breton ne lui per-

mettait pas de s'établir; enfin le naufrage de son plus grand vaisseau, furent les vraies causes du mauvais succès de son entreprise.

Mais le chevalier Raleigh ne se découragea point. Il adopta toutes les idées de son beau-frère; et, certain de la protection de la reine, il expédia deux petits navires sous le commandement de deux officiers dignes de sa confiance, Amadas et Barlow, chargés de visiter la contrée où il se proposait de s'établir, et d'acquérir quelque connaissance préalable des côtes, du sol, des productions du pays. Pour éviter le malheur que Gilbert avait eu de se porter trop au nord, ils prirent leur route par les Canaries et les îles occidentales, et abordèrent au continent du nord de l'Amérique par le golfe de la Floride. Malheureusement leurs recherches principales furent faites dans cette partie aujourd'hui connue sous le nom de *Caroline du Nord*, la province de l'Amérique la plus destituée de ports et de havres commodes. Les deux vaisseaux abordèrent dans une île peu éloignée du continent, entre la grande baie de Chesapeack et le cap Fear. Ils y négocièrent avec les indigènes, reconnurent la côte, y firent des échanges pour des fourrures, et emmenèrent avec eux à leur retour quelques Indiens qui consentirent à les suivre; ils se munirent aussi de

productions du pays, et entre autres de tabac, qui fut le premier que l'on vit dans ce royaume.

Amadas et Barlow firent des descriptions si séduisantes de la beauté des pays qu'ils venaient de découvrir, de la fertilité du sol et de la douceur du climat, qu'Elisabeth, flattée de l'idée d'occuper un territoire si supérieur aux stériles régions du Nord, les seules qu'eussent encore visitées ses sujets, permit qu'on donnât à ce nouveau pays le nom de *Virginie*, comme pour rappeler à la postérité que cette heureuse découverte avait été faite sous le règne et les auspices d'une reine qui n'avait jamais voulu se marier.

Le rapport des deux capitaines encouragea Raleigh à hâter ses préparatifs pour prendre possession d'une propriété si agréable. Il équipa une escadre de sept petits navires, sous le commandement de Richard Greenville, homme de naissance et d'une bravoure distinguée. Mais l'esprit de piraterie avec lequel les Anglais faisaient la guerre à l'Espagne vint se mêler au projet du nouvel établissement; et, conduit par ce motif, ainsi que faute de connaître une route plus directe et plus courte au continent du nord de l'Amérique, Greenville se dirigea vers les îles. Il perdit là beaucoup de temps à croiser et à faire quelques prises; de sorte qu'il

n'arriva à la côte qu'il cherchait qu'à la fin de juin. Mais, comme malheureusement il n'avança pas assez dans le nord pour découvrir la belle baie de Chésapeack, il établit sa colonie sur l'île de Raonoke, et la laissa dans cette position incommode, dans un lieu presque inhabité, et sans un port où les vaisseaux pussent être à l'abri.

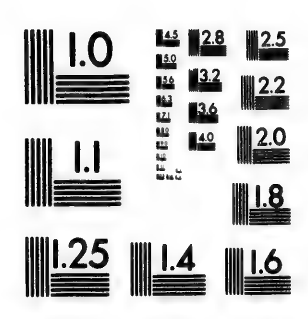
La colonie consistait en cent quatre-vingts personnes, sous les ordres du capitaine Lane, assisté de quelques hommes recommandables. Le desir impatient que nourrissent des aventuriers sans fortune de s'enrichir en peu de temps, ne manqua pas d'égarer les Anglais, qui, pour la plupart, ne voyaient comme dignes de leur attention et de leurs recherches que les mines d'or et d'argent. Ils les cherchaient partout où ils abordaient. La colonie de Raleigh s'occupa de cette chimère avec une infatigable activité. Les sauvages reconnurent ce que desiraient le plus vivement leurs nouveaux hôtes, et les amusèrent artificieusement de tant de contes sur les perles qu'on pouvait pêcher dans leurs mers, et les riches métaux qu'on trouverait dans leurs mines, que Lane et ses compagnons perdirent un temps précieux dans la poursuite de trésors chimériques, au lieu de cultiver le sol pour en tirer des produc-

tions nécessaires à leur subsistance. Lorsqu'ils eurent reconnu la ruse des Indiens, ils en furent si irrités que, des plaintes et des reproches, ils en vinrent à des hostilités ouvertes. Dès-lors les provisions qu'ils étaient accoutumés à recevoir des sauvages leur manquèrent tout-à-fait, et ils n'avaient pris aucune précaution. Raleigh, resté à Londres, se trouvant engagé dans une entreprise trop coûteuse pour sa modique fortune, ne put pas leur envoyer le supplément de provisions à l'époque qu'il le leur avait promis. Réduits à la plus grande détresse et près de périr de faim, ils étaient sur le point de se disperser dans le pays pour aller chacun chercher à vivre comme il pourrait, lorsque sir François Drake parut avec sa flotte, revenant d'une expédition heureuse contre les Espagnols. Au moment de délivrer à Lane et à ses compagnons les secours qui leur étaient nécessaires pour subsister, une tempête brisa un petit navire qu'il avait chargé de ses provisions; et, comme il était dans l'impuissance de leur en fournir d'autres, et que les malheureux étaient excédés par la fatigue et la faim, à leur sollicitation il les reçut et les ramena en Angleterre.

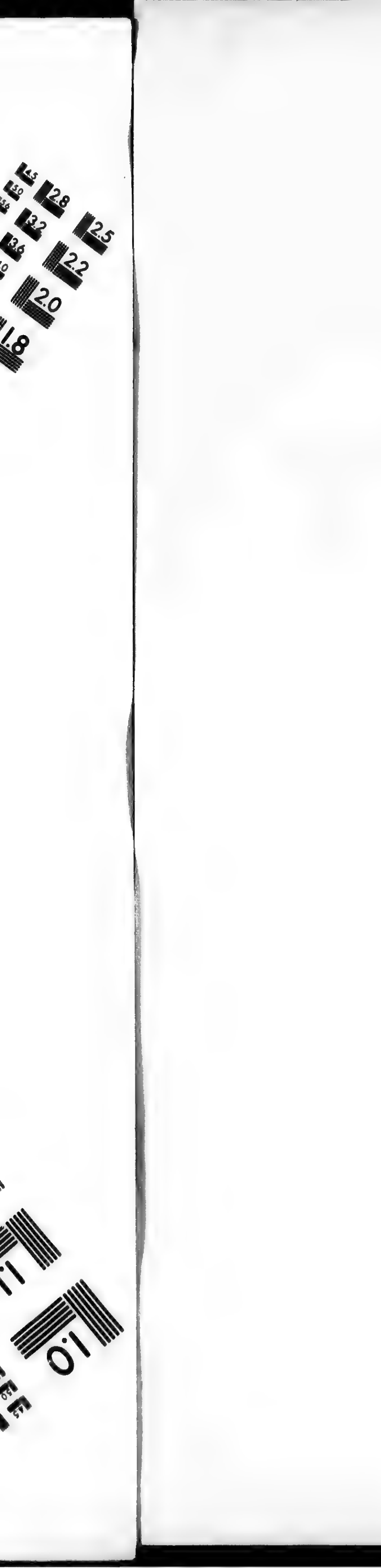
C'est sous ces malheureux auspices que commencèrent les établissemens anglais dans le

Nouveau-Monde, devenus depuis si florissans. Cette dernière tentative, après avoir donné les plus flatteuses espérances, ne produisit d'autre effet utile que de faire mieux connaître le pays. La fondation manquée de cette colonie a eu une autre suite digne d'être recueillie par l'histoire. Lane et ses associés, dans leur commerce suivi avec les Indiens, prirent goût à l'usage de fumer du tabac, pour lequel ces insulaires étaient passionnés, attribuant à cette plante mille vertus imaginaires. Les Anglais retournant dans leur patrie, y apportèrent cette production étrangère. Ils enseignèrent à leurs compatriotes la manière d'en user, que Raleigh et quelques jeunes-gens à la mode adoptèrent avec empressement. L'imitation, l'amour de la nouveauté et l'opinion de quelques médecins sur les qualités salutaires de cette plante, en répandirent bientôt l'usage en Angleterre. Les Espagnols et les Portugais l'avaient déjà introduit en d'autres parties de l'Europe. « Exemple du caprice de l'espèce humaine non moins singulier qu'inexprimable, dit Robertson, lorsqu'on considère le besoin tyrannique que l'habitude établit bientôt pour une sensation produite par une plante qui n'a aucune utilité bien connue, et qui est même désagréable lorsqu'on commence à en user. L'usage de

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

» fumer fut la première manière d'user du ta-
» bac connue en Angleterre. »

Peu de jours après le départ de Drake, une barque expédiée par Raleigh avec un secours pour la colonie, débarqua au lieu où les Anglais avaient fait leur établissement; mais n'y trouvant plus personne, elle retourna dans la Grande-Bretagne. La barque était à peine repartie, que sir Richard Greenville parut avec trois vaisseaux. Après avoir cherché inutilement la colonie qu'il avait établie, et ne pouvant en savoir aucune nouvelle, il laissa dans l'île quinze hommes d: sa troupe pour en conserver la possession. Ce petit nombre d'hommes fut bientôt assailli et détruit par les Sauvages.

Quoique tous les efforts de Raleigh pour établir une colonie en Virginie eussent échoué par une suite de contre-temps et de désastres, ses espérances se soutenaient encore et ses ressources n'étaient pas épuisées. Dès le commencement de l'année suivante (1587), il équipa trois vaisseaux sous le commandement de Jean White, qui portèrent au continent de l'Amérique une colonie plus nombreuse que celle qui était partie sous les ordres de Lane. A leur arrivée en Virginie, les nouveaux colons, après avoir observé que le pays était couvert de bois et ressemblait à un désert habité seule-

ment par quelques hordes de sauvages dispersées çà et là, reconnurent qu'ils ne pouvaient s'y établir faute de moyen de subsister dans une semblable situation. Ils requirent d'une commune voix leur commandant de retourner en Angleterre pour solliciter les secours nécessaires à l'existence de la colonie, et qu'il pourrait obtenir mieux que personne. Mais White, de retour dans sa patrie, y trouva les circonstances infiniment contraires à la commission dont il était chargé. La nation éprouvait de vives alarmes des préparatifs formidables faits par le roi d'Espagne (Philippe II) pour une invasion en Angleterre. Elle rassemblait toutes ses forces pour s'opposer à la flotte de Philippe, qu'il avait surnommée l'*invincible*. Raleigh, Greenville, et tous les protecteurs du nouvel établissement en Amérique, étaient appelés à concourir à la défense de leur pays. Il leur était impossible de s'occuper d'objets éloignés. La malheureuse colonie de Roanoke périt victime de la faim ou de la férocité des sauvages dont elle était environnée.

Durant le reste du règne d'Elisabeth, le projet d'un établissement en Virginie ne fut pas repris. Raleigh, avec un caractère entreprenant et des talens extraordinaires, avait l'esprit et les défauts d'un homme à projets. Séduit par

une idée nouvelle, et donnant toujours la préférence à la plus brillante et à la plus difficile à mettre à exécution, il était disposé à s'engager en des entreprises si vastes et si diverses, qu'il se trouvait ensuite hors d'état de les suivre toutes. Il était en ce temps même occupé de peupler et de cultiver en Irlande une grande étendue de terres dont la reine lui avait fait la concession. Il entrait pour beaucoup dans le projet de faire un puissant armement contre l'Espagne, pour établir don Antonio sur le trône de Portugal. Enfin, il avait dès-lors formé son plan favori et tout-à-fait chimérique de pénétrer dans la Guyane, où il imaginait, dans les illusions de ses espérances, qu'il trouverait des trésors inépuisables et les mines les plus riches du monde. Parmi cette multitude de projets séduisans, et auxquels leur nouveauté même donnait à ses yeux plus de prix, il se refroidit naturellement sur ses anciens plans, qui ne lui avaient jamais apporté aucun profit. Il abandonna la Virginie en 1596, et céda ses droits sur cette contrée où il n'avait jamais mis le pied, ainsi que tous les priviléges que lui donnait sa charte, à Thomas Smith et à une compagnie de négocians de Londres. Cette compagnie, contente d'un médiocre commerce qu'elle faisait sur de légers bâtimens, ne fit

aucune démarche pour prendre possession du pays qu'on lui cédait. Ainsi, après une période de cent six ans depuis la découverte du continent du nord de l'Amérique par Cabot, et après vingt ans par l'envoi de la première colonie du chevalier Raleigh, il n'y avait pas encore un seul Anglais établi dans cette colonie à la mort de la reine Elisabeth, en 1603.

Raleigh, à cette époque, avait perdu tout son crédit à la cour; il fut même renfermé dans la tour de Londres au commencement du règne de Jacques Ier, et y resta pendant quinze ans, proscrit par une sentence qui le condamnait à mort, comme coupable d'avoir conspiré contre les jours du roi; mais cette accusation n'était fondée sur aucune preuve. Voici le plus extraordinaire, et dont on pourrait douter, si les meilleurs historiens ne l'attestaient. Jacques mit le chevalier en liberté au bout de quinze ans, mais sans vouloir l'absoudre. Il lui confia le commandement de douze vaisseaux pour aller s'emparer, dans la Guyane, d'une prétendue mine d'or fort riche, et promit au chevalier que s'il réussissait, il rentrerait en grâce. Le succès fut tel qu'il était facile de le prévoir, et quoique Raleigh s'attendit au sort qui lui était préparé, il eut la grandeur d'âme de retourner en Angleterre. Jacques eut la cruauté

de le faire décapiter en vertu de l'ancien jugement.

Sous le règne de Jacques Ier, plusieurs personnes de distinction se trouvant désœuvrées, cherchèrent quelque occupation qui satisfît leur activité et leurs talens. Le nord de l'Amérique ouvrait un vaste champ à leur entreprise, et les projets d'y établir des colonies devinrent populaires et généralement répandus dans la nation.

Un voyage entrepris par Barthélemi Gosnold, dans la dernière année du règne d'Elisabeth, facilita et encouragea l'exécution de ces plans. Il fit voile de Falmouth dans une petite barque, avec trente-deux hommes aussi déterminés que lui-même. Au lieu de suivre les premiers navigateurs dans le détour inutile qu'ils avaient pris par les îles occidentales et le golfe de la Floride, Gosnold navigua droit à l'ouest, autant que les vents le lui permirent, et il est le premier navigateur anglais qui ait atteint l'Amérique par cette route plus courte et plus directe. La partie du nouveau continent qu'il vit la première est un promontoire appartenant à la province appelée aujourd'hui *baie de Massachusset*, et auquel il donna le nom de *cap Cod* (cap Morue). En suivant la côte et s'avançant toujours vers l'ouest, il tou-

cha à deux îles à l'une desquelles il donna le nom de la vigne de Marthe (*Martha's vine yardt*), parce qu'elle était couverte de vignes sauvages; et à l'autre celui d'*île d'Elisabeth.* Il visita aussi le continent adjacent, et commerça avec [illegible] indigènes. Lui et ses compagnons furent si enchantés de l'aspect séduisant du pays, que, nonobstant la petitesse de leur nombre, une partie d'entre eux était déterminée à s'y établir sur-le-champ; mais, après avoir réfléchi sur le malheureux sort des premiers Anglais qui les avaient devancés en Amérique, ils revinrent d'une résolution formée dans l'admiration qu'avaient fait naître les beautés du pays, et Gosnold fut de retour en Angleterre quatre mois, tout au plus, après son départ. Un des successeurs de Gosnold, nommé le capitaine *Hunt*, homme sans honneur, attira par adresse à bord de son vaisseau environ vingt sauvages, les vendit aux Espagnols à Malaga. Le souvenir de cette perfidie fut probablement une des raisons, ou peut-être la seule, pour laquelle les Indiens de ces contrées ont été plus implacables que les autres contre les Anglais et tous ceux qu'ils regardaient comme leurs descendans, et ont toujours aimé mieux se lier avec les Français.

Le voyage de Gosnold, au premier coup-

d'œil peu intéressant, eut cependant des suites heureuses et importantes. Les Anglais commencèrent à voir d'un autre œil le continent d'Amérique; ils reconnurent qu'il était fort bon à habiter bien plus près du nord que le lieu où ils avaient fait leur premier établissement (la côte de la Virginie). La richesse d'un sol encore vierge leur promettait une récompense certaine de leurs travaux; des sources de richesses inattendues pouvaient s'ouvrir dans l'intérieur du pays, et on pouvait y découvrir des objets de commerce encore inconnus à l'Europe. La distance de ces nouvelles contrées à l'Angleterre était réduite au tiers dans la nouvelle route ouverte par Gosnold. On commença dès-lors, dans toutes les parties du royaume, à former des plans pour établir des colonies; et, avant qu'ils fussent en état d'être exécutés, des marchands de Bristol armèrent un vaisseau; le comte de Southampton et le lord Arundel en équipèrent un autre; ils recommandèrent en même temps aux navigateurs de reconnaître si le compte rendu par Gosnold, de cette partie du Nouveau-Monde, était fidèle ou exagéré. Les équipages des deux navires confirmèrent le récit de Gosnold, et y ajoutèrent tant de détails favorables aux nouvelles contrées, recueillis d'observations plus

étendues, qu'ils inspirèrent un désir extrême d'y former des établissemens.

Le promoteur le plus actif de ces projets, et le plus heureux dans ses efforts, fut Richard Hackluyt, chanoine de Wesminster, à qui l'Angleterre doit peut-être, plus qu'à aucun personnage de ce siècle, ses possessions en Amérique. Formé par un parent de son nom, homme supérieur dans la marine et le commerce, il avait pris le goût de ces connaissances et s'était appliqué de bonne heure à l'étude de la géographie et de la navigation. Ces sciences l'occupèrent tout entier, et toute sa vie fut employée à les répandre parmi ses compatriotes. Pour les exciter à des entreprises maritimes en flattant l'orgueil national, il publia, en 1589, sa collection précieuse des voyages et des découvertes des Anglais. Il avait été consulté sur beaucoup de plans d'établissemens de colonies durant les dernières années du règne d'Elisabeth. Il correspondait avec les chefs des expéditions, dirigeait leurs recherches dans les meilleures routes, et publiait l'histoire de leurs travaux. Par le zèle et les efforts de cet homme éclairé, respecté des grands qui favorisaient les nouvelles entreprises commerciales, et de ceux qui les conduisaient, il se forma une association des uns et des autres pour établir des colonies en Amé-

rique. Hackluyt, afin d'assurer l'exécution de ses plans, en demanda la sanction au roi.

Le roi Jacques Ier se piquait d'une science profonde en matière de gouvernement ; il avait déjà porté son attention sur les avantages qu'on peut tirer des colonies, en s'occupant d'en établir dans les provinces les moins civilisées de son ancien royaume (l'Ecosse). Il n'en fut que plus empressé de tourner le génie actif de ses nouveaux sujets à des opérations qui ne contrariaient pas ses maximes pacifiques, et il écouta favorablement leurs pétitions. Mais comme l'étendue et la valeur du continent de l'Amérique commençait à être mieux connues, la concession d'un pays si vaste à une seule association, quelque respectable qu'elle fût, lui parut un acte contraire à la saine politique, et d'une prodigalité condamnable : par ces considérations, il fit deux parts à-peu-près égales de cette étendue de côtes et de terres comprises entre le trente-quatrième et le quarante-cinquième degré de latitude; l'une appelée *la première colonie de Virginie*, ou *la colonie du Sud*; l'autre nommée *la seconde* ou *la colonie du Nord*; et il les concéda comme s'il en était le légitime propriétaire.

Ce prince autorisa sir Thomas Gates, sir

Georges Summers, Richard Hackluyt et leurs associés, la plupart résidant à Londres, à déterminer, dans la première de ces positions, le local qu'ils voudraient choisir, et les investit de la propriété des terres le long de la côte, sur une étendue de cinquante milles en longueur du point où ils placeraient leur première habitation, et dans l'intérieur du pays, sur cent milles de profondeur. L'autre part fut accordée, par une charte semblable, à divers gentilshommes et négocians de Bristol, de Plimouth et d'autres villes. Ni le monarque de qui émanaient ces chartes, ni ses sujets qui avaient le bonheur de les obtenir, n'imaginaient pas qu'ils allaient fonder de riches et puissans États.

Comme le but de leur association était nouveau, le plan établi par l'administration de leurs affaires fut nouveau pareillement. Au lieu du droit accordé ordinairement aux sociétés pour la conduite de leurs opérations, le gouvernement des colonies qu'on allait établir fut attribué à un conseil résidant en Angleterre, dont les membres seraient nommés par le roi.

III. *Établissemens particuliers dans la Virginie, la Nouvelle-Angleterre et d'autres contrées de l'Amérique septentrionale.*

Ce fut avec le plus grand empressement que les propriétaires investis par les deux chartes se préparèrent à exécuter leurs projets respectifs. Mais, quoique plusieurs personnes riches et de distinction fussent membres de la compagnie qui avait entrepris des établissemens dans la Virginie, les fonds de l'entreprise ne paraissent pas avoir été bien considérables, et les premiers efforts furent très-faibles. Un navire seulement de cent tonneaux et deux barques, sous le commandement du capitaine Newport, furent expédiés, portant cent cinq hommes destinés à rester dans le pays. Quelques-uns de ces colons futurs appartenaient à de grandes familles; entre autres, il s'y trouvait un frère du comte de Northumberland, et plusieurs officiers ayant servi avec distinction sous le règne d'Elisabeth. Newport, on ne sait par quelle raison, suivit l'ancienne route par les îles occidentales, et n'atteignit la côte du nord de l'Amérique qu'au bout de quatre mois de navigation (le 26 avril 1607). Mais en y abordant, il fut

plus heureux que les navigateurs qui l'avaient précédé; car, ayant été jeté par la violence d'une tempête au nord de Ropanoke, lieu de sa destination, la première terre qu'il découvrit fut le promontoire appelé par lui-même le *cap Henri*, qui forme la côte sud de l'entrée de la baie de Chésapeak. Les Anglais entrèrent tout de suite dans ce golfe spacieux; en avançant ils contemplèrent avec admiration et un sentiment délicieux, ce vaste réservoir où se versent les eaux de tant de grandes rivières qui, non-seulement fertilisent cette partie de l'Amérique, mais ouvrent à la navigation l'intérieur du pays et semblent y procurer au commerce des communications plus étendues et plus faciles qu'en aucune autre contrée du globe. Newport, en suivant la côte du sud, entra dans une rivière appelée *Powhatan* par les naturels, et à laquelle il donna le nom de *rivière James* (*James-River*), en l'honneur du roi Jacques, et la péninsule sur laquelle les nouveaux colons s'établirent et se fortifièrent fut appelée par la même raison *James-Town* (la ville de Jacques), nom qu'elle conserve encore; et quoiqu'elle n'ait été depuis ni bien peuplée ni bien opulente, elle peut se vanter d'être la première et la plus ancienne habitation des Anglais dans le Nouveau-Monde.

Une basse jalousie, qui ne se glisse que trop souvent dans les sociétés populaires, vint troubler les lois que s'était faites la colonie, et le bon ordre dont elle avait tant besoin. Les principaux membres, ceux qui devaient l'administrer avec sagesse, se brouillèrent entre eux, et ne furent d'accord que pour persécuter le capitaine Smith, surnommé le *Voyageur*, dont le mérite et la capacité leur faisaient ombrage; ils élevèrent contre lui des soupçons mal fondés, le firent exclure du conseil et de toutes les branches de l'administration. Privée d'un homme si essentiel, la colonie naissante ne tarda pas à le trouver à redire; les Indiens, qu'on n'avait point assez ménagés, l'attaquèrent par diverses hostilités, et quoique épars et divisés en petites peuplades qui, réunies, formaient à peine un corps de deux cents guerriers, ils fatiguèrent beaucoup les Anglais en fondant sur eux au moment qu'ils s'y attendaient le moins, et en prenant aussitôt la fuite. Pour comble de malheur, les vivres s'épuisèrent, et la disette commença à se faire sentir. Dans des circonstances aussi fâcheuses, tous les yeux se tournèrent du côté de Smith, et il fut rappelé dans l'administration. Il parvint dans peu à la tirer de la crise où elle se trouvait. Il commença par faire fortifier James-Town; il marcha en-

suite à la tête d'un détachement pour chercher les ennemis. Il gagna quelques-unes des tribus par des caresses et des présens, et les engagea à lui fournir des provisions. Il attaqua les autres à force ouverte ; et les avantages qu'il remporta sur eux les obligèrent à faire la paix. Mais dans un combat qu'il livra peut-être imprudemment, il eut le malheur de tomber entre les mains des sauvages. Quoiqu'il connût le sort affreux que ces barbares réservent à leurs prisonniers, sa présence d'esprit ne l'abandonna pas. Il montra à ceux qui le gardaient une boussole, et les amusa de tant de contes sur les vertus de l'aiguille aimantée, qu'il les remplit d'étonnement et d'admiration, et leur inspira pour sa personne des sentimens très-favorables. Ils le conduisirent cependant en triomphe dans différens cantons du pays, et en particulier à Powhatan, le plus considérable *sachim* ou village de cette partie de la Virginie. Là, sa sentence de mort lui fut prononcée ; il courbait déjà la tête pour recevoir le coup fatal, lorsque la fille chérie du roi de la contrée se jeta entre le prisonnier et le sauvage qui allait le frapper, et, par ses prières et ses larmes, obtint de son père qu'on laisserait la vie à ce chef des Anglais. La bienfaisance de sa libératrice lui fit bientôt rendre la

liberté ; et continuant de donner des preuves de l'intérêt qu'il lui avait inspiré, elle lui envoya souvent des provisions, le présent le plus précieux qu'il en pût recevoir.

Smith, qui venait d'échapper à un si grand danger, trouva à son retour de nouveaux sujets d'alarmes. La colonie, minée par le manque de vivres, était réduite à trente-huit personnes, résolues, dans leur désespoir, à abandonner une contrée qui semblait repousser de nouveaux habitans. Smith parvint avec peine à leur faire suspendre l'exécution de ce parti violent, et fit si bien qu'arrivèrent les secours attendus de la Grande-Bretagne.

Tout prospéra alors dans la colonie, augmentée d'une centaine de compatriotes. On était loin de s'attendre qu'un nouveau revers allait fondre sur elle, et lui ferait presque abandonner les soins utiles de l'agriculture. Un ruisseau coulait sur un banc de sable aux environs de James-Town ; ils y trouvèrent un sédiment d'une substance minérale lourde et brillante, qu'ils prirent pour de l'or. Cette apparence fut regardée comme une preuve certaine de la réalité qu'on desirait si vivement. Tous les bras furent occupées à fouiller le banc de sable, et on amassa une grande quantité de cette poudre brillante, espèce de talc. Un pré-

tendu chimiste, aussi ignorant que ses compagnons étaient crédules, prononça, d'après quelques essais, que la mine était très-riche; et il n'y eut plus alors d'autre espoir, d'autre travail que de tirer l'or de la mine, de laver le précieux métal, et de le raffiner. Le navire qui retournait en Angleterre fut chargé de cette richesse imaginaire; et l'on abandonna sans regret l'agriculture, et la chasse, qui aurait procuré des fourrures pour le commerce.

Smith n'ayant pu parvenir à éclairer les colons sur leurs véritables intérêts, entreprit de voyager dans l'intérieur en attendant qu'ils ouvrissent les yeux à l'éclat de la vérité. Il se proposait d'aller au-delà de la rivière James, d'ouvrir un commerce avec des tribus sauvages plus éloignées, et de reconnaître l'état de leur culture et de leur population. Il se chargea de conduire lui-même cette expédition hasardeuse dans un petit bateau découvert, avec une faible escorte et des provisions modiques. Il commença par le cap Charles; et, en deux différentes excursions qui l'occupèrent environ quatre mois, il remonta plusieurs grandes rivières jusqu'à leurs cataractes; il commerça avec quelques tribus, et en combattit plusieurs autres; il observa la nature du sol qu'elles occupaient, leur manière de

subsister, les singularités de leurs mœurs, de leurs usages, et il laissa parmi toutes une grande admiration de la bienfaisance ou de la valeur des Anglais. Après avoir parcouru une étendue immense de pays dans un mauvais bateau très-mal approprié à une si longue navigation; après avoir supporté les fatigues et les dangers avec un courage et une patience qui égalent tout ce qu'on a raconté des Espagnols dans leurs entreprises les plus hardies, il revint à James-Town, apportant avec lui une description de cette grande portion du continent comprise entre les deux noms actuels de la Virginie et du Maryland, si exacte et si complète, qu'après les recherches d'un siècle et demi, sa carte ne diffère guère de celles que nous avons aujourd'hui de ces deux pays; et qu'elle a été l'original de toutes les descriptions qu'on en a faites depuis cette époque.

Dans un voyage qu'il fit à Londres, il mit sa carte sous les yeux du prince royal Charles, depuis roi d'Angleterre après la mort de Jacques Ier, son père; et il fit des nouveaux pays qu'il avait parcourus une description si séduisante, que le jeune prince, enchanté, leur donna le nom de *Nouvelle-Angleterre.*

La compagnie de Virginie obtint des concessions nouvelles et un pouvoir plus étendu; le

nombre des actionnaires s'accrut; et, parmi eux se placèrent les noms les plus respectables de la nation.

Le premier acte du nouveau conseil établi encore à Londres, fut de nommer gouverneur et capitaine-général en Virginie lord Delaware. Ce titre, tout pompeux qu'il était, ne pouvait pas intéresser beaucoup un homme de son rang. Il avait suivi les progrès de l'établissement, et il connaissait toutes les difficultés d'élever une colonie. Mais, par zèle pour le succès d'une entreprise qu'il regardait comme infiniment utile à son pays, il se détermina à quitter toutes les jouissances que lui donnaient dans sa patrie son rang et sa fortune, et à entreprendre un long voyage pour aller s'établir dans des contrées dépourvues de toutes les commodités de la vie auxquelles il était accoutumé.

Avant l'arrivée de ce sage gouverneur, la colonie éprouva une horrible famine. En moins de six mois*, de cinq cents individus que Smith avait laissés en Virginie, il n'en resta que soixante, si faibles et si exténués, qu'ils auraient à peine vécu dix jours, s'il ne leur était pas arrivé des Bermudes un secours inespéré. Ils s'étaient embarqués pour tâcher de regagner l'Angleterre, lorsqu'à l'embouchure de la rivière James, ils virent arriver à eux,

dans la baie de Chésapeack, trois vaisseaux amenant lord Delaware, et portant avec eux une grande quantité de provisions de toute espèce, avec un nombre considérable de nouveaux habitans, et toutes les choses nécessaires pour la défense de la colonie et la culture de son sol. Les exhortations et l'autorité de lord Delaware les ramenèrent à James-Town; ils y retrouvèrent leur fort, leurs magasins, leurs maisons, où heureusement ils n'avaient pas voulu mettre le feu en partant. Une société si faible, si désorganisée, demandait, pour se conserver et se rétablir, les secours d'une main habile à-la-fois et délicate : elle les trouva dans lord Delaware : il rechercha les causes des malheurs passés, et les découvrit surtout dans la violence des dissentions et dans les haines mutuelles. Loin d'user de son pouvoir pour punir les excès commis avant son arrivée, il employa sa prudence à apaiser leurs querelles et à les garantir de retomber dans leurs fatales erreurs.

Sous une semblable administration, la colonie commençait à fleurir, lorsqu'une maladie grave, causée par l'insalubrité du climat, obligea lord Delaware à quitter la Virginie, après avoir chargé un de ses principaux officiers de la gouverner en son absence.

Il eut bientôt un successeur. On ne tarda pas à voir arriver sir Thomas Dale, muni d'une autorité plus absolue que celle d'aucun de ses prédécesseurs. Il partit pour son gouvernement au mois de mai 1611, et y arriva avec trois vaisseaux chargés de colons futurs et de nouvelles provisions. Les mêmes désordres qui avaient failli ruiner la colonie dans son principe, continuaient d'y régner. La négligence des colons à cultiver la terre pour se procurer des subsistance, était à la veille de les replonger dans les fâcheuses extrémités où lord Delaware les avait trouvés en 1606.

Sir Thomas Dale commença par pourvoir à cet article important, en ordonnant qu'on ensemençât les terres, et, malgré le peu de temps qu'on eut pour préparer les champs, la moisson ne laissa pas d'être abondante. Après avoir pourvu aux moyens de faire subsister sa colonie, ce gouverneur fit bâtir l'une des villes les plus importantes qui soient actuellement dans la Virginie, et qu'il appela *Dales-Gift*. Cette ville, qui lui doit son origine, fut entièrement son ouvrage, car elle fut construite à ses propres frais. Aussi le nom de cette place est-il un monument de son zèle patriotique et de sa générosité, puisque *Dales-Gift* signifie *présent de Dale*.

Les récoltes abondantes que firent les colons à l'aide de leurs bras et de la fertilité du sol, les dispensèrent d'avoir plus long-temps besoin des secours que les Indiens leur procuraient ; et ceux-ci sollicitèrent leur amitié à mesure qu'on pouvait paraître plus indépendant. La colonie en ressentit bientôt les heureux effets. Sir Thomas Dale fit un traité avec une des tribus sauvages les plus nombreuses et les plus puissantes, par lequel ils consentirent à se reconnaître sujets du roi de la Grande-Bretagne, à s'appeler désormais eux-mêmes *Anglais*, à envoyer un corps de leurs guerriers au secours de la colonie toutes les fois qu'elle serait en guerre avec ses ennemis, et à fournir annuellement aux Anglo-Américains une quantité stipulée de maïs.

Un événement avait préparé la voie à cette union intime des deux nations. Pocahuntas, cette fille bien aimée du grand chef ou roi Powhatan, à l'intercession de laquelle le capitaine Smith avait dû la vie, conserva son attachement pour les Anglais ; et comme elle les allait visiter souvent et qu'elle en était toujours reçue avec une tendre et respectueuse hospitalité, son admiration pour leurs arts et leurs mœurs continuait de s'accroître pendant ce temps-là ; sa beauté, fort supérieure à celle de

ses compagnes, fit une si vive impression sur le cœur d'un jeune Anglais appelé *M. Rolfe*, et considéré dans la colonie, qu'il sollicita sa main avec beaucoup d'ardeur et mérita de l'obtenir. La jeune Indienne consentit au bonheur de son amant; sir Thomas Dale encouragea cette union, et Powhatan ne la désapprouva pas. Le mariage fut célébré avec une pompe extraordinaire. Depuis cette époque une liaison étroite et amicale subsista entre la colonie et toutes les tribus soumises à Powhatan ou qui redoutaient son pouvoir. Rolfe et sa princesse, car c'est le nom que lui donnent les historiens du dix-septième siècle, se rendirent en Angleterre, où Pocahuntas fut reçue du roi Jacques et par la reine avec les égards dûs à sa naissance. Après avoir été instruite avec soin dans la religion chrétienne, elle fut baptisée publiquement. Quelque temps après son abjuration, Smith revint à Londres, et apprit avec une extrême surprise tout ce qui était arrivé à la belle Indienne, à qui la colonie et lui en particulier avaient tant d'obligation. La reconnaissance le fit voler chez cette femme généreuse que la cour et la ville comblaient d'égards. Mais comme elle n'avait point entendu parler de Smith depuis long-temps, et qu'elle l'avait cru mort, erreur qui l'avait fait consentir à

devenir l'épouse d'un autre, elle refusa de le recevoir lorsqu'on lui annonça sa présence. Il eut beaucoup de peine à parvenir auprès d'elle ; enfin il y parvint à force de supplications. Elle lui reprocha vivement l'oubli et l'ingratitude dont elle prétendait qu'il avait comblé ses bienfaits. De retour en Amérique, elle y mourut quelques années après, laissant un fils auquel plusieurs familles respectables de Virginie reportent leur origine en se glorifiant de descendre des anciens chefs du pays.

Pendant que dura la tranquillité procurée à la colonie par le traité avec Powhatan, un changement important y eut lieu. Jusque-là aucun des colons n'avait eu la propriété individuelle d'une portion de terrain. Les terres, nettoyées des bois qui les couvraient, avaient été cultivées par les travaux réunis de tous les colons, et les récoltes portées dans des magasins communs d'où l'on distribuait à chaque famille ce qu'il lui fallait pour sa subsistance selon le nombre de personnes et leurs divers besoins. Une société ainsi privée du premier avantage résultant de l'union sociale, la propriété individuelle du sol, ne pouvait prospérer. On a calculé que le travail commun de toute la colonie ne terminait pas autant d'ouvrage en une semaine, qu'il en eût résulté en un seul jour

du travail des mêmes individus occupés chacun pour leur propre compte. Pour faire cesser un inconvénient aussi nuisible, sir Thomas Dale partagea une grande étendue de terres en portions à-peu-près égales, qui furent données à chaque individu en pleine et entière propriété. De ce moment, l'industrie ayant la perspective d'une récompense assurée de son travail, prit une grande activité et fit de rapides progrès.

Deux événemens arrivés presque à la même époque dans la colonie, contribuèrent à y accroître la population et l'industrie. Comme un petit nombre de femmes s'étaient jusqu'alors hasardées à braver les peines et les fatigues inévitables pour ceux qui s'établissent dans un pays encore sauvage et inconnu, la plupart des colons vivaient solitaires, et ne se regardaient que comme passagers sur une terre à laquelle ils ne tenaient pas par les liens de famille, par une femme et des enfans. Pour les porter à s'y établir plus solidement, la compagnie profita de la tranquillité apparente de la colonie pour y envoyer un nombre considérable de jeunes personnes prises dans les familles du peuple, mais de bonnes mœurs, et encouragea les cultivateurs, par des primes et d'autres avantages, à les épouser. Ces nou-

velles compagnes furent reçues d'une manière si flatteuse, et plusieurs d'entre elles si promptement et si bien établies, qu'elles en invitèrent d'autres à suivre leur exemple; et elles devinrent toutes des citoyennes vertueuses et des mères de famille estimables, s'intéressant vivement à la prospérité de la nouvelle patrie qu'elles s'étaient donnée.

Le second événement favorable aux progrès de la colonie, et qui lui fournit des moyens d'attendre ses travaux avec plus de facilité, fut l'arrivée d'un vaisseau hollandais venant de la côte de Guinée, et qui, ayant remonté la rivière James, vendit une partie de sa cargaison de nègres à de riches cultivateurs. Cette race d'hommes étant plus capable que les Européens de supporter le travail dans les climats chauds, leur nombre s'accrut bientôt par de nouvelles importations; et par une de ces contradictions trop ordinaires à l'esprit humain, on vit l'esclavage s'établir dans une contrée enthousiaste de la liberté.

Les colons voulaient jouir de la plénitude des droits de citoyens. Cédant à leur demande, leur nouveau gouverneur, sir George Yeardley, convoqua, en 1619, la première assemblée générale qui ait été tenue en Virginie. Le nombre des habitans était si fort accru, et leurs établis-

semens déjà si dispersés dans le pays, que onze communes ou corporations se firent représenter dans cette assemblée, dont les membres exercèrent le pouvoir législatif, la plus noble fonctions d'hommes libres. Cette convocation fut fort agréable au peuple, qui retrouvait, dans sa nouvelle patrie, une image de la constitution anglaise.

Pour rendre cette ressemblance plus complète et assurer davantage les droits des planteurs ou cultivateurs, la compagnie de Londres émit une nouvelle charte ou ordonnance qui donnait une forme légale et permanente au gouvernement de la colonie. La suprême autorité législative en Virginie, à l'imitation de la Grande-Bretagne, fut divisée entre le gouverneur, tenant la place du roi; un conseil-d'état nommé par la compagnie, dont les membres jouiraient de quelques-unes des distinctions et exerceraient quelques-unes des fonctions attribuées aux pairs; et enfin un conseil-général ou assemblée composée de représentans du peuple, revêtus de pouvoirs, droits et priviléges semblables à ceux de la chambre des communes. Dans les deux conseils, toutes les questions devaient être décidées à la majorité des voix, et le gouverneur y pouvait opposer son *veto*. Mais aucune loi, quoique

approuvée par les trois membres de la législature, ne pouvait avoir sa force et être mise à exécution, avant d'avoir été ratifiée en Angleterre par un conseil-général de la compagnie, et renvoyée scellée de son sceau. C'est ainsi que la constitution de la colonie fut fixée, et que les colons purent désormais se regarder, non comme de simples serviteurs d'une compagnie de commerce, et dépendans de la volonté et des ordres de leurs supérieurs, mais comme des hommes libres et des citoyens.

Malheureusement cette sage organisation ne dura pas toujours. Elle fut d'abord troublée par le désastre qui arriva peu après à la colonie. A la mort de Powhatan, en 1618, les sauvages élurent un nouveau chef qui n'était point natif de Virginie, mais de quelque pays éloigné, peut-être d'une province de l'empire du Mexique; mais il était remarquable par toutes les qualités que les sauvages estiment le plus. Un courage intrépide, une grande force et agilité de corps, et un esprit fin et rusé, le conduisirent bientôt au commandement et au pouvoir. Peu de temps après son élévation, fut résolu, entre les Indiens, un massacre général des Anglo-Américains, et durant quatre ans entiers, les moyens de l'exécuter sûrement et avec facilité, furent concertés avec un secret

incroyable. Toutes les tribus voisines des établissemens anglais furent successivement gagnées par les conspirateurs, excepté celles de la côte de l'est de la baie de Chésapeack, auxquelles on cacha soigneusement tout ce qui pouvait trahir le complot, parce qu'on craignait leur attachement à leurs nouveaux voisins. Chaque tribu eut sa destination et son rôle. Le matin du jour consacré à la vengeance (22 mars 1622), chacun des guerriers se trouva à la place qui lui avait été assignée; tandis que les colons étaient si peu en défiance qu'ils reçurent avec hospitalité plusieurs Indiens envoyés par le chef, sous le prétexte de leur apporter des présens de fruits et de venaison; mais, dans la vérité, pour observer leurs mouvemens. La sécurité des Anglais étant ainsi parfaitement reconnue, à midi, heure fixée d'avance pour commencer cette scène d'horreur, les Indiens se précipitèrent au même instant sur leurs victimes dans chaque établissement, massacrèrent hommes, femmes, enfans, avec cette cruauté réfléchie que les sauvages exercent envers leurs ennemis. En moins d'une heure, environ la quarantième partie de la colonie fut exterminée, sans presque savoir par quelles mains elle périssait. Aucune des victimes désignée n'eût échappé, si la

compassion, ou quelque autre bon sentiment, n'avait pas porté un Indien converti, à qui le secret avait été communiqué dans la nuit qui précéda le massacre, à en faire part à son maître assez à temps pour sauver la ville de James, et quelques-unes des habitations les plus vosines; et si les colons, en d'autres districts, n'avaient pas couru aux armes, animés par le désespoir, et ne s'étaient pas défendus assez vigoureusement pour repousser les barbares, qui, dans l'exécution de leur complot, ne montrèrent pas autant de courage qu'ils avaient mis de sagacité et d'artifice à le concerter.

Le reste des colons réfugiés dans James-Town, et échappés au carnage, s'occupèrent moins des projets de culture et d'industrie que de plans de vengeance. Tous les hommes prirent les armes. Une guerre sanglante éclata contre les sauvages, qu'il ne s'agissait pas moins que d'exterminer tous. Les colons oublièrent les principes de bonne foi, de l'honneur et de l'humanité qui adoucissent les horreurs de la guerre entre les nations civilisées, et il faut avouer que la circonstance ne les rendait que trop excusables. Ils se mirent à la poursuite des Indiens comme on chasse les animaux des forêts; et cette chasse étant difficile et dangereuse dans les bois dont le pays était couvert,

et où se réfugiaient leurs ennemis, ils s'efforcèrent de les tirer de leurs bois par de feintes offres de paix et des assurances d'oubli et de pardon, faites avec une telle apparence de sincérité, qu'ils endormirent jusqu'à la défiance de l'artificieux chef, les engagèrent à revenir dans leurs premières habitations et à reprendre leurs occupations accoutumées. Les deux nations, ainsi que l'observe un historien (Robertson), semblèrent avoir changé alors de caractère et de rôle. Les Indiens, comme des hommes familiarisés avec les principes de droiture et de bonne foi sur lesquels le commerce des nations est fondé, se fièrent à la réconciliation qu'on leur annonçait, et vivaient dans une entière sécurité; tandis que les Anglais, avec un artifice perfide, se préparaient à imiter les sauvages dans leur vengeance et dans leur cruauté. Aux approches de la moisson, temps où une attaque était plus à craindre aux sauvages, ils tombèrent tout-à-coup sur les villages indiens, massacrèrent tout ce qu'ils purent atteindre, et poussèrent le reste dans les bois, où un si grand nombre périt de faim, que quelques-unes des tribus les plus voisines des Anglais Américains furent entièrement extirpées. Cette vengeance atroce, que les exécuteurs se sont efforcés de justifier, comme

un acte nécessaire de représailles, fut suivie de quelques heureux effets. Elle délivra tellement la colonie de toute crainte d'attaque de la part des sauvages, que ses établissemens commencèrent à se relever, et son industrie à se ranimer.

Cette apparence de bonheur fut troublée lorsqu'on s'y attendait le moins, par le prince qui aurait dû la protéger. Sans avoir égard aux droits donnés à la compagnie de Londres par sa charte, et sans suivre aucune forme de procédure judiciaire pour l'annuler, Jacques Ier, en vertu de sa prérogative royale, fit signifier à la compagnie, le 2 mai 1623, son intention de mettre l'autorité suprême entre les mains d'un gouverneur, et de douze assesseurs qui résideraient en Angleterre, et le pouvoir exécutif dans un conseil de douze personnes résidentes en Virginie. La compagnie se refusa avec fermeté à ces nouveaux arrangemens. Jacques, indigné de leur audace à s'opposer à sa volonté, fit expédier un ordre en vertu duquel la validité de la charte de la compagnie, accusée de malversation, devait être jugée à la cour du banc du roi. Le procès intenté par ce tribunal ne traina pas en longueur : il fut terminé conformément aux vues du monarque. La charte fut annulée, la compagnie

dissoute, et tous les droits et priviléges qu'elle lui conférait remis à la couronne, de qui ils émanaient.

La compagnie, comme toutes les sociétés malheureuses dans leurs entreprises, n'excita aucun regret. La violence avec laquelle ses priviléges lui avaient été enlevés fut oubliée, et de nouvelles espérances de succès s'élevèrent lorsqu'on la vit soumise à une forme de gouvernement exempte des vices auxquels ses désastres étaient attribués. Bientôt après le jugement sans appel de la cour du banc du roi, Jacques créa un conseil de douze personnes chargé de la direction provisoire des affaires en Virginie, pour se donner le temps de procéder avec réflexion au plan d'un gouvernement durable. Enchanté d'avoir une si belle occasion d'exercer ses talens comme législateur, il commençait à tourner toute son attention vers cet objet, lorsque la mort vint l'interrompre dans ce travail important.

Charles Ier, à son avènement au trône, adopta toutes les maximes de son père relativement à la Virginie. En 1625, il la déclara partie de l'empire britannique, annexée à la couronne, et immédiatement soumise à son autorité. Il confia le titre de gouverneur à sir Georges Yardely, et le désigna, conjointe-

ment avec un conseil de douze personnes, pour y aller exercer le pouvoir suprême.

Ce gouverneur s'acquitta avec beaucoup de ménagement de ses fonctions despotiques. Il n'en fut pas de même de son successeur, sir John Harvey; il exerça avec dureté tous les actes de son pouvoir. Avide, insensible, hautain, il ajouta l'insolence à l'oppression, n'eut jamais aucun égard aux sentimens du peuple qu'il gouvernait, et n'écouta jamais aucune de ses remontrances. Les colons supportèrent d'abord avec résignation ses étranges procédés; mais à la fin ils perdirent patience, et dans un mouvement d'indignation et de fureur populaire, ils saisirent le gouverneur et l'envoyèrent prisonnier en Angleterre, accompagné de deux députés pour porter au roi leurs accusations contre ce chef de leur gouvernement. Mais cette manière de demander justice par un procédé si violent ne pouvait être excusée que par une nécessité urgente qui a rarement lieu dans la société civile. La conduite des colons parut à Charles non-seulement une usurpation de son droit de juger et de punir ses propres officiers, mais un acte de révolte ouverte contre son autorité. Sans daigner même admettre en sa présence les deux députés ni entendre rien de leurs accusations contre

Harvey, le roi renvoya le gouverneur à son poste en renouvelant tous ses pouvoirs.

Quoique Charles eût pris cette mesure vigoureuse comme nécessaire au maintien de son autorité, et pour manifester son mécontentement à des sujets qui lui avaient désobéi, il semble avoir été convaincu de la légitimité des plaintes des colons et des torts de celui qui en était l'objet. Peu de temps après, en 1639, il destitua le gouverneur qui leur était devenu si justement odieux, et lui donna pour successeur sir William Berkeley, bien supérieur à Harvey par sa naissance et ses talens, et distingué surtout par toutes les vertus qui pouvaient le rendre agréable au peuple, et auxquelles son prédécesseur était tout-à-fait étranger.

La colonie demeura près de quarante ans sous sa douce et prudente administration, à laquelle il faut attribuer en grande partie sa prospérité et ses progrès. Elle n'avait pas moins alors de trente mille habitans. Elle donna des preuves de la reconnaissance que lui inspirait le bonheur et la tranquillité dont elle jouissait, en demeurant constamment attachée à Charles Ier, même après l'abolition de la monarchie. Des sujets rebelles ayant poussé l'excès de la révolte et du crime jusqu'à faire périr

leur roi sur l'échafaud, et ayant ensuite banni l'héritier légitime du trône, la Virginie resta fidèle à ses devoirs. Le parlement d'Angleterre, composé alors de membres fanatiques et séditieux, déclara les colons traîtres et rebelles au pouvoir souverain de la république, et qu'en conséquence toute espèce de commerce avec eux était défendue; leurs ports étaient interdits non-seulement aux vaisseaux anglais, mais à tous vaisseaux étrangers. Bientôt une forte escadre avec un corps considérable de troupes de débarquement furent envoyés pour réduire les Virginiens. L'escadre entra dans la baie de Chésapeak. Berkeley, avec plus de courage que de prudence, fit prendre les armes à la colonie; mais il lui fut impossible de soutenir long-temps un combat aussi inégal. Son héroïque résistance obtint cependant des conditions favorables pour le peuple qu'il administrait. Une amnistie entière fut accordée pour tout le passé. Les colons, forcés de reconnaître la république, furent admis à la participation de tous les droits de citoyens. Berkeley, ferme dans ses principes de royalisme et de loyauté, dédaigna de faire pour lui-même aucune stipulation, et, décidé à finir ses jours loin du pays où siégeait un gouvernement qu'il détestait, il continua de résider en Virginie sans

remplir aucun emploi, aimé et respecté de tous ceux sur lesquels il avait autrefois exercé son autorité.

Dans cet état de choses, le parlement d'Angleterre voulant retenir les colonies dans la dépendance de la république (1651), rendit une loi fort extraordinaire; il leur interdit tout commerce avec les pays étrangers.

Néanmoins, sous les gouverneurs nommés par la république, ou par Cromwel lorsqu'il eut usurpé le pouvoir suprême, la Virginie passa neuf ans dans une parfaite tranquillité. Durant cette période, plusieurs partisans du roi et quelques chefs de bonnes familles, pour se soustraire aux dangers et à l'oppression auxquels ils étaient exposés en Angleterre, ou dans l'espérance de réparer leur fortune ruinée, s'établirent dans cette contrée. Attachés fortement à la cause pour laquelle ils avaient souffert et combattu, et animés de la passion naturelle à des hommes qui venaient de se trouver engagés dans une guerre civile, longue et cruelle, ils confirmèrent les colons dans leurs principes de fidélité envers leurs anciens souverains, et les animèrent davantage contre les gênes imposées à leur commerce par leurs nouveaux maîtres. (Robertson.) A la mort de Mashéws, le dernier gouverneur nommé par

Cromwel, les Virginiens, cessant d'être contenus par l'autorité d'un chef, firent éclater avec violence tout leur mécontentement. On força William Berkeley à quitter sa retraite, et il fut élu gouverneur de la colonie d'une voix unanime. Mais comme il refusait d'occuper cette place et d'en remplir les fonctions sous une autorité usurpée, les colons levèrent hardiment l'étendard royal, et proclamèrent Charles II leur légitime souverain. Les Virginiens se sont long-temps vantés qu'après avoir été les derniers des sujets de leur roi à se soustraire à son empire, ils avaient été les premiers à rentrer dans le devoir.

Ils furent mal récompensés de leur dévouement pour leur prince; le commerce des colonies éprouva de nouvelles entraves, et principalement par le fameux acte de navigation. Toutes leurs représentations devinrent inutiles, et ne produisirent d'autre effet que de faire augmenter les mesures prises contre leur industrie, qu'on voulait absolument tourner au seul profit de la métropole. On envoya des instructions au gouverneur, on fit élever des forts sur les principales rivières, et on établit de petits bâtimens en croisière sur toute la côte chargés d'une inspection très-rigide. Mais une extrême injustice produit à la fin une infinité d'abus.

Les colons ne pouvant obtenir aucun adoucissement à leur sort, cherchèrent tous les moyens d'éluder l'acte oppressif, et parvinrent à lier un commerce clandestin considérable avec les étrangers, particulièrement avec les Hollandais établis sur la rivière d'Hudson. Quelques militaires vétérans qui avaient servi sous Cromwel, et qui avaient été bannis en Virginie, encouragés par le mécontentement qu'ils voyaient répandu de toutes parts, formèrent le projet de s'emparer du pays et de le rendre indépendant de l'Angleterre. Ce projet hardi n'eut point de suite : il ne devait s'effectuer qu'au bout d'un siècle.

Comme pour achever de mécontenter les esprits, Charles II imita imprudemment l'exemple de son père, en accordant en Virginie, à plusieurs de ses courtisans, des concessions de terres si vastes qu'elles troublaient absolument la distribution antérieure des propriétés dans le pays, et rendaient précaires et disputables les titres de possession des plus riches planteurs (cultivateurs) sur les terres qu'ils avaient défrichées. Par ces diverses causes, affectant plus ou moins vivement les habitans de la colonie, l'indignation devint générale, et s'augmenta au point que, pour les porter à une révolte déclarée, il ne leur manquait qu'un chef

capable de les réunir et de diriger leurs mouvemens. (1676.)

Ce chef se trouva dans Nathaniel Bacon, colonel de milice, qui, quoique établi en Virginie depuis seulement trois ans, s'était généralement fait estimer par ses manières populaires, par son adresse insinuante et la considération qu'il tirait d'avoir été élevé dans la profession d'homme de loi. Il avait obtenu une estime si générale qu'il avait été admis au conseil, et était regardé comme un des plus respectables habitans de la colonie. Nathaniel Bacon était ambitieux, éloquent, entreprenant, et animé du zèle du bien public, ou par l'espoir de s'élever lui-même aux places et au pouvoir. Il se mêla aux mécontens, et par ses discours hardis et ses promesses de leur faire obtenir justice, il acheva de les enflammer d'une fureur téméraire. Quand il les vit dans les dispositions qu'il avait excitées, il les exhorta à prendre les armes pour leur propre défense. Ils s'assemblèrent en grand nombre, et choisirent Nathaniel Bacon pour leur général. Celui-ci s'adressa au gouverneur pour en obtenir une commission qui confirmât le choix du peuple, offrant de marcher sur-le-champ contre les Indiens dont on avait à punir les fréquentes incursions. Berkeley, à qui l'habitude

du commandement donnait des idées très-hautes du respect dû à sa place, considéra cet armement tumultuaire comme une insulte ouverte à son autorité, et soupçonna que, sous des apparences spécieuses, Nathaniel Bacon cachait des desseins dangereux. Ne voulant pas cependant exaspérer encore cette multitude par un refus direct et hautain, il crut plus sage de négocier pour gagner du temps. Ce ne fut qu'après avoir fait inutilement différens efforts pour les calmer qu'il publia une proclamation, leur ordonnant, au nom du roi, de se disperser, sous peine d'être déclarés rebelles.

Mais Nathaniel Bacon, convaincu qu'il s'était trop avancé pour reculer sans mettre en danger sa réputation et sa personne, prit la seule résolution qui convînt à sa situation. A la tête d'une troupe choisie, il marcha rapidement sur James-Town, et, environnant la maison où le gouverneur et le conseil étaient réunis, il redemanda la commission qu'il avait déjà voulu avoir. Berkeley continua de la refuser avec fermeté, et, le front calme, présenta sa poitrine découverte aux épées tirées contre lui. Mais les conseillers craignant qu'en poussant à bout la multitude furieuse, on n'amenât sur la colonie de plus grands maux encore,

consentirent à donner au chef des révoltés une commission qui l'établissait général de toute la force armée en Virginie, et par de grandes instances, obtinrent de Berkeley sa signature. Nathaniel Bacon et sa troupe se retirèrent triomphans ; mais à peine leur retraite eût-elle éloigné la crainte du danger présent, que les conseillers reprirent courage. La commission accordée à Bacon fut déclarée nulle, comme ayant été surprise à main armée. Il fut déclaré rebelle ; ses adhérens furent sommés d'abandonner ses drapeaux, et la milice convoquée pour se rendre aux ordres du gouverneur.

Nathaniel, indigné d'une conduite qu'il traitait de trahison, au lieu de continuer sa marche contre les Indiens, revint à l'instant sur ses pas, et se porta avec tout ce qu'il avait de forces sur James-Town. Le gouverneur, hors d'état de résister à un corps si nombreux, prit la fuite, et traversa la baie pour gagner Acomak, sur le rivage de l'est. Quelques-uns des conseillers l'y accompagnèrent, d'autres se retirèrent sur leurs plantations. Par la fuite du gouverneur et la dispersion du conseil, l'administration de la colonie semblait dissoute, et Nathaniel en possession du pouvoir suprême; mais, convaincu que ses compatriotes ne demeureraient pas long-temps soumis à

une autorité acquise par la force des armes, il voulut fonder la sienne sur une base plus constitutionnelle, en obtenant la sanction de l'approbation du peuple. Dans ce dessein, il convoqua les habitans les plus considérables de la colonie, et les détermina à se lier eux-mêmes par serment à le maintenir en place et à résister à toute tentative faite pour l'en chasser. Dès ce moment, il regarda son autorité comme légitimement établie.

Berkeley cependant rassembla quelques forces, fit diverses incursions dans les lieux où l'autorité de Nathaniel était reconnue. Il y eut plusieurs combats sanglans avec différens succès. James-Town fut réduite en cendres, et les cantons les mieux cultivés de la province furent dévastés, tantôt par un parti, tantôt par l'autre. Mais ce n'était pas à l'aide de ces faibles moyens que le gouverneur espérait réduire les rebelles. Il avait de bonne heure fait parvenir au roi les nouvelles de ce qui se passait. Il avait demandé en même temps un corps de troupes suffisant pour soumettre les insurgés, qu'il avait représentés comme si aigris par les gênes imposées à leur commerce, qu'ils étaient disposés à secouer le joug de la métropole. Charles, alarmé de ce mouvement aussi dangereux qu'inattendu, et voulant maintenir son autorité sur une colonie

qui devenait plus précieuse tous les jours, et dont on commençait à connaître mieux le prix, fit partir promptement une escadre avec le nombre de troupes qu'avait demandé Berkeley. Les insurgens furent instruits de cet armement et n'en furent pas intimidés; ils résolurent d'opposer la force à la force, et prétendirent que cette résistance et la résolution de traiter en ennemis tous ceux qui se réuniraient à Berkeley tant que les colons n'auraient pas mis leurs sujets de plainte sous les yeux de leur souverain, se conciliaient avec la soumission qu'ils lui devaient.

Tandis que les deux partis préparaient avec une égale animosité les horreurs d'une guerre civile, un événement calma cette agitation presque aussi subitement qu'elle avait été excitée. Nathaniel Bacon, prêt à entrer en campagne, tomba malade, et mourut. Il ne se trouva parmi ses adhérens personne qui eût son audace, ou qui fût assez bien dans la confiance du peuple pour aspirer au commandement. Sans chef pour les conduire et les animer, leurs espérances s'affaiblirent. Une défiance mutuelle se glissa parmi eux. Tous desirèrent un accommodement; et après une courte négociation avec sir William Berkeley, ils posèrent les armes et se soumirent à son

gouvernement, sur la promesse d'un pardon général.

La tranquillité de la colonie fut loin d'être permanente; des querelles de religion vinrent y répandre le trouble. Les États, même les plus puissans, ont quelque ressemblance avec la fortune des individus; ils sont en proie aux passions humaines, et leur grandeur ne les met point à l'abri des désastres et des plus affreuses catastrophes. L'Église anglicane qui, avec la pompe épiscopale, avait hérité de l'intolérance religieuse, persécutait les puritains, les presbytériens, en un mot tous ceux qui ne voulaient pas se conformer à ses régles, et qui, pour cette raison, furent appelés *non-conformistes*. Une partie des persécutés qui, dès l'année 1606, s'étaient réfugiés en Hollande, formèrent en 1617 le projet de passer en Amérique, afin de pouvoir conserver plus facilement la pureté de leur doctrine. Il n'exécutèrent ce projet qu'en 1620, quoique Jacques Ier eût refusé de leur accorder l'entière liberté de religion. La cour ecclésiastique, qu'on appela aussi la *haute-commission*, était devenue une inquisition protestante. Les non-conformistes s'embarquèrent d'abord au nombre de cent vingt personnes. A peine furent-ils arrivés en Amérique, qu'ils dressèrent un acte dans le-

quel ils se reconnurent sujets de la couronne d'Angleterre, et ils s'engagèrent solennellement à observer les lois qu'ils feraient d'un commun consentement pour le bien de la colonie. Tous les chefs de famille le signèrent, et élurent en même temps un d'entre eux pour être leur gouverneur. Ils choisirent ensuite un endroit propre à y bâtir une ville, à laquelle ils donnèrent le nom de *Nouveau-Plymouth* (*New-Plymouth*), en mémoire du lieu d'où ils étaient partis d'Europe. On verra, par le nom des principales villes d'Amérique, que l'amour de la patrie y rendit cet usage presque général.

Cette première colonie fut suivie de sept autres, forcées par les mêmes raisons de sortir de la Grande-Bretagne. Les unes vinrent s'établir dans la baie de Massachusset et sur les bords de la Connecticute, dont elles retinrent le nom. Elles y bâtirent plusieurs villes. Ces divers établissemens avaient chacun leurs lois particulières, et leurs magistrats, qui étaient élus par les colons mêmes. En moins d'un demi-siècle, la Nouvelle-Angleterre se vit dans un état florissant. Elle contenait plus de trente mille individus, et avait plus de cinquante villes ou villages bien bâtis, des forts, des églises, des prisons, des grands chemins. Parmi

les divers établissemens qu'on y voyait à cette époque, il en existait un bien fait pour surprendre : c'était une société de missionnaires destinés à la conversion des idolâtres, comme nous en voyons dans la religion catholique. Un ministre nommé *Elliot*, que les Anglais appellent l'*apôtre des Indes*, comme les catholiques romains *Saint-Xavier*, entreprit de prêcher l'Evangile aux sauvages de ces contrées. Il apprit leur langue, et traduisit même en leur idiome plusieurs livres de piété, entre autres la Bible entière. Le parlement d'Angleterre, voulant seconder les travaux de ce pieux personnage, érigea une compagnie composée d'un président, d'un trésorier et de quatre assistans, et l'autorisa à recevoir les charités des personnes jalouses de contribuer à cette bonne œuvre. La compagnie fit une quête en conséquence du pouvoir qui lui était donné; et elle se vit bientôt en état d'acquérir des biens-fonds. Elle a joui jusqu'à la révolution de 1775, de plus de vingt mille livres sterling de revenu, avec lesquels elle entretenait quinze ou seize missionnaires; mais on n'a pas beaucoup entendu parler de leurs prosélytes. Il existe en Angleterre une société semblable.

Les premiers Anglais qui vinrent s'établir

en Amérique se distinguèrent par un trait éclatant de justice. Quoiqu'ils eussent pu se prévaloir de leur nombre, sans avoir égard au droit des sauvages, à qui naturellement ce pays appartenait, ils aimèrent mieux acheter d'eux le terrain qui leur était nécessaire, que de violer les premiers principes de l'équité naturelle, comme ont fait les Espagnols dans l'île de Saint-Domingue et au Méxique, dont ils ne s'assurèrent la possession que par des violences et des massacres.

Mais la conduite des nouveaux Anglo-Américains ne mérite pas toujours des louanges, et les fautes qu'ils commirent occasionnèrent leurs propres malheurs. Ce fut un fanatisme de religion, fléau trop commun parmi eux, qui leur fit persécuter leurs propres compatriotes. Ce peuple composé de fugitifs, que l'intolérance des prélats avait chassés d'Angleterre, ne se vit pas plutôt paisible dans ses nouveaux établissemens, qu'il se livra à la chaleur d'un faux zèle, et imita la fureur de ceux qui avaient été les auteurs de son exil. Il poursuivit impitoyablement les quakers, les anabaptistes et d'autres sectaires dont les sentimens différaient des siens, et devint persécuteur quand il cessa lui-même d'être persécuté.

Il publia des lois en matière de religion,

qui furent exécutées avec plus de rigueur que celles qui l'avaient obligé de sortir de son pays. Ni la faiblesse de l'âge, ni les infirmités de la vieillesse, ni l'honneur du sexe, ni la dignité du ministère, ni la naissance, ni la fortune, ne purent vaincre la rage de ces fanatiques. Ce zèle anglican s'étendit jusqu'aux sorciers, et il est presque incroyable à quels excès il s'est porté. On ne peut lire sans indignation *le procès de la nommée Suzanne Martin, de la ville de Salem, accusée et convaincue de sortilége*. La veille de l'exécution, cette infortunée adressa le mémoire suivant à ses juges. « Votre humble » et malheureuse suppliante n'ayant aucun » crime à se reprocher, et voyant les basses » subtilités de ses accusateurs, ne peut juger » que favorablement de ceux qui se trouvent » dans le cas dont elle gémit pour elle-même. » Le ciel connaît mon innocence, elle sera » connue de même au grand jour à la face des » hommes et des anges. Je ne vous demande » point la vie; mais je souhaite, et Dieu con- » naît mes intentions, qu'on mette fin à l'effu- » sion du sang innocent, qui ne peut manquer » d'être continuée si les choses ne prennent » point un autre cours. Quoique je sois per- » suadée que vous employez tous vos efforts » à découvrir la vérité, cependant le témoi-

» gnage de ma propre conscience m'assure que
» vous êtes dans la plus triste de toutes les er-
» reurs. Je vous supplie donc d'examiner de
» plus près quelques-uns des malheureux ac-
» cusés qui, par la faiblesse de leur esprit, se
» sont reconnus coupables : vous verrez qu'ils
» vous trompent en se trompant eux-mêmes :
» je suis sûre du moins qu'on le verra dans
» l'autre monde, où vous êtes prêts à me faire
» passer; et je ne doute pas non plus qu'il
» n'arrive tôt ou tard un grand changement
» dans vos idées. On m'accuse, moi et d'autres,
» d'avoir fait une ligue avec l'esprit de perdi-
» tion : nous ne pouvons avouer un crime dont
» nous sommes innocens. Je sais qu'on m'ac-
» cuse injustement, et j'en conclus qu'on ne
» fait pas moins d'injustice aux autres. Je le
» répète, Dieu, qui pénètre le fond des cœurs
» et devant le tribunal de qui je vais paraître,
» Dieu m'est témoin que je n'entends rien à
» tout ce qui regarde les sortiléges. Comment
» pourrais-je mentir à lui-même, et livrer
» volontairement mon âme à sa vengeance
» éternelle? »

Une pièce si forte et si touchante ne fit au-
cune impression sur les juges. Cette femme dit
adieu d'un air ferme à son mari, à ses enfans,
à ses amis, et marcha au supplice avec un

Page 132.

Maria Mion sculp

Déplorable effet du Fanatisme.

P
a
p
il
ra
b

ac
m
dé
su
de
jets
mo
poi
ne p
pul
rés.
la to
cont
les c
leur
n'y a
quel
teurs
dus s
ce qu

courage et une grandeur d'âme qui ne causèrent pas moins d'attendrissement que d'admiration aux spectateurs. Quoique la crainte eût porté plusieurs des accusés à se confesser coupables, il n'y en eut pas un qui ne se rétractât en mourant, et qui ne demandât au ciel de faire retomber son sang sur ses accusateurs et sur ses juges.

Les uns et les autres n'en furent pas moins acharnés à la perte des innocens. On faisait mourir sans pitié des enfans de douze ans ; on dépouillait tout nu les accusés pour découvrir sur eux des preuves de sortiléges. Les taches de scorbut, auxquelles les vieillards sont sujets, passaient pour des marques que le démon avait imprimées sur leur chair. Il n'y avait point d'histoire de spectres et de fantômes qui ne passât pour véritable dans l'esprit de la populace, comme dans les siècles les moins éclairés. Au défaut de témoins, on avait recours à la torture, et ces malheureuses victimes étaient contraintes, par la force des tourmens, d'avouer les crimes qu'il plaisait à leurs bourreaux de leur dicter. Les prisons étaient remplies ; et il n'y avait point de jour qui ne fût marqué par quelqu'exécution. Cependant la rage des délateurs ne se lassait point ; le nombre des prétendus sorciers allait toujours en augmentant ; et ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que les

juges qui refusaient leur ministère aux accusateurs se virent eux-mêmes accusés à leur tour, et forcés de quitter la colonie pour se dérober aux fureurs du peuple. Il était temps enfin que les choses prissent une autre face ; la voix de la raison fit taire celle du fanatisme ; les délateurs furent intimidés ; on élargit cent cinquante prisonniers ; deux cents qu'on avait arrêtés furent renvoyés absous, et l'on ordonna un jeûne général, accompagné de prières publiques, pour demander pardon à Dieu de tant d'horreurs et d'absurdités. Depuis ce triomphe remporté sur le fanatisme, les habitans de la Nouvelle-Angleterre, devenus plus sensés, ont renoncé à l'esprit de persécution et ne diffèrent plus des autres peuples.

Boston est la capitale de la Virginie : nous en donnerons plus bas la description. Tout particulier de cette ville qui possède un fond de terre de douze cents francs est réputé citoyen libre, et participe au droit d'élire les membres de l'assemblée qui s'y tient une fois par an.

Il peut y avoir une cinquantaine d'années que cette assemblée fit imprimer un recueil de lois, dont quelques-unes sont fort singulières, ainsi qu'on en va juger. La peine de mort est décernée contre les blasphémateurs, les sor-

ciers, les idolâtres, ceux qui rendent un culte aux images (comme calvinistes), les enfans qui maudissent ou qui battent leurs pères. Il est défendu, sous peine d'amende, de jouer au dez, de jouer aux cartes, de jouer de l'argent; même peine pour avoir travaillé le dimanche, pour avoir battu sa femme ou s'en être laissé battre. Un quaker banni doit être fouetté préalablement, et marqué de la lettre Q sur l'épaule gauche; le fouet contre les ivrognes et les menteurs au préjudice d'autrui; le fouet ou l'amende, au gré du juge, pour avoir dansé, et l'amende seulement pour avoir juré ou maudit. Tout particulier qui est sans emploi ou sans travail est condamné à filer.

C'est à l'endroit qu'est située la nouvelle Plymouth que se fixèrent les premiers Anglais persécutés pour leur religion dans la Grande-Bretagne : selon la tradition, la beauté d'un ruisseau et la pureté de ses eaux décidèrent leur choix. Descendus dans ce désert, si bien cultivé aujourd'hui, au milieu des glaces et des neiges, ils y furent accueillis par les Indiens, alors possesseurs uniques du terrain; ils furent assistés par eux dans la construction de leurs premières huttes; ils en reçurent des provisions dont ils avaient besoin, et bientôt après des grains pour ensemencer leurs nouvelles terres.

A peine deux ans s'étaient-ils écoulés, que ces Anglais, chassés de chez eux par la persécution, par l'intolérance, devinrent les persécuteurs de leurs hôtes bienfaisans, et leur firent une guerre acharnée pour prendre leurs terres et les bannir le plus loin possible.

Cette guerre fut suivie par les différens colons qui arrivèrent successivement d'Europe pour s'établir dans cette baie de Massachusset, et depuis lors jusqu'à ce jour, les malheureux Indiens ont été l'objet de la persécution, de l'injustice, des mauvais traitemens de tous les habitans de l'Amérique septentrionale.

Cette guerre inique dure toujours pour arracher aux malheureux Indiens qui subsistent encore le peu d'acres de terre dont ils n'ont pas été chassés; et l'on peut, sans être taxé d'une philanthropie exagérée ou d'un jugement trop sévère pour les peuples d'Europe, assurer que toutes les cruautés que l'on a pu partiellement reprocher aux Indiens, tous leurs vices, sont le fait des Européens et le résultat de notre ambition et de notre cupidité. (Le duc de Larochefoucaud-Liancourt.)

Plymouth est le chef-lieu d'un comté auquel il donne son nom, et qui est peuplé d'environ 30,000 habitans. Le sol de ce comté est généralement aride; mais il contient une grande quan-

tité de mines de fer qui occupent un grand nombre de forges.

La persécution religieuse en Angleterre a formé les différentes colonies dont la réunion a composé l'État de Massachusset. La persécution religieuse en Massachusset a formé l'État de Rhodes-Island ou Ile de Rhodes. Roger William, ministre à Plymouth, en fut d'abord exilé à Salem pour des opinions que ses confrères de Plymouth ne lui voulaient point passer. Quoique fort aimé dans ce nouveau séjour par les habitans, comme ses principes ne pouvaient s'accorder avec ceux de l'Église de Boston, l'influence des ministres de Boston prévalut contre lui jusque dans sa retraite.

Parmi les divers principes de sa doctrine, que le synode de Boston regardait comme erronés et dangereux, celui par lequel Roger William professait que punir *un homme pour matière de conscience était persécution*, choquait plus que tous les autres les maximes et surtout les intérêts du synode.

Les intrigues de ces mauvais prêtres l'emportèrent sur l'attachement des habitans, et il fut une seconde fois banni. C'était en 1636. Il se retira vers le midi de l'Etat, parmi les sauvages, dans un lieu appelé par eux *Moshawsich*, et par lui *Providence*.

La même cause ou une semblable produisit l'établissement de Rhodes-Island et ceux du comté. Un docteur, Coddington, et l'un des plus anciens habitans de la colonie de Salem, fut aussi recherché pour ses principes religieux. Cette accusation n'était qu'un prétexte qui couvrait la jalousie qu'avaient de son influence le gouverneur et d'autres notables ; mais ce prétexte était un moyen sûr; et Coddington, chassé de Boston, se retira avec quelques amis dans l'île appelée par les Indiens *Aquidneck*, et depuis Rhodes-Island. Il acheta d'une tribu cette île et toutes les autres, qui, avec la partie du continent bornée par le Connecticut, forment aujourd'hui *les plantations de Rhodes-Island*. Les persécutés de la Nouvelle-Angleterre, quakers, anabaptistes affluèrent à Rhodes-Island, et firent fleurir cette colonie malgré les guerres avec les Indiens. Le besoin de protection fit desirer aux habitans de s'unir avec les autres colonies de la Nouvelle-Angleterre ; mais celles-ci s'y refusèrent. En 1662, Charles II, sur leur demande, leur accorda une charte qui unit les deux plantations (Providence et Rhodes-Island) dans un seul Etat, et qui leur accorda les priviléges et la constitution qu'ils ont conservés, ainsi que le Connecticut, malgré la révolution de 1775. Celle qui est particulière à l'État

de Rhodes-Island ressemble à toutes les autres.

Cette province est la plus petite des quatre de la Nouvelle-Angleterre. C'est un pays délicieux, que la fertilité du sol et la température du climat ont fait nommer *le Paradis terrestre*. On y jouit d'une liberté illimitée de religion. Tant d'avantages invitaient les planteurs à venir s'y fixer; mais l'étendue de cette île charmante ne suffit qu'à soixante mille habitans, et plusieurs furent obligés d'aller s'établir dans le continent. Rhodes-Island est située au nord de Boston, à une distance de soixante milles tout au plus; son hâvre est sûr et commode, et la forteresse qui le défend est armée de trois cents pièces de canon.

Quelques historiens prétendent que cette ville, ainsi que Providence et Darwick, qui souffrent tous les cultes, renferment une secte particulière, qui, n'ayant jamais eu ni ministre ni instruction, est tombée dans une ignorance pareille à celle des sauvages; cependant elle a su, dit-on, conserver ses privilèges, et se gouverne elle-même, ou du moins par un conseil qu'elle choisit, sans aucune dépendance quelconque. Elle fait ses propres lois, avec cette seule restriction qu'elles ne doivent rien avoir de contraire à celles de la république. On représente ses sectaires enri-

chis par le commerce. La liberté dont ils jouissent n'empêche pas que les crimes ne soient rares parmi eux : ce qu'on attribue à leur profonde vénération pour l'Écriture sainte, qu'ils lisent et expliquent à leur gré. Leur charité ne se dément jamais pour les étrangers : un voyageur qui passe dans l'une des villes où ils sont domiciliés peut s'arrêter dans la première maison avec autant de liberté que dans une hôtellerie, et s'assurer d'y être bien traité.

Dans le cours de l'année 1642, onze particuliers achetèrent des Indiens un endroit nommé *Schawamet,* et changèrent ce nom en celui de *Warwick,* en l'honneur du comte de Warwick, qui avait la patente d'une étendue de terre immense dans cette contrée, et qui n'en fit jamais usage. Les fondateurs de Warwick s'incorporèrent presque aussitôt avec ceux de Providence et les planteurs de ce comté. Les colonies furent souvent, dans les premiers temps, appelées *Plantations,* nom que continua de porter celle de Providence, même après qu'elle fut incorporée avec Rhodes-Island.

Le Massachusset est la plus florissante des quatre provinces appelées du nom générique de *Nouvelle-Angleterre.* Sa population est de 900,000 habitans ; l'Océan atlantique et le

Connecticut forment ses limites à l'est et au sud ; elle est bornée à l'ouest par la Nouvelle-Yorck, et au nord par la Nouvelle-Hampshire. Newport, une des villes de cet État, a pris son nom du navigateur qui aborda l'un des premiers à la côte du nord de l'Amérique, en 1607, et découvrit la baie de Chésapeak. Newport est une ville petite, mal bâtie ; mais ses environs sont charmans, et l'air y passe pour tellement pur que plusieurs familles de la Caroline, de Virginie et du Maryland viennent s'y établir chaque année pour y fuir les chaleurs excessives et l'insalubrité de leur pays : d'ailleurs, les denrées y sont à très-bon marché. La salubrité de la ville de Newport et de ses environs, produite sans doute par la vivacité de l'air, est funeste aux habitans dans leur adolescence ; et le nombre des jeunes-gens, surtout des jeunes filles, qui meurent de la poitrine, y est très-considérable.

Le Connecticut dut son origine à la même cause que celle qui avait fait fonder les autres colonies. Pendant l'été de 1636, un assez grand nombre de personnes, mécontentes des querelles qu'on leur suscitait par rapport à la religion, abandonnèrent leur établissement, avec leurs ministres, Dorchester, Rocksbury, etc. pour aller s'établir sur les bords du fleuve

Connecticut, où elles fondèrent plusieurs villes, convinrent de la manière dont elles seraient gouvernées, et élurent des magistrats.

En 1629, plusieurs habitans des bords du golfe de Massachusset, desirant d'aller s'établir dans le pays qui forme maintenant l'État de New-Hampshire, convoquèrent, à l'exemple des fondateurs de New-Plymouth, les Indiens qui le possédaient, et firent cette acquisition si remarquable par les formes solennelles qui s'observèrent de part et d'autre, et plus encore par les procès qui ont duré environ un siècle entre les acquéreurs et leurs héritiers. Les Indiens vendirent le pays en se réservant le droit de chasse et de pêche; et, comme s'ils avaient connu les droits seigneuriaux d'Europe, ils obligèrent, par contrat, les acheteurs au tribut annuel d'un habit de drap.

Les États du nord de l'Amérique septentrionale doivent leur établissement à la persécution que les Presbytériens éprouvaient en Angleterre, ainsi que nous l'avons vu plus haut. L'établissement du Maryland fut le fruit de la persécution qu'éprouvaient les Catholiques dans cette même Angleterre. Le baron de Baltimore, catholique zélé, reçut, en 1632, une charte de Charles Ier, qui donnait à lui et à ses héritiers la propriété des pays au nord

de la Potowmack. Cette charte de donation portait le droit accordé au baron de faire des lois civiles et criminelles, de lever des taxes, d'accorder des honneurs.

La première colonie, composée d'environ deux cents gentilshommes riches et qui avaient occupé des places, et d'un même nombre de leurs partisans ou de leurs domestiques, aborda, au commencement de 1633, à l'embouchure de la Potowmack, dans la baie de Chésapeak, s'y fixèrent, et donnèrent à leur établissement le nom de Maryland, en l'honneur de la Vierge, et, selon d'autres, en l'honneur de la reine Marie, femme de Charles Ier. Ils firent leurs établissemens d'accord avec les Indiens, de qui ils achetèrent des terres, et avec qui ils vécurent en paix. Ils reçurent pour leurs établissemens plus de secours de ces sauvages qu'ils n'avaient lieu d'en attendre : ils étaient pourvus par eux d'une grande quantité de gibier; les femmes indiennes leur apprenaient à faire du pain de maïs.

Lord Baltimore établit sa colonie sur des lois de la plus entière tolérance pour toute secte de la religion chrétienne, sans préférence pour aucune, et sur celle de la plus entière liberté civile. Cette colonie se peupla successivement de beaucoup d'émigrations d'Eu-

rope et d'un nombre considérable de puritains que les lois exclusives de Virginie chassèrent de leur Etat naissant.

Au milieu des plus sages institutions, on voit avec peine que l'esclavage prit racine dans cette colonie dès sa naissance, puisqu'un acte de l'assemblée générale, en donnant la définition du peuple, prononça *qu'il consiste dans tous les habitans, les esclaves seulement exceptés.*

Quoique la colonie eût été fondée par des gens riches, les historiens disent que lord Baltimore y dépensa environ quarante mille livres sterling. Comme il était dévot, il est probable qu'il exerça des libéralités en faveur de ceux de sa religion qui réclamaient ses secours.

Quelques troubles agitèrent successivement cette colonie; mais ils furent promptement apaisés par lord Baltimore, dont il paraît que la prudence et l'excellente conduite ne se sont jamais démenties.

Lors de la fin funeste de Charles Ier, les choses changèrent. L'administration de Cromwel fut reconnue par le Maryland. Lord Baltimore se vit obligé de se réfugier en Virginie. Enfin, après une suite de vicissitudes et après la restauration de Charles II, lord Baltimore fut rétabli dans la propriété de l'Etat de Maryland,

où ses héritiers furent maintenus jusqu'à la dernière révolution, dans laquelle une partie des biens possédés par eux a été confisquée.

Les rois d'Angleterre avaient toujours soin d'insérer dans les chartes quelque clause qui marquât en leur faveur une réserve du droit de seigneurie Par exemple, celle de Baltimore renfermait l'obligation de rendre tous les ans au château de Windsor le tribut de deux flèches indiennes, tant que la demande en serait faite.

Le Maryland, pour le climat, le sol, les productions et le commerce, ne diffère aucunement de la Virginie. La façon de vivre des habitans de ces deux contrées est aussi exactement la même. Les uns et les autres vivent dispersés dans les campagnes au milieu de leurs plantations, et montrent peu de goût pour se rassembler dans les villes : ce qui fait que dans ces deux États il y a fort peu d'habitans qui s'adonnent uniquement au commerce. La population, vu l'étendue du pays, y est très-considérable.

Annapolis en est la capitale. La vue de cette ville est extrêmement agréable en y arrivant par le lac. Elle est bâtie sur le bord de la Sévern, et sur un petit tertre qui, sans être très-élevé, domine un peu le plat pays qui l'environne.

Depuis la révolution, elle garde le titre de métropole de l'État; elle continue d'être le siége du gouvernement; mais la ville de Baltimore lui a enlevé tout le commerce. Les maisons sont presque toutes en briques et spacieuses. Plusieurs ont de jolis jardins fort bien entretenus. La maison ou le palais de l'État est un des plus beaux bâtimens publics des Etats-Unis, et des plus finis dans son intérieur. Ce bâtiment est surmonté d'une haute coupole et d'une lanterne à laquelle on arrive par un escalier très-commode, et d'où l'on découvre une vue étendue et superbe. Il contient les chambres pour les tribunaux, pour les séances de la législature, pour les assemblées du conseil exécutif, et des logemens pour les principaux officiers, excepté pour le gouverneur, qui a une maison particulière bâtie aux frais de l'État.

« Annapolis est pour la société une des » villes les plus agréables des États-Unis, dit » M. La Rochefoucauld-Liancourt; l'hospita» lité, la sincère obligeance ne sont nulle part » aussi générales; toutes les familles sont » unies, et un étranger, toujours bien reçu » parmi elles, s'y trouve promptement à son » aise. »

D'autres voyageurs prétendent que l'opulence et le luxe règnent dans Annapolis, où

l'on voit une salle de spectacle, ainsi qu'à Philadelphie; les femmes, ajoutent-ils, y portent le luxe à un point étonnant. Dans cette ville un coiffeur français est un homme d'importance, que telle dame paie par an jusqu'à mille écus.

L'état de New-Yorck a originairement appartenu aux Hollandais, et il en est de même de celui de New-Jersey dont nous allons parler à l'instant. Ce fut le navigateur Henri Hudson, capitaine d'un vaisseau de la compagnie des Indes hollandaises, qui découvrit le premier, en 1609, l'Ile-Longue, et remonta la grande rivière du Nord, à laquelle il donna son nom. Il dut au hasard cette importante découverte. Il avait pénétré, en 1607, dans la baie qui porte son nom, et où le froid est d'une rigueur si affreuse. N'ayant pu s'avancer davantage au nord, il fit voile vers le sud, et reconnut la contrée, depuis si célèbre, de l'Amérique septentrionale. Les Hollandais se crurent en droit de s'en emparer, et y envoyèrent, en 1614, une colonie qui bâtit les villes de Fort-Orange et de Nouvelle-Amsterdam, dans le pays qu'elle appela *Nouvelle-Hollande*.

Jacques Ier, qui avait déjà fait des concessions de cette vaste contrée, comme si elle n'appartenait pas à ses premiers habitans, fit marcher quelques forces de Virginie pour dé-

vaster les nouveaux établissemens, dont les propriétaires hollandais préférèrent, à une résistance sans espoir de succès, le parti plus sûr de reconnaître la souveraineté anglaise en conservant leurs possessions et payant un tribut à l'Angleterre.

Les troubles de ce royaume, sous la fin du règne de Charles I[er], donnèrent aux Hollandais le moyen de secouer le joug auquel déjà depuis le premier arrangement ils avaient tenté plusieurs fois de se soustraire : ils parvinrent même à anéantir une colonie suédoise qui s'était établie sur la Delaware. Mais, dans la suite, Charles II fit partir d'Europe des troupes qui s'emparèrent sans difficulté de la Nouvelle-Hollande, et en chassèrent les Hollandais, lesquels ne trouvèrent pas injuste d'aller s'emparer de Surinam (dans la Guyane).

Charles II, devenu ainsi tranquille possesseur de cette immense partie du continent de l'Amérique septentrionale, en donna la partie de l'ouest à son frère, le duc d'Yorck, et la Nouvelle-Hollande fut appelée la province de *New-Yorck*. La Nouvelle-Amsterdam changea aussi son nom pour celui de New-Yorck; et cette grande province s'étendit depuis les bords du fleuve Saint-Laurent jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Hudson, sans toucher aux pro-

priétés de la compagnie anglaise de Plymouth.

Cette province s'est refusée plus long-temps que toutes les autres aux mesures prises contre la Grande-Bretagne; ses nombreuses relations de commerce avec ce royaume, le séjour continuel des troupes anglaises dans la ville de New-Yorck, y entretenaient un esprit d'aristocratie et d'indépendance pour les lois républicaines. Enfin elle suivit l'exemple des autres États; et sa législature, assemblée à Kinston, y fit, en 1777, une constitution dont les bases sont les mêmes que celles des autres États.

La jurisprudence criminelle de New-Yorck s'est rapprochée de celle de la Pensylvanie, beaucoup plus douce que les lois anglaises. Le meurtre commis avec volonté préméditée et le vol dans les églises sont les seuls crimes qu'on y punit de mort. On voit cependant avec peine cette seconde disposition, dit M. La Rochefoucauld-Liancourt, et que, dans un État où les lois prononcent l'égalité dans les cultes religieux, où chacun a la liberté de contribuer ou non à l'entretien d'un culte quelconque, et où les vols, même ceux faits à force armée dans les maisons, ne sont punis que d'emprisonnement, on ait établi une grande addition de sévérité contre le vol dans les églises. Un reste de préjugé barbare peut seul avoir

rangé ce vol au rang des meurtres prémédités. Pour peu que la raison eût été consultée, on n'aurait jamais classé ce délit que parmi les vols ordinaires des maisons; il est sans doute moins dangereux, surtout dans ses conséquences, qu'aucun de ceux faits dans une maison habitée, d'autant qu'il n'y a rien à voler dans ces églises que des bancs et des livres de prières.

Plusieurs autres lois dans l'état de New-Yorck sont aussi extraordinaires; par exemple, celle qui a été rendue en 1788, et qui condamne à trois schellings d'amende (1) et à deux heures de pilori tout homme convaincu de s'être enivré, et à six schellings celui qui jure; et celle de la même date qui défend de voyager le dimanche sous la même peine de six schellings; et celle de 1788 encore, qui condamne à une amende quintuple de sa perte toute personne qui, dans vingt-quatre heures, aurait perdu au jeu plus de vingt-cinq dollars (2).

Une loi du congrès, vers la même époque, met un impôt d'une piastre sur le chien d'un laboureur ou de tout autre, et l'impôt va en augmentant à raison du nombre des chiens.

---

(1) Le schelling vaut environ 14 sous en Amérique.
(2) Le dollar vaut 4 francs 50 centimes.

La raison de cette loi, c'est qu'on prétend que les chiens nuisent à la garde des moutons, qu'il leur arrive souvent de tuer.

La province de New-Yorck peut avoir environ quarante lieues de longueur sur sept à huit de large: le climat y est beaucoup plus doux qu'à la Nouvelle-Angleterre, et le sol est à-peu-près le même pour la qualité. Les deux Jersey bornent les terres de cette colonie à l'ouest et au sud, et la mer et la Nouvelle-Angleterre font ses limites à l'est et au nord.

Cette province est divisée en dix comtés : on fait monter sa population à cent mille habitans. Long-Island (Ile-longue) en est une dépendance. Cette colonie se régit comme la Nouvelle-Angleterre, par son assemblée générale, un conseil, etc.

Les premiers établissemens faits dans le New-Jersey le furent par les Hollandais, peu de temps après leur arrivée dans la rivière du Nord, sous la conduite du capitaine Hudson. Les établissemens eurent lieu le long de la rivière Delaware, et furent abandonnés par les mêmes Hollandais en 1614; ils furent, en 1626, occupés par les Suédois qui, avertis par Guillaume Useling, riche négociant de leur nation, de la beauté de ces terres abandonnées, formèrent une compagnie. Le roi de Suède, Gus-

tave-Adolphe, la noblesse, le clergé, le commerce, et beaucoup de particuliers fournirent en Suède des fonds à cette compagnie, qui envoya dans l'Amérique septentrionale, sur sept à huit vaisseaux, un assez grand nombre de colons suédois et finlandais. Arrivés en 1628, ils achetèrent des Indiens toutes les terres situées depuis l'embouchure de la Delaware jusqu'aux rapides de cette même rivière, situés sous le 41ᵉ degré de latitude. La colonie éleva des forts le long de la rivière, et bâtit trois villes, Christiana, Elsinbourg et Gottembourg, et ils appelèrent le pays la *Nouvelle-Suède*; mais ils furent entièrement dépossédés et chassés en 1655 par les Hollandais, qui envoyèrent en Hollande tous les agens, officiers et principaux habitans suédois comme prisonniers de guerre, mirent ce pays sous le gouvernement hollandais, et lui donnèrent le nom, peu analogue à leur patrie, de *Nouvelle-Albion*. Les Hollandais en furent eux-mêmes chassés par les Anglais sous le règne de Charles II; et ce territoire fut cédé en 1672, par ce prince, au duc d'Yorck, son frère, qui le concéda bientôt après à lord Barkley et sir Georges Carteret. Il fut nommé le *Nouveau-Jersey*, probablement parce que sir Carteret était originaire de l'île de Jersey. Les deux propriétaires divi-

sèrent leur concession en Jersey oriental et Jersey occidental. Le lord Barkley vendit sa part à William Penn, le chef des quakers d'Angleterre, et à trois autres particuliers. C'est à Elisabeth-Town qu'est établi le chef du gouvernement.

Des querelles survenues entre les propriétaires du New-Jersey et les habitans, déterminèrent les uns et les autres à mettre cette colonie sous la souveraineté de la couronne d'Angleterre ; elle fut alors, en conservant son nom, réunie au gouvernement de la province de New-Yorck jusqu'en 1736, où, prenant une grande force de l'accroissement de sa population, le New-Jersey fut formé de nouveau en un État particulier. C'est en 1776 que le New-Jersey a fait la constitution qu'il a conservée depuis cette époque.

Le nouveau Jersey est borné par l'Océan au sud-est, par la rivière de Delaware à l'ouest, à l'est par la rivière de Hudson, au nord par des terres encore peu connues.

Un des plus célèbres établissemens qui aient été fondés dans le Nouveau-Monde est la Pensylvanie, qui a pris son nom de Guillaume Penn, fils de l'amiral anglais de ce nom. Ce pays a pour bornes, à l'est, l'Océan atlantique, au nord la Nouvelle-Yorck et le Nouveau-

Jersey; le Maryland à l'est, au sud la Virginie. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population et de sa culture, surpasse cent quarante-cinq milles. Le ciel de ce pays est pur et serein, les eaux très-saines, et les saisons tempérées.

Le célèbre Guillaume Penn jeta, en 1681, les fondemens de cette colonie, à laquelle il donna son nom, et dont les succès rapides sont dus à la prévoyance et à la justice des moyens qu'il employa.

La couronne d'Angleterre avait fait espérer cette cession au vice-amiral Penn en paiement d'une somme qu'elle lui devait et qu'il avait réclamée. Il mourut avant que cette promesse se réalisât; et la pétition qu'après la mort de son père présenta William Penn pour obtenir l'exécution de cette promesse, fut long-temps contrariée par les agens de lord Baltimore, propriétaire du Maryland, ainsi qu'il a été dit plus haut, et ne fut signée de Charles II que vers la fin de l'année 1681 : en conséquence on vit un quaker devenir souverain.

La patente qui accorde à William Penn cette concession porte pour motif dans son préambule le mérite et les services de l'amiral Penn, et le louable desir de son fils d'agrandir l'empire britannique, en encourageant tous les établis-

semens qui pourraient lui être utiles, et en civilisant les nations sauvages.

Cette patente donne à William Penn et à ses héritiers la propriété *véritable* et absolue de cette province, sous l'allégeance de la couronne d'Angleterre, à qui la souveraineté en est réservée; elle lui concède en outre le droit de faire des lois, d'établir un gouvernement, de concéder des terres, de lever des taxes. Le commerce dont la nouvelle province pourrait être susceptible devait être soumis aux lois anglaises, et fait seulement avec l'Angleterre. William Penn devait avoir un agent à Londres, responsable des dérogations qui seraient faites dans la colonie aux lois commerciales anglaises; mais cette même patente ordonnait que si quelque cas douteux s'élevait entre William Penn, ses héritiers et les négocians de sa colonie d'une part, et le gouvernement de l'autre, relativement aux prérogatives du commerce anglais, la décision fût toujours favorable aux propriétaires et habitans de la Pensylvanie, enjoignant aux ministres de leur donner en tout aide et protection.

William Penn était fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, et naquit à Londres en 1644. Après avoir été élevé dans l'université d'Oxford, il voyagea en France. A

son retour en Angleterre, le vaisseau qu'il montait ayant été obligé de relâcher dans un port d'Irlande, il entra par hasard dans une assemblée de quakers (ou trembleurs). La piété, le recueillement et les persécutions qu'ils souffraient alors, le touchèrent si vivement, qu'il se livra tout entier à leur parti. Il se fit instruire des principes de cette secte, et revint quaker en Angleterre. Penn, en arrivant chez le vice-amiral son père, au lieu de se mettre à genoux devant lui et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : *Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé.* Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou, et connut avec le plus grand étonnement qu'il avait embrassé la secte des quakers. Il mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il allât voir le roi et le duc d'Yorck le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettait pas, et qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Le père, indigné, au désespoir, le chassa de sa maison. Le jeune Penn remercia Dieu de ce qu'il souffrait déjà pour la bonne cause. Il alla prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup de prosélytes. Comme il était jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accou-

raient dévotement pour l'entendre. Penn, après avoir prêché avec succès en Hollande et en Allemagne, repassa en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son père, et vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec son fils, et l'embrassa tendrement, malgré la différence de leur religion. Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels se trouvaient des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Il fut obligé d'aller tutoyer Charles II et ses ministres plus d'une fois pour son paiement, et au lieu d'argent, le gouvernement lui donna la propriété et la souveraineté d'une province de l'Amérique.

William Penn arriva sur les bords de la Delaware en 1682, suivi d'un assez grand nombre de familles de quakers. Ne pensant pas, comme la plupart des fondateurs des colonies européennes, que sa qualité d'Européen et la concession du roi d'Angleterre lui donnassent le droit de s'emparer du territoire des nations sauvages sans leur consentement, il crut devoir traiter avec elles pour l'acquérir. La conduite des quakers avec lesquels il était arrivé ressemblait entièrement à la sienne : aussi les nouveaux établissemens ne furent point troublés par les Indiens, et en reçurent même

beaucoup de secours. Ils conservent encore si fidèlement la tradition de la franchise et de la loyauté de William Penn, qu'ils ne montrent jamais une entière confiance dans leurs traités avec l'Etat de Pensylvanie, et avec les autres Etats, que quand des quakers sont présens aux conférences, parce que, disent-ils, les descendans de William Penn ne souffriraient point qu'on les trompât.

Pourquoi les Indiens montrent-ils tant de défiance envers tout autre qui leur propose quelque arrangement? c'est que la plupart des Européens leur ont presque toujours donné des preuves de mauvaise foi et de fourberie. En voici un exemple. Dans un des Etats-Unis, on conclut un achat de terres avec les Indigènes; le prix est accordé pour tout le terrain qu'un homme peut parcourir entre deux soleils. Les Anglais font venir un homme qui avait la réputation du plus alerte coureur de l'Amérique, et triplent le terrain. Les Indiens, furieux de la supercherie, commencèrent aussitôt une guerre qui fut longue et cruelle.

En 1683, William Penn jeta les fondemens de la ville de Philadelphie, dont il traça le plan qui, depuis, fut exactement suivi. Nous la décrirons ailleurs; contentons-nous de dire ici qu'on y compte douze églises, et que

chaque nation y a la sienne. On rapporte une anecdote remarquable au sujet de celle de Suède. Lorsque les souscriptions pour sa construction furent ouvertes, M. Radman, qui en fut le premier pasteur, souscrivit une somme considérable qu'il ne fut pas en état de payer dans le temps; mais pour ne pas manquer à ses engagemens, il s'obligea envers l'entrepreneur à porter du mortier à tant par jour, jusqu'à ce qu'il eût rempli la somme pour laquelle il avait souscrit.

Le nombre des habitans de cette nouvelle colonie se montait déjà, en 1684, à plus de quatre mille. En 1685, quatre-vingt-dix bâtimens arrivèrent d'Europe chargés d'émigrés français, hollandais, allemands, suisses, finlandais, danois, écossais, irlandais, et portèrent le nombre des habitans de la Pensylvanie à soixante mille, dont toutefois à-peu-près la moitié était Anglais.

En 1682, William Penn avait assemblé à Chester les habitans de la nouvelle colonie, et avait établi, de concert avec eux, une constitution qui mettait la législation de l'Etat dans les mains du gouverneur, assisté d'un conseil provincial et des habitans formés en assemblée générale. Dans le discours que William Penn prononça en cette occasion, il établit une pro-

position frappante par son extrême vérité : « Que quelle que soit la forme d'un gouvernement, le peuple y est toujours libre lorsqu'il » n'est gouverné que par les lois et qu'il participe à la confection de ces lois ; que c'est le » seul moyen dont il puisse l'être ; qu'au-delà » de ces conditions, il n'y a que tyrannie, » oligarchie (1) ou confusion ; que les grandes » fins de tout gouvernement sont de faire » respecter le pouvoir par le peuple, et de » garantir le peuple des abus du pouvoir ; » qu'ainsi le peuple est libre en obéissant, et » les magistrats honorables et honorés par la » justice de leur administration et leur soumission à la loi. »

Des contestations élevées entre le lord Baltimore et William Penn, relativement à leurs propriétés, obligèrent celui-ci d'aller en Angleterre. La conduite des affaires fut laissée, pendant son absence, à des vices-gouverneurs et à un conseil qui abusèrent de leur autorité, mécontentèrent beaucoup d'habitans, et occasionnèrent des disputes que l'éloignement de William Penn l'empêchait de prévenir ou d'apaiser, et des pétitions sans nombre auxquelles il ne pouvait pas davantage faire droit.

---

(1) Gouvernement exclusif des Nobles.

En 1699, William Penn revint d'Angleterre et reprit les rênes du gouvernement : c'est pendant le temps qu'il passa pour lors en Pensylvanie qu'il rédigea et que s'établit la constitution de cet Etat, telle qu'elle est restée jusqu'à la révolution.

Penn ne se concilia ni l'affection ni l'estime générale de ses colons. Dans les remontrances qu'ils lui adressèrent à Londres en 1707, ils lui reprochent les artifices dont il avait usé pour les amadouer avant et après l'émigration, les extorsions dont il s'était rendu coupable pour avoir de l'argent, l'injustice honteuse de se faire juge dans sa propre cause.

Penn avait des idées folles et capricieuses qui le mettaient dans un besoin continuel d'argent, dit un écrivain estimable (1); il était par là réduit à recourir à des moyens extraordinaires, et les vices-gouverneurs étaient obligés, pour se maintenir dans leurs places, de faire tous leurs efforts pour lui complaire. Il mourut à Londres en 1718, abîmé de dettes, après avoir engagé ses propriétés, et après être convenu de céder entièrement ses droits à la couronne pour dix mille livres sterling, dont

(1) *Recherches histor. et polit. sur les États-Unis*, 4 vol. in-8°.

il en avait déjà reçu deux mille à compte. Le contrat était sur le point d'être signé lorsque Penn mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, ce qui fit que la Pensylvanie resta à sa famille.

Le premier établissement du pays, qui forme actuellement les deux Carolines et la Géorgie, précéda de plusieurs années celui de la Pensylvanie; mais la division de la Caroline en deux provinces est postérieure de quarante-six ans, et la fondation de la Géorgie de cinquante. Le 24 mars 1662, Charles II donna à huit seigneurs anglais la propriété entière et absolue des pays compris depuis le 31e jusqu'au 32e degré de latitude (appelés *Caroline*, du nom de *Charles*), en réservant seulement la souveraineté à la couronne d'Angleterre. Ces seigneurs s'adressèrent au célèbre Locke pour en obtenir une constitution. Il est bien étonnant que les lois imposées par ce philosophe s'écartent en plusieurs parties des principes de la vraie sagesse et des règles d'une constante humanité. Il partagea les habitans en noblesse et en communes; la noblesse l'était en landgraves, en caciques et en barons, titres fort disparates dans une même administration. La colonie était divisée en comtés. La première classe des nobles devait posséder quarante-

huit mille acres de terre (1); la seconde vingt-quatre mille acres; la troisième douze mille. Les trois cinquièmes des terres devaient être partagés entre les habitans non nobles. Un parlement composé de nobles ou de leurs représentans, et d'un habitant non noble pour chaque comté, devait être le conseil de l'État sous l'autorité des huit propriétaires formés en un conseil présidé par le plus ancien d'entre eux, sous le nom de *Palatin*.

Cette forme compliquée de gouvernement, les guerres continuelles avec les Espagnols, les Français, les Indiens, surtout les dissentions intestines résultant particulièrement de la suprématie donnée à la religion anglicane, dont le culte était entretenu aux dépens de l'Etat, mirent cette colonie dans une telle confusion qu'elle y aurait promptement succombé si les propriétaires, pénétrés de ce danger, ne se fussent pas, à la demande des habitans, déterminés à la céder au roi d'Angleterre. Alors, et c'était en 1729, le roi rachetant de sept des propriétaires leurs possessions pour la somme de 22,510 livres sterlings, divisa, par acte du

---

(1) L'acre contient quarante-trois mille cinq cents soixante pieds carrés anglais : le pied britannique a un pouce de moins que celui de France.

parlement, cette grande province en deux; sous le nom de *Caroline du Nord* et de *Caroline du Sud:* celle-ci a pour capitale Charles-Town, ville riche et très-commerçante, où le luxe règne comme en Europe.

Depuis cette époque, les deux Carolines, et particulièrement celle du sud, ont acquis une grande population, ont été cultivées avec fruit, sont devenues très-commerçantes; et la Caroline du sud, à l'époque de la révolution, tenait un des premiers rangs, pour ses richesses et ses ressources, parmi les autres colonies anglaises.

En 1732, on prit dans la Caroline méridionale une vaste étendue de pays pour former une troisième colonie, qui fut appelée *Géorgie*, en l'honneur du souverain qui gouvernait alors la Grand-Bretagne. Une langue de terre de soixante milles tout au plus du côté de la mer, mais qui s'élargit jusqu'à trois cents milles en approchant des montagnes, forme cette colonie, située entre la Caroline et la Floride. Elle a pour bornes la rivière de Savanah du côté du nord, et celle d'Alatamaha du côté du midi. Son établissement fut l'ouvrage de la bienfaisance d'un simple citoyen anglais. Il voulut qu'après sa mort les biens immenses dont il était possesseur fussent employés à la délivrance des prison-

niers détenus pour dettes. Le gouvernement, qui songeait à peupler une nouvelle terre en Amérique, mit pour condition à leur liberté qu'ils se transporteraient dans cette terre inhabitée. Le parlement ajouta 325,000 livres sterling (1) au legs sacré du citoyen, et une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Ces nouveaux colons partirent d'abord au nombre de cent quarante, sous la conduite d'un citoyen vertueux appelé Oglethorpe. Arrivés sur les bords de la Savanah, ils jetèrent à dix milles de la côte les premiers fondemens d'une ville qui prit le nom de cette rivière. En moins d'un an la peuplade s'accrut jusqu'au nombre de mille six cent dix-huit personnes ; et l'on compte aujourd'hui plus de cinquante mille âmes dans cette colonie. Son riz, et surtout son indigo, sont d'une excellente qualité.

C'est sur les limites de l'État de Géorgie que sont fixées les nations Indiennes les plus considérables et les plus guerrières. On porte à douze mille le nombre des guerriers de ces nations, et une seule, la plus guerrière de

(1) La livre sterling vaut 22 francs de notre monnaie : son nom lui vient de ce que ces premières pièces d'or furent frappées en Angleterre, à Sterling, ville d'Ecosse.

toutes et composée de diverses tribus, en contient six mille. Le nombre des Indiens établis en Géorgie est, dit-on, de trente-cinq mille. Ces Indiens cultivent leurs terres avec plus de soin que ceux du Nord; ils ont même des nègres qu'ils enlèvent dans leurs petites guerres, ou qui souvent désertent et se réfugient au milieu d'eux. Ils les tiennent en esclavage, mais les traitent doucement, les ménagent dans leur travail, et partagent avec eux leur nourriture. Il y a de ces Indiens qui ont jusqu'à trente nègres.

La vaste contrée connue maintenant sous le nom de *Louisiane*, l'a d'abord été sous le nom de *Floride*; elle compose aujourd'hui plusieurs provinces des Etats-Unis, qui en jouirent après la France et l'Espagne. La Nouvelle-Orléans en est la capitale; elle a un grand nombre de forts, et renferme une multitude de peuples indigènes ou tribus. Elle est traversée par le fameux fleuve de Mississipi, dans lequel se jette le Missouri, presque aussi considérable, et qui est la rivière la plus rapide que l'on connaisse. Dans ce pays délicieux, en tirant vers le Mexique, on voit des vallées et des plaines couvertes d'arbres d'une telle grosseur que dix hommes pourraient à peine les embrasser en se tenant par la main.

Il est fâcheux que *cette terre de promission*, comme l'appelle M. Bossu dans ses *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale*, soit peuplée de serpens à sonnettes, et surtout de crocodiles. Dans la basse Louisiane, dit-il, les lacs et les rivières sont infestés de ces derniers animaux, si gros et si dangereux qu'ils dévorent souvent des négresses qui vont sans précaution laver le linge dans les lieux fréquentés par cet amphibie. Ils sont très-friands de la chair de chien. Ceux de ces animaux domestiques attachés aux sauvages ont l'adresse d'échapper à sa voracité. Quand ils veulent traverser une rivière ou un *chénal* du Mississipi, ils s'approchent des bords, et aboient le plus fort qu'ils peuvent en battant l'eau avec leurs pattes, pour attirer dans cet endroit tous les crocodiles des environs, après quoi ils prennent leurs dimensions pour traverser rapidement la rivière ou le *chénal* dans un endroit où ils sont certains de ne point rencontrer l'ennemi.

Les sauvages de ces contrées ne montrent pas un instinct beaucoup plus étonnant. Le même auteur que nous venons de citer en rapporte plusieurs exemples, dont nous ne ferons mention que d'un seul. Lorsque les rois de France possédaient la Louisiane, ils

étaient dans l'usage de donner en présent aux chefs de ces Indiens un habit complet, qu'ils conservaient pour les jours de cérémonie. Ces Indigènes se trouvaient extrêmement gênés avec les culottes à la française. Ils ne pouvaient s'accoutumer à les porter comme nous. Cependant les chefs et les principaux guerriers les mettaient par décence les jours qu'ils venaient rendre visite aux officiers commandans. Un sauvage considéré ayant reçu autrefois à la Nouvelle-Orléans, du gouverneur français, un habit complet, cet Indien l'endossa, prit la culotte, la mit sous son bras gauche et se promena ainsi par la ville. Sur ce qu'on lui représenta que ce n'était point la place de cette partie de l'habillement, il répondit que les Français avaient des chapeaux pour couvrir leur tête, et qu'ils les portaient sous le bras; qu'ainsi il pouvait bien en faire de même de sa culotte (1).

Mais revenons à la suite des établissemens des État-Unis : il ne nous reste plus à parler

---

(1) Sans sortir de l'Europe, croirait-on que nous pouvons citer un exemple pareil ? Les montagnards d'Ecosse n'ont qu'un simple tonnelet ; on voulut les assujettir à mettre des culottes : il les portèrent sous le bras. Voyez *Beautés* ou *Précis de l'Histoire d'Angleterre*, 1 vol. in-12. *Paris*, Leprieur.

que de celui fait dans le Kentucke ou Kentuki, et qu'on doit regarder comme un des plus modernes. Ce pays est situé à l'ouest de la Virginie, dont il est voisin, et il est composé de trois comtés. On croit qu'un M. James Bride est le premier homme blanc qui en ait eu connaissance. En 1754, accompagné de quelques amis, il descendit l'Ohio dans des canots, aborda l'embouchure de la rivière Kentucke, et y traça sur trois arbres l'empreinte des premières lettres de son nom, et la date du jour et de l'année : ces inscriptions subsistent encore. Nos voyageurs reconnurent le pays, et retournèrent dans leur habitation avec l'agréable nouvelle de la découverte d'une des plus agréables contrées de l'Amérique septentrionale, et peut-être du monde entier.

Depuis cette époque, ce pays fut négligé jusque vers l'année 1767, que M. John Frinley, et quelques autres personnes commerçant avec les naturels, pénétrèrent heureusement dans cette fertile région, à laquelle les Indiens avaient donné les noms bizarres et peu attrayans de *Terre-Moyenne*, *Terre-de-Sang*, *Terre-d'Obscurité*. Ce pays frappa beaucoup M. Frinley ; mais il fut bientôt obligé d'en sortir à cause d'une querelle qui s'éleva entre les commerçans et les naturels relativement à l'é-

change des fourrures, et il retourna chez lui dans la Caroline septentrionale, où il communiqua sa découverte au colonel Boon et à quelques amis qui, la regardant comme un objet d'une grande importance, résolurent, en 1769, d'entreprendre un voyage dans le dessein d'examiner ce pays. Après une longue et fatigante marche à l'ouest, dans des lieux sauvages et montueux, ils arrivèrent enfin sur les frontières de Kentucke, et du sommet d'une éminence ils découvrirent, avec une surprise mêlée de joie, son superbe paysage. Ils y établirent un logement en y construisant des cabanes ; et tandis que quelques-uns de la troupe allèrent chercher des provisions, qu'ils se procurèrent facilement vu l'abondance du gibier, le colonel Boon et John Frinley parcoururent le pays, qu'ils trouvèrent encore surpasser leurs espérances, et ayant rejoint leurs compagnons, ils les informèrent de leurs découvertes. Cependant, malgré ces heureux commencemens qui promettaient tant de succès, cette petite troupe n'éprouvant que des fatigues et des contre-temps, se découragea, fut pillée, dispersée et détruite par les naturels, excepté le colonel Boon, qui continua d'habiter ces déserts agréables jusqu'en 1771, qu'il retourna chez lui.

Vers ce temps-là Kentucke attira l'attention de plusieurs personnes. Le docteur Walker, de la Virginie, avec quelques compagnons, fit un voyage vers les parties occidentales pour tenter des découvertes ; ensuite, conjointement avec le général Lewis, il acheta, au fort Stanwix, des six nations, les terres situées sur la rive septentrionale de Kentucke. D'un autre côté, le colonel Dolnalson, de la Virginie, fit l'acquisition d'un excellent terrain d'une grande étendue, situé sur la rive nord de Kentucke. Il fit cette acquisition pour la somme de cinq cents livres sterling en espèces. Il arriva encore que le colonel Henderson, de la Caroline septentrionale, informé par le colonel Boon des particularités du pays, conclut un traité avec les Cherokes, en mars 1775, et acheta d'eux les terres situées sur la rive droite de Kentucke, pour six mille livres sterling en espèces.

Informé de ces différens achats, l'Etat de Virginie prit l'alarme, consentit à payer la somme pour laquelle le colonel Dolnalson s'était engagé, et contesta le droit d'achat du colonel Henderson, comme simple particulier d'un autre Etat, et comme ayant passé l'acte en son propre nom : néanmoins, à cause des grands services rendus à ce pays nouvel-

lement découvert, et de l'acquisition importante que faisait la Virginie à son occasion, cet Etat jugea à propos de lui céder une étendue de terrain d'environ deux cent mille acres, à l'embouchure de la rivière Verte ; et de son côté, l'Etat de la Caroline septentrionale lui en accorda la même quantité dans les vallées de Powel.

Depuis long-temps plusieurs tribus d'Indiens se disputaient ce beau pays ; mais leurs titres étaient douteux pour chacun en particulier ; de là cette fertile contrée était devenue un objet de dissention et le théâtre de la guerre, d'où elle fut, avec raison, nommée *Terre-de-Sang*. Cependant leurs débats ne pouvant fixer le droit d'aucune tribu, aussitôt que M. Henderson et ses amis proposèrent l'achat d'un terrain, les naturels consentirent à le vendre. Nonobstant les avantages considérables qu'ils en ont retirés, ils ont continué depuis à inquiéter les colons.

Le territoire de Kentucke est borné au nord par un grand *créek* appelé *Sandy* (*créek* désigne un ruisseau), au nord-ouest par le fleuve Ohio, au sud par la Caroline septentrionale, à l'est par les montagnes du Cumberland : il a environ deux cent cinquante milles en longueur et deux cents milles en largeur. Les trois com-

tés qui le divisent à présent sont appelés *Lincoln*, *la Fayette* et *Jefferson*, dont les deux premiers sont bornés par l'Ohio, et la Fayette est séparé des deux autres dans sa partie septentrionale par la rivière Kentucke. On a déjà bâti dans ces trois comtés huit villes, ou bourgs et villages.

Le pays est presque uni en quelques parties, et moins d'en d'autres; ici l'on trouve des hauteurs, là des eaux en quantité; les plaines ne sont point uniformes, mais coupées de plusieurs petites sources et de douces pentes, ce qui forme le plus beau coup-d'œil. Une grande partie du sol est extrêmement fertile, une autre l'est moins, et il en est peu qui ne le soient point du tout.

Selon l'auteur de l'histoire de cette contrée, elles est plus saine et plus tempérée que les autres parties habitées de l'Amérique. En été on n'y ressent point ces chaleurs brûlantes qu'éprouvent la Virginie et la Caroline, et les diverses rivières qui l'arrosent procurent un air rafraîchissant. Pendant l'hiver, qui dure au plus trois mois, communément deux, et qui est rarement rude, les habitans les plus pauvres sont à l'abri du froid dans de mauvaises maisons, véritables chaumières, et les bestiaux ont de quoi suppléer au fourrage. L'hiver

commence ordinairement à Noël et finit le premier mars, mais ne s'étend pas au-delà du milieu de ce mois. Rarement la neige tombe en grande quantité ou dure long-temps.

La canne à sucre vient par-tout en abondance, et fournit d'excellent sucre à toutes les familles.

On y trouve aussi le cafier, qui porte une gousse contenant le café, d'une très-bonne qualité.

Le *pappa-trée* est un arbrisseau portant un excellent fruit, semblable au concombre pour la forme et la grosseur, et d'une saveur douce.

Pendant toute l'année, excepté les trois mois de l'hiver, les plaines et les vallées sont ornées d'une variété de fleurs de la plus grande beauté. On y voit la couronne impériale (*crown-imperial*), la plus belle fleur qu'il y ait dans le monde; la fleur du cardinal (*cardinal-flower*), si vantée par sa couleur écarlate. On y trouve encore le laurier à tulipe (*tulip-bearing-laurel-trée*), dont le parfum est délicieux, et qui porte des fleurs et des graines plusieurs mois de suite.

Les poissons que fournissent les eaux de l'Ohio sont le poisson-bison (*buffalo-fish*), d'une grandeur assez considérable, et le poisson-chat (*cat-fish*), qui pèse quelquefois plus

de cent livres. On a pris dans la Kentucke des saumons pesant trente livres au moins.

On remarque, parmi les oiseaux, la bécasse à bec d'ivoire (*the ivory-bill-wood-cock*), d'une couleur blanchâtre, avec un plumet blanc, et qui vole en poussant des cris très-aigus. On assure que le bec de cet oiseau est de pur ivoire, particularité étonnante dans l'espèce volatile. Le grand chat-huant ressemble à celui des autres climats; mais il en diffère singulièrement par sa voix; car souvent il pousse un cri étrange et surprenant, comme un homme dans le plus grand péril.

Parmi les quadrupèdes naturels à Kentucke, on trouve l'urus ou bison, ou buffle (*buffalo*). Il ressemble beaucoup au bœuf; sa tête est fort grande, et le devant en est large; ses cornes sont épaisses, courtes et recourbées, et il est plus gros devant que derrière. Sur ses épaules est une grande masse de chair couverte d'une touffe fort épaisse d'une longue laine et de poils frisés, d'un brun foncé. Cet animal, qui n'est point méchant, ne marche pas comme notre bétail; mais il saute tout d'un coup sur ses pieds; son extérieur est grossier, ses jambes courtes; il court fort vite, et ne se détourne jamais quand il est poursuivi, si ce n'est pour éviter les arbres. Il pèse depuis

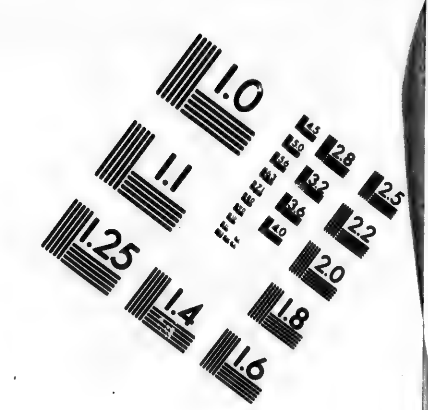
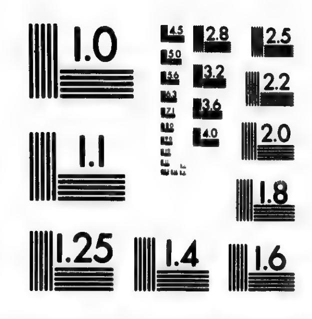


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



cinq cents jusqu'à mille livres ; sa chair fournit une excellente nourriture, et supplée en plusieurs endroits à celle du bœuf : sa peau forme un fort bon cuir.

Dans les villes et bourgs du Kentucke, on tient un registre de tous les habitans mâles depuis l'âge de seize ans, qui sont taxés pour fournir aux dépenses du gouvernement, sous le nom de *décimables*. D'après ce registre, en supposant que ceux ainsi enrôlés forment la quatrième partie de tous les habitans, on en peut conclure qu'en 1785 le Kentucke contenait déjà environ trente mille individus, tant a été rapide la formation de cet établissement en peu d'années. Le nombre en augmente journellement par l'arrivée de nouveaux colons.

IV. *Description géographique, physique et anecdotique de quelques-uns des Etats-Unis, avec un précis de leur constitution.*

Nous croyons devoir décrire les villes principales, les monumens, les singularités remarquables qu'elles renferment, les objets curieux de l'histoire naturelle de plusieurs Etats de l'Union, un peu plus en détail que

nous n'avons pu le faire dans le précis de leurs établissemens. Il nous paraît essentiel de commencer d'abord par tracer succinctement la constitution politique de la puissance qui s'est élevée dans l'Amérique septentrionale, et nous prendrons pour guide un ouvrage très-estimable (1).

Les dix-huit Etats ont presque tous, à l'exception de l'Etat de Vermont, qui n'a qu'un seul corps de représentans, la même constitution politique; savoir : un pouvoir législatif divisé en deux branches, en une législature et un sénat; un pouvoir exécutif placé entre les mains d'un gouverneur; et un pouvoir judiciaire confié à des magistrats élus à temps ou à vie, qui distribuent la justice, réunis en corps ou séparément, mais toujours d'après le jugement d'un juri.

Un gouvernement fédéral, qui n'est au fond qu'une délégation de tous les Etats fédérés, est le lien qui réunit tous ces Etats entre eux. Ce gouvernement est composé de trois pouvoirs bien distincts : du pouvoir législatif, du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire.

Le pouvoir législatif, que l'on nomme *Con-*

---

(1) *Aperçu des Etats Unis au commencement du dix-neuvième siècle*, 1 vol. in-8°., par M. Félix de Beaujour.

grès, est formé d'un sénat et d'un corps de représentans. Les sénateurs et les représentans sont nommés par le collége électoral ou par la législature de chaque Etat, qui élit deux sénateurs et nomme deux représentans à raison de trente mille âmes de population. Les représentans sont élus pour deux ans, et les sénateurs pour dix; mais les sénateurs sortent par tiers tous les deux ans : de sorte que le sénat n'est jamais que partiellement renouvelé, et qu'il peut toujours conserver le même esprit. Chacun de ces deux corps a l'initiative des lois, excepté en matière d'impôts, où ce droit est réservé au corps des représentans; mais le sénat a droit d'amendement, et il est, dans tous les actes d'une haute importance, le conseil du pouvoir exécutif.

Le pouvoir exécutif réside dans un président et un vice-président, élus tous les deux pour quatre ans par les électeurs de chaque Etat.

Le président sanctionne les lois et les fait exécuter. Il est le chef suprême de l'administration, qui est confiée à des ministres particuliers, relevant immédiatement de lui, mais responsables devant la loi : il commande les forces de terre et de mer, nomme les généraux et les ambassadeurs, et fait les alliances et les traités; mais il est obligé de prendre le conseil

du sénat, et ce n'est qu'avec l'approbation de ce corps qu'il peut faire la guerre ou la paix.

Le vice-président est à la tête du sénat et remplace le président en cas de maladie ou de mort.

Le pouvoir judiciaire suprême est exercé par une cour suprême qui juge les différens des Etats entre eux, et qui est en même temps cour d'appel et de cassation. Cette cour suprême est composée de sept juges, dont le premier a le titre de chef de la justice.

Chaque Etat, d'ailleurs, a ses tribunaux particuliers, qui ont tous leur propre hiérarchie, et qui ne sont point soumis au contrôle de ceux des Etats-Unis.

Pour former un Etat, il faut une population au moins de cent mille individus, et un comté se compose d'environ trente mille.

Les bourgs et les villages sont bâtis, en général, comme en Angleterre, sur deux rangs de maisons, et ils forment ordinairement une longue rue, qui est environnée des deux côtés de jardins et de vergers. Cette manière de bâtir dans les villages est préférable à celle que l'on emploie communément en Europe, où les maisons, contiguës les unes aux autres, offrent tous les inconvéniens des villes sans aucun des agrémens de la campagne. (*Aperçu des Etats-Unis.*)

Par le dénombrement fait au commencement du dix-neuvième siècle, il est prouvé que la population des Etats-Unis s'élevait alors à 5,281,588 habitans, sans y comprendre celle de la Louisiane, qui n'était pas encore réunie (1); elle se montait, en 1810, à près de huit millions, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage.

V. *La Virginie.*

La baie de Chésapéack, sur les bords de laquelle sont situés la Virginie et le Maryland, est large de dix lieues, quelques géographes disent seulement de sept, entre le cap Henri et le cap Charles ; elle s'enfonce près de soixante et dix lieues dans les terres, où elle conserve encore une largeur de sept milles à soixante lieues de son entrée, et plusieurs rivières y apportent le tribut de leurs eaux : telle est son étendue, qu'on prétend que tous les vaisseaux de l'Europe pourraient y être à l'ancre et fort à l'aise. La Virginie se divise en septentrionale et en méridionale.

(1) On croit que la haute et basse Louisiane ne contiennent que 65,000 habitans, sans compter les Indiens qui errent dans cette vaste contrée.

Le meilleur tabac de la Virginie se recueille sur une langue de terre qui s'avance entre la rivière d'Yorck et celle de James. Les Virginiens ont porté la préparation de cette denrée à une telle perfection, que le tabac qu'ils débitent passe pour le meilleur tabac du monde. Il s'en fait un commerce si prodigieux, que la plupart des maisons de la Virginie sont toujours accompagnées de grands magasins bâtis en bois, avec un grand nombre d'ouvertures qui donnent passage à l'air sans en donner à la pluie.

Le débit de cette précieuse denrée se pratique d'une manière remarquable. Tout planteur (cultivateur) de tabac qui destine sa récolte à l'exportation, la met en boucauts (tonneaux), et l'envoie ainsi en magasin. Là, le tabac est ôté de sa barrique que l'on défonce, et est sondé dans tous les sens pour connaître sa qualité, sa netteté, et on le rejette comme non exportable si on y aperçoit quelque défaut; dans le cas contraire il est admis à l'exportation. Alors on le remet dans sa barrique, que l'on marque avec un fer rouge du nom du lieu de l'inspection, et l'on désigne sa qualité; puis il est mis dans les magasins de l'inspection, à la disposition du planteur, qui reçoit un certificat de la valeur, et en même temps constatant le dépôt.

C'est en vendant ce papier au négociant que le planteur vend son tabac. Celui-là le connaît par le billet d'inspection comme s'il l'avait inspecté lui-même ; il envoie seulement son billet et le transfert au magasin où est le tabac, d'où il est délivré pour son compte. Les inspecteurs reçoivent pour droit d'inspection un dollar et demi, sur laquelle somme sont payés leurs salaires, qui varient de cent dollars à deux cent cinquante par an, selon l'importance du bureau. Le reste des droits d'inspection fait une partie des revenus de l'Etat.

La culture du tabac en Virginie est difficile, et ses produits ne sont pas toujours certains. Il se sème dans le mois de mars, dans un terrain gras et un peu humide. Avant le temps de la semence, le terrain est couvert de petites branches d'arbres que l'on y brûle pour détruire les herbes et les racines qui pourraient nuire à la croissance de la plante, et aussi pour féconder la terre par leurs cendres. Le tabac est semé sur couche et fort épais dans un coin du champ le plus à l'abri qu'il est possible. Cette semence est couverte de branches dans la crainte que le froid ne nuise à son développement et n'empêche la plante de pousser. Quand elle a trois à quatre pouces de haut, elle est transplantée dans le champ

qu'on a bien ameubli et travaillé en butte ; un nègre, d'un coup du dos de la bêche, aplatit le haut de la butte, et un pied de tabac est planté sur chacune d'elles, distantes l'une de l'autre de quatre pieds en tout sens. On tient constamment le terrain propre, on épluche la plante, et on lui arrache les feuilles que l'on juge pouvoir nuire à sa parfaite croissance, en commençant toujours par celles qui sont le plus près de terre, et que l'humidité pourrait affecter. On en butte la tige, on en brise la tête avec l'ongle pour l'empêcher de s'élever trop haut ; on coupe tous les rejetons qui poussent sous les aisselles des feuilles ; on arrache successivement toutes les feuilles, n'en laissant jamais plus de huit à neuf. Enfin, quand la plante est jugée mûre, ce qui a lieu dans le mois d'août, elle est coupée et laissée plusieurs jours à sécher dans le champ, puis emportée dans des greniers : chacune d'elles y est séparément suspendue par la partie inférieure. Là, les feuilles prennent, par la dessiccation, un dernier degré de maturité, mais ne le prennent pas également, car cette dessiccation, qui a lieu au bout de deux jours pour quelques-unes, dure plusieurs semaines pour quelques autres. A mesure que les feuilles sont séchées, elles sont arrachées de la tige, et ar-

rangées les unes sur les autres en petits paquets. Les feuilles les plus parfaites doivent être mises ensemble; les feuilles de qualité inférieure doivent encore être séparées en classes différentes ; les petits paquets de feuilles liées par leurs queues sont mis ensuite sous la presse, puis entassés de force dans les boucauts.

Williamburg était, avant la révolution, la capitale d'une des deux Virginies, et c'est actuellement Richemont. Dans le temps qu'on traça le plan de Williamburg, on disposa les rues de façon qu'à mesure que l'on y bâtirait, les maisons représenteraient le chiffre du roi Guillaume III, parce que c'est sous son règne que cette ville fut commencée. Ce chiffre était un W, lettre initiale du nom de ce prince. On y voit d'assez beaux bâtimens. Une maison de l'Etat, dont une partie sert de siége au tribunal du district, porte le nom fastueux *de Capitole.* On voit la statue en marbre du lord Botetourt, un des gouverneurs de Virginie du temps des rois d'Angleterre, dont la conduite avait mérité le respect et l'attachement des Virginiens : elle est sous le péristyle du capitole; mais elle est défigurée. La plus basse classe du peuple de Williamburg, dans l'exaltation de la révolution, a pris pour un hommage à la liberté les insultes faites à un

monument de la reconnaissance érigé à un ancien lord, et ce peule l'a honteusement mutilé. L'inscription de la reconnaissance du peuple de Virginie, gravée sur le piédestal que cette populace n'a pas détruit, est un contraste frappant avec les insultes qu'a reçues la statue, et en venge honorablement la mémoire de lord Botetourt. (M. le duc de La Rochefoucauld-Liancourt.)

Ce capitole termine une rue de cent soixante pieds de large, de trois quarts de mille de long, et dont l'autre extrémité aboutit au collége. Ce dernier établissement, fondé sous le règne de Guillaume et Marie, porte encore leurs noms. Une chaire de mathématiques, une de physique et de philosophie morale, une de droit naturel et civil, enfin une de langues modernes, forment l'ensemble des instructions données dans ce collége. Les jeunes-gens n'y arrivent qu'à l'âge de seize ans, et sont ordinairement deux ans à suivre les différentes leçons. Il est étonnant qu'aucun d'eux n'habite dans les vastes bâtimens destinés à les loger, et qu'ils soient répandus dans les différentes pensions de la ville, loin de toute surveillance.

Ce collége possède une bibliothèque assez bien fournie de livres classiques ; presque tous

sont de vieux livres, à l'exception de deux cents volumes des plus beaux et des meilleurs ouvrages français, envoyés en présent par Louis XVI, à la fin de la guerre d'Amérique, et qu'un négociant de Richemont, qui était chargé de les faire passer au collége, oublia si long-temps dans sa cave au milieu des barrils de sucre et d'huile, qu'il les a remis absolument gâtés.

La profession d'avocat est dans cette province, comme dans toute l'Amérique, une des plus profitables. Mais, quoique plus constamment employés qu'en Caroline, les émolumens de ceux qui la professent ne sont pas aussi considérables. Les avocats ont en général soin, en Virginie, de se faire payer avant de procéder dans une affaire. Cet usage est justifié par la disposition des habitans de payer le moins possible. Les médecins ne reçoivent pas annuellement un tiers de ce qui leur est dû pour leurs soins; ils ont un grand nombre de ces créances qui datent de vingt-cinq ans; souvent même elles leur sont niées; ils sont obligés d'envoyer, pour les recouvrer, des assignations et de soutenir des procès.

Les cours de justice doivent recevoir les plaintes des domestiques, libres ou esclaves, sans en tirer d'émolumens; mais s'il se trouve

que le maître ait tort, il est condamné aux frais. Tous les juges sont autorisés à écouter les plaignans, et doivent remédier au mal jusqu'aux premières séances de la cour provinciale, où ces sortes d'affaires se terminent sans appel. Les maîtres sont soumis à la censure de cette cour s'ils ne fournissent point à leurs valets des alimens sains, de bons habits, et un logement commode. Ils sont obligés de se présenter à la première plainte d'un domestique, et, jusqu'à la décision, ils sont privés de son service. S'ils ont la cruauté de le maltraiter lorsqu'il est malade ou impotent, les chefs ecclésiastiques de la paroisse le font transporter dans une autre maison pour y être nourri aux dépens du maître jusqu'à la fin de son engagement. Chaque domestique libre reçoit en paiement, à la fin du terme, quinze boisseaux de blé et deux habits; alors il participe à tous les priviléges du pays, et peut prendre une certaine quantité de terrain vacant pour le cultiver.

Nous venons de dire que la capitale actuelle de la Virginie méridionale est présentement la ville de Richemont. On y remarque plusieurs salles de spectacle; nous n'en faisons mention qu'à cause d'un accident terrible qui arriva dans l'une d'elles, et dont le récit ne sera point

ici déplacé. A la fin de décembre 1811, on jouait au *grand théâtre* la pantomime d'*Agnès et Raymond*. La décoration du premier acte représentait la chaumière d'un voleur, et était éclairée par une lampe suspendue au plafond ; quand on baissa la toile, on remonta cette lampe dans les ceintres avant de l'avoir éteinte ; alors, par ses oscillations, elle communiqua le feu aux objets qu'elle toucha. Le maître charpentier fit de vains efforts pour empêcher l'embrasement, et fut contraint de prendre le premier la fuite. Bientôt les cris : *Au feu! au feu!* répandirent l'épouvante dans la salle ; et la confusion générale offrit le spectacle le plus déplorable, lorsqu'en moins de six minutes les flammes étant parvenues de l'intérieur de la salle jusqu'aux loges, on ne vit plus qu'un vaste embrasement, et une foule de personnes qui, voulant se sauver en désordre, se nuisaient les unes aux autres, étaient suffoquées par la fumée et devenaient victimes de l'incendie. Les colonnes qui soutenaient les loges ne tardèrent pas à être consumées, à s'écrouler, ainsi que la toiture, avec un horrible fracas. Le nombre de ceux qui périrent se monta à plus de quatre-vingts, et plusieurs étaient distingués par leur rang, leurs talens et leurs richesses. On cite, entre autres, le gouverneur

de la ville. Il avait réussi à se soustraire au danger ; mais voyant son fils resté dans une logé, il se précipita de nouveau dans les flammes pour le sauver, et périt victime de sa tendresse paternelle.

Chaque paroisse de la Virginie a son église, et le revenu du pasteur ne consiste qu'en tabac ; il est fixé à cent soixante quintaux de cette denrée, sans compter le casuel, tels que les mariages, les enterremens, et surtout les oraisons funèbres qui accompagnent toutes les cérémonies mortuaires. Le droit du ministre, pour ces sortes de discours, est de quatre cents livres de tabac ; pour un mariage, cinquante livres, etc. Les curés ne possèdent pas leurs bénéfices à vie comme les nôtres : ils peuvent en être dépouillés sans autre forme de procès ; ils sont entretenus d'une année à l'autre, ou pour tant d'années, suivant leur convention avec les chefs de la paroisse.

Les Virginiens paient une capitation, dont il n'y a que les femmes blanches qui soient exemptes : elle consiste en une certaine quantité de tabac qui se donne tous les ans au temps de la récolte. Chaque chef de famille est tenu, sous peine d'amende, de fournir une liste fidèle des personnes qui composent sa maison ; et ce tribut sert à acquitter diverses charges publiques.

Au milieu des bois et des soins rustiques, un Virginien ne ressemble jamais à un paysan d'Europe; c'est toujours un homme libre, qui a part au gouvernement et qui commande à quelques nègres, de façon qu'il réunit ces deux qualités distinctives de citoyen et de maître, en quoi il ressemble parfaitement à la plus grande partie des individus qui formaient dans les républiques anciennes ce qu'on appelait le *peuple*, très-différent du peuple actuel. (*Voyage* de M. de Châtellux.)

On fait monter à deux cent mille habitans la population de la Virginie : on comprend dans ce nombre les réfugiés français et les nègres.

Il n'y a pas long-temps que les Virginiens tiraient d'Angleterre les étoffes dont ils s'habillent, les ustensiles dont ils se servent dans le ménage et pour les travaux de la campagne; de la quincaillerie, des selles, des brides; maintenant ils les fabriquent eux-mêmes depuis la guerre de 1775; ainsi que des chaises, des tables, des armoires, des petits meubles de bois de toute espèce, qui se travaillent au tour, et qu'ils se sont accoutumés à faire dans le pays.

Les Virginiens ne sont généralement pas riches, surtout en revenus clairs : aussi, souvent une table bien servie et couverte d'ar-

genterie est-elle dans une chambre où, depuis dix ans, la moitié des vitres manque aux fenêtres, et y manquera encore plusieurs années. Il est peu de maisons en état passable de réparation ; et de toutes les parties des établissemens, les écuries sont les plus soignées et les mieux entretenues, parce que les Virginiens sont amateurs de courses, de chasse, et de tous les plaisirs qui rendent le soin des chevaux plus nécessaire.

La plupart des Virginiens reconnaissent tous les inconvéniens de l'esclavage, même pour leurs propres intérêts ; mais les moyens de le faire disparaître présentent beaucoup plus de difficultés dans un pays où le nombre des esclaves est si grand. Les Virginiens sont généralement bons maîtres ; les idées philanthropiques, qui n'ont pas prévalu encore en Virginie pour préparer l'émancipation des esclaves, ont eu cependant assez d'influence pour les faire mieux traiter et mieux nourrir. On sent en Virginie, disait M. de Larochefoucauld-Liancourt en 1797, qu'un esclavage absolu ne peut plus y être d'une bien longue durée, au moins les hommes qui réfléchissent en sont persuadés. Espérons que cette conviction opérera quelque détermination généreuse : elle sera aussi utile aux maîtres qu'aux esclaves.

Les Virginiens sont bons maris, bons pères; mais l'amour de la dissipation les tient plus souvent hors de leur famille que dans beaucoup d'autres Etats.

Le jeu est la passion dominante des Virginiens. Ils perdent au pharaon, aux dez, au billard, à tous les jeux de hasard possibles, un argent considérable. Les jeux se tiennent publiquement dans presque toutes les villes, et particulièrement à Richemond. Cependant une loi de l'Etat, du mois de décembre 1792, défend expressément tous les jeux de hasard, tous paris aux courses, aux combats de coqs, dont les Virginiens sont très-amateurs, défend de perdre aux jeux de commerce plus de vingt dollars en vingt-quatre heures; traite de vagabonds tous les teneurs de banques; ordonne aux juges-de-paix, sur le moindre indice, d'entrer dans les lieux où elles se tiennent, de détruire les tables, de saisir l'argent. Mais la partie de cette loi contre le jeu qui est, dit-on, la mieux exécutée, est celle qui défend d'en payer les dettes et qui les annulle.

Les femmes virginiennes sont aimables, et ont la réputation de remplir leurs devoirs avec exactitude; elles sont plus vives, plus agréables que dans les Etats de l'est, mais pas autant que dans la Caroline du Sud, ni aussi jolies

qu'à Philadelphie. Il y a cependant des Virginiennes qui ne le cèdent à aucune autre ni en beauté, ni en agrémens, ni en grâces acquises.

Boston, capitale de la Virginie septentrionale ou Nouvelle-Angleterre, est agréablement bâtie sur des coteaux et des collines, et a pour base une péninsule au fond d'un très-beau port, qui peut contenir plus de cinq cents vaisseaux, dont les mâts y forment, dans la saison du commerce, une espèce de forêt, comme dans ceux de Londres et d'Amsterdam. Celui de Boston est garanti de la violence des flots par un grand nombre d'îles et de rochers qui sont à fleur d'eau, et paraissent même un peu au-dessus. On ne peut y entrer que par un seul passage, encore est-il fort étroit et défendu par l'artillerie d'une forteresse régulière, très-bien bâtie, et munie de plus de deux cents pièces de canon. Ils sont si bien disposés, qu'ils peuvent battre un vaisseau par l'avant et l'arrière avant qu'il puisse être en état de lâcher sa bordée. Il y a d'ailleurs, à deux lieues de la ville, un endroit très-élevé dont les signaux peuvent être aperçus de la forteresse, qui les répète aussitôt pour la côte. Dans le besoin, Boston donne aussi les siens pour répandre l'alarme dans toutes les habitations voisines. Ainsi, à l'exception d'une brume

fort épaisse, à la faveur de laquelle quelques vaisseaux pourraient se glisser entre les îles, il n'y a point de circonstances où la ville n'ait cinq ou six heures pour se disposer à les recevoir. En supposant même qu'ils passassent impunément sous l'artillerie du château, ils trouveraient, au nord et au sud de la ville, deux batteries qui commandent toute la baie, et qui arrêteraient les plus grandes forces.

Le fond de cette baie offre un môle d'environ deux cents pas de long, couvert d'une rangée de magasins, et dont une extrémité vient aboutir à la principale rue : de sorte que les plus grands vaisseaux peuvent y débarquer leur cargaison sans le secours des chaloupes. L'autre extrémité de cette rue aboutit à l'Hôtel-de-ville, grand et bel édifice où l'on a réuni la bourse, la chambre du conseil, celle de l'assemblée générale, et toutes les cours de justice. Enfin, cette capitale, disposée en croissant autour du port, et en amphithéâtre, forme une perspective charmante. On y compte plus de quatre mille maisons et dix églises, dont les noms marquent la variété des sectes admises dans cette colonie. On voit autour de la bourse quantité de boutiques de libraires très-bien fournies de toutes sortes de livres. Il y a cinq ou six imprimeries dont les presses sont con-

tinuellement occupées ; et toutes les semaines il paraît deux gazettes. Chaque année on y publie un *Directory*, espèce d'almanach qui s'imprime dans les grandes villes d'Amérique, et où, indépendamment de la demeure de tous les habitans, on trouve les détails des établissemens, des corporations, etc. En temps de paix, plus de six cents vaisseaux marchands entrent dans le port et en sortent.

En venant par terre à Boston, le chemin de Marlboroug à cette capitale est un village presque continuel. A vingt milles de la ville commence une succession de maisons plus propres et plus agréables les unes que les autres, de jolis jardins, de beaux vergers, une riche campagne, un luxe de chevaux, de bestiaux, de moutons ; des arbres laissés ou plantés exprès au milieu des champs pour donner abri aux animaux, ou même pour embellir le point de vue ; des églises multipliées, toujours d'une construction simple, mais mieux peintes que la façade des maisons, des clochers bien construits : ces églises sont toutes entourées d'écuries ouvertes où les habitans voisins mettent leurs chevaux à couvert pendant le temps du service : c'est un usage général reçu dans toute l'Amérique.

Enfin on arrive à Boston par le beau village

de Cambridge, et par un pont de bois long d'un mille, en y comprenant la chaussée qui le précède. Ce pont est d'une construction élégante et légère.

Pour donner une idée de l'opulence de cette ville, il suffit d'observer qu'en temps de paix il sort de son port cinq ou six cents vaisseaux, et qu'il en entre un pareil nombre, sans compter une infinité d'autres bâtimens pour la côte et pour la pêche.

La plupart des riches habitans ont des maisons de campagne à quelque distance de la ville, où ils passent l'été. Un étranger est promptement en connaissance avec tout le monde, et invité par-tout avec un air d'obligeance qui ne lui permet pas de douter de la sincérité de l'invitation, et que c'est avec raison que les Bostoniens sont connus dans toute l'Amérique pour leur hopitalité.

Quoique le plus grand nombre des hommes riches de Boston soient marchands, observe M. de Larochefoucauld-Liancourt, cette classe n'est point, comme à Philadelphie, la classe dominante, la classe par excellence, ni comme à Charles-Town, dans le second rang de la société: ils sont ce qu'ils doivent être, autant que les autres, et pas plus que personne.

Le bizarre mélange de nations et de sectes

qui peuplent cette capitale n'empêche pas que la société n'y soit aussi douce que dans les meilleures villes de la Grande-Bretagne. La plupart des négocians, faisant le voyage de l'Europe, en rapportent les mœurs et les usages. Un Anglais qui passe de Londres à Boston ne s'aperçoit pas qu'il ait changé de demeure : il y trouve le même air, la même conversation, les mêmes habillemens, la même propreté dans les meubles, les mêmes goûts dans les alimens.

Les Bostoniens unissent à la simplicité des mœurs l'aménité française, et cette délicatesse dans les manières qui ne rend la vertu que plus aimable. Prévenans envers les étrangers, obligeans envers leurs amis, ils sont bons maris, excellens pères et les meilleurs maîtres. La musique, que leurs docteurs proscrivaient autrefois comme un art diabolique, commence à faire partie de leur éducation. On entend, dans quelques maisons riches, le forte-piano. Les Bostoniennes, devenues mères, se livrent entièrement aux soins de leur ménage ; elles ne s'occupent qu'à rendre leurs maris heureux, qu'à former leurs enfans. (*Voyage de Brissot.*)

Il n'y a point de cafés dans cette ville (en 1788), ni à New-Yorck et à Philadelphie. Une

seule maison, qu'on appelle de ce nom, y sert de rendez-vous et de bourse aux négocians.

Un des principaux plaisirs des habitans de ces villes consiste dans les parties faites à la campagne avec leur famille ou quelques amis. Le thé s'y sert en profusion dans les après-dîners. En cela, comme dans toutes leurs manières de vivre, les Bostoniens, et en général les Américains, ressemblent beaucoup aux Anglais. Le punch chaud et froid avant le dîner, d'excellent bœuf ou mouton, du poisson et des légumes de toute espèce, des vins de Madère ou d'Espagne, le Bordeaux, dans l'été, couvrent leurs tables toujours abondamment servies; d'excellent cidre du pays et du porter (sorte de bière) y précèdent le vin.

Cambridge, près de Boston, renferme une université qui jouit d'une distinction méritée. Elle célèbre tous les ans, en l'honneur des sciences, une fête solennelle, le troisième mercredi de juillet, dans la plaine de Cambridge. Cette fête, qui a lieu dans tous les colléges de l'Amérique, mais à des jours différens, est appelée le *Commencement*; elle a quelque rapport aux exercices et aux distributions de prix de nos colléges. C'est un jour d'allégresse pour Boston; presque tous ses

habitans, avec tous les officiers du gouvernement, se rendent dans la belle plaine de Cambridge ; les étudians les plus distingués y développent leurs talens en présence du public, y reçoivent des prix ; et ces exercices académiques, dont des sujets patriotiques forment le principal fonds, sont terminés par une fête en plein air où règnent la décence et la plus aimable gaîté.

Parmi les productions particulières à la Virginie, on remarque un arbre très-curieux dont le fruit produit de la cire d'un très-beau vert : elle est dure, cassante, et, mêlée avec de bon suif, elle est propre à faire d'excellente bougie ; elle ne salit point les doigts, ne fond pas dans les grandes chaleurs, et jette une odeur très-agréable. On fait bouillir ce fruit dans l'eau jusqu'à ce que le noyau qui est au milieu soit détaché de la cire qui l'enveloppe.

Voici un arbre beaucoup plus singulier encore. On assure qu'il croît aux environs de James-Town une pomme fort extraordinaire, qui, lorsqu'on la mange cuite, produit les effets les plus étranges. Quelques Anglais, ignorant ses dangereuses propriétés, s'empressèrent d'en manger ; au même instant ils devinrent tous imbécilles pendant plusieurs jours : l'un passait le temps à souffler des plumes en l'air,

un autre à lancer des pailles; un troisième, s'accroupissant dans un coin, faisait les grimaces d'un singe; un quatrième ne cessait d'embrasser ceux qu'il rencontrait, et leur riait au nez avec mille postures bouffonnes. On fut obligé de les enfermer l'espace de onze jours que dura cette frénésie. L'usage de la raison leur revint, mais sans aucun souvenir de ce qui leur était arrivé.

VI. *Le Massachusset.*

C'est une des plus anciennes et des plus nombreuses colonies de l'Amérique septentrionale après la Virginie. Ses premiers législateurs ont mis une méthode très-sage et la plus grande exactitude dans la concession des terres, ainsi que dans l'arpentage des propriétés particulières : aussi voit-on rarement de procès concernant les limites, comme cela arrive si souvent ailleurs. L'industrie de ces colons est tout-à-fait digne d'éloges; on ne peut faire une lieue à travers la province sans en voir des marques évidentes : par-tout les prairies sont parfaitement entretenues, bien encloses, et soigneusement arrosées toutes les fois que le propriétaire peut y amener un petit ruisseau. Quel travail im-

mense a dû exiger ces murailles en pierres sèches, nettoyées et unies, qui entourent leurs champs ! Ils ont trouvé le moyen d'épargner leur bois, qui, dans tous les cantons, commence à devenir très-rare, et de défendre leurs moissons des incursions et des dégâts des bestiaux. Dans tous les endroits convenables, ils ont construit des moulins à scie pour y fendre leurs bois en planches et en madriers. Ils manufacturent d'excellent fer.

Tout homme qui a par an quarante schellings de revenu dans la campagne est regardé, par la loi, comme franc-tenancier, et a une voix dans toutes les élections. Quiconque, dans les villes, paie la plus petite taxe, est considéré comme franc-bourgeois, et vote dans les élections de tous les magistrats, sans être tenu d'appartenir à aucune église particulière. Ils tiennent cette organisation civile et municipale, non-seulement de la sagesse des premiers colons et des priviléges concédés par leur charte, mais d'une loi expresse d'hérédité qui veut que les possessions d'un père soient également réparties entre ses enfans : de là cette heureuse médiocrité d'où naît toujours la nécessité d'être industrieux.

Tous les aubergistes de campagne sont choisis par les habitans, et sont souvent revêtus de

la commission de juge-de-paix, l'intention du gouvernement étant qu'ils unissent la force de la loi au respect dû à un maître de maison, pour empêcher les juremens, prévenir l'ivrognerie et punir le vice.

VII. *Le Connecticut.*

Son nom lui vient de la grande rivière qui le traverse; et cet Etat n'a que soixante-dix milles de longueur au bord de la mer, et quatre-vingt-dix de profondeur. La ville de Hartfort, à soixante-dix milles dans les terres, en est la capitale. Les premiers colons catholiques, protestans, etc. s'étant assemblés pour faire des lois administratives et législatives, trouvèrent qu'ils n'étaient pas assez éclairés pour rédiger un code de lois, et prirent unanimement l'étrange résolution de suivre les lois de Moïse, jusqu'à ce que quelqu'un d'entre eux fût assez habile pour en faire de plus analogues à leurs mœurs, et sans doute à leur religion; ils passèrent encore une loi agraire qui limitait à cinq cents acres la quantité de terre que chacun pouvait posséder.

Pendant le règne des lois de Moïse, un colon plus industrieux que les autres acquit la plantation de son voisin, qui était très-pares-

seux ; quelque temps après l'acquéreur fut cité devant les anciens, qui le trouvèrent coupable de contravention à une des premières lois de la colonie; il fut condamné à perdre son acquisition, et à recevoir sur les épaules *quarante coups de fouet*, moins un, selon les termes de leur loi.

Les sauvages des environs ayant coutume de choisir les jours de dimanche pour commettre leurs ravages, et porter le fer et le feu dans les nouveaux établissemens, il fut ordonné aux colons d'aller à l'église armés d'un fusil et d'une baïonnette : les prêtres même n'en furent pas exempts.

Le colonel ***, un des juges de Charles Ier, avait vécu inconnu et ignoré pendant plus de huit ans dans la maison d'un habitant : le reste de la famille de ce colon ignorait le crime dont il s'était rendu coupable. Sa barbe et ses cheveux devenus blancs étaient très-longs. Il arriva qu'un dimanche les sauvages fondirent sur les habitans de ce canton lorsqu'ils étaient à l'église ; cet ancien colonel, qui, depuis long-temps, desirait la mort, fut instruit de leur arrivée par leurs hurlemens ; il s'arme, sort, va à leur rencontre ; aidé par son ancien génie militaire, animé par sa bravoure, il contribua à chasser les sauvages et à sauver le peuple. A

peine le danger fut-il passé qu'il disparut de la foule, et rentra dans sa chambre, où il continua à se tenir renfermé sans jamais paraître. Ces bonnes gens, frappés d'un événement aussi singulier, ainsi que de la conduite et de la bravoure de cet inconnu à barbe blanche, s'imaginèrent qu'il était un ange tutélaire envoyé à leur secours par l'Être suprême, et leurs descendans le croient encore.

Pour dissiper tous les doutes de ceux de mes lecteurs qui regarderaient cette anecdote historique comme une fable, je placerai ici un autre fait qui se trouve dans les *Voyages aux Etats-Unis* de M. Larochefoucauld-Liancourt. On voit, dit-il, auprès de New-Haven, ville située dans l'Etat de New-Yorck, le rocher sous lequel Golf et Wadley, deux des juges de Charles Ier, se tinrent cachés pour échapper à l'exacte recherche faite de leurs personnes par ordre de Charles II, et le pont sous lequel ils restèrent plusieurs jours quand les soldats qui étaient à leur poursuite passaient et repassaient dessus continuellement (1).

Les habitans du Connecticut étaient autre-

---

(1) Les juges, ou se croyant tels, qui votèrent à la mort avec restriction, méritaient-ils d'être confondus avec ceux qui ne cherchaient qu'à faire périr leur infortuné monarque?

fois observateurs rigides des préceptes du calvinisme. Comme l'observance du dimanche est de rigueur, pénétrés de la nécessité de sanctifier ce jour par l'inactivité et la dévotion, ils ne voulaient pas brasser leur bière le samedi, dans la crainte que cette liqueur ne travaillât le dimanche. Ce mot de *travailler*, en anglais, est synonyme avec celui de *fermenter*.

On évalue sa population à 192,000 habitans, que contribuent à enrichir des mines de fer, de cuivre et de plomb.

Suivant les anciennes lois de cette province, il est défendu de jurer, et ce réglement s'observe aussi dans d'autres Etats. Un matelot anglais y voyageant un jour, s'arrêta le soir dans une auberge, où, suivant l'usage de cette classe d'hommes, il jurait à chaque instant. L'aubergiste, qui, suivant la coutume de cette province, était en même temps doyen de son église et magistrat, lui dit : « Ne savez-vous pas, mon ami, que la loi défend de jurer, et que personne n'en est exempt ? Si, après cet avertissement, vous recommencez, je serai obligé de vous mettre à l'amende. — A l'amende ! s'écria le marin ; mettre un matelot anglais à l'amende, simplement pour avoir juré ! Par Dieu ! si le parlement d'Angleterre s'était avisé de faire une pareille loi, la Grande-

Bretagne n'aurait bientôt plus de matelots; la bonne espèce dégénérerait bien vite, sur mon âme. — Mon ami, je viens de vous avertir, et vous recommencez encore. — De combien est votre amende? il ne sera pas dit qu'un brave marin anglais n'aura pas juré quand il en aura eu envie. Voyez, monsieur le doyen, combien toutes ces piastres font, et dites-moi au juste, après en avoir déduit mon souper et mon logement, combien de fois je puis jurer suivant votre tarif, par là morbleu! Demain je m'embarque, et je n'ai plus besoin d'argent: une fois à bord, je jurerai *gratis* tant qu'il me plaira. — Puisque vous raisonnez ainsi, vous garderez votre argent, mais vous irez en prison. » Il est difficile de corriger les gens grossiers de leurs mauvaises habitudes.

Il y a dans le Connecticut un grand nombre d'écureuils volans. Ils sont plus petits que les autres, auxquels ils ressemblent assez par leur forme et par leur fourrure. Ce qui leur donne le nom d'*écureuils volans* est la facilité qu'ils ont de se soutenir long-temps en l'air, au moyen d'une longue membrane, ou d'une peau qui tient à la partie inférieure de leurs pattes: elle est repliée sous leur ventre lorsqu'ils sont en place; mais lorsqu'ils veulent sauter d'un arbre à l'autre, ils écartent leurs pattes, et

cette peau fait une espèce de voile qui les soutient en l'air, et aide même à leur mouvement.

On voit encore dans toute l'Amérique septentrionale une autre espèce d'écureuils, qu'on appelle *écureuils de terre*, parce qu'ils ne grimpent pas sur les arbres, et qu'ils habitent sous terre comme les lapins. Leur poil est plus court, et d'une couleur fauve rayée de noir. Ces animaux sont très-jolis et peu farouches.

VIII. *Rhodes-Island.*

Rhodes-Island ou l'Ile de Rhodes, est la plus petite des quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre. C'est un pays délicieux, que la fertilité du sol et la température du climat ont fait nommer le *Paradis terrestre*. Tant d'avantages invitaient les *planteurs* à venir s'y fixer; mais l'étendue de cette île charmante ne suffit qu'à soixante mille habitans, et plusieurs furent obligés d'aller s'établir dans le continent, où ils achetèrent un vaste terrain sur lequel ils élevèrent plusieurs villes.

Rhodes-Island est située au nord de Boston, à une distance de soixante milles tout au plus. La forteresse qui défend le port est armée de trois cents pièces de canon. Des Quakers et

autres sectaires se retirèrent les premiers dans cette île; ils avaient à leur tête le pasteur Williams. Le hasard leur fit rencontrer un parti d'Indiens conduits par un vieux et respectable chef appelé *Tiéna-Derha*, auquel Williams raconta comment ils avaient été chassés de leurs foyers et obligés de se retirer dans les grands bois. « Tu n'as donc plus ni logement, ni feu, ni peau d'ours, lui demanda le vieux Sachem (chef)? — Nous n'avons plus rien que l'espérance dans notre Dieu. — Eh bien, mon frère, viens avec nous; je t'offre le pain et de la terre où toi et les tiens pourront se reposer. » Peu de temps après, les sauvages lui concédèrent quatre milles en longueur et quatre milles de large vers le fond de la baie de l'île de Rhodes. Ce digne pasteur, que le vieux Tiéna-Derha avait pris en amitié, divisa cette concession en parties égales, et les distribua sans aucune rétribution pécuniaire à tous ses compagnons, ne se réservant pour lui-même que huit acres seulement. En 1634, ils jetèrent les fondemens d'une ville qu'ils appelèrent *Providence*, en mémoire du secours inespéré qu'ils avaient trouvé dans leur malheur. Pendant le cours d'une longue vie, le respectable Williams fut l'arbitre, le guide et l'exemple de cette nouvelle colonie. La ville

de Providence est grande, bien bâtie, située au fond de la baie. Elle n'a qu'une rue, mais cette rue est très-longue; le faubourg, assez considérable, est de l'autre côté de la rivière. Cette ville est jolie; les maisons sont peu spacieuses, mais bien distribuées en dedans, et au-dehors peintes avec goût (1). Elle est resserrée entre deux chaînes de montagnes, l'une au nord et l'autre au sud-ouest, qui la rendent très-froide en hiver. Elle contient deux mille cinq cents habitans. Sa situation est très-avantageuse pour le commerce: aussi en fait-elle un considérable pendant la paix. Les vaisseaux marchands peuvent charger et débarquer leurs denrées dans la ville même, et les vaisseaux de guerre ne peuvent approcher du port. Enfin, cette ville est fameuse pour la construction des navires et la grande quantité de chaux qu'on y manufacture; il s'en exporte dans toutes les villes du continent.

L'État de Rhodes-Island, quoique le plus petit de tous, jouit de grands avantages. Le havre de New-Port est un des meilleurs de l'Amérique. On y fabrique des chandelles de

---

(1) La plupart des maisons de l'Amérique étant en bois, les propriétaires en peignent l'extérieur ou en couleur de pierre de taille ou de brique.

spermacetty (1), plus blanches et plus belles que celles de cire : elles ne répandent aucune odeur ni fumée. La commodité que procure à cette colonie la grande baie qui en forme le centre, a donné à ses habitans un goût et une aptitude singulière pour les affaires maritimes, et ils sont regardés comme les plus habiles navigateurs. Cette île a quatorze milles de long sur quatre de large ; les chemins dont elle est entrecoupée sont bordés des deux côtés d'acacias et de platanes. La nature a placé sur les hauteurs de cette île charmante des fontaines d'où découlent les ruisseaux les plus utiles ; par-tout on y voit des champs couverts de moissons, et des prairies couvertes d'une herbe abondante. C'est le pays le plus sain de l'Amérique septentrionale : aussi New-Port est-il devenu le rendez-vous d'une infinité de malades du continent, qui viennent chercher l'air pur qu'on y respire. Ne pourrait-on pas appeler cette île délicieuse *le Montpellier de l'Amérique* (2) ? Les chaleurs de l'été y sont régulièrement tempérées par les brises de mer ; les rigueurs de l'hiver considérablement diminuées par le voisinage de l'Océan. L'extrémité

---

(1) Cervelle de baleine.

(2) *Lettres d'un cultivateur américain.*

de cette île, du côté de la mer, offre un singulier mélange de rochers pittoresques et de petits champs fertiles, de stérilité et d'abondance, de sables et de terres fécondes, de baies d'une eau tranquille et commode, de promontoires escarpés. Dans cette partie de l'île on peut, pour ainsi dire, cultiver la terre d'une main et pêcher de l'autre (1).

IX. *New-Yorck ou Nouvelle-Yorck.*

C'était jadis une colonie hollandaise fondée dans l'année 1623, prise par les Anglais quelques années après, et échangée par le traité de Bréda pour celle de Surinam dans la Guyane. Tous les premiers colons y restèrent. A l'impolitique révocation de l'édit de Nantes, un très-grand nombre de familles françaises y trouvèrent un heureux asile, ainsi que dans plusieurs autres endroits du Continent. Ils apportèrent avec eux le goût et le génie du commerce; les uns fondèrent la bourgade de la Nouvelle-Rochelle, à dix lieues de New-Yorck, où, pendant long-temps, ils conservèrent leur langage et leurs mœurs; les autres bâtirent la ville de Richemond.

(1) *Ibidem.*

New-Yorck ne fut d'abord connue que sous le nom de *la Nouvelle-Belge*, et ne prit celui qu'elle porte actuellement qu'après que les Anglais s'en furent emparés. Elle n'occupe sur le bord de la mer qu'un espace de vingt milles, et elle est bâtie à l'extrémité de l'ile de Manhattan, aujourd'hui généralement connue sous le nom de l'*Ile d'Yorck.* Cette île, longue de six lieues et large d'une, est baignée d'un côté par la rivière d'Hudson ou rivière du Nord, et de l'autre par l'Ile-Longue qui mène à la province de Connecticut. C'est à trois lieues de New-Yorck, sur ce canal, qu'on voit ce fameux passage appelé *les Portes d'Enfer (Hell-Gate)*, qui, à basse mer, présente aux yeux effrayés un gouffre qui n'est passable qu'à haute mer ; il n'y a point d'années qu'il n'y arrive plusieurs naufrages. La rivière d'Hudson fait le plus bel ornement de New-Yorck, et lui procure des avantages inappréciables ; elle est navigable pour des vaisseaux de soixante tonneaux jusqu'à Albany, à cent soixante-dix milles de distance, et des bateaux plats peuvent la remonter beaucoup plus haut.

Rien de si beau et de si frappant que la navigation sur la rivière du Nord, depuis New-Yorck jusqu'à Albany, quoique les rivages de ce fleuve soient très-âpres et très-escarpés. La

côte de *Tappan* offre à l'œil étonné du voyageur une muraille perpendiculaire dans l'espace de plus de vingt milles, qui a au moins cent pieds d'élévation.

Albany est une très-jolie ville bâtie par les Hollandais, au confluent de deux rivières (l'Hudson et la Mohawks). Cette ville communique avec la partie navigable de la première par le moyen d'un chemin de seize milles à travers une forêt de pins. Toutes les rues de New-Yorck sont petites et en ligne courbe; les trottoirs, très-étroits, et qui ne se trouvent même pas dans toutes, sont rétrécis encore par des portes de caves et des perrons de maisons, qui en occupent la plus grande partie et en rendent l'usage très-incommode; ils règnent des deux côtés, sont pavés de pierres plates, et ornés de platanes dont l'ombre, dans l'été, est également utile aux passans et aux maisons. Quelques belles maisons de briques se trouvent dans ces rues étroites, et un plus grand nombre en bois, et toutes à-peu-près petites, basses. La rue *du Castor*, aujourd'hui si éloignée du bord de la mer, fut ainsi nommée parce que jadis c'était une petite baie où ces animaux avaient fait une digue. Il n'est peut-être pas dans aucune ville du monde une plus belle rue que celle appelée *Broadway* : sa longueur est

de près d'un mille, et doit être encore prolongée ; sa largeur est de plus de cent pieds. Broadway est terminée, à l'une de ses extrémités, par une jolie place où l'on voit la maison du gouverneur de l'État, bâtie d'un assez bon goût d'architecture.

New-Yorck est, après Philadelphie, la plus grande et la plus belle ville des Etat-Unis. On estime qu'elle est peuplée de plus de cinquante mille habitans; on y compte vingt églises appartenant à différentes sectes.

La langue anglaise étant devenue naturelle aux habitans, ils ne fréquentent guère d'autre église que celle destinée autrefois à ceux de cette nation, surtout ceux qui prétendent aux emplois municipaux. Les Quakers ont un lieu d'assemblée; les Anabaptistes un autre, les Juifs, dont le nombre est fort grand, une synagogue, etc.

New-Yorck étant le rendez-vous fixe des paquebots anglais lorsqu'on est en paix en Europe, cette ville est nécessairement la première où abordent les voyageurs européens; l'accueil qu'ils y reçoivent est bien suffisant pour leur donner une haute idée de la générosité américaine, ainsi que de l'affabilité franche et cordiale qu'ils doivent éprouver dans les autres villes du continent.

J'ai connu un homme, dit l'auteur des *Lettres d'un cultivateur américain*, qui aborda à New-Yorck tout nu : c'était un Français, matelot à bord d'un vaisseau de guerre anglais; il nagea à terre; il trouva des hommes qui le couvrirent; il s'établit ensuite dans le comté de Westchester; il s'y maria; il a laissé à sa mort une plantation à chacun de ses quatre enfans.

Les malheureux colons échappés de Saint-Domingue lors des horreurs et des massacres qui s'y commirent pendant la révolution française, furent secourus par l'Etat et la ville de New-Yorck, et continuèrent de l'être durant un grand nombre d'années. Dès l'instant de leur arrivée à New-Yorck, une souscription y fournit promptement, pour leurs secours, une somme de onze mille six cent vingt-quatre dollars; et, depuis cette époque, onze mille deux cent cinquante autres dollars furent accordés par la législature de l'État pour les colons émigrans; New-Yorck eut aussi à en distribuer dix-sept cent cinquante pour sa part des quinze mille votés en 1794 par le congrès à la même intention : c'est donc une somme de vingt-quatre mille six cent vingt-quatre dollars, ou cent trente-deux mille neuf cent soixante-dix-livres tournois que les infortunés

colons de Saint-Domingue ont reçue de l'État de New-Yorck. L'esprit de bienfaisance qui avait fait souscrire à ces sommes présida à leur distribution. Des maisons furent louées pour recueillir, dans les premiers momens, les arrivans les plus dénués de ressources ; là, ils étaient nourris, vêtus, chauffés ; les moins nécessiteux recevaient une petite pension par semaine, depuis six jusqu'à douze dollars, selon le nombre d'enfans ou la famille dont ils étaient chargés.

John de Crèvecœur dit que les vivres sont à très-bon marché à New-Yorck, et Brissot, tout au contraire, assure que les denrées s'y vendent fort cher. Que faut-il penser de cette contradiction apparente ? qu'à l'époque où ces deux voyageurs étaient en Amérique, quelque cause avait fait changer le prix des vivres. Quoi qu'il en soit, Brissot ajoute : « Beaucoup » d'articles, ceux du luxe surtout, sont en gé- » néral plus chers ici qu'en Europe et en » France : un perruquier coûte vingt schellings » au mois, ou environ douze francs. » Il fait ailleurs le même reproche à Philadelphie. Un perruquier, dit-il, y coûte un schelling chaque jour ; et un cabriolet et un cheval, loués pour trois jours, lui revint à trois louis.

Le poisson et les coquillages sont très-abon-

dans à New-Yorck ; on y connait vingt-quatre espèces différentes de poissons à coquilles, et cinquante-sept à écailles : chaque saison en fournit qui ne paraissent que pendant une période limitée.

Deux espèces d'aigles font tous les ans leurs nids sur les bords de la belle rivière d'Hudson. Au retour de chaque été, *la basse de mer*, poisson qui pèse quarante à cinquante livres, vient y chercher un asile pour y déposer ses œufs. Les deux espèces d'aigles présentent alors un spectacle bien singulier. Le premier de ces oiseaux est l'*aigle pêcheur*, qui, toute l'année, habite les rivages de la mer, et se nourrit de poisson : il ne manque jamais d'accompagner *la basse* dans son émigration périodique ; il la suit dans son passage, et sait habilement l'attraper. Pour cet effet, il s'élève si haut qu'il est à peine possible de le distinguer dans les airs ; son œil perçant aperçoit aisément ces gros poissons qui se jouent sous les eaux ; aussitôt qu'il a fixé son choix, il descend avec la rapidité de la foudre ; le spectateur attentif, qui l'avait presque perdu de vue, peut à peine le suivre dans sa chute précipitée ; souvent il ne le retrouve que par le bruit qu'il fait en frappant l'eau et par l'agitation qu'il y cause : il s'y plonge à une certaine profondeur, et

disparaît. Dans l'espace d'une demi-minute, on le revoit avec étonnement surnager, et portant avec peine un gros poisson dans son bec; excédé de ce poids, il agite vivement ses ailes. Il arrive enfin à une hauteur égale à celle de son nid, alors il y vole; mais dans ce moment, l'aigle appelé *tête chauve*, qui ne manque jamais de s'établir dans son voisinage, et que la disette de gibier a forcé d'abandonner les *Montagnes bleues*, son asile ordinaire, se prépare au combat et à déployer l'adresse la plus surprenante. Il a suivi de vue son antagoniste; il connnaît l'instant propice pour l'attaquer et pour enlever sa proie. Cet aigle aime le poisson, sans cependant pouvoir l'attraper dans l'eau; et, connaissant toute la supériorité qu'il a sur l'*aigle pêcheur*, il quitte l'arbre où il fait sa nouvelle demeure, il s'envole et le poursuit avec la plus grande vélocité : l'autre, accablé d'un poids qu'il ne soutient qu'avec effort, est encore plus embarrassé à la vue de son ennemi ; il abandonne sa proie, et s'enfuit à tire-d'ailes. A peine commence-t-elle à tomber, que l'aigle des montagnes s'élance après elle et la saisit avant qu'elle soit replongée dans la rivière. Triomphant de son heureux succès, il l'emporte dans son nid, où il en nourrit ses petits :

l'aigle vaincu recommence une nouvelle chasse.

L'Ile-Longue, voisine des lieux où se passe cette étrange guerre, et dont la longueur est de cent vingt milles, peut être considérée comme un petit abrégé de l'univers, selon l'auteur des *Lettres d'un cultivateur américain*. On y voit un peu de tout ce qui est renfermé dans le monde; sa proximité de la mer lui fournit les baies et les havres les plus commodes, des prairies salées et fraîches, des plaines et des montagnes, des terres de la plus grande fertilité, ainsi que des terroirs très-mauvais; des lacs et des étangs, des bourgades et des villes, des forêts des plus beaux arbres, et d'autres où l'on ne trouve que des pins. Les plaines de Hamstead sont justement célèbres : elles ont quarante-cinq milles de longueur sur dix de large : elles nourrissent un nombre infini de moutons.

Entre Elisabeth-Town et New-Yorck, est le village de New-Ark, considéré comme un des plus beaux du continent; il est composé d'une seule rue, mais de sept à huit cents pieds de largeur, et de près de deux milles de long, bordée de beaux arbres, et qui n'est qu'un vaste tapis vert, terminé à chaque extrémité par une église : celle du sud, construite en pierre, est une des plus belles de cet Etat.

Presque toutes les maisons sont en brique, et séparées par des jardins et des vergers. Les dehors, les alentours, le canton dont ce village est le chef-lieu, n'offrent aux yeux que des enclos, des pentes douces couvertes de pommiers et de verdure : c'est surtout dans le printemps que New-Ark est un séjour délicieux : c'es[illegible]ui de Flore et de Pomone.

Une manufacture de souliers pour l'exportation occupe à New-Ark trois ou quatre cents ouvriers, c'est-à-dire près de la moitié des habitans. La ville de Lynn, peu éloignée de Boston, est aussi remarquable par une fabrique de souliers de femmes : presque tous les habitans sont cordonniers. On a calculé qu'il s'y fabrique plus de cent mille paires de souliers par an ; on en exporte pour les Etats du midi, pour les îles, etc. ; ils sont couverts en étoffe, et se vendent en détail à cinquante sous la paire. A Réaling, ville proche de Lynn, est une manufacture semblable de souliers d'hommes.

Deux personnages singuliers, nés dans la caste des Indiens, vécurent long-temps à New-Yorck. Sir William Johnson, intendant-général des affaires indiennes pour les colonies, et le dispensateur des présens que l'Angleterre prodiguait annuellement aux six

nations (les Iroquois, etc.) et à leurs alliés, crut que le meilleur moyen de s'assurer une plus grande influence dans les conseils de cette confédération, était de se choisir une compagne parmi eux. En conséquence, sir Johnson épousa une femme d'une des plus considérables familles mohawk, dont l'esprit naturel et la pénétration lui devinrent extrêmement utiles dans son administration. Elle lui découvrait les secrets des sauvages, leurs projets, leurs mécontentemens; il lui a dû, en partie, d'avoir pu gouverner et conduire, pendant un grand nombre d'années, ces enfans de la nature, qui n'avaient d'autre volonté que la sienne, et dont il se servit avantageusement pendant la guerre du Canada. Aussi la longue durée du gouvernement de cet homme de mérite fut, pour ces indigènes, celle du repos, de la paix et de l'abondance. Si jamais Européen avait pu les conduire à la culture, c'était sir William Johnson, et il n'y a pas réussi, quoiqu'ayant fait bâtir une grande et belle maison au milieu de ce qu'on appelait alors les *Châteaux-Mohawks (the Mohawks Castles)*, et faisant cultiver sous leurs yeux les terres fertiles qu'ils lui avaient données. Sa fortune lui permettant de se livrer à son penchant pour l'hospitalité, sa maison était toujours ou-

verte aux étrangers et aux colons, que la curiosité de voir et d'étudier les mœurs et les usages des indigènes, et la certitude d'une agréable réception, attiraient chez lui. Sa table abondante était rarement présidée par sa femme Agonétia, qui, parlant imparfaitement l'anglais, craignait de se trouver déplacée au milieu d'un grand nombre de personnes qu'elle ne connaissait point. Persuadée par l'habitude qui nous fait attacher des idées de convenance à suivre les usages que nous avons eus sous les yeux depuis l'enfance, elle s'imagina toujours qu'il serait ridicule à une femme mohawk de paraître sous des vêtemens européens, et elle ne quitta jamais le costume de sa tribu; elle prouvait que la nature, sans l'aide de la civilisation, sans le secours de l'art, peut imprimer à ses dons le pouvoir de plaire. On la voyait toujours avec plaisir quand elle présidait la table de sir William Johnson. Cette femme, bonne et généreuse envers les blancs, comme envers ceux de ses compatriotes qui avaient éprouvé des malheurs, fut toujours aimée et respectée des deux peuples.

L'autre personnage dont nous nous proposons de parler ici, Henrique Nissooassoo, était aussi un indigène de la nation Mohawk, et chef héréditaire de sa tribu. Il mourut en 1775,

dans un âge avancé. Possédant bien les langues anglaise et hollandaise, il était un des indigènes avec lesquels les étrangers qui venaient voir sir William Johnson conversaient le plus souvent. Quoique né pour ainsi dire au milieu des blancs, il savait aussi peu s'habiller à l'européenne que s'il eût reçu le jour dans le fond du Canada. En 1766, la duchesse douairière de Gordon, qui venait d'arriver à New-Yorck, ayant été informée que les députés de plusieurs nations devaient s'assembler chez sir William Johnson, partit sur-le-champ pour assister à ce congrès. Le jour même de son arrivée, sir William l'invita à dîner, et eut soin de placer auprès d'elle à table Henrique Nissooassoo, dont il connaissait la complaisance et l'esprit naturel. Ce chef sachant que, comme lui, cette dame était d'une famille distinguée, voulut se faire beau, et pour cet effet il employa beaucoup de temps à sa toilette. Sa tête était rasée, à l'exception d'une petite touffe de cheveux par derrière, à laquelle pendait un bijou d'argent. Quant au cartilage de ses oreilles qui, suivant l'usage, avait été découpé et considérablement allongé dans sa jeunesse, il le revêtit d'un fil d'archal ployé en spirales très-serrées, ce qui, en effet, cachait une partie de ses oreilles, mais ne les raccourcissait pas.

Une girandole était suspendue à ses narines. Un large hausse-col couvrait sa poitrine. Par-dessus sa veste d'écarlate, qui n'était pas boutonnée (ce qui aurait été trop gênant pour lui), il avait mis un habit bleu galonné d'or, dont la taille et l'ampleur n'étaient pas calculées sur la sienne. Jusque là cependant sa toilette était un peu européenne : ce qui suit le paraîtra moins. Comme de tous nos vêtemens, la culotte est celui auquel les indigènes peuvent le moins s'accoutumer, il y avait adroitement supléé, à ce qu'il croyait, par des hauts-de-chausses de drap, frangés de verroterie, qui couvraient la partie inférieure de ses cuisses : le reste était caché par le bas d'une chemise longue et ample. On voyait encore sur son visage, qu'il avait peint la veille pour recevoir plusieurs chefs indiens, quelques restes de couleurs jaunes et rouges. Il portait à ses pieds des mokissons (sorte de souliers) de peau de chevreuil tannée, bizarrement bordés en plumes de porc-épic, et garnis de grelots d'argent.

Ainsi accoutré, il dîna à côté de la curieuse duchesse, qui l'accabla de questions auxquelles il répondit avec toute la complaisance possible. Toutes les fois qu'elle assistait aux séances du congrès, elle l'appelait auprès d'elle pour lui servir d'interprète.

Extrêmement satisfaite et pleine d'affection pour ces indigènes, milady Gordon entreprit de remonter la rivière Mohawk, à dessein de les voir de plus près dans leurs villages. Escortée par plusieurs chasseurs et une troupe de guerriers, elle traversa des forêts sans routes tracées, et jusqu'alors impénétrables; elle s'embarqua sur un grand lac et suivit le cours d'un vaste fleuve pendant plus de deux cents milles, jusqu'à l'embouchure d'une rivière (la Juniata), d'où on la conduisit en voiture à Philadelphie. Les indigènes furent si frappés de son courage, et si reconnaissans des présens qu'elle leur fit, qu'ils l'adoptèrent sous le nom de *Cherry Moyamée* (Femme de l'Est), et lui donnèrent cinq ou six mille acres de terres choisies, situées dans le voisinage d'Anaquaga, rivière qui se jette dans la Mohawk, afin, dirent-ils, qu'elle eût un lieu à elle sur lequel elle pourrait élever sa cabane, allumer son feu et suspendre sa chaudière toutes les fois qu'elle viendrait les voir. Il faut observer qu'à cette époque les cantons qu'elle traversa (aujourd'hui couverts d'habitations) n'étaient que des forêts illimitées.

C'est la première fois, depuis l'établissement des colonies américaines, qu'on ait vu une femme d'un rang élevé, d'une fortune

considérable et d'un âge aussi avancé, traverser l'Océan pour voyager dans un pays encore si nouveau, et oser s'enfoncer dans des forêts sans chemins, coupées de rivières et de ruisseaux sans ponts, sous la conduite d'indigènes qui, avec tout leur zèle, ne pouvaient prévenir ni les inconvéniens ni les fatigues inévitables d'un pareil voyage. (*Lettres d'un cultivateur américain.*)

X. *Etat de Vermont.*

Les premiers défrichemens de ce territoire, alors dépendant du Nouveau-Hampshire, ne commencèrent qu'en 1762. Pendant long-temps les familles qui vinrent s'y établir, isolées au milieu de ces vastes solitudes, se trouvèrent à plus de cent milles de toute habitation. La fertilité des terres fit prospérer leurs établissemens; insensiblement leur nombre s'accrut. Tout-à-coup, sortant de leur profonde obscurité, ces colons devinrent l'objet des conversations publiques, et furent connus sous le nom dérisoire de *Green Mountain Boys* (Garçons des montagnes vertes).

Le gouvernement de New-Yorck prétendit qu'à tort l'État de New-Hampshire avait concédé des terres à l'ouest de la rivière Connec-

ticut, et déclara que, d'après les nouvelles limites indiquées dans la charte de sa colonie, tout le territoire compris entre le lac Champlin et cette rivière lui appartenait. Indignés d'une détermination aussi injuste et tyrannique qui annulait leurs droits et enlevait leurs propriétés, ces paisibles cultivateurs se réunirent pour la première fois et résolurent d'évoquer les lois d'une impartiale justice.

D'un autre côté, le gouvernement de New-Yorck, prononçant déjà en maître, divisa leur pays en comtés et districts, nomma des magistrats, établit des cours de justice. Cette opération terminée, il envoya des grands-juges de la cour suprême et quelques colons écossais, sous la conduite de leurs officiers auxquels on avait concédé des terres.

Informés de cette démarche, les jeunes-gens prirent les armes, et, précédés de quelques-uns de leurs principaux chefs, allèrent au-devant de ces étrangers sous prétexte de les escorter et de les conduire. Les cours de justice furent ouvertes avec beaucoup de décence et de tranquillité; mais, vers la fin de la session, ces juges ayant voulu influencer l'opinion du juré, ces chefs se levèrent, et après leur avoir vivement reproché l'infraction à la loi dont ils se rendaient coupables, leur firent

signifier un acte par lequel eux colons s'engageaient à ne jamais rentrer dans le pays de Vermont. Quant aux colons écossais, dont ils renvoyèrent aussi les officiers avec beaucoup de modération, ils confirmèrent le don des terres qu'on leur avait promises.

On se proposa à New-Yorck de les réduire par la force; mais dans la crainte d'allumer une guerre civile, ce projet n'eut pas lieu; les choses restèrent indécises jusqu'à l'époque de la révolution de 1775. Abjurant alors la juridiction de New-Hampshire et de New-Yorck, ils déclarèrent leur territoire indépendant sous le nom de Vermont, et eux-mêmes investis de tous les pouvoirs de la législature. Peu de temps après, ils envoyèrent deux beaux régimens au général Washington, et ils formèrent une constitution semblable à celle du Connecticut, à l'exception d'un conseil de censeurs, renouvelé tous les sept ans; institution très-sage dans une république, et qui devrait être par-tout en vigueur. Ils furent enfin reconnus comme le quatorzième État de la confédération, le 4 mars 1791, trente-un ans après que le premier arbre de ce grand défrichement eut été renversé.

XI. *Iles de Nantucket et de la Vigne de Marthe.*

Nous ferons un article séparé de l'île de Nantucket, quoiqu'elle soit dépendante du Massachusset, parce qu'elle offre des détails curieux qui auraient pu faire longueur s'ils avaient été confondus avec d'autres. Nous en ferons de même à l'égard de l'île appelée la *Vigne de Marthe*, dépendante aussi du Massachusset.

La première de ces deux îles jouit d'un climat assez tempéré pendant l'été; les chaleurs du continent sont quelquefois adoucies par les vents de mer. D'un autre côté, les rigueurs de l'hiver s'y font doublement sentir; le nord-ouest se déchaîne sur cette île dans son passage sur l'Océan, et la rend très-froide : elle ne jouit que fort peu de l'avantage des neiges. Les habitans n'ont alors d'autres ressources que dans la bonté de leurs maisons, l'abondance de leur table, et dans les vêtemens de l'excellent drap qu'ils préparent eux-mêmes, un peu grossier, il est vrai, mais produit abondant de la toison de leurs nombreux troupeaux.

Cette île n'a rien de remarquable que ses habitans, logés encore dans leurs premières

cabanes, et retraçant les vertus de leurs aïeux. Point de citadelles imposantes, pas même une simple batterie pour empêcher l'approche d'un ennemi ou pour annoncer quelque heureuse nouvelle : quant à leur culture, ils ne connaissent que celle absolument utile.

Il y a néanmoins quelques petites villes dans l'île de Nantucket, dont la capitale est Sherburn, située sur un côteau sablonneux. Les champs voisins, fertilisés par l'industrie de ces bonnes gens, rapportent aujourd'hui des grains et des légumes. Cette ville capitale contient cinq cent trente-sept maisons, toutes bâties de charpente; le dedans en est latté et couvert de plâtre; leurs plus belles chambres sont garnies de beau papier; le dehors est doublé de planches de cèdre bien polies, artistement jointes et bien peintes; leur unique ornement intérieur et extérieur consiste dans la commodité et dans la propreté. Chaque maison a une cave de même dimension, construite en pierre, élevée de deux à trois pieds au-dessus du sol. Tout le bois employé à ces bâtisses vient du continent, l'île ne produisant aucun arbre que ceux à fruits qu'on y a plantés. Les rues ne sont ni droites ni régulières, et plusieurs ne sont pas même pavées. Deux seules églises suffisent pour la popula-

tion : en est réservée aux Quakers ou Amis, et l'autre destinée aux Presbytériens. On voit au milieu de la cité un bâtiment isolé aussi simple que tous les édifices : c'est leur maison-de-ville où s'administre la justice, où sont conservés les registres publics. Le havre est sûr et commode. Il y a dans le voisinage des quais de débarquement, plusieurs magasins vastes et bien construits; ils ont trois jetées principales longues de trois cents pieds, autour desquelles on trouve ordinairement dix pieds d'eau. Un espace considérable entre les quais et les premières maisons de la ville facilite le débarquement et l'embarquement des marchandises. Ces quais, ces jetées si propres, si commodes, donnent à un étranger une haute idée de l'industrie des habitans, ainsi que de la prospérité de leur ville. Trois cents voiles peuvent aisément aborder autour de ces jetées à l'abri des vents et des flots. Quelques jours après l'arrivée de leurs flottes, le bruit et le mouvement qui se font sur cette place feraient imaginer que Sherburn est la capitale d'une province opulente et considérable. Ils ont bâti un phare élevé, solide et élégant, sur la pointe de terre qui forme la partie occidentale du havre, où tous les soirs on allume un feu.

L'île de Nantucket fut concédée à vingt-sept

propriétaires, en 1761, sous le sceau de la province de New-Yorck, qui, dans ce temps-là, regardait cette île comme comprise dans ses possessions. Les premiers habitans trouvant leur nouvelle acquisition stérile et peu convenable à l'agriculture, convinrent de ne la point diviser, et se virent forcés à tourner leur industrie du côté de la mer qui les environnait. Pour cet effet, ils cherchèrent un havre, au fond duquel ils bâtirent une bourgade composée de vingt-sept maisons : telle a été l'origine de Sherburn. Ils arpentèrent ensuite le terrain autour de la baie, qu'ils divisèrent en vingt-sept portions de quatre acres chacune, ce qui fut appelé *lots de domicile* (*homes lots*). C'était une heureuse idée, dit un historien ; car à quoi bon auraient-ils desiré d'en posséder davantage, puisque l'inspection du terrain leur annonçait qu'ils n'en pourraient tirer aucun parti, et qu'ils ne pourraient pas même enclore leur nouvelle possession, la nature n'ayant pas fait naître un seul arbre sur toute l'étendue de cette île ; une surface de quatre acres était donc tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour la commodité de leur pêche, l'emplacement de leurs maisons, et l'espace d'un petit jardin.

Ils convinrent ensuite de jouir du reste de

l'île en commun. Dans l'espoir que l'herbe des prairies pourrait s'améliorer un jour par l'introduction des troupeaux, ils réglèrent que chacun d'eux aurait droit de nourrir cinq cents moutons : ainsi le troupeau national devait consister en quinze mille cent vingt; c'est-à-dire que la partie de l'île non divisée servirait à nourrir pour chacun d'eux le nombre spécifié, et rendrait encore leur nouveau domaine idéalement divisible en autant de portions qu'il y avait de maisons, portions auxquelles néanmoins nulle quantité de terrain n'était assignée. Ils convinrent de plus que si ce troupeau national améliorait le pâturage, une vache représenterait quatre moutons, et deux vaches un cheval; et que dans la suite on fixerait le tarif le plus équitable pour déterminer la quantité de terre qui serait jugée être équivalante au pâturage d'un mouton.

Tel fut le berceau de leur établissement, qui peut véritablement être appelé *Pastoral.*

Les rivages de cette île fournissent aux habitans, outre une grande quantité de poissons de mer, trois espèces de *clams*, sorte de coquillage plus allongé qu'une huître, dont l'écaille est lisse et brune en dehors, pourpre et blanche en dedans; elles pèsent entre un quart et une livre chacune : il n'y a point de poisson plus

nourrissant ; c'était jadis la ressource et le pain quotidien des sauvages qui habitaient cette île ; la nature n'a jamais donné aux hommes une nourriture plus saine, plus abondante, et qu'il soit plus facile de se procurer. Ces *clams* restent immobiles dans le sable ; on peut aisément les distinguer, par le moyen d'un orifice toujours rempli d'eau qu'elles lancent perpendiculairement à l'approche d'un ennemi.

Cette île, incorporée avec l'État de Massachusset, en forme un des comtés connus sous le nom de *comté de Nantucket*. Les fondateurs de cet établissement, animés du même esprit de douceur et de charité que ceux de Philadelphie, ont toujours traité comme frères ceux qu'ils trouvèrent sur l'île ; ils vivent encore aujourd'hui dans la plus grande paix ; ils ne font qu'un peuple, sans cependant s'être unis autrement que par les liens de la société. Si on ne connaissait pas les maux que les hommes se font à eux-mêmes, on aurait de la peine à croire que les premiers indigènes habitans de cette île étaient divisés en deux partis et se faisaient la guerre la plus cruelle. Ce petit coin de la terre, pauvre et isolé, aurait dû être le séjour de l'innocence et de la paix ; mais il n'en était pas ainsi. Les sauvages qui occupaient dans l'île la partie de l'est haïssaient, depuis

un temps immémorial, tous les habitans du côté de l'ouest. Enfin, la crainte de se détruire entièrement les porta à faire une convention peu de temps avant l'arrivée des Européens; ils réglèrent entre eux de fixer une ligne de démarcation, nord et sud, qui diviserait l'île en deux parties égales. Ceux de l'ouest s'engagèrent à ne point tuer les habitans de l'est, à moins que ces derniers n'outre-passassent cette ligne; ceux de l'est promirent d'en faire autant. C'est la seule action dont on ait conservé la mémoire qui semble leur mériter le nom d'*hommes*.

Nantucket, comme formant un des comtés de la province de Massachusset, jouit d'une cour inférieure, dont on appelle au tribunal suprême de Boston, connu sous le nom de *Cour-générale*. Rarement y voit-on un citoyen de cette île amendé ou puni; leur prison n'inspire aucune terreur; pas un coupable n'a encore perdu la vie juridiquement à Sherburn depuis la fondation de cette ville, qui a plus de cent vingt ans d'existence. L'oisiveté, le luxe, la pauvreté, ces causes de tant de crimes, sont inconnus à Nantucket; tous cherchent, par le moyen d'un travail honnête, cette portion de subsistance qui leur est nécessaire; tous les momens de leur vie sont entièrement

remplis : ils sont occupés ou à la mer ou sur la terre. La pêche de la baleine est devenue une des principales sources de leur aisance.

Les premiers propriétaires de cette île commencèrent leur carrière maritime et d'industrie avec une simple barque à rames. Ce fut avec ces faibles nacelles qu'ils entreprirent d'aller à la pêche de la morue, sur les écueils qui environnent leur île; le voisinage de ces bancs leur procura la facilité de multiplier ces premières expéditions; le succès qui les accompagna leur fit naître l'envie d'attaquer les baleines, qui, jusqu'alors, avaient vécu tranquilles dans les mers de ces parages. Ils réussirent enfin après plusieurs essais malheureux. Qu'on se représente la joie et le triomphe de ceux qui, les premiers, eurent l'habileté et l'audace de prendre un poisson si monstrueux et si puissant, et le bonheur de l'amener sur leurs côtes! Ils furent bientôt en état d'acheter des vaisseaux plus solides et de pousser leurs expéditions maritimes beaucoup plus loin. Avant cette époque, ils s'avisèrent de diviser la côte méridionale de leur île en quatre parties à-peu-près égales, assignées chacune à une compagnie de six hommes qui élevèrent dans le milieu de leur district un mât garni d'échelons, sur le haut duquel un d'eux était

constamment en védette pour observer le passage des baleines, pendant que les cinq autres se reposaient dans une cabane construite tout auprès. Aussitôt que la sentinelle en apercevait une, elle l'annonçait et descendait à l'instant pour aider ses compagnons à lancer la nacelle dont chaque compagnie était pourvue; ils poursuivaient le poisson colossal avec tant de vitesse et d'adresse, qu'ils ne tardaient pas à le joindre et quelquefois à en triompher. Aujourd'hui, devenus les plus habiles baleiniers de l'univers, rarement ils manquent leur proie. Ceux qui sont moins heureux dans ces grandes entreprises vont s'en dédommager à la pêche de la morue sur les bancs de Terre-Neuve. (*Lettres d'un cultivateur américain.*)

Passons maintenant à ce qui concerne l'île de la Vigne de Marthe, appelée de la sorte à cause de la grande quantité de vignes sauvages dont elle parut couverte aux premiers navigateurs, et parce que cette île appartenait à un indigène qui, s'étant fait baptiser, reçut le nom de Marthe Son nom indien était l'île de *Kapawock*. Elle a vingt milles de long et sept à huit de large; elle est située à neuf milles du Continent et est divisée en trois districts. Le nombre des habitans se monte à quatre mille, parmi lesquels on y comprend trois cents sau-

vages descendans des anciens propriétaires de cette île. Le district d'Edgar possède un excellent havre; et comme le terroir des environs n'est pas bon, plusieurs des habitans sont devenus navigateurs. Celui de Chilmark est fameux par la fertilité de son sol: il abonde en pâturages de la meilleure espèce, en prairies, en ruisseaux propres aux moulins, en pierres pour enclore les champs. Le district de Tisbury est remarquable par ses forêts, et par un havre capable de recevoir les plus grands vaisseaux. Les troupeaux de l'île consistent en vingt mille moutons, deux mille bœufs et vaches, et un grand nombre de chèvres et de chevaux; les bois sont remplis de cerfs, les rivages de gibier, et la mer qui les environne abonde en poisson.

La postérité des anciens naturels vit encore dans une île voisine, qui n'est séparée de la grande que par un très-petit canal. Leurs ancêtres s'étaient réservé cet asile dans leurs anciennes concessions. Une loi de Massachusset défend à tout citoyen d'acheter ces terres réservées, quand même les sauvages voudraient les vendre: ce ne sera qu'après l'extinction totale de leur race que ces districts retourneront à la province, et alors le corps législatif en disposera. « Plût à Dieu! s'écrie un écrivain,

» que de pareilles lois eussent été passées et » aussi religieusement observées dans les au» tres provinces ! »

Les jeunes sauvages de cette île vont souvent à Nantucket pour être employés dans les expéditions baleinières ; ils vivent en paix, et sont soumis aux lois du pays ; ils n'ont d'autre ambition que celle de soutenir décemment leurs femmes et leurs enfans Ils cultivent leurs terres avec beaucoup de soins ; tous ont leurs nacelles avec lesquelles ils vont pêcher sur les bancs voisins. Satisfaits d'un honnête nécessaire, ils ne travaillent que pour se le procurer, et laisser à leur famille un champ modeste à cultiver, une nacelle, et l'art d'attraper le poisson de leurs rivages.

L'île de la vigne de Marthe est habitée par deux classes d'hommes : la première cultive la terre avec le plus grand zèle ; la seconde se livre aux travaux de la mer. Cette île est devenue la pépinière d'où sort annuellement un grand nombre de pêcheurs, de pilotes-côtiers, et de marins de toute espèce. (*Lettres d'un cultivateur américain.*)

Finissons ce qui concerne les îles dont nous venons de parler par quelques détails sur la pêche intéressante de la baleine. Les vaisseaux les plus convenables à ces expéditions sont des

bricks de cent cinquante tonneaux, particulièrement quand ils sont destinés à aller chercher des baleines sous différentes latitudes éloignées. L'équipage de chaque vaisseau est toujours composé de treize personnes, afin que deux nacelles, qu'on porte continuellement dans le navire, puissent être armées, et qu'il reste un homme pour avoir soin du vaisseau. Chaque nacelle contient en tout six personnes, quatre rameurs, le harponneur et celui qui tient le gouvernail. Il est absolument nécessaire qu'il y ait pour chaque vaisseau deux de ces nacelles, afin que si l'une est détruite dans l'attaque de la baleine, l'autre, spectatrice du combat, puisse sauver les hommes de la première. Cinq des treize qui composent l'équipage de ces vaisseaux sont presque toujours des sauvages. Chaque personne à bord, au lieu de gages fixes, retire une certaine portion du succès de l'entreprise, ainsi que l'armateur. Par ce sage arrangement, ils sont tous intéressés à la prospérité du voyage, et sont tous également actifs et vigilans. Ils n'embarquent jamais personne à bord de ces vaisseaux qui ait plus de quarante ans; ils croient qu'après cette période, l'homme perd cette vigueur et cette agilité qu'exige une entreprise aussi hasardeuse. Aussitôt qu'ils sont arrivés sous les lati-

tudes qu'ils jugent convenables, un matelot de l'équipage monte au haut du grand mât; dès qu'il aperçoit une baleine, il en avertit ses compagnons par deux cris redoublés; alors, dans moins de six minutes, les deux nacelles sont lancées à l'eau, et remplies de tous les instrumens nécessaires pour l'attaque; ils rament vers leur proie avec une célérité étonnante. Quand les deux nacelles sont arrivées à une distance convenable, une d'elle s'arrête sur ses rames: elle est destinée à secourir, en cas de danger, la nacelle qui, pour ainsi dire, va combattre. Vers la proue de celle-ci est fixé debout l'harponneur: il est habillé d'une veste courte étroitement attachée à son corps, et ses cheveux sont renfermés sous un mouchoir; dans sa main droite, il tient l'instrument meurtrier, fait du meilleur acier possible; une corde d'une force et d'une dimension particulières est arrangée dans la nacelle avec l'attention la plus scrupuleuse; une des extrémités est fixée au bout du manche du harpon, et l'autre à un anneau fermement retenu à la quille de cette nacelle. Tout étant ainsi préparé, ils rament dans le plus profond silence, abandonnant la conduite de ce moment important au harponneur, dont ils reçoivent les ordres. Dès qu'il se juge assez près, c'est-à-dire à quinze pieds de

la baleine, il leur fait signe de s'arrêter; alors il lance son harpon avec toute la force et l'adresse dont il est capable; la baleine est frappée et cherche à échapper au danger qui la menace; elle entraîne après elle la légère barque avec une prodigieuse vélocité, et il faut filer extrêmement vite la corde qui tient au harpon, sans quoi les hardis matelots courraient risque de la vie. Mais d'autres dangers les menacent encore : quelquefois le monstre colossal, dans les accès de la douleur et de la rage, cherche à faire périr ses ennemis, et d'un seul coup de sa queue brise en pièces le fragile bateau. De toutes les tentatives de l'audace, celle d'approcher de douze à quinze pieds et de harponner un poisson énorme, souvent long de soixante-quinze pieds, est une des plus hardies : une légère désobéissance aux signes du harponneur, un seul faux coup de rames, ou la plus petite erreur dans le maniement du gouvernail, peuvent non-seulement faire manquer l'entreprise, mais coûter la vie à plusieurs matelots. Pour apprécier l'adresse et l'audace de ces hommes déterminés, il faudrait les avoir vus luttant contre la violence des vents, dirigeant leurs fragiles canots tantôt sur la cime des vagues, tantôt dans la profondeur des abîmes que semblent creuser les flots irrités.

Si la baleine surnage avant d'avoir épuisé la longueur de la corde, qui est de trois mille brasses, c'est un heureux présage; alors ils se croient presque sûrs de leur proie; le sang qu'elle perd l'affaiblit bientôt et rougit au loin les eaux de la mer; le harponneur, toujours debout à la même place, a les yeux fixés sur la proie qu'il poursuit; déjà la nacelle commence à prendre de l'eau par-dessus les bords, elle s'enfonce de plus en plus, le moment devient critique, et il coupe la corde d'un seul coup de hache; le bateau, prêt à être englouti, se relève et vogue sur les eaux comme à l'ordinaire. La baleine meurt enfin; ils la traînent à côté de leur vaisseau, où ils l'amarrent avec le plus grand soin, et la coupent en pièces avec des haches et des bêches faites exprès; le feu est allumé sous de grandes chaudières, l'huile découle, et ils en remplissent une infinité de barrils.

Avant de quitter les Etats du nord de l'Amérique, nous raconterons un événement extraordinaire qui prouve que le remords accompagne toujours le crime, et que souvent il contribue lui-même à sa punition.

Au mois d'août 1812, dans la capitale de l'Ile-Royale (*Louis-Burg*), on avait amené devant la cour criminelle un individu accusé

d'avoir assassiné son maître et de l'avoir volé. Le délit était bien constaté ; le concours des circonstances, l'aveu même du coupable, ne laissaient aucun doute à cet égard. Cet homme, nommé Harrison, journalier dans les environs de Fayette-Town, étant devant le président, nommé James W***, ce magistrat se leva pour prononcer la sentence de mort ; mais au moment de prendre la parole, une pâleur subite se répandit sur son visage, son corps fut agité d'un tremblement universel, et il resta incapable de proférer un seul mot : on le transporta à son logis dans un état affreux de convulsion et de délire.

Un grand nombre de citoyens se rendirent dans la maison de ce magistrat ; et la stupeur fut générale lorsque, revenant à lui-même, il demanda pardon à Dieu et aux hommes de l'assassinat qu'il avait commis sur la personne de William Bates, Ecossais, dont il avait été le domestique vingt ans auparavant, et dont il s'était approprié les dépouilles. On s'imagina qu'il était dans le délire ; on chercha à le calmer ; mais tous les efforts furent inutiles : il persista dans sa déclaration, et on le traduisit en prison. Voici le terrible aveu que le remords et la vérité lui arrachèrent. « Je passai » en Amérique avec M. Bates, qui avait bien

» voulu me prendre à son service dans un
» moment où j'étais dénué de tout : il me
» montrait beaucoup de bonté, et me traitait
» plutôt comme son ami que comme son do-
» mestique. Arrivé à New-Yorck, il résolut
» de se rendre dans l'Etat de Kentucky, où il
» voulait acheter des terres et fixer sa demeure.
» Il avait avec lui vingt mille dollars en bil-
» lets de banque ; il me proposa de le suivre*,
» et j'y consentis avec joie. Pendant le voyage,
» il me vint une foule d'idées sinistres que je
» m'efforçai d'abord de repousser. Toutes les
» fois que nous passions dans une forêt, je ré-
» fléchissais combien il me serait aisé de tuer
» mon compagnon de voyage et de m'appro-
» prier l'argent dont il était possesseur ; je me
» représentais la vie heureuse et indépendante
» que je mènerais avec une pareille somme ; et,
» comme je n'étais pas dénué d'instruction,
» j'espérais m'avancer dans un pays naissant
» (*à Rising Country*), et prendre un jour une
» place honorable parmi mes nouveaux con-
» citoyens. Enfin, je ne pus résister au funeste
» penchant qui m'entraînait ; et un jour, près
» des bords de l'Ohio, entre deux rochers,
» à vingt milles de Pitsburg, j'attaquai mon
» maître avec un bâton noueux, et je le pri-
» vai de la vie. Je n'oublierai jamais qu'étant

» sur le point de rendre le dernier soupir, il
» me dit ces terribles paroles : *Ah, malheu-*
» *reux ! tu n'échapperas pas à la justice divine !*
» Ces mots me firent frissonner. Je pris les
» vingt mille dollars, et je poursuivis ma
» route. Arrivé à Louis-Burg, je cachai la plus
» grande partie de mes richesses, j'achetai une
» petite boutique où je me contentai de lé-
» gers profits, afin de ne pas trop attirer l'at-
» tention sur moi. J'eus soin de changer de
» nom. Mes voisins me voyant prospérer
» par degrés, attribuèrent ces faveurs de la
» fortune à mon industrie et à mon activité.
» Après quelques années, j'étendis mon com-
» merce, j'obtins la considération générale,
» j'épousai une femme que j'aimais, j'eus des
» enfans, je parvins à l'office de juge, et per-
» sonne en apparence n'était plus heureux que
» moi. Cependant, le souvenir du crime que
» j'avais commis ne m'abandonnait jamais ;
» souvent au milieu des nuits j'ai cru voir un
» spectre se placer au pied de mon lit, fixer sur
» moi des yeux ardens et me répéter ces pa-
» roles foudroyantes : *Malheureux, tu n'échap-*
» *peras pas à la justice divine !* Je considérais ces
» visions sinistres comme l'effet d'une imagi-
» nation vivement affectée ; mais lorsqu'au
» tribunal j'allais prononcer la peine de mort

» contre l'individu condamné pour le genre de
» crime que j'ai commis, le même spectre a
» paru à mes yeux, et j'ai encore entendu ces
» parole : *Malheureux, tu n'échapperas pas à*
» *la justice divine !* Mes sens se sont troublés
» et ma langue s'est glacée. Dieu me pousse au
» sort qui m'est réservé ; je ne puis garder
» plus long-temps le terrible secret qui op-
» pressait mon cœur ; la mort ignominieuse
» que j'implore finira tous mes tourmens. »

La justice tardive des hommes seconda les projets de la providence ; et ce crime, si long-temps impuni, reçut enfin le châtiment qui lui était dû.

XII. *Etat de la Caroline.*

Cette vaste contrée est bornée au nord par la Virginie, au sud par la Géorgie, à l'est par l'Océan, à l'ouest par les grandes montagnes appelées *Apalaches*. On sait que les premiers Anglais qui s'y établirent lui donnèrent le nom de *Caroline*, en l'honneur de leur roi Charles II. Elle se divise en septentrionale et en méridionale, et en sept provinces. Son commerce consiste principalement en riz, le meilleur et le plus estimé que produisent les colonies. On commence à y fabriquer des étoffes de

laine. Des buissons, qui y sont très-communs, produisent des baies dont on fabrique une cire verte et des chandelles en y mêlant une quantité égale de suif. Un écrivain s'étonne avec raison que ces buissons ne soient point cultivés en Europe. La population de la Caroline est au moins de six cent mille individus; la ville de Charles-Town en est la capitale. Cette ville occupe un grand espace au confluent de l'Asthey et de la Coper, deux rivières navigables. On y voit des édifices publics qui seraient remarqués même en Europe; elle peut recevoir dans son port jusqu'à trois cent cinquante navires avec leur chargement. L'hiver est, à Charles-Town, la saison la plus agréable; la plus forte gelée n'y pénètre pas la terre à deux pouces, et le froid n'y dure pas trois jours de suite : cependant la chaleur excessive et longue de l'été y rend les corps tellement sensibles au froid, que les habitans y font du feu toujours cinq à six mois de l'année. Les pluies sont très-abondantes dans la Caroline : souvent, à trois mois de sécheresse sans interruption, succèdent trois semaines ou un mois d'une pluie continuelle.

Charles-Town manque de tous les réglemens de police nécessaires dans toute ville où la population est nombreuse, réglemens très-indispensables encore dans un climat brûlant

La propreté est très-négligée, tant autour des maisons que dans les rues. Les cimetières sont au milieu de la ville. Des animaux morts sont fréquemment laissés dans différentes places sans être couverts de terre. Il est vrai qu'un oiseau qui, dans sa forme et dans son plumage, tient beaucoup du dindon et de l'oiseau de proie, et connu dans le pays sous le nom de *turkey-buzard*, dévore promptement les charognes, et ne les quitte qu'après les avoir promptement dépouillées de toute leur chair. Mais la voracité de ces animaux, qui sert de prétexte à la négligence des magistrats, ne peut la justifier, et ne rendrait pas la surveillance moins importante. Cet oiseau, très-commun dans toute la Caroline du Sud, est conservé surtout par les habitans des villes avec une espèce de culte; et quoiqu'il ne soit défendu de le tuer par aucune loi, l'opinion en fait tellement une offense publique, que la vie de ces oiseaux est soigneusement respectée.

Le luxe est très-considérable à Charles-Town, ainsi que le goût des plaisirs et des amusemens. Deux salles de spectacle sont toujours remplies. Les tables sont servies avec une sorte de faste. Il est peu de famille qui n'ait son carrosse et son cabriolet; jamais les dames ne sortent à pied, même en hiver, et la course

la plus rapprochée est toujours faite en voiture : les hommes s'en servent aussi très-fréquemment. Le luxe des domestiques est fort grand et étonne ; mais c'est en nègres ou mulâtres, hommes et femmes : ils remplissent la maison. Un Carolien, sans être d'une grande fortune, en rassemble une vingtaine pour son service à l'écurie, à la cuisine, à la table ; l'enfant de la maison en est entouré en naissant ; de petits négrillons sont chargés de souffrir toutes les humeurs de sa première enfance, et il sait déjà qu'il est maître avant de pouvoir marcher.

Les femmes ont la physionomie plus animée que dans le nord, prennent plus de part à la conversation, font davantage le charme de la société. Elles sont jolies, agréables, piquantes ; mais il n'y en a pas autant qu'on puisse appeler *belles* qu'à Philadelphie ; d'ailleurs, les hommes et les femmes vieillissent promptement dans ce climat : une femme de trente ans paraît souvent avoir le double de son âge.

XIII. *La Pensylvanie.*

C'est une des plus puissantes et des plus célèbres colonies de l'Amérique septentrionale. Elle tire son nom de Guillaume Penn, im-

mortalisé par cet établissement et par son attachement à la secte des Quakers, dont il fut déclaré le chef (1).

Les côtes de la Pensylvanie, d'abord resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles, et sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population et de sa culture, embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue. Elle est divisée en onze comtés. Dans celui de Lancastre, l'agriculture est portée au comble de la perfection; le blé y rapporte en raison de trente-six pour un. On y voit les plus beaux chevaux, des moulins d'un mécanisme admirable, et les cultivateurs les plus riches. Leurs champs sont environnés d'acacias qui leur servent de poteaux vivans pour leurs palissades, et produisent un effet aussi utile qu'agréable. L'usage des acacias épargne beaucoup de bois, parce qu'ils vivent fort long-temps; et leur ombre ajoute à la fertilité de la terre, ce qui distingue cet arbre de tous les autres. La ville de Lancastre est bâtie en briques; elle contient deux mille maisons propres et commodes. La population de toute la Pensylvanie monte à près de six cent mille individus, dont au moins deux cent mille

---

(1) *Voyez* pages 156-159.

sont Allemands. A l'époque de la révolution et de la guerre contre les Anglais, l'État de Pensylvanie recevait dans ses ports quatre cents navires de toute grandeur, et en expédiait à-peu-près autant chaque année. Presque tous ces armemens se faisaient à Philadelphie.

Cette capitale, située à cent vingt milles de la mer, a été fondée par William Penn, qui en traça lui-même le plan, et lui donna le nom de *Philadelphie*, composé de deux mots grecs qui signifient *amour fraternel*. Elle est bâtie sur une langue de terre, au confluent de deux rivières (la *Schuylkill* et la *Délaware*).

La Délaware est une vaste et superbe rivière navigable pour de grands vaisseaux; mais sa navigation est interceptée par les glaces pendant deux ou trois mois de l'année. Les navires n'y sont point attaqués de ces vers qui, dans les rivières du Sud, piquent et détruisent les vaisseaux.

Le coup-d'œil, au milieu de la rivière, est infiniment agréable : à la droite, on aperçoit des moulins et une riche manufacture; à la gauche, on voit deux petites villes charmantes qui dominent la rivière. La forme de Philadelphie est celle d'un carré long. Chaque secte, au nombre de vingt-huit, y a son église. On y compte au moins quarante mille habitans,

Il n'est presque point de maison qui n'ait son jardin et un verger. Les magasins sont vastes, nombreux et commodes; les chantiers, pour la construction des vaisseaux, parfaitement situés; les quais beaux et spacieux : le plus grand a deux cents pieds de large; et des bâtimens de cinq cents tonneaux peuvent y aborder. Les rues, tirées au cordeau et coupées à angles droits, ont au moins cent pieds de large, et sont bordées de trotoirs et de beaux arbres (1). Il règne dans cette capitale beaucoup de propreté, de régularité et de magnificence. Le marbre, qui est fort commun aux environs de Philadelphie, y décore la plupart des maisons. Mais rien n'approche de la somptuosité de l'Hôtel-de-Ville, dont les portes et les fenêtres sont artistement décorées de marbre blanc. Derrière cet édifiee est un jardin public, le seul qui existe à Philadelphie; il n'est pas grand, mais il est agréable. Ce sont de grands carrés de verdures, coupés par des allées. Le grand marché a trente pieds de large sur cinq cents de longueur; il est élevé de trois pieds, bâti en briques, orné d'arcades, et placé en ligne droite au milieu d'une rue de plus de

---

(1) Brissot ne donne à ces rues que cinquante à soixante pieds de large.

cent cinquante pieds de large. Le marché aux poissons est construit sur un beau pont de pierre. Ces deux marchés sont d'une propreté extrême. La viande y est toujours étalée sur du linge blanc.

Les boutiques qui ornent les principales rues sont remarquables par leur arrangement et leur belle tenue. On regrette que cette ville soit dénuée de places publiques, et l'on y voit avec peine les cimetières dans l'enceinte de la ville, dans les quartiers les plus habités.

Les rues n'ont aucune inscription, et les portes ne sont point numérotées ; mais la nuit elles sont éclairées par des lampes placées comme celles de Londres, c'est-à-dire sur des poteaux à côté des maisons. L'usage des fiacres commence à s'introduire dans cette capitale. On y voit peu de carrosses bourgeois ; on s'y sert, pour la campagne, de petits cabriolets ouverts de tous les côtés, ou de *waggons* très-jolis, voitures longues, légères, ouvertes, et qui peuvent contenir douze personnes.

A dix heures tout est tranquille dans les rues, et le silence profond qui y règne n'est interrompu que par les cris des watchmen, qui, comme à Londres, avertissent de l'heure qu'il est. Ils sont en petit nombre et tiennent lieu de patrouilles.

Toutes les jeunes personnes sont plus ou moins jolies dans cette capitale, et jamais dans les assemblées les plus nombreuses de Philadelphie, on ne rencontre une femme vraiment laide. Elles se mettent avec goût; mais elles manquent souvent de l'agrément de nos jolies Françaises. Il n'y a pas jusqu'aux épouses et aux filles des Quakers qui portent des rubans et ont recours aux prestiges de la toilette et de la parure. Les unes et les autres portent des chapeaux, des bonnets presque aussi variés qu'à Paris : elles ont des prétentions trop marquées pour plaire.

Le luxe dans les meubles et dans les dépenses de la table est aussi extrêmement répandu. La richesse fait à Philadelphie plus qu'ailleurs la distinction dans les différentes classes de la société. Les gros négocians et les avocats les plus consultés y tiennent le premier rang, et les diverses classes ainsi marquées se mêlent peu ensemble. Les Quakers vivent entre eux et vivent retirés. Le luxe atteint toutes les classes de la société; il existe jusque parmi les domestiques à gages, parmi les nègres et les négresses. Ils ont leurs bals, qui n'ont rien de la simplicité des danses des domestiques d'Europe. Rafaîchissemens, bons soupers, parures recherchées. Une servante négresse qui gagne un

dollar par semaine, a souvent dans ces jours de bals pour soixante dollars de parure. C'est en carrosse qu'elle va au bal, et les bals sont fréquens. Il est vrai que les gages d'un domestique ordinaire, et ce sont pour la plupart des nègres, sont de dix à douze dollars par mois, et il faut les nourrir et les blanchir; ceux de la moindre servante sont d'un dollar par semaine. Un ouvrier à la journée se paie au moins un dollar et la nourriture. Les dimanches, toutes les tavernes des environs de la ville sont remplies d'ouvriers, de petits marchands qui y arrivent en cabriolet avec leur famille, et qui y dépensent trois à quatre dollars, et quelquefois plus.

Un théâtre est établi à Philadelphie, et l'a été malgré les représentations vives et répétées des Quakers et des ministres de l'Evangile. Il y est fort suivi, non que les acteurs en soit généralement bons, mais parce que c'est un lieu de rassemblement.

Un tapis en été est une vraie contradiction, dit Brissot, dans son Voyage aux États-Unis; cependant on le conserve, et par vanité, qui s'excuse en disant que le tapis meuble, embellit : ainsi on sacrifie la raison et l'utilité à une vaine ostentation. Il est vrai que les gens raisonnables commencent à bannir le tapis de

leurs maisons pendant l'été ; ils laissent ou le plancher nu, ou le couvrent d'une natte.

Les Quakers, ajoute-t-il, ont aussi des tapis ; mais les rigoristes blâment cet usage. Un Quaker venant de la Caroline, et allant dîner chez un des plus opulens à Philadelphie, fut scandalisé de trouver à la porte et dans l'allée le tapis qui conduit à l'escalier. Il ne voulut pas entrer ; il se retira en disant qu'il ne dînait point dans une maison où il y avait ce luxe, et qu'il valait mieux couvrir les pauvres que la terre.

Plusieurs établissemens publics méritent les plus grands éloges par leur utilité. L'industrie et les arts y sont portés à un point étonnant. On imprime dans cette ville, et avec succès, sur de très-beau papier américain, à meilleur marché et tout aussi bien qu'à Londres.

Le célèbre Benjamin Franklin, dont il sera souvent question dans cet abrégé historique, a fondé, à Philadelphie, une société académique, la seule qu'il y ait dans le continent, et déjà illustre par les Mémoires qu'elle a publiés.

Ce même homme justement célèbre a encore fondé une bibliothèque publique, enrichie de machines très-curieuses, et d'un cabinet

d'histoire naturelle. Philadelphie possède encore deux autres bibliothèques à l'usage du public, dont l'une, appelée *Loganienne*, a été léguée aux citoyens par un Quaker de ce nom, l'un des premiers compagnons de William Penn.

Les lois, tant civiles que criminelles, sont dignes de la sagesse du philosophe qui les institua. « Là comme ailleurs, dit M. le duc » de Liancourt, l'instution des juris frappe de » respect; là comme ailleurs ils sont attentifs, » et semblent occupés du desir de prononcer » une juste décision; là comme ailleurs où » cette bienfaisante institution est établie, on » s'applaudit de voir l'honneur, la vie, les » intérêts des hommes soumis au jugement » d'hommes que la passion n'aveugle pas, que » des demi-connaissances de vieilles lois n'entêtent ni n'égarent, et qui n'ayant à prononcer que sur le fait, n'ont besoin communément, pour ne point se tromper, que des » lumières du bon sens, dont peu d'hommes, » et surtout peu d'hommes simples, sont dépourvus. »

C'est sur les lois criminelles, observe judicieusement le même écrivain, que la morale et la philosophie ont le plus utilement influé en Pensylvanie. Son gouvernement doit, à cet

égard, servir de modèle au reste du monde ; et les prisons de Philadelphie sont le seul établissement public, même dans toute l'Amérique, qui soit supérieur à ceux de la même espèce que l'on voit en France ou en Angleterre.

Depuis 1793, le code pénal a réservé la peine de mort aux seuls meurtres lorsqu'il est prouvé qu'ils ont été commis avec méchanceté et préméditation ; les autres délits sont punis d'une détention plus ou moins longue, plus ou moins sévère ; et le gouverneur a toujours la faculté d'en abréger la durée, afin que les condamnés, dans l'espoir d'obtenir leur pardon par une bonne conduite, la méritent par un véritable amendement.

Les législateurs ont pensé que toute peine devait avoir pour objet la conversion, ou au moins l'amélioration du coupable, et devait lui en fournir les moyens.

C'est d'après ces sages principes qu'on a établi le régime des prisons de Philadelphie que nous allons retracer ici d'après ce qu'en a écrit M. le duc de Liancourt, distingué par sa vertu philanthropique autant que par ses connaissances.

Aussitôt qu'un prisonnier est amené pour subir sa punition, on lui coupe les cheveux,

on le lave, on le nettoie, on lui donne des vêtemens nouveaux, et il est enfermé dans le lieu prescrit par le tribunal qui l'a jugé.

Les détenus sont de deux classes : l'une comprend ceux condamnés pour les crimes qui jadis étaient punis par la mort, et leur sentence porte toujours la clause du confinement solitaire (*solitary confinement*) pour une portion du temps de leur détention, à la volonté du juge, mais qui, par la loi, n'en doit pas excéder la moitié, ni être moindre de la douzième partie : l'autre classe est celle des condamnés pour des délits moins considérables, pour lesquels la loi ne prononce pas la clause du *solitary confinement.*

L'homme condamné à cette dernière punition est dans une espèce de cellule de huit pieds, sur six ou neuf d'élévation. Cette cellule, toujours au premier ou au second étage d'un bâtiment voûté et isolé du reste de la prison, est échauffée par un poêle placé dans le corridor qui la précède; le prisonnier, fermé par deux portes de fer en grille, reçoit le bénéfice de la chaleur sans pouvoir mésuser du feu dont il ne peut approcher; sa chambre, déjà éclairée par le jour du corridor, l'est encore plus directement par une fenêtre qui y est ouverte; des commodités lavées par une

eau courante à volonté sont dans chacune ; les précautions pour la salubrité sont entières. Ces cellules sont, ainsi que le reste de la maison, blanchies deux fois par an. Le prisonnier est couché sur un matelas, et fourni de couvertures ; là, éloigné de tous les autres, livré à la solitude, aux réflexions et aux remords, il n'a de communication avec personne, il ne voit même le porte-clef qu'une fois par jour, quand il lui apporte une espèce de *pudding grossier* fait avec de la farine de maïs et de la mélasse.

Ce n'est qu'après un certain temps qu'il obtient la permission de lire, s'il la demande, ou de travailler aux objets compatibles avec son étroite réclusion.

Jamais, à moins de maladie, on ne le laisse sortir, même dans le corridor, tant que dure cet emprisonnement.

Les détenus dont la sentence ne porte point la clause du *solitary confinement* sont, à leur arrivée, mis avec les autres ; leur vêtement leur est ôté, passé au feu, s'il y a lieu, et le vêtement commun aux prisonniers leur est donné : ils sont informés des règles de la maison, et interrogés le premier jour sur le travail qu'ils sont capables ou dans l'intention de faire.

Le constable (officier de police) qui amène

un nouveau prisonnier, remet aux inspecteurs de la prison un compte succinct de son crime, des circonstances qui peuvent l'aggraver ou l'atténuer, de celles de son procès, des délits ou des crimes dont il a pu être antérieurement accusé, enfin du caractère connu de cet homme dans les temps précédens de sa vie. Ce compte, envoyé par la cour qui a prononcé le jugement, met les inspecteurs en état de prendre une opinion première du prisonnier, et des soins plus ou moins surveillans qu'il est nécessaire d'en avoir.

Le travail qui lui est donné est proportionné à ses forces et à sa capacité. Il y a dans la maison des métiers de tisserands, des établis et des outils de menuisiers, de tailleurs, des ateliers pour une manufacture de cloux, susceptible d'employer un grand nombre de personnes et d'un grand profit pour la maison. Les détenus de ces professions peuvent s'y livrer. Les autres sont employés à scier du marbre, à le polir, à faire des copeaux de bois de cèdre, à broyer du plâtre de Paris, à carder de la laine, à battre du chanvre. Les plus faibles, les plus maladroits, épluchent de la laine, du crain et de l'étoupe. Chacun est payé à raison de son travail. Le marché est fait entre le concierge et les différens entrepreneurs de

la ville pour chaque sorte d'ouvrage et en présence du détenu. Celui-ci doit payer sa nourriture, sa part de l'entretien de la maison, de la location et entretien des outils. Ce prix, qui suit nécessairement celui des denrées, est fixé par les inspecteurs quatre fois l'année. L'homme le plus vieux, ne travaillant qu'à éplucher des étoupes, peut gagner vingt-un ou vingt-deux pences (environ onze sols). Il y a des hommes qui gagnent plus d'un dollar par jour.

Indépendamment de la pension que le travail des détenus doit payer, la loi les condamne à rembourser les frais de leur procès, et l'amende qui est toujours prononcée. Ils obtiennent communément la remise de la partie de cette amende qui doit être versée dans le trésor de l'État; mais ils sont strictement tenus de payer celle en restitution d'effets qu'ils auraient volés et les frais du procès. Le comté leur fait l'avance des sommes nécessaires pour ce dernier objet; il est remboursé sur le produit de leur travail, s'il ne l'est par leurs familles ou leurs amis.

Les femmes sont employées à filer, à coudre, à peigner du chanvre, à blanchir pour la maison. Leur travail n'est pas aussi productif que celui des hommes; mais il l'est assez pour payer les sept pences par jour, somme fixée

pour leur pension, et pour leur valoir au-delà, si elles s'occupent tout le jour. Ne travaillant point à des ouvrages de force, leur nourriture est moins considérable que celle des hommes.

Le geolier n'est point ici, comme il l'est trop ailleurs, un exacteur qui met à contribution la faiblesse, la captivité, la misère même des prisonniers. Point de *bien venue*, point de rétribution pour les faveurs particulières, point d'argent à payer en sortant.

Aucun prisonnier n'est mis aux fers; les coups, les mauvais traitemens, les menaces, sont interdits à ceux qui les approchent. Tout le régime de la maison de répression tend à en faire une maison d'amélioration. La place de geolier ne répugne donc à la délicatesse d'aucun honnête homme. Les appointemens en sont très-bons, et les gages des sous-ordres suffisent pour les faire vivre convenablement; la surveillance journalière des inspecteurs ajoute un degré de certitude à l'intégrité des subalternes, et il en résulte, non-seulement l'absence de toute exaction envers les prisonniers, mais même l'évidence qu'il n'en peut pas exister.

Chaque prisonnier a un petit livre sur lequel on écrit le marché fait en sa présence par l'entrepreneur étranger pour le prix de son

travail, et les gains qu'il fait en conséquence. Les dettes du détenu pour la poursuite de son procès, pour les amendes auxquelles il a été condamné, pour les outils qu'il peut casser, pour ses vêtemens, enfin pour sa pension, sont aussi journellement inscrites sur ce livre, qui est arrêté tous les trois mois en présence des inspecteurs. Le prix du travail des prisonniers est le même qu'il faudrait donner à tout autre ouvrier du même genre. Ce prix est connu; l'inspecteur peut donc en vérifier l'exactitude avec facilité.

Les inspecteurs, choisis parmi les citoyens riches et estimés, sont au nombre de douze. Le remplacement de six a lieu tous les six mois, et l'élection est faite par les inspecteurs eux-mêmes. Cette élection si fréquente a pour principal objet de ne pas fatiguer trop long-temps les mêmes citoyens par les soins pénibles que ces fonctions exigent. S'ils y consentent, ils peuvent être continués. La plupart d'entre eux sont Quakers. Ils s'assemblent chaque semaine, et deux, sous le titre d'inspecteurs-visiteurs, sont principalement chargés de faire la visite des prisons plusieurs fois dans huit jours.

Quant à la nourriture, le geolier en fait l'achat sous les yeux des inspecteurs. Les quantités sont fixées pour chacun, pesées devant le

cuisinier, qui lui-même est un détenu, et qui est payé pour sa peine sur la somme dont chacun contribue par jour pour la pension. A ces moyens de précaution et d'inspection continuelles, et d'appointemens suffisans du geolier, qui préviennent toute fraude de sa part, se joint plus puissamment encore le moyen d'opinion. L'humanité, la sévère exactitude des inspecteurs est si grande, leur volonté si manifeste, leurs soins si continuels pour que la justice soit la règle constante de conduite envers les prisonniers, que les voler paraîtrait aux hommes qui les approchent un manque de confiance plus répréhensible, un crime plus grand que tout autre vol.

Les chambres où couchent les prisonniers sont au premier étage; elles contiennent dix à douze lits garnis de matelas, de draps et de couvertures : chacun a le sien. La chambre d'ailleurs est bien aérée, bien éclairée, de manière toutefois à prévenir toute communication avec l'intérieur. A la pointe du jour, ils en sortent pour n'y rentrer qu'à la nuit close. Alors ils y sont renfermés sans lumière. Dans les grands froids on leur donne quelques bûches. Le bâtiment étant voûté, ils ne peuvent y mettre le feu. S'ils tentaient de brûler leurs lits, ils s'exposeraient eux-mêmes à être

étouffés par la fumée, et ceux qui en échapperaient auraient encore à payer le dégât.

Le matin, avant de commencer le travail, les détenus sont obligés de se laver les mains et le visage; en été, ils se baignent deux fois par mois dans un bassin creusé au milieu de la cour pour cet usage. Ils sont rasés régulièrement deux fois par semaine, et les frais du barbier, qui est aussi un détenu, sont une partie de l'emploi des quinze pences prélevés par jour sur leur travail. Ils changent de linge deux fois par semaine.

Les ateliers pour les gros ouvrages sont dans la cour; ceux pour les ouvrages moins grossiers sont dans les chambres sur le même étage que celles où ils couchent, mais dans un autre corps de logis. Les ouvriers n'y sont pas renfermés; ils y travaillent sous leur surveillance réciproque. Ils ne sont guère plus de cinq ou six dans chacune de ces sortes de boutiques.

Les porte-clefs, qui sont au nombre de quatre pour toute la maison, doivent être constamment dans les cours, dans les corridors, parmi les prisonniers.

Toute espèce de conversation suivie est interdite entre eux : ils ont seulement la liberté de se parler pour les besoins mutuels qu'ils

peuvent avoir l'un de l'autre dans leurs ouvrages, et sans jamais s'appeler en élevant la voix. Il leur est défendu de parler des causes de leur détention, de se les reprocher mutuellement. A table, le même genre de silence leur est prescrit. Leur déjeûner et leur souper sont un *pudding* de farine de maïs et de mélasse ; à dîner, une demi-livre de viande, des légumes, une demi-livre de pain. Leur boisson est de l'eau ; jamais, dans aucune circonstance, ils ne boivent de liqueurs fermentées, pas même de la petite bière ; l'entrée en est proscrite dans la maison, et cette proscription est religieusement observée ; elle serait, pour le prisonnier, une irritation qui enflammerait son sang, qui empêcherait l'effet du régime tempérant par lequel on s'efforce de l'adoucir. Il trouve sa force dans la nourriture substantielle qu'il prend, et qui, par le même principe, doit être bornée au juste nécessaire.

Si le prisonnier contrevient à la règle de la maison, il en est averti une première fois par l'inspecteur, le geolier ou le porte-clefs ; s'il recommence, il est envoyé au *solitary confinement*. Ce confinement solitaire est une punition pour les prisonniers que le geolier peut ordonner, mais dont il est obligé de rendre sur-le-champ compte à l'inspecteur.

Le paresseux qui ne travaille pas est mis au *solitary confinement*, et cette peine, extrêmement sévère, est un temps qu'il faudra encore racheter par le travail, car les frais de la pension courent toujours. Au reste, c'est le seul moyen de punition qu'il y ait dans cette prison.

Les quatre porte-clefs sont toute la nuit de service : deux sont dans la salle des inspecteurs, deux dans l'intérieur de la prison : ceux-ci se promènent continuellement dans les corridors. Au moindre bruit extraordinaire, ils éveillent le geolier et se rassemblent ; le geolier entre dans la chambre d'où vient le bruit, et même dans les terribles cellules de ceux qui en sont coupables. Ces cas sont extrêmement rares. Il n'arrive peut-être pas quatre fois l'an que des prisonniers soient punis.

Les geoliers, les porte-clefs sont sans armes, sans chiens ; il leur est défendu même de porter une baguette, car ils pourraient, dans un moment d'impatience, en frapper un prisonnier ; et le système de calme et de justice exacte, dont on espère tant de bien, en serait dérangé. Le porte-clefs qui s'enivrerait, qui traiterait deux fois un prisonnier avec dureté, perdrait sa place.

Les inspecteurs causent avec les détenus d'un ton de douceur, cherchent à les apprécier,

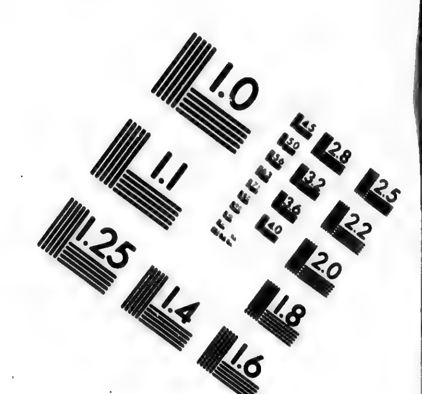
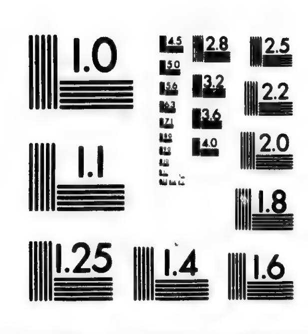


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

les exhortent, les consolent, leur donnent courage, cherchent à les réconcilier avec eux-mêmes. Ces conversations ne sont pas fréquentes : elles auraient alors moins d'effet.

Le traitement pour les femmes condamnées est le même. Elles sont dans une aile du bâtiment, séparées des hommes : elles y sont détenues toutes ensemble et pour causes différentes ; ce que l'on n'accorde pas aux hommes. On suppose que les bonnes femmes améliorent plus les mauvaises que les mauvaises ne détériorent les bonnes ; et cela est vrai, ajoute M de Liancourt, parce que, dans leur sexe, la pudeur, une honnête honte ont toujours une sorte de puissance que les hommes une fois pervertis ne connaissent pas.

Le blanchissage est le seul travail qu'elles fassent dans leur cour, dont cependant elles ont l'usage à volonté. Le nombre des prisonnières condamnées se borne ordinairement à cinq ou six. La rigidité du silence est moins exigée d'elles ; elles sont moins surveillées que les hommes, parce qu'elles sont moins nombreuses et que leur enceinte est toujours fermée sous clef. L'une d'entre elles fait la cuisine ; elles s'entre-aident dans leurs maladies ; mais les maladies sont rares.

A moins de maladies contagieuses, les pri-

sonniers, hommes et femmes, restent dans leurs chambres; si la contagion est à craindre, on les met dans une chambre à part.

Le dimanche, les prisonniers assistent à un sermon et à une lecture faite par un pasteur que son zèle y amène, n'importe à quelle secte il appartient. La liberté de religion est entière dans la prison, ainsi que dans le reste de la Pensylvanie; cependant, comme presque tous les habitans de l'Etat sont chrétiens, la lecture est la Bible. Les sermons ont presque toujours pour sujet un point de morale appliqué, autant qu'il est possible, à la situation de ceux devant qui ils sont prêchés. Tous les détenus, de quelque classe et de quelque sexe qu'ils soient, y sont amenés, excepté ceux qui sont condamnés au *confinement solitaire.* Aucune des classes ne se mêle à une autre. Le soir pareil sermon. On donne des livres à ceux qui en desirent, et ils sont d'espèce à leur rappeler leurs devoirs.

Les prisons et leur régime sont sous la surveillance du maire et des juges nommés pour en approuver le réglement. Ce comité doit visiter la prison une fois chaque quartier: elle doit l'être aussi par le gouverneur de l'Etat, par les juges de toutes les cours de la ville et du comté, enfin par les grands-jurés.

Les inspecteurs ont la faculté de présenter au gouvernement des pétitions pour obtenir la grâce d'un prisonnier, et ils en usent quand ils se croient assurés de l'amendement du détenu, qu'il a amassé quelque argent par son travail, ou qu'il a dans sa famille des moyens de subsister.

Le gouverneur ne refuse jamais la grâce à la demande des inspecteurs ; le meurtrier même peut espérer de l'obtenir, mais jamais sans que sa pétition ne soit signée des parens et des amis de la victime de son crime. Les inspecteurs usent peu de cette faculté ; mais enfin chacun des détenus sait qu'il peut en faire usage, et son cœur, animé par l'espoir, voit un intérêt à devenir meilleur.

Quel triomphe pour l'humanité, si les infortunés détenus dans les prisons, en Europe, y jouissaient d'un sort aussi heureux ! Quelle est leur affreuse destinée, même avant d'être déclarés coupables ? d'horribles cachots, du pain noir, l'abandon, des larmes et le désespoir.

XIV. *La Louisiane.*

Les provinces dont nous allons parler maintenant, nouvellement dépendantes des Etats-Unis, sont encore loin de goûter le bonheur

et l'aisance des habitans de l'Amérique septentrionale. Elles faisaient autrefois partie de la Floride, et appartinrent long-temps aux Espagnols. Charles IV les céda à la France, et l'empereur Buonaparte jugea à propos de les vendre aux Etats-Unis d'Amérique, moyennant la somme de quatre-vingt millions de francs.

Des terrains immenses n'y sont que des déserts, et la faible population n'y pourra de long-temps peut-être faire fleurir l'agriculture et les arts. La haute et la basse Louisiane ne comptent qu'environ 65,000 habitans, non compris les sauvages qui errent dans cette vaste contrée. Ce pays immense est borné au midi par le golfe du Mexique, au levant par la Caroline, à l'ouest par le Nouveau-Mexique, au nord par le Canada. Il peut avoir deux cents lieues de largeur, entre les établissemens anglais à l'est, et ceux des Espagnols au couchant : sa longueur n'est pas déterminée, mais elle est très-considérable. Cette partie du monde est si étendue, que l'on n'a pas encore pu parvenir à en connaître toutes les nations, ainsi que ses limites. Ce fut en 1717 que les Français commencèrent à bâtir la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane : elle fut nommée de la sorte en l'honneur de Philippe d'Orléans, régent de France. Elle est sur la rive orientale du Missis-

sipi; une partie des maisons est en bois et l'autre en briques. Le climat de cette ville est comparable à celui des îles d'Hières : c'est presque un printemps perpétuel. La basse Louisiane, qui correspond à la latitude des terres de la Barbarie, n'est pas plus chaude que les provinces méridionales de la France; et celles qui passent le trente-cinquième degré de latitude nord sont au degré de chaleur de nos provinces septentrionales. Les forêts qui couvrent ce pays, les rivières qui l'arrosent, les vents dont rien n'interrompt le cours dans une longue suite de terres du nord au sud, suffisent pour expliquer un tel phénomène.

L'été commence, à la Louisiane, au mois de mars, et dure jusqu'au mois de septembre. Alors les chaleurs deviennent excessives, et les orages sont très-fréquens; le tonnerre y est d'autant plus effrayant, que le pays n'étant composé que de bois, de collines et de bas-fonds, les éclats répétés par les échos semblent être continuels. Une autre incommodité de cette saison, sont les coups de soleil vifs et ardens auxquels on est fréquemment exposé.

Le pays des Illinois, situé sur les deux rives du Mississipi, à quatre cents lieues de la mer, s'étend dans un espace de soixante-quinze à

quatre-vingts lieues. Il est peu de contrées sur la terre qui aient été plus favorisées de la nature. Sa situation importante au centre du continent, ses communications non moins importantes avec le golfe du Mexique, les grands lacs, le Missouri, etc., la fertilité du sol, les prairies naturelles dont il est entrecoupé, la beauté des forêts, les rivages élevés du fleuve, un climat doux et salubre, à l'abri des rigueurs de l'hiver, tels sont les principaux avantages dont jouit ce beau pays. La rivière des Illinois semble arroser une suite de jardins. On ne voit sur ses bords que d'immenses prairies semées de petits bosquets qui paraissent y avoir été plantés à la main. Les herbes y sont si hautes qu'on s'y perd; mais on rencontre par-tout des sentiers aussi battus qu'ils le pourraient être dans les pays les plus fréquentés; cependant il n'y passe que des bœufs, et, de temps en temps, des troupeaux de cerfs et de chevreuils. Aussi, de toutes les nations de la Louisiane, il n'y en a point qui vive dans une si grande abondance de toutes choses. Leurs rivières sont couvertes de cygnes, d'outardes, d'oyes, de canards et de sarcelles. A peine fait-on une lieue sans trouver une quantité prodigieuse de coqs-d'inde qui vont par troupes. Ils sont plus gros que ceux de

France, et il y en a qui pèsent jusqu'à trente livres. Ils ont au cou une espèce de barbe de crin, longue environ d'un demi-pied.

Le terroir est fertile; toute espèce de légumes y réussirait presque aussi bien qu'en France si on les cultivait avec le même soin. Le maïs ou blé de Turquie y croît à merveille. C'est la nourriture des animaux domestiques, des esclaves, et de la plupart des naturels du pays, qui en mangent par régal.

Le fleuve Mississipi, nommé fleuve *Saint-Louis* par les Français, est une des plus grandes rivières du monde, puisqu'elle arrose plus de huit cents lieues de pays connus. Son nom, en langue illinoise, signifie *grand fleuve*. Ses eaux pures et délicieuses coulent, quarante lieues vers la Nouvelle-Orléans, au milieu de nombre d'habitations qui forment un spectacle ravissant sur ses deux rives, où l'on jouit abondamment des plaisirs de la chasse et de la pêche, et de toutes les délices de la vie. Son eau est si salubre et si bonne à boire (1), que M. Lenormant de Mési, lorsqu'il était intendant de la marine à Rochefort, après avoir commandé à la Louisiane, s'en faisait servir à

(1) Un autre voyageur prétend que c'est celle du Missouri.

sa table. Tous les bords de ce fleuve ne sont point agréables. Quand on arrive dans un lieu nommé les *Ecorres*, ces rivages sont escarpés comme un mur de plus de trois cents pieds de haut. Mais son cours, ordinairement fort tranquille, dans un canal jamais tortueux, est semé de beaucoup d'îles, et comme elles sont couvertes d'arbres, elles offrent un point de vue délicieux. Dans sa moindre largeur, ce fleuve a au moins une demi-lieue, et sa profondeur le rend par-tout navigable. Plusieurs rivières lui apportent le tribut de leurs eaux ; mais le Missouri, qui doit être aussi compté dans le nombre des grands fleuves, soit par la longueur de son cours, soit par sa largeur, lui fournit plus d'eau que toutes les autres rivières ensemble.

On trouve à la Louisiane les mêmes fruits et les mêmes légumes qu'en Europe, avec une infinité d'autres qui lui sont inconnus. Une des plantes qui viennent le mieux dans ce pays, et dont les habitans font le plus d'usage, est une espèce de pommes de terre que l'on appelle *patate*. Il s'en trouve de la grosseur de la jambe et longues d'un demi-pied. Quelques-unes pèsent plus de huit livres.

Ce n'est qu'en 1752 qu'un colon français fit venir de Saint-Domingue des cannes à

sucre pour en faire des plantations. Plusieurs de nos jeunes lecteurs pouvant ignorer comment le sucre est produit, et comment il se manipule, nous croyons qu'il sera utile d'en dire ici quelque chose. Le sucre vient du jus d'un roseau ou canne qu'on plante de bouture ; le plan vient haut et gros, à proportion que la terre est grasse. Les cannes ont des nœuds de distance en distance ; quand elles sont mûres, ce qui se connaît aisément lorsqu'elles jaunissent, on les coupe avec une serpe au-dessus du premier nœud, qui est sans suc ; on ôte les feuilles qui croissent de chaque côté ; on en fait des fagots ou faisceaux ; ensuite on les porte au moulin pour y être écrasées entre deux rouleaux de bois garnis d'acier. Un nègre passe la canne entre les deux cylindres ou rouleaux qui la pressent entre celui du milieu, de façon que tout le suc s'en exprime ; il est reçu dans une grande cuve ; de là il passe, par le moyen d'un tuyau de plomb, dans un réservoir qui le conduit à l'endroit où sont les fourneaux destinés à faire bouillir la liqueur dans d'énormes chaudières. Quand la liqueur est assez raffinée, on la transvase dans une autre chaudière; on a soin de la remuer continuellement et de la faire toujours bouillir jusqu'à ce qu'elle ait pris une forte consistance ; et

lorsque le sucre a acquis sa première perfection, on le met dans des formes de terre cuite pour le faire blanchir; il acquiert le second degré en mettant sur l'ouverture de la terre glaise qui empêche que l'air n'agisse trop sur le sucre et ne le durcisse avant qu'il soit raffiné par la séparation des sirops ou mélasses. C'est avec l'écume du sucre que l'on fait le *taffia.* Cette liqueur se fait comme en France l'eau-de-vie: on la passe à l'alambic. Les Européens, en Amérique, la préfèrent à l'eau-de-vie pour la guérison des plaies. C'est aussi avec quoi on fait le *rhum.*

De tous les animaux terrestres qui vivent dans ces contrées, l'ours est regardé comme un des plus utiles, à cause de la quantité d'huile qu'on retire de sa graisse. Un seul de ces animaux fournit quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile. Elle est très-bonne, très-saine, sans aucun mauvais goût, et peut également servir aux ragoûts, pour la friture et dans la salade. Elle ne se fige guère que dans les grands froids; elle est alors d'une blancheur à éblouir, et on la mange sur le pain en guise de beurre.

Au lieu de cavernes, ce sont des creux d'arbres que les ours choisissent à la Louisiane pour retraite; et ces demeures sont quelque-

fois élevées de terre de plus de trente pieds. A la fin de mars, les femelles de ces animaux font leurs petits; et c'est le temps que choisissent les Indiens pour les attraper. Pour les découvrir, ils parcourent les bois, examinant si sur l'écorce des arbres ils remarqueront l'empreinte de leurs griffes. Ils ne se contentent pas de cet indice, et pour s'en assurer davantage, ils contrefont le cri des jeunes ours, qui est celui d'un petit enfant. La mère entendant pleurer au-dessous d'elle, et croyant qu'un de ses oursins s'est laissé tomber, met la tête hors de son trou, et se décèle ainsi d'elle-même. Alors les sauvages, pour la déloger, grimpent sur l'arbre le plus voisin, se mettent à califourchon sur une branche, à la hauteur du trou; et avec une grande canne au bout de laquelle est attachée une mèche enflammée, ils mettent le feu à la paille et aux feuilles sèches qui servent de lit à l'animal. La bête, effrayée, prend le parti de déménager. Elle le fait à reculons, montrant de temps en temps les dents à ses ennemis qui l'attendent sous l'arbre. Ils ne lui donnent pas le temps de descendre; car dès qu'elle est à leur portée, ils l'assomment ou lui tirent un coup de fusil. Les petits, voulant imiter leur mère, descendent après elle; mais à peine ils approchent de terre, qu'on leur

passe une corde au cou, et qu'on les prend pour les apprivoiser.

Les indigènes de la Louisiane ont aussi une façon particulière de tuer les chevreuils. Ils se munissent d'une tête de cet animal à laquelle la peau tient encore. Sitôt que le chasseur aperçoit le gibier, il se cache de buisson en buisson, jusqu'à ce qu'il soit assez près de la bête pour la tirer. Mais s'il la voit secouer la tête, ce qui marque qu'elle va courir plus loin, il contrefait son cri et l'attire auprès de lui. Il présente alors la tête qu'il tient en sa main, et lui fait faire le mouvement d'un chevreuil qui broute, et qui regarde d'un côté et d'autre. Pendant ce temps-là, il demeure toujours caché derrière les buissons jusqu'à ce que l'animal se soit approché à la portée du fusil; et pour peu que le chasseur le voie en flanc, il le tire au défaut de l'épaule, ou bien quelquefois il le saisit par une patte.

Les animaux les plus singuliers de la Louisiane sont des grenouilles grosses comme des cabris, dont les yeux sont aussi gros que ceux d'un bœuf, et le croassement aussi fort que celui d'un taureau.

En l'année 1720, les Espagnols entreprirent de former des établissemens à l'ouest du Missisipi. L'envie d'éloigner tous les naturels du

Nouveau-Mexique, dont les entreprises et l'esprit inquiet leur donnaient de l'ombrage et pouvaient leur devenir préjudiciables un jour, leur fit former le projet d'établir une colonie puissante bien au-delà du terrain où ils avaient jusqu'alors arrêté leurs limites. La troupe nombreuse qui devait la composer partit de Santa-Fé avec tout ce qu'il fallait pour faire un établissement solide, et prit sa route du côté des Osages, nation indienne à laquelle on voulait se joindre pour exterminer une peuplade voisine dont on se proposait de prendre la place. Mais les Espagnols se trompèrent de route, et s'adressèrent précisément à la nation dont ils avaient conjuré la ruine. Le chef des Missouris, instruit par leur méprise du danger que sa nation avait couru, fut assez habile pour dissimuler et promettre son secours : il ne demanda que deux jours pour rassembler ses guerriers. Il les rassembla en effet; et, amusant les Espagnols par des fêtes et des danses, il les surprit endormis et massacra toute la troupe, jusqu'aux femmes et aux enfans. L'aumônier, qui était un moine jacobin, échappa seul à ce massacre, et ne dut son salut qu'à la singularité de son vêtement, qui fit sans doute croire à ces sauvages qu'il n'était pas de la nation de leurs ennemis.

XV. *Mœurs et Coutumes des Indiens de l'Amérique septentrionale.*

La plus considérable des nations indigènes de la Louisiane était celle des Natchès. Son chef, nommé *le Grand-Soleil*, parce qu'il portait l'image de cet astre gravé sur la poitrine, était l'un des plus singuliers despotes qui aient paru dans le monde ; sa femme avait une autorité égale à la sienne, et il suffisait que quelqu'un eût le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre de ses maîtres, pour que sa mort pût être décidée par ces seuls mots : « Qu'on » me défasse de ce chien. » Cinq cents petits princes ou chefs portaient le nom de *Soleil*, et se glorifiaient d'être parens ou alliés du chef principal ou cacique. Le souverain despote en mourant se faisait accompagner au tombeau par ses femmes et par plusieurs de ses sujets, qui étaient obligés de perdre la vie à ses derniers momens (on les étranglait). Les femmes qui devaient périr alors s'y préparaient quelquefois dix ans d'avance, pour mériter cette grâce, et il fallait que celles à qui elle était accordée filassent elles-mêmes la corde qui devait être l'instrument de leur mort. Ce qui contribua beaucoup à l'extinction de cette na-

tion, c'est que les petits Soleils avaient soin de prescrire à leur égard la même coutume; la loi obligeait aussi à mourir tout Natchès qui avait épousé une fille du sang des Soleils lorsque celle-ci était expirée.

Il paraît que la religion de toutes ces diverses peuplades est de croire au grand esprit (Dieu), qu'ils adorent sous la forme d'un serpent ou d'un crocodile, et auquel ils rendent un culte. Les figures bizarres, objets de leur respect et de leur vénération, sont appelées *Manitou*. Ils craignent le Diable, qu'ils appellent *Esprit mauvais*. Ils adorent aussi le soleil et la lune. Quand il tonne, ils s'imaginent que c'est le maître de la vie qui leur parle en colère.

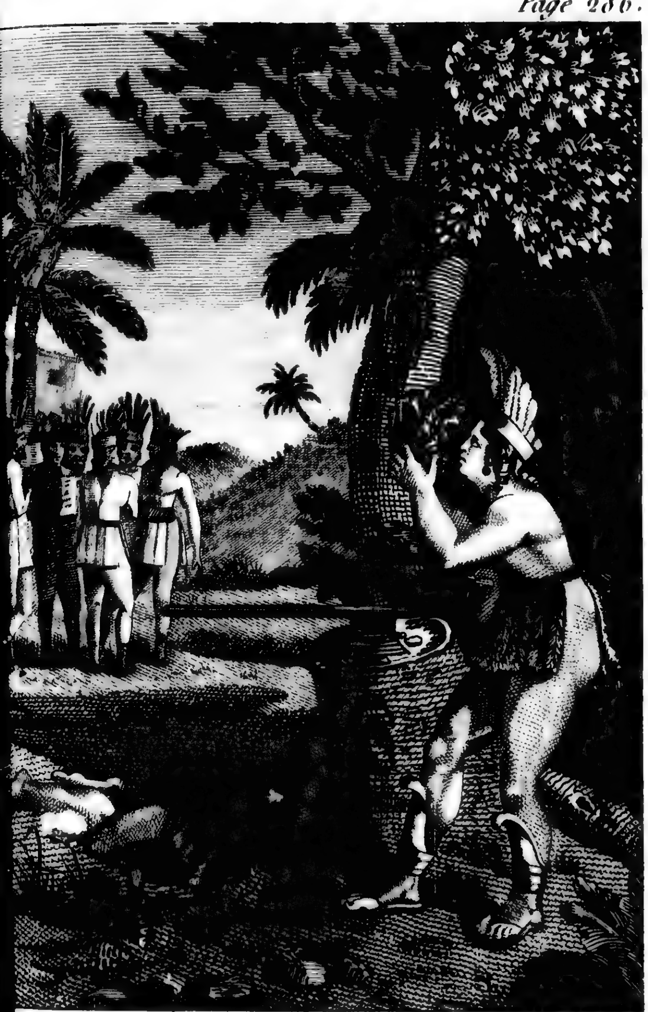
Lorsqu'ils meurent, on les enterre assis, parce qu'ils disent que l'homme par sa nature ayant le visage tourné vers le ciel, doit toujours rester dans une attitude convenable à sa dignité.

Ceux que nous appelons *sauvages* ou *barbares*, le sont bien moins que certains Européens fiers de leurs lumières, et laissent souvent éclater des sentimens remplis de délicatesse et d'honneur. En voici un exemple frappant. Un Chactas parlait un jour fort mal des Français, et disait que les Indiens voisins de

sa nation étaient leurs chiens, c'est-à-dire leurs esclaves. Un de ceux-ci, indigné de ces injures, le tua et se retira à la Nouvelle-Orléans. La nation des Chactas voulut en tirer vengeance, et envoya des députés au gouverneur pour réclamer le coupable. Elle refusa tous les présens qu'on lui offrit pour assoupir cette affaire, et menaça de brûler le village de l'assassin si on refusait de le lui livrer. On fut donc obligé de le remettre entre leurs mains. Un officier français se chargea de cette triste commission, et le meurtrier fut conduit près de l'endroit où le crime venait d'être commis. Les Chactas assemblés reçurent leur victime en présence de la peuplade outragée, qui s'était rendue au même lieu. Le coupable d'un crime bien excusable aux yeux des Français, harangua debout, suivant l'usage de ces peuples, et dit : « Je suis un homme (c'est-à-dire je ne crains point la mort) ; mais je plains le sort d'une femme et de quatre enfans que je laisse après moi dans un âge fort tendre ; je plains mon père et ma mère, qui sont vieux, et que je faisais subsister par ma chasse. Je les recommande aux Français, puisque c'est pour avoir pris leur parti que je suis sacrifié. » A peine eût-il achevé ce discours, que son père, qui était présent, se leva, s'avança au milieu

de l'assemblée des deux nations et parla en ces termes : « C'est avec justice que mon fils meurt, puisqu'il s'est rendu coupable d'un meurtre; mais étant jeune et vigoureux, il est plus capable que moi de nourrir sa femme, sa mère et quatre jeunes enfans. Il faut donc qu'il reste sur la terre pour en prendre soin. Quant à moi, qui suis sur la fin de ma carrière, j'ai vécu assez; je souhaite même que mon fils parvienne à mon âge pour élever mes petits-enfans. Je ne suis plus bon à rien; quelques années de plus ou de moins me sont indifférentes. J'ai vécu en homme, je veux mourir de même; c'est pourquoi je vais prendre sa place. » En entendant ces paroles, qui exprimaient l'amour paternel d'une manière aussi forte que touchante, sa femme, son fils, sa belle-fille et ses petits enfans fondaient en larmes autour de ce tendre et courageux vieillard. Il les embrassa pour la dernière fois, et prenant ses petits enfans dans ses bras, il les présenta aux Français et les leur recommanda. Il s'avança ensuite vers les parens du mort et leur offrit sa tête : elle fut acceptée. Ces sortes d'échanges sont ordinaires chez les sauvages; il n'est pas nécessaire que le coupable soit sacrifié ; il suffit que ce soit un de ses parens ou même un homme de sa nation. Le vieillard s'étendit

Page 286.



Maria Mion sculp.

Dévouement de l'amour paternel.

sur u
d'un
mort.
lui-m
sant,
ta m
pays
tèrent
qu'au
roïqu
tête,
portèr
lage.

La
crivai
patern
orateu
virat,
lement
ne pou
de la
vint se
soldats
le fils
gner le
plus ba
rir ens

Chez

sur un tronc d'arbre, et on lui abattit la tête d'un coup de hache. Tout fut assoupi par cette mort. Le jeune homme fut contraint de livrer lui-même la tête de son père; et en la ramassant, il lui adressa ces mots : « Pardonne-moi ta mort, et souviens-toi de ton fils dans le pays des âmes. » Tous les Français qui assistèrent à cette tragédie furent attendris jusqu'aux larmes, en admirant le sacrifice héroïque du vieillard. Les Chactas prirent la tête, la mirent au bout d'une perche, et l'emportèrent comme en triomphe dans leur village.

La vertu de ce vénérable vieillard, dit l'écrivain dont nous empruntons ce trait d'amour paternel, est comparable à celle de ce célèbre orateur romain qui, dans le temps du Triumvirat, fut caché par son fils. Celui-ci était cruellement tourmenté pour décéler son père, qui, ne pouvant plus supporter qu'on fît souffrir de la sorte un fils si tendre et si vertueux, vint se présenter aux meurtriers, et pria les soldats de le tuer et de sauver la vie à son fils : le fils les conjura de le faire mourir et d'épargner les jours de son père; mais les soldats, plus barbares que les sauvages, les firent mourir ensemble.

Chez les Chactas, les mères n'ont pas la li-

berté de corriger leurs enfans ; elles n'ont d'autorité que sur les filles. Si elles s'avisaient de battre un garçon, elles recevraient de vives réprimandes et seraient battues à leur tour. Mais si l'enfant leur manque, elles le mènent chez un vieillard qui, pour le punir, lui jette de l'eau au visage.

Les Sauvages ont le plus grand respect pour leurs vieillards ; ils les chargent de terminer toutes les affaires importantes ; ils décident de la guerre et de la paix.

Les Indiens joignent à beaucoup d'esprit naturel une grande simplicité, effet de leur peu de connaissance. Un officier français qui se trouvait chez les Missouris, et qui savait la langue de cette nation, entendit qu'on voulait lui enlever la chevelure (1) ; comme il portait perruque, il l'arracha de dessus sa tête, et la jeta par terre, en disant au chef des Missouris : « Tu veux donc ma chevelure ? ramasse-la si tu l'oses. » Leur étonnement ne peut s'exprimer ; ils demeurèrent pétrifiés : le Français s'était fait raser la veille. Il ajoute qu'ils avaient d'autant plus de tort de songer à lui faire du

(1) Les Sauvages enlèvent la peau du crâne avec la chevelure, et se font un trophée de ces horribles dépouilles.

mal, que, s'il voulait, il ferait brûler et mettrait à sec leurs lacs et leurs rivières, et embraserait leurs forêts. Pour les en convaincre, il se fit apporter une écuelle pleine d'eau-de-vie, et y mit le feu avec une allumette. Les sauvages, qui ne connaissaient point encore cette liqueur, furent étonnés. En même temps il tira de sa poche un verre ardent qu'il présenta au soleil, et enflamma un morceau de bois sec. Ces peuples ne doutèrent plus que cet officier n'eût le pouvoir de tarir les lacs et de consumer les forêts. Ils le comblèrent de présens, et le renvoyèrent avec une bonne escorte.

Un autre militaire apprenant qu'une nation indienne tramait de mauvais desseins contre sa personne, les désarma par cette ruse : il se mit un miroir sur la poitrine pour prouver à ces sauvages qui venaient s'y regarder, qu'il les portait dans son cœur.

Quand les Missouris commencèrent à faire usage de la poudre à canon, ils la prirent pour de la graine, et demandèrent à celui qui leur en avait vendu pour des fourrures comment elle croissait en Europe. Le Français leur fit croire qu'on la semait en terre, et qu'on en faisait des récoltes comme du millet. Par cette ruse il se défit de toute sa poudre, et reçut en

échanger des pelleteries. Les Missouris furent bien contens de cette découverte, et ne manquèrent pas de semer leur poudre. Ils allaient de temps en temps voir si elle levait, et avaient soin d'y mettre des gardes, pour empêcher les animaux de ravager le champ et ruiner la moisson. Ils reconnurent enfin la tromperie, et cherchèrent l'occasion de s'en venger : elle ne tarda pas à se présenter. Un autre Français vint quelque temps après exposer chez eux d'autres marchandises; ils apprirent qu'il était l'associé de celui qui les avait attrapés; ils dissimulèrent le tour qui leur avait été joué, et lui prêtèrent même la cabane publique, où il étala tous ses ballots. Ils y entrèrent en tumulte, et emportèrent tous les effets dont ils purent s'emparer. Le marchand se récria contre un pareil procédé; il s'en plaignit au grand chef, qui lui répondit d'un air grave qu'il lui ferait rendre justice, mais qu'il fallait pour cela attendre la récolte de la poudre que son peuple avait semée par le conseil du marchand français.

Parmi ces peuples la bravoure est extrêmement considérée; les guerriers sont les premiers de la nation. Ceux qui lâchent le pied ou désertent dans une action où il s'agit de l'honneur et de la défense de la patrie, ne sont point punis,

mais déshonorés et méprisés des femmes mêmes. Les filles les plus laides les refusent pour maris; et s'il arrivait que quelqu'une d'elles en voulût épouser, les parens s'y opposeraient, de peur d'avoir dans leur famille des hommes sans cœur et inutiles à la patrie. Ces sortes de gens sont obligés de laisser croître leurs cheveux et de porter une petite jupe comme les femmes, jusqu'à ce que, par une action d'éclat, ils aient réparé leur honneur.

Indépendamment de l'arc et des flèches, le sauvage est armé du *tomahawk* ou casse-tête : c'est un instrument ressemblant à une petite hache, faite d'une pierre tranchante, avec laquelle les sauvages cassent la tête de leurs ennemis, et sur le manche ils inscrivent, par quelques signes, les victoires qu'ils ont remportées.

Le calumet (1) de paix est un tuyau de canne de roseau, long au moins d'un pied et demi, et de trois pieds au plus, garni de la peau du cou d'un canard branchu, dont le plumage, de diverses couleurs, est très-beau, et à l'extrémité duquel est une pipe de marbre blanc, rouge ou noir. A cette même extrémité est attaché une espèce d'éventail en forme de quart de cercle,

---

(1) On prétend que c'est un mot normand qui signifie *chalumeau*.

fait de plumes d'aigle blanc, qui est, parmi les sauvages, le symbole de la paix et de l'amitié ; au bout de chaque plume est une houppe de poil teint en rouge éclatant : l'autre extrémité du tuyau est nu pour pouvoir fumer. On peut aller par-tout, sans crainte, avec ce calumet, n'y ayant rien de plus sacré parmi ces peuples. Quand il s'agit d'alliance, il est porté en cérémonie par des députés et des guerriers, qui arrivent en sautant et en dansant. L'usage est de fumer dans le calumet quand on l'accepte ; et il est peut-être sans exemple qu'on ait jamais violé l'engagement que l'on a pris par cette acceptation.

Le calumet de guerre est de la même matière et de la même figure que le calumet de paix, à l'exception des plumes, qui sont celles d'un oiseau aquatique appelé *Flamant*. Le tuyau de ce calumet est toujours noir.

Les guerriers se peignent de couleurs bigarrées lorsqu'ils se mettent en campagne, pour intimider leurs ennemis. Les jeunes-gens adoptent cet usage pour couvrir un air de jeunesse qui les ferait moins estimer des vieux guerriers. Ils le font aussi pour se rendre plus beaux ; mais alors leurs couleurs sont plus vives et plus variées. Quand ils ont fait à la guerre quelque grande action, tué des enne-

mis, enlevé des chevelures, ils se font imprégner sur la peau des figures bizârres, à une cuisse, au bras, ou bien sur la poitrine, telles qu'une tête monstrueuse, un serpent, etc. Cette opération douloureuse se fait de la manière suivante : ils attachent sur un bois plat six aiguilles, trois à trois, bien serrées, en sorte que la pointe ne passe pas d'une ligne. Ils tracent le dessin de la figure avec un charbon en braise, et ensuite ils piquent la peau, et frottent l'endroit avec de la poudre fine de charbon ou de la poudre à canon : cette poudre s'imprime si fortement sur les piqûres, qu'elles ne s'effacent jamais, et attestent le courage, comme en Europe les diverses décorations militaires. Ils s'exercent à se peindre de toutes les manières; les couleurs les plus vives sont généralement celles qu'ils préfèrent. Ils se peignent souvent une jambe en blanc, l'autre en noir ou en vert, le corps rayé en brun, en jaune; le visage rempli de placards de vermillon et de noir de fumée; un œil d'une couleur, un rayé ou peint différemment. Aucun n'est peint de même; et tous sont pourvus d'un petit miroir qu'ils consultent dix fois dans un quart d'heure. Ils se peignent et repeignent, et rétablissent les couleurs effacées. Plusieurs ont des bracelets d'argent, des chaî-

nes autour du cou et des bras ; d'autres ont sur leur habit une chemise blanche à longues manchettes.

Les Indiens sont très-cruels envers les ennemis auxquels ils font la guerre. Un capitaine nommé Gregg, blessé d'un coup de fusil, eut la chevelure enlevée par un parti de sauvages : le croyant mort, ils le laissèrent sur la neige. Son fidèle chien, après lui avoir léché la tête, revint au fort Schuyler, près duquel s'était passé cette action, hurla, et montra tant de signes de détresse à l'ami le plus intime de son maître, qu'il suivit cet animal, accompagné de quelques soldats. L'ayant trouvé sans connaissance, ils le rapportèrent au fort, et en prirent tous les soins possibles. Peu de temps après il fut parfaitement guéri de ses blessures, et dut la vie à son chien.

Les sauvages sont toujours entièrement nus, à l'exception de ce que la pudeur ordonne de cacher. Leurs corps, presque continuellement exposés aux injures de l'air, sont beaucoup moins susceptibles que les nôtres de l'effet des variations de l'atmosphère et du changement des saisons. Quand un Européen s'en étonne, ils lui demandent si son visage a froid, et ils ajoutent que tout leur corps est un visage.

Ils coupent leurs cheveux, et ne laissent

qu'une touffe vers la partie supérieure de la tête, qu'ils ornent de belles plumes, de perles de verre et autres colifichets. Leurs oreilles s'étendent jusqu'aux épaules; et pour les faire venir à ce point, ils les percent vers le bas, et y passent des fils de fer en forme de tire-bourre, dont le poids les allonge prodigieusement, et ils les surchargent en outre d'anneaux, de grelots d'argent, qu'ils pendent aussi à leurs narines. Une sorte de guêtres de toile, des souliers (*mokasons*), d'une forme particulière aux Indiens, ornés de piquans de porc-épics, avec une couverture ou une espèce de manteau, complettent leur habillement en temps de paix. Il n'y a d'autre différence entre l'habillement des hommes et celui des femmes, que dans un petit jupon que portent ces dernières, dont quelques-unes sont encore distinguées par des cheveux très-noirs, longs et liés derrière la tête.

Les cérémonies de leur mariage ne sont pas longues. Le mari, devant des témoins, donne à l'épouse un épi de blé, et celle-ci, à son tour, lui présente un pied de cerf, emblêmes de leurs devoirs mutuels.

La femme, revenant de ses pénibles travaux dans les champs, prépare deux ou trois fois par jour le repas, dont le mari est toujours

content. Si le repas n'a pas été préparé, le mari, sans se plaindre, va chez un voisin et s'y nourrit.

Les femmes doivent connaître, suivre tous les événemens, les classer, les graver dans leur mémoire; car rien n'est écrit; et c'est par elles que les enfans s'instruisent. Elles sont comme des registres vivans et perpétuels; et si on a besoin de remonter à des conventions, à des traités d'un siècle, c'est elles que l'on consulte, et leur rapport tient lieu de loi.

Il est encore un autre usage. Ne sachant ni lire ni écrire, et avides de transmettre à leurs enfans les faits, surtout ceux qui sont honorables à leur tribu, elles le font en traçant sur des arbres des figures sans forme pour qui ne connaît pas cette sorte de langage; mais intelligibles pour elles et leurs descendans.

Cependant on voit rarement des femmes élevées à la dignité de chef. Il est seulement fait mention qu'en 1771, la contrée des Attakapas, nation jadis antropophage, à l'ouest du Mississipi, assez près du golfe du Mexique, était toute entière sous la domination d'une femme. Elle régnait avec autant de courage, de sagesse et de conduite qu'un habile homme aurait pu le faire; aussi les sauvages l'avaient surnommée la femme de *valeur*, c'est-à-dire

héroïne. Les femmes ont aussi la principale autorité chez tous les peuples de la langue huronne, si on en excepte un certain canton où elle est alternative entre les deux sexes.

L'ordre et la décence règnent scrupuleusement dans leurs assemblées politiques. Les vieillards forment le premier rang, plus bas sont placés les guerriers, enfin les femmes et les enfans, et tous assis sur leurs talons. Ils gardent un profond silence. L'un d'eux se lève, il parle tant qu'il juge à propos; et dès qu'il a fini, il se rassied dans un recueillement profond : on lui laisse encore le temps de réparer un oubli. Ce n'est que le lendemain, ou après un long intervalle, qu'on lui répond. Interrompre quelqu'un, c'est une grossièreté inouïe.

Les tribus sont mêlées, sans être confondues; chacune a son chef séparé dans chaque village; et dans les affaires qui intéressent toute la nation, ces chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque tribu porte le nom d'un animal, et la nation entière a aussi le sien, dont elle prend le nom, et dont la figure est la marque ou les armoiries. On ne signe pas autrement les traités qu'en traçant ces figures. Ainsi la nation huronne est la nation du *Porc-épic*. La première tribu porte le nom de *l'Ours* ou

du *Chevreuil* : les deux autres ont pris pour leurs animaux *le Loup et la Tortue.*

Les sauvages appelés *Hurons* (*hure*) ont été nommés de la sorte par les peuples du Canada, parce qu'ils ont ordinairement leurs cheveux coupés et arrangés d'une telle manière, que leur tête ressemble à une hure de sanglier.

Les sauvages, en général, comme toutes les nations peu éclairées, ont un grand nombre de préjugés. Briser le seuil de leur porte est, de tous les accidens, le plus fâcheux qui puisse leur arriver, cette pièce étant considérée comme l'emblême du bonheur domestique, de la sûreté et de l'abri : c'est la seule de leurs petites charpentes à laquelle ils paraissent attacher des idées mystérieuses. On pourrait enlever la porte de leur habitation, la briser, pourvu que le seuil reste intact; alors ils en reconstruisent une autre avec confiance. Si, au contraire, il arrive une effraction, même involontaire, de ce seuil, cela suffit pour inspirer des rêves funestes, et faire naître le desir d'aller élever leur cabane ailleurs.

Les Indiens aiment beaucoup leurs enfans quand ils sont en bas âge, et prolongent souvent leur tendresse au-delà. Les enfans à la mamelle sont suspendus dans un panier tenant

au plancher par de longues cordes, et sont ainsi bercés.

Peu d'Indiens parviennent à un âge avancé; ceux qui deviennent vieux et infirmes sont tués par leurs enfans (ils les étranglent), et c'est un devoir que ceux-ci croient remplir pour empêcher leur père de souffrir les maux de la décrépitude : cependant ils ne le remplissent pas toujours.

Quand un mort est mis en terre, quelques cris ou hurlemens sont les seules expressions de leurs regrets. Mais les jours qui ont précédé l'enterrement et ceux qui le suivent, sont employés en festins et en danses. Souvent la succession du mort est dépensée à boire, manger et danser en son honneur.

L'hospitalité est pour eux une vertu de devoir; y manquer est un crime, et ils n'y manquent jamais. La vengeance est aussi en eux une vertu d'un égal devoir; ils en dissimulent le desir aussi long-temps qu'ils ne sont pas sûrs de la satisfaire; mais le temps le plus long, les plus grands obstacles n'en éteignent pas le besoin, qui est en eux une passion.

Tout Indien qui en a tué un autre, ou même coupable de vol, est irrémissiblement mis à mort. Ce sont ordinairement les plus proches parens du criminel qui le tuent; mais le droit

en appartient à tous les Indiens de la nation dès que le crime est connu. Le coupable, loin de faire aucune résistance, se présente lui-même à la mort.

Les sauvages ont pour le travail une aversion insurmontable qui, sans doute, les empêchera toujours d'adopter nos mœurs. Persuadés dès l'enfance que la chasse et la guerre sont les seuls exercices dignes de l'homme, ils restent soumis au pouvoir de l'éducation et de l'habitude qui les éloignent de toute autre occupation.

On trouve parmi les sauvages des effets surprenans du pouvoir des leçons qu'on reçoit dans l'enfance. On leur persuade tellement, dès leurs premières années, qu'ils ne doivent jamais donner aucun signe de crainte, qu'un prisonnier traîné aux plus horribles supplices provoque les tourmens, insulte son vainqueur et le brave comme incapable d'abattre jamais son courage.

Ils ignoraient l'usage du fer avant d'avoir commercé avec les Anglo-Américains. Ils avaient des instrumens de pierre assez semblables à des haches et à des ciseaux, avec lesquels ils creusaient le tronc des plus gros arbres et en faisaient de petites barques. Pour dresser et polir le bois, ils se servaient d'é-

cailles de poissons. Ils faisaient des cordes très-fortes, longues de trente ou quarante pieds, de plusieurs matières, principalement de chanvre sauvage. Ils faisaient aussi avec des os des hameçons pour la pêche; ils attrapaient les oiseaux et les quadrupèdes avec des piéges et des trapes de différentes espèces. Leur arme principale était autrefois la flèche, qu'ils faisaient de marbre ou de pierre. On trouve encore quelques-unes de ces flèches.

XVI. *Mœurs des Quakers.*

Les Quakers étant à-peu-près les premiers Européens partis d'Angleterre qui vinrent s'établir dans l'Amérique septentrionale, nous croyons devoir commencer par les faire connaître particulièrement de nos lecteurs, avant de tracer l'esquisse de ce que nous avons recueilli sur les mœurs et les usages des Anglo-Américains.

La secte des Quakers tire son origine de celle des Anabaptistes ou *Rebaptisans*. Le symbole de ces sectaires se réduisait à peu de mots. Ils se croyaient en possession de la pure parole de Dieu, et à ce titre ils ne croyaient devoir communiquer avec aucune autre église. Ils donnaient à tous leurs membres un pouvoir

égal de prêcher et de prophétiser, parce que l'esprit de Dieu souffle, disaient-ils, où il lui plaît. Ils considéraient comme une église dégénérée toute secte où la communauté des biens n'avait pas lieu. Ils regardaient les magistrats comme inutiles dans une société de Chrétiens, et ne croyaient pas qu'un Chrétien dût jamais prendre les armes. Tout serment en justice était défendu dans cette église. Le baptême, selon eux, ne pouvait être conféré qu'aux adultes, qui peuvent seuls le recevoir avec une pleine connaissance, et ils rebaptisaient ceux qui l'avaient été avant cet âge.

Cette secte souleva contre elle toutes les sociétés chrétiennes, et la fureur avec laquelle on l'attaqua de toutes parts hâta sa ruine; elle succomba, mais après une résistance qui coûta plus de sang qu'on ne devait l'attendre, et elle tomba dans l'obscurité et dans le mépris; mais elle donna lieu à la secte qu'on appelle aujourd'hui les *Quakers*. Celle-ci eut pour fondateur en Angleterre George Fox, fils d'un tisserand, et lui-même apprenti cordonnier. Pour rendre plus respectable son apostolat, il affectait de se vêtir de la manière la plus bizarre, et de mener souvent la vie d'un anachorète (1). Il

(1) Voyez *Beautés* ou *Précis de l'Histoire d'Angleterre*, 1 vol. in-12. *Paris*, Leprieur.

eût bientôt une foule de prosélytes. On fut frappé de la simplicité de leur extérieur et de leur extrême modestie. Ils proscrivirent toutes les marques extérieures de respect pour qui que ce fût. *Ni maître ni valet* fut leur devise; le seul titre d'*ami* ou de *frère* convenait à des hommes et à des Chrétiens. Le magistrat n'en obtenait aucune marque de considération, quel que fût le rang qu'il occupait dans la société; ils tutoyaient tout le monde, les rois même. Leur évangile était la paix universelle. Ils n'exigeaient des autres hommes que leur salaire légitime. Point de cérémonies, point de temples, point de prêtres; était pontife qui se sentait inspiré; les femmes même n'étaient point exclues du droit de prophétie. Cette secte, que le ridicule eût peut-être détruite à la longue, s'accrut comme toutes les autres par la persécution.

George Fox la répandit en Angleterre, et William Penn la fit fructifier dans l'Amérique septentrionale, ainsi que nous l'avons vu plus haut (1). Voici quelques-unes des lois de la charte qu'il accorda aux habitans de la Pensylvanie. « Pour prévenir les procès, les cours de » chaque comté doivent élire trois officiers

(1) Pages 251-258.

» qu'on appelle *les faiseurs de paix*, dont les
» fonctions sont de concilier les particuliers
» lorsqu'il survient quelques différens ou
» quelque discussion d'intérêt, sur lesquels
» les parties ne conviennent point entre elles.

» Aucun impôt ne peut être levé dans la
» Pensylvanie, sous quelque nom et pour quel-
» que cause que ce soit, que par une loi ex-
» presse à laquelle le parlement de la province
» a donné son consentement; et quiconque
» perçoit des impôts qui n'ont pas été établis
» par cette voie, ainsi que ceux qui ont la fai-
» blesse de les payer, sont regardés comme
» traîtres à la patrie, ennemis publics, et punis
» comme tels.

» Tout enfant au-dessus de douze ans, sans
» exception, quelle que soit sa fortune ac-
» tuelle ou à venir, doit apprendre un métier
» ou un commerce, afin qu'il n'y ait point
» d'oisifs dans la colonie; mais que le pauvre
» puisse toujours subsister, et que le riche ait
» une ressource, et ne périsse pas de misère
» si sa fortune vient à lui manquer par quel-
» que accident.»

L'auteur de *la Philosophie de la Nature* s'exprime en ces termes au sujet des Quakers:
« Le Quaker est un sectaire pieusement ab-
» surde, qui fait consister sa philosophie à

» inspirer les mœurs et à choquer les usages.
» Il regarde la guerre comme un outrage
» fait à l'humanité : aussi les Quakers ne se
» battent jamais, non pas parce qu'ils sont
» des lâches, mais parce qu'ils ne sont pas des
» tigres. Ils suivent dans la vie les principes
» de la morale la plus pure : ils voudraient
» nous ramener tous à l'égalité primitive. Ils
» tutoient tout le monde, n'appellent personne
» *monsieur*; mais ils ont plus d'humanité que
» le courtisan qui complimente. Ils voudraient
» que la terre entière ne formât qu'une même
» démocratie ; ils condamnent les impôts et les
» paient; ils n'exciteront jamais de troubles
» dans les États, et s'ils étaient souverains,
» le monde n'en serait pas plus mal gouverné. »

Le marquis de Châtellux, dans son *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, ne trace pas de ces mêmes Quakers un portrait aussi flatteur. « De quelque secte que soit un homme
» brûlant de zèle pour l'humanité, dit-il,
» c'est un être respectable; mais j'avoue qu'il
» est difficile de faire réfléchir sur la secte en
» général des Quakers l'estime qu'on ne peut
» refuser à quelques individus. Ils sont loin
» d'avoir la simplicité et la candeur de leurs
» lois. Je ne sais si c'est pour compenser cette
» espèce de rusticité qu'ils ont souvent un

» ton mielleux et patelin. Couvrant du man-
» teau de la religion leur indifférence pour le bien public, ils épargnent le sang, il est vrai, surtout le leur; mais ils escroquent l'argent des deux partis, et cela sans aucune pudeur et sans aucun ménagement. C'est une opinion reçue dans le commerce qu'il faut se méfier d'eux, et cette opinion est fondée : elle le sera encore davantage. En effet, rien ne peut être pis que l'enthousiasme dans sa décadence; car que peut-on lui substituer, si ce n'est l'hypocrisie? Ce monstre, si connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions! »

Ce portrait si désavantageux nous paraît trop outré : en général, il faut toujours mieux croire la louange que la critique.

La simplicité est la vertu favorite des Quakers, dit un autre auteur (Brissot), et ces hommes suivent encore assez strictement le conseil de Penn : « Que tes vêtemens soient unis et simples; vise à la commodité et à la décence, mais point à la vanité. Si tu te tiens propre et chaudement, ton but est rempli : vouloir faire davantage, c'est voler les pauvres. »

Jacques Pemberton, un des plus riches Quakers d'Amérique, et que ses vertus fai-

saient regarder comme un de leurs plus respectables chefs, portait un habit râpé; mais sans tache. Il aimait mieux vêtir les pauvres que changer souvent d'habits.

Ils portent un habit de drap brun assez fin et sans plis, et un chapeau sans ganses ni bouton; ce chapeau, en Amérique, est presque toujours blanc. Leurs cheveux sont coupés en rond et sans poudre; leurs bas sont de coton ou de laine. Ils portent communément dans leur poche un petit peigne renfermé dans un étui. Quand ils entrent dans une maison, et que leurs cheveux sont en désordre, ils se peignent sans cérémonie, vis-à-vis le premier miroir qu'ils rencontrent. Le chapeau blanc, qu'ils préfèrent, est devenu plus commun depuis que Franklin a eu prouvé les avantages que possédait cette coiffure, et d'après les inconvéniens des chapeaux teints en noir.

En Amérique, l'habit de drap un peu grossier de la plupart des Quakers, est d'une étoffe fabriquée dans leurs propres maisons.

Il y a des Quakers qui s'habillent avec plus de soin et de recherche, qui se poudrent, qui portent des boucles d'argent et des manchettes; mais les autres les regardent comme des schismatiques et des hommes faibles.

Il n'y a pas plus de cinquante ans que c'é-

tait, en Amérique et dans toutes les sectes, une espèce de crime de mettre de la poudre. Une mère envoyait sa fille au spectacle, et ne voulait pas qu'elle se poudrât. Mais les mœurs, dans presque toutes les sectes, ont changé depuis la dernière guerre, en 1775, par la communication des armées européennes; et soit dit en l'honneur des Quakers, elles se sont moins altérées chez eux.

Les Quakers prennent les bas de laine le 15 septembre : c'est un article de leur discipline; car elle s'étend jusque sur leurs habillemens, et c'est à leur régularité à l'observer qu'ils attribuent leur vie longue. On allègue en preuve qu'ils ont raison, que parmi les Quakers contemporains de Penn, en 1693, il en existait encore six en 1791. Drinker, né en 1680, n'est mort que cent ans après.

Les femmes des Quakers sont généralement habillées d'étoffes plus solides que les autres Américaines; aussi sont-elles moins sujettes aux maladies. Cependant l'âge et la fortune mettent des différences dans leurs habillemens, et ces différences sont bien plus sensibles que parmi les hommes. Les matrones portent des couleurs sombres, lugubres, et de petits bonnets noirs; leurs cheveux sont simplement relevés. Les jeunes personnes les bouclent souvent

avec un soin, avec une recherche qui emploient autant de temps que la toilette la plus raffinée. Elles portent un petit chapeau couvert de satin ou d'autres étoffes de soie. Ces jeunes Quakeresses, que la nature a si bien partagées, dont les charmes ont si peu besoin d'emprunter le secours de l'art et des agrémens étrangers, se font remarquer par le choix des plus jolies toiles, des mousselines et des soieries les plus fines. Des éventails élégans jouent avec grâce entre leurs mains. Et cependant leur fondateur, William Penn, dit dans son livre de morale : « La modestie et la douceur sont les plus riches » et les plus beaux ornemens de l'âme. Plus » la parure est simple, plus la beauté de ces » vertus se montre dans tout son jour. »

Le mot *Quaker* signifie *trembleur*, parce que, dans leurs assemblées religieuses, celui qui se croit inspiré et prononce un discours de morale, a coutume de trembler, comme par le mouvement de l'Esprit-Saint.

Quoiqu'ils n'ôtent point leur chapeau en entrant dans l'église, cependant ils regardent cette cérémonie comme une marque de respect envers Dieu, et ne savent point mauvais gré aux étrangers qui la pratiquent lorsqu'ils visitent leurs temples.

Ils s'appellent entre eux *amis* ou *frères* : le

nom de *Quakers* ne leur est donné que par les autres sectes.

Le mérite principal des Quakers consiste dans l'économie, dans l'application aux affaires, dans leur zèle ardent à remplir les devoirs de l'hospitalité, de la bienfaisance. En cela leur conduite est vraiment exemplaire et digne de louange.

Un d'eux s'entretenait un jour avec un Anglo-Américain des qualités qui brillent dans plusieurs de ses sectateurs, dont il louait les uns et désapprouvait les autres : « Crois-moi, dit-il, notre apparente simplicité, notre mépris du faste, ne font qu'augmenter notre orgueil. Souvent les mêmes passions se couvrent sous diverses couleurs. »

Les Quakers n'ôtent le chapeau pour personne et tutoient tout le monde, ainsi que nous l'avons observé; mais si ceux qui ne sont point Quakers en usent de la même manière à leur égard, ils se fâchent. Leur mauvaise humeur se manifeste sur leur physionomie, et quelquefois ils s'en plaignent ouvertement. Une des singularités qui paraissent les plus ridicules à ceux qui ne sont point de leur secte, est leur manière de saluer avant de boire. *Je te regarde*, dit un Quaker, au lieu de dire, *à ta santé*. Un jour, à un dîner où se trouvait

beaucoup de monde, un jeune homme s'avisa de dire à un Quaker avant de boire, *Thomas, je te regarde.* — *Je le vois bien, Guillaume,* répondit le Quaker, *et tu le fais avec beaucoup d'impudence encore.* Les Quakers observent que les membres des autres sectes n'étant pas obligés par leur religion de s'écarter de l'usage ordinaire, ils ne doivent pas traiter les Quakers différemment des autres.

Autrefois, donnait-on un soufflet à un Quaker, il présentait l'autre joue : lui demandait-on son habit, il offrait de plus sa veste. Maintenant les choses sont bien changées, tant en Angleterre qu'en Amérique. On rapporte plusieurs exemples de gens qui, pour avoir pris un peu trop de licence envers les Quakers, ont payé cher leur indiscrétion. Avant la révolution de 1775, un matelot anglais, qui s'imaginait peut-être que les Quakers d'Amérique étaient plus patiens que ceux d'Angleterre, trouva dans une hôtellerie un Quaker assis près du feu avec plusieurs autres personnes ; il s'avisa d'en faire l'essai ; il lui donna sur l'épaule un coup assez rude, en lui disant : « Je vous procure une occasion de pratiquer les devoirs que votre religion vous prescrit. Le Quaker était un de ces hommes extraordinaires pour la force. Il se lève, ouvre seule-

ment les deux premiers doigts de chaque main, prend le matelot par le milieu du corps, le soulève, le porte jusqu'à la muraille, et le serre si fort que l'imprudent est réduit à recourir aux prières. Comme le matelot rappelait au Quaker les principes de bonté qui lui étaient prescrits : « Il est vrai, répondit-il, ma religion me défend de te battre, mais elle ne me défend pas de te corriger. » Enfin, après l'avoir serré contre le mur de manière qu'il ne dût pas oublier la leçon, il le posa à terre et s'en retourna tranquillement auprès du feu.

Diverses assemblées maintiennent la discipline dans toute sa pureté. Celles de *mois* sont, en général, formées de plusieurs congrégations particulières, situées à quelque distance l'une de l'autre. Pourvoir à la subsistance des pauvres, à l'éducation de leurs enfans; examiner les néophites qui se présentent, etc. : telles sont les principales fonctions de ces assemblées de mois. Elles s'occupent aussi de l'arbitrage des procès, et elles excommunient ceux qui refusent de se soumettre à leurs décisions.

Les assemblées de *quartier* se tiennent tous les trois mois ; elles ont la surveillance sur les premières, et jugent les appels qui leur sont portés.

La surveillance générale sur toute la société des Quakers appartient à l'assemblée

annuelle qui se tient dans les villes principales des États.

Comme les Quakers croient que les femmes peuvent être appelées, ainsi que les hommes, au ministère, et que d'ailleurs il est dans leur discipline des articles qui ne regardent que les femmes, et dont l'observation ne peut être bien surveillée et maintenue que par elles, elles ont aussi des assemblées chaque mois, de quartier et annuelles; mais on ne leur accorde pas le droit de faire des réglemens.

Dans toutes ces assemblées il n'y a point de président, parce que les Quakers croient qu'il n'appartient qu'à la sagesse divine seule de présider, et qu'aucun membre n'a droit de réclamer la prééminence sur les autres. L'ordre se maintient sans tumulte, sans sonnette, et par la force de l'habitude.

L'assemblée annuelle de Philadelphie est composée de trois cents députés, et d'environ douze cents membres, qui ont aussi le droit de porter la parole. Elle n'a point de président, aussi bien que les autres, à cause de l'égalité que professe la secte. Tout s'y passe néanmoins dans le plus grand ordre; on n'entend jamais deux membres parler à-la-fois. Ce qui est encore bien plus surprenant, c'est que dans toutes les assemblées rien ne se décide

qu'à l'unanimité. Chaque membre a une espèce de *veto* suspensif; il suffit qu'il dise : « Je ne suis pas encore éclairé (*I have not yet clearness.*) » L'assemblée ne prononce point, mais s'ajourne, et on ne s'ajourne que lorsque tous les sentimens sont unanimes.

Les Quakers n'empruntent, dans leurs mariages, les naissances, les enterremens, que les formes nécessaires pour constater l'existence de ces actes. Pour les mariages, on publie des bancs, c'est-à-dire qu'un mois avant la célébration, on l'annonce à l'assemblée, afin que ceux qui auraient quelque objection à élever aient le temps de la faire.

Un Quaker ne peut pas se marier avec une personne d'une autre religion, « Parce que, disent-ils, si nous admettions dans notre sein des étrangers qui ne seraient pas membres de notre société, on s'écarterait de nos usages, on les confondrait avec d'autres. Une femme Quaker qui épouserait un Presbytérien se mettrait sous l'autorité d'un homme sur lequel nous n'avons aucune influence; et la société ne subsiste que par cette influence domestique, volontaire et réciproque. »

Les Quakers n'ont pas de prêtres salariés; ils pratiquent à la lettre ce que dit l'Ecriture : *Donnez gratis ce que vous avez reçu gratis*;

mais ils ont des citoyens qu'ils regardent comme leurs ministres. Ce sont eux qui prennent le plus fréquemment la parole, et qui sont reçus dans cette fonction par les congrégations du mois. On ne les admet pas tout d'un coup; il faut qu'ils soient éprouvés, et que le temps ait manifesté en eux les qualités nécessaires.

L'enterrement d'un Quaker se fait avec beaucoup de simplicité et de gravité; le corps est dans un cercueil de bois de noyer, sans aucun drap ni ornement, et porté par quatre amis. Tous les autres suivent en silence, marchant deux à deux. Aucune personne du convoi n'est habillée en noir: les Quakers regardent ce témoignage de douleur comme un enfantillage.

Les Quakers ont six maisons religieuses à Philadelphie; mais l'une d'elle appartient aux *Free-Quakers* ou Quakers libres, séparés des autres Quakers et rejetés de leur communion pour avoir, dans le temps de la guerre de l'indépendance, en 1775, porté les armes et accepté des charges du gouvernement.

Dans l'État de New-Yorck on remarque les *Schakings-Quakers*, espèce de moines. Leur gouvernement est une république administrée despotiquement. Ils travaillent tous pour la société qui les nourrit, les entretient; mais ils travaillent sous la direction d'un *Chief-*

Elder (l'ancien) qu'ils choisissent, et qui est tout-puissant dans son administration ; il a sous ses ordres des inspecteurs de toutes les classes et avec différens degrés dans leur pouvoir. Le mariage est interdit dans cette société, qui ne se renouvelle que par les prosélytes. Des hommes et des femmes mariés sont admis, mais après avoir renoncé l'un à l'autre; souvent ils amènent leurs enfans, qui deviennent alors la propriété commune. En conséquence de cette doctrine célibataire, les hommes et les femmes logent séparément, mais dans la même maison. Il y en a quatre d'habitation dans chaque village (dont ils possèdent plusieurs) ; les autres sont des ateliers. Tous les métiers s'exercent dans cette société. C'est dans les villes voisines qu'ils vendent leurs ouvrages, que d'ailleurs ils débitent aussi chez eux. Les femmes travaillent en linge, en tricot, en vêtemens de diverse nature.

Dans le lieu consacré à la prière, leurs cérémonies religieuses sont des plus bizarres; nous n'en décrirons qu'une partie. Dans un certain moment, les hommes quittent leurs habits, qu'ils accrochent avec leurs chapeaux, et paraissent en gilet. Les deux sexes, séparés par un vide d'un ou deux pas, se placent sur neuf à dix rangs, faisant face au chef, auprès duquel

se placent deux ou trois hommes et autant de femmes (des anciens ou anciennes de la congrégation). Alors le chef entonne un chant sans parole, fort monotone; il est soutenu par les trois hommes placés auprès de lui, et les femmes qui l'assistent font à ce chant triste un dessus qui le rend assez mélodieux. Au son de cette musique tout se met en mouvement: un saut et une révérence en face, un saut et une révérence à droite, un saut et une révérence en arrière, un saut et une révérence à gauche, douze sauts et puis douze révérences en face; ensuite on recommence jusqu'à ce que le chef cessant de chanter, ordonne ainsi aux assistans de se taire, et au peuple dansant de demeurer immobile. Les révérences des hommes et des femmes sont un ploiement des deux genoux, la tête à demi penchée et les bras ouverts, puis les deux pieds tirés successivement avec un petit saut. Les femmes font la révérence comme les hommes; mais glissent au lieu de sauter; tout cela s'exécute en cadence, avec une précision et un ensemble dignes d'un régiment allemand. Cette suite de scènes finie, deux femmes arrivent, chacune armée d'un balai; elles balayent d'abord le côté des hommes, qui se rangent pour leur faire place; puis le côté des femmes est balayé par

deux autres femmes à qui les premières remettent le balai ; puis les mêmes génuflexions, chants, alignemens et sauts recommencent. Cette espèce de service divin dure trois heures.

Sur le signe du chef, la cérémonie cesse ; chacun reprend habit et chapeau, et tous sortent ensemble deux à deux ; le chef accolé avec un autre ; les femmes qui ont couvert leur bonnet plat d'un chapeau presque aussi plat, sortent de l'église et de l'enceinte par une porte différente, prennent la queue de la colonne des hommes, suivent la marche les bras croisés sur leur poitrine, et se mettent au pas. (Le duc Liancourt de La Rochefoucauld.)

Il y a parmi les sœurs quelques jeunes filles très-jolies ; mais la plupart sont d'un certain âge. Cette secte, qui ne tient en rien à la société des Quakers, est établie en Amérique depuis l'année 1774, et y est venue d'Angleterre. Le chef principal de la secte est une femme : les Chief-Elders sont ses lieutenans dans les divers établissemens.

XVII. *Caractère, Mœurs, Coutumes et Usages des habitans des États-Unis.*

Un observateur judicieux, et que nous nous honorons de citer souvent (M. de Liancourt) a tracé avec une extrême fidélité, dans son *Voyage aux États-Unis*, le caractère des Anglo-Américains : pouvons-nous mieux faire que de le prendre encore pour guide ? D'autres voyageurs nous en serviront aussi.

Il y a dans les manières générales une grande simplicité qui va souvent jusqu'à la rudesse. On trouve chez le peuple américain beaucoup moins d'obligeance apparente qu'en France, et même qu'en Angleterre. Les esprits sont sans cesse tournés vers le desir d'augmenter les fortunes ; et quand ce desir est manifesté par un grand travail, par les défrichemens, l'amélioration des biens de campagne, il n'a rien que de très-honorable. Dans les villes ces expressions et ces moyens annoncent souvent quelque chose de moins délicat.

Les caractères des habitans des différens Etats doivent avoir entr'eux autant de dissemblance que les climats des pays qu'ils habitent. Le climat lui-même, la formation originaire de ces colonies, leurs anciens gouvernemens,

les peuples de nations diverses dont est composée la population des États-Unis, doivent imprimer et impriment réellement cette différence. Il est cependant des traits généralement communs à tous leurs habitans; et l'on pourra trouver la cause de cette parité dans l'origine récente de tous ces peuples, dans les difficultés de toute nature qu'ont éprouvées leur établissement; enfin dans la constitution actuelle des États-Unis.

Les traits de caractère communs à tous sont l'ardeur à entreprendre, le courage, l'avidité et l'opinion avantageuse d'eux-mêmes. Presque tous les livres imprimés en Amérique, et les conversations individuelles des Américains, en fournissent des preuves journalières. Habitués à la fatigue dès leur enfance, ayant, pour la plupart, fait fortune par leur travail et leur industrie, la fatigue et le travail ne répugnent encore à presque aucun de ceux qui sont les plus aisés. Aimant à jouir de l'opulence et des douceurs de la vie, elles ne sont pas un besoin pour eux : ils savent s'en passer; ils savent les quitter pour voyager dans les bois quand leur intérêt l'exige; ils savent les oublier quand un revers de fortune les en prive; ils savent recourir après la fortune quand elle leur échappe : car le desir d'amasser des ri-

chesses est leur passion dominante et, à vrai dire, leur seule passion. Mais cette disposition ne les conduit pas à l'avarice. Sans être prodigues, sans oublier l'intérêt de leurs familles, ils savent dépenser, souvent même avec ostentation, et ne se refusent pas à soulager l'infortuné quand l'occasion leur en est offerte.

Les mœurs sont bonnes dans presque toutes les classes de la société; l'ignorance est le vice capital et la source de presque tous les maux. L'esprit, ou plutôt l'habitude de l'égalité est poussée dans le peuple aussi loin qu'elle peut aller : on s'étonne dans plusieurs tavernes ou auberges, surtout dans les routes les moins fréquentées, quand les domestiques des étrangers ne mangent pas avec leurs maîtres. L'Américain qui voyage se met à la table du tavernier, et se couche dans le lit qu'il trouve vide ou seulement occupé par une seule personne, sans s'informer qui elle est.

Le vice le plus commun dans la classe inférieure du peuple américain est l'ivrognerie. L'usage qu'il fait des liqueurs spiritueuses, préféré à celui de la bière, du cidre et du vin, aide beaucoup à cette disposition. D'ailleurs il se commet moins de crimes en Amérique que parmi une égale population en Europe;

et la cause s'en trouve dans l'aisance du peuple, la première source de moralité des nations. Les assassinats n'y sont pas inconnus, mais ils sont rares; et les vols, dans les campagnes surtout, n'y sont pas fréquens, quoique les propriétés n'aient point d'autre sauvegarde que la confiance publique.

Dans toute l'Amérique septentrionale, les femmes ont au premier degré les vertus domestiques; et, de même que par-tout ailleurs, elles ont plus de douceur, plus de bonté, au moins autant de courage; mais surtout plus de sensibilité que les hommes. Bonnes épouses, bonnes mères, c'est sur leurs maris et sur leurs enfans qu'elles portent uniquement cette sensibilité, comme elles portent vers leur ménage tous leurs soins et toute leur occupation. Destinées par les mœurs du pays à cette vie domestique, leur éducation dans le rapport de l'instruction est trop négligée. Elles sont aimables par leurs qualités et leur esprit naturel; mais peu d'entr'elles le sont par des connaissances acquises.

Les Américaines sont fort peu accoutumées à se donner de la peine, soit de corps ou d'esprit; et le soin des enfans, celui de faire le thé et de veiller à la propreté de la maison, compose tout leur département. La musique,

le dessin, la lecture, les ouvrages à l'aiguille, ne sont point encore des ressources très-usitées en Amérique.

Les jeunes filles jouissent d'une liberté qui, dans les mœurs françaises, paraîtrait blâmable; elles sortent seules, se promènent avec les jeunes-gens, se séparent avec eux du reste de la compagnie dans les grandes assemblées; enfin, elles jouissent de la liberté qu'ont en France les femmes mariées, et que celles-ci ne prennent pas en Amérique. Mais elles sont loin d'en abuser; elles cherchent à plaire, elles desirent toutes trouver un mari et savent qu'elles ne le trouveraient pas si leur conduite avait quelque chose de suspect.

La danse, en Amérique, paraît être à-la-fois l'expression de la législation et du mariage, observe le marquis de Châtellux; de la législation, en ce que les places sont marquées, les contre-danses désignées, toutes les démarches prévues, calculées et soumises à des règles; du mariage, en ce qu'on donne à chaque dame ou demoiselle un *partner* avec lequel elle doit danser toute la soirée, sans pouvoir en prendre un autre. Il est vrai que toute loi sévère demande à être mitigée, et qu'il arrive assez souvent qu'une demoiselle, après avoir dansé les deux ou trois premières danses avec son

partner, peut faire un nouveau choix, ou se prêter aux invitations qu'elle reçoit.

Mais parlons d'objets plus graves. Dans l'espoir de s'enrichir, tout le monde laboure la terre, depuis le plus pauvre jusqu'au plus aisé, ou la fait travailler avec le plus grand soin; la différence de fortune consiste seulement dans la différence d'acres possédés, et dans l'habileté de les cultiver; ils s'imaginent tous qu'il ne peut y avoir d'autre genre de bonheur que celui d'être un bon cultivateur. La classe des négocians et des marchands ne s'applique point à trouver la fortune dans les productions de la terre; elle la trouve dans ses spéculations et dans ses entreprises.

Un marchand de Northampton fit une très-grande fortune par le commerce, et devint, dans peu d'années, l'homme le plus riche de cette colonie. Son opulence lui fit perdre la faveur populaire dont il jouissait auparavant, quoiqu'elle n'eût en rien diminué de la simplicité de ses mœurs; et telle fut la jalousie inspirée par ses richesses, que celui qui, par son esprit et ses connaissances, était fait pour occuper les premières places, ne fut pas même élu par le peuple pour le plus petit emploi. Déterminé cependant à mériter l'estime et la confiance de ses concitoyens, il sollicita, et, avec

peine, obtint pour son fils la place de maître d'une école latine que celui-ci exerça pendant long-temps à la satisfaction du public, malgré la fortune de plus de trois cent mille francs dont il devait jouir un jour : cette sage politique eut l'effet desiré. Quelqu'un dit un jour à ce bon père : « Comment avez-vous pu vous soumettre à solliciter pour votre fils une place si médiocre, lorsque vous pouviez lui donner une fortune bien supérieure et entièrement indépendante ? — Mon ami, répondit-il, le sentiment le plus doux dont nous jouissons est celui d'être estimé de nos concitoyens et d'occuper un rang dans notre patrie ; et qu'est-ce que ma fortune, quel bonheur me procure-t-elle, si je ne puis être compté pour rien dans la chose publique ? Mes richesses doivent nécessairement inspirer la jalousie dans un pays où le gouvernement est fondé sur l'égalité des possessions. Je dois à mes voisins quelque espèce de dédommagement. »

Il n'est pas rare de rencontrer en Amérique de grands propriétaires cultivateurs qui, à la simplicité des mœurs champêtres, unissent l'urbanité du langage, le goût de la lecture et beaucoup de lumières. Un étranger fut conduit chez un riche Américain, à la campagne. Sa belle maison, sa vaste grange, sa prairie im-

mense, située devant sa porte, tout annonçait un établissement respectable et opulent. Cet étranger, amené au moulin, proche cette superbe possession, fut bien surpris d'y voir le maître de la plantation, à qui ce moulin appartenait aussi, dont l'habit était tout blanc de farine, et qui s'occupait avec ses gens à rouler des barils remplis de cette denrée.

La simplicité des mœurs n'empêche pas le luxe de règner dans les villes et sur toutes les tables. Les Américains actuels sont plus carnivores que les Anglais. Ils mêlent du beurre avec leurs viandes, et ils en mettent dans tous leurs mets. Ils appellent *légers* les vins de Porto et ceux de Bordeaux, et l'eau est bannie de toutes les tables. Un Européen, arrivé depuis peu de temps, demanda un jour combien coûtait l'eau; comme on lui répondit qu'elle ne coûtait que la peine de l'aller chercher, il ajouta qu'il l'avait crue la liqueur la plus chère, parce qu'il ne pouvait en obtenir un verre sans la plus grande difficulté, tandis que ceux qui demandaient du vin, du cidre, de la bière, du grog ou du tody (1) étaient servis sur-le-champ.

---

(1) On appelle *grog* la liqueur composée de rum et d'eau, et cette liqueur se nomme *tody* lorsqu'on y met du sucre.

La cuisine est anglaise; et comme en Angleterre, après des dîners assez courts, les dames se retirent, et font place à une longue boisson de vin, plaisir le plus saillant de la journée, et qu'il est par conséquent naturel de prolonger le plus qu'il est possible.

Les plaisirs de la société se partagent en de grands dîners, de nombreuses assemblées de thé, invitées long-temps à l'avance, et qui sont pour les dames le principal amusement. Les spectacles, les bals sont fort courus, principalement dans les grandes villes. Le luxe est très-animé à Boston, à New-Yorck et à Philadelphie.

Les thés sont un des grands liens de la société. Ce sont des collations dans l'arrangement desquelles il entre beaucoup de goût et de recherche. On est frappé de l'élégance et de la richesse qui y règnent. C'est d'abord une belle table ronde d'acajou, luisante comme un miroir, sur laquelle est placé un beau cabaret dont le centre est occupé par une urne pyramidale de bronze ou d'argent; elle est toujours environnée d'un nombre de tasses de porcelaine égal à celui des convives, et accompagnée de tous les vases nécessaires à contenir le sucre, la crême, les confitures, le bœuf fumé, le beurre frais, le biscuit, etc., ainsi que les pincettes et cuillers d'argent.

Dans les auberges des campagnes, si pauvres qu'elles soient, la famille prend, à déjeûner, du café ou du chocolat, et toujours un peu de viande salée, du beurre; à dîner, de la viande ou du poisson salé et des œufs; à souper, encore de la viande salée et du café.

Quoiqu'il n'y ait dans les États-Unis aucune distinction reconnue par la loi, la fortune et la nature des professions forment des classes prononcées. Les négocians, les hommes de loi, les propriétaires de terres qui ne cultivent pas eux-mêmes, les médecins, les ministres de l'église, forment à-peu-près la première classe. Les marchands moins riches, les fermiers, les artisans, peuvent être compris dans la seconde; et la troisième est composée des ouvriers qui se louent à la journée, au mois, etc. Dans les bals, les concerts, les amusemens publics, ces classes ne se mêlent pas; et cependant, à l'exception peut-être de l'ouvrier du port et du matelot, tout le monde en Amérique s'appelle et est appelé *gentleman* (gentilhomme) : un peu de fortune acquise fait prendre ce titre à ceux-ci, comme elle reporte les hommes d'une classe à une autre. On se tromperait fortement si l'on pensait que les mœurs républicaines, dans le cours de la vie ordinaire, prévalent en Amérique.

Il est quelques exemples qui prouvent que les riches Américains sont quelquefois orgueilleux. M. de Liancourt, depuis duc de La Rochefoucauld et pair de France, voyageait *incognito* dans les États-Unis, lorsque la fureur révolutionnaire ensanglantait sa patrie. Ecoutons-le raconter une petite aventure propre à faire connaître le sot orgueil de certaines personnes, encore plus ridicules que méprisables :

« Il me faut dire en toute humilité ce qui » m'est arrivé avec trois Français des Iles que » j'ai trouvés à l'auberge, et dont j'ai appris » depuis que l'un était M. Thomas, ancien » consul de France à Baltimore, et un autre » son médecin, le conduisant aux eaux de » Berkley. Quoique je leur aie parlé notre » langue commune, ils ont, d'après ma mo- » deste manière de voyager, conçu une si mé- » diocre opinion de moi, qu'ils ont décidé de » coucher plutôt trois dans une chambre à » deux lits, que de laisser dans la chambre de » l'un d'eux *ce pauvre diable de si mauvaise* » *mine*. Cette déclaration, qui n'était pas faite » par eux dans l'intention que je l'entendisse, » a cependant été entendue de moi au coin du » jardin, où je fumais mon cigare : comme elle » ne portait que sur mon apparence, je n'ai

» pas cru devoir la relever. J'ai soupé seul, » et me suis allé doucement coucher par terre » sur un matelas que la maîtresse de la mai- » son a placé dans la seconde chambre, où le » cocher de ces messieurs avait un bon lit. » J'ai ri en pensant au temps où le dédaigneux » M. Thomas n'aurait probablement pas tant eu » de peur de ma compagnie. J'ai aussi bien dormi » que si j'avais été appelé à l'honneur de cou- » cher dans la chambre de M. Thomas lui- » même. »

Ceci confirme l'observation d'un auteur anonyme, qu'on lit dans le *Journal de Paris*, septembre 1814. Il s'exprime en ces termes : « La fortune qui distribue ses faveurs comme » la nature, je veux dire d'une manière très- » inégale, est en Amérique la seule mesure » connue de la considération. La vanité qui » n'est point attachée à une croix, ni suspen- » due à un ruban, triomphe sur ses ballots de » marchandises et sur ses barils de dollars. » L'inégalité des conditions existe donc en » Amérique, et l'argent y marque les diffé- » rences. »

L'usage des carrosses est assez commun dans les grandes villes. Les voitures pour la campagne et les voyages sont en général à deux roues, et unissent l'élégance à la solidité. Les

carrosses faits à Philadelphie sont aussi légers, aussi bons que ceux de Londres.

Quand on parcourt les États-Unis du nord au sud, on trouve jusqu'à Hudson les mœurs anglaises, et souvent avec toute la rudesse qu'elles ont dans le nord de l'Écosse; mais cette rudesse disparaît en s'approchant du Maryland, où les Allemands, les Irlandais et jusqu'aux Français, ont introduit dans les mœurs anglaises mille nuances différentes. Ce n'est qu'au-delà du Potomack que ces mœurs, prenant fortement la teinte des mœurs coloniales, paraissent absolument changées; et soit que ce changement provienne de l'influence du climat ou de l'esclavage des nègres, il n'est pas moins sensible dans tous les usages de la vie. Le commerce y est livré à des étrangers, l'agriculture abandonnée à des esclaves, et le propriétaire, sous le titre de *planteur* (cultivateur), ne s'occupe plus que de ses plaisirs.

La vie de ce riche propriétaire est une suite continuelle d'indolence et de dissipation. Les courses de chevaux et les combats de coqs sont ses divertissemens favoris; et tout le temps qu'il n'emploie pas dans ces bruyans amusemens, il le passe autour d'une table à jouer ou d'une table à boire. Il ne croit point avoir

besoin de travailler, parce que ses esclaves travaillent pour lui.

Mais dans l'intérieur du pays, et au-delà des Alleghnis, on trouve des citoyens plus laborieux et des mœurs plus simples ; et quoique cette simplicité de mœurs ait été altérée dans certains cantons par le mélange perpétuel des colons nouveaux avec les anciens, les mœurs y sont en général plus pures que dans les autres parties des États-Unis.

Si les Américains n'ont que peu de ces qualités éminentes qui ennoblissent la nature humaine et qui la font admirer, ils en ont d'autres qui, quoique plus modestes, ne sont pas moins estimables, et contribuent encore davantage au bonheur de la vie, telles que l'amour de la liberté, du travail, de l'ordre et de la propreté.

Le peuple américain aime sincèrement la liberté, et il mérite d'en jouir par son amour et son respect pour les lois. Le moindre acte arbitraire révolterait dans ce pays l'homme le plus dépendant ; mais cet homme obéit sans murmure au moindre recors parlant au nom de la loi, et il livrerait un ami, un frère qui tenterait de s'y soustraire. (*Aperçu des États-Unis en* 1814.)

Il y a très-peu d'Américains qui mendient; et tout homme qui peut travailler pour vivre aurait honte de vivre aux dépens d'autrui.

Le peuple des États-Unis est naturellement rangé; et quand on entre dans une maison, même dans celle de l'homme le moins aisé, l'œil est agréablement flatté de l'arrangement qui y règne; mais, de tout ce qui plaît à un étranger en arrivant aux États-Unis, rien ne lui plaît davantage que cet extérieur de propreté remarquable par-tout, dans les rues, dans les maisons et dans les habillemens.

Tout le monde est décemment vêtu: les hommes avec des habits de drap, les femmes avec des robes de toile ordinairement blanches; tous avec du linge propre, et personne ne se montre jamais en public avec ces haillons hideux qui affligent la vue dans d'autres pays.

La religion exerce peu d'influence dans l'Amérique septentrionale. Toutes les sectes chrétiennes y sont admises, et nulle part au monde la religion n'a moins d'empire sur les esprits; elle n'y règle que l'extérieur et les dehors. Dans tous les lieux où le pur calvinisme domine, il y a dans les manières un air de sévérité; et dans ceux où aucune secte ne domine, il y a entre toutes une ostentation de vertus.

Aussi il n'y a pas de pays dans le monde où il y ait plus de sectes religieuses qu'aux États-Unis : on y en compte jusqu'à soixante-trois. (*Aperçu des États-Unis.*)

* Les morts sont traités avec le plus grand respect; leurs parens, leurs amis viennent les voir pour la dernière fois avant qu'on les ait déposés dans le cercueil. Les bières des riches sont d'acajou dans les États du nord, et de cèdre rouge, bois précieux, dans ceux du midi : on les renferme ensuite dans une seconde faite de bois de pin. Presque tous les tombeaux sont distingués par des pierres sépulcrales, sur lesquelles le nom, l'âge, la filiation du défunt sont gravés ; souvent aussi des vers ou quelques passages de l'Écriture sainte. On voit dans les cimetières des villes un grand nombre de caveaux destinés aux sépultures : les survivans ne manquent jamais d'y descendre à la mort de quelque membre de la famille, pour se rappeler la mémoire de ceux qu'ils ont perdus.

Le goût des Américains pour la propreté se fait remarquer jusque dans les lieux où ils ensevelissent leurs morts. Nulle part on ne voit de cimetières plus rians et mieux ordonnés: les riches élèvent sur les tombeaux de leurs parens des autels en marbre blanc; les moins aisés,

des pierres taillées en forme de cippes, et les plus pauvres, des tertres qu'ils revêtent de gazon.

Les médecins ou chirurgiens sont à-peu-près établis à six à sept milles (deux lieues) les uns des autres; le prix de leurs visites est deux schellings à la distance d'un mille, et un schelling de plus par chaque mille au-delà. Les drogues se paient à part. La plus haute fortune qu'un docteur en médecine, connu et accrédité, puisse espérer de faire ne monte guère au-delà de 1300 dollars par an : mais bien peu parviennent à ce point; ce qui les oblige presque tous à joindre une autre profession à celle de la médecine, comme celle de fermier, de marchand, etc.

Tous les artisans font un apprentissage régulier avant d'exercer leur métier, quoiqu'il n'y ait ni jurande ni corporation. Cette utile coutume s'est également introduite parmi les médecins, les avocats, les capitaines de navires, les marchands, etc. A l'étude de ces différentes professions et métiers, ils unissent l'exemple, la pratique et les leçons journalières qu'ils reçoivent de leurs maîtres, par qui ils sont traités comme les enfans de leurs amis, et souvent de leurs parens. Ces conventions sont toujours faites devant un magistrat. (*Lettre d'un Cultivateur américain.*)

Les ouvriers des classes inférieures, jusqu'à ceux qui travaillent dans les ports, sont en Amérique moins rustres que généralement ils ne le sont dans l'ancien monde. La raison en est sans doute qu'ils sont traités plus civilement, et considérés par ceux qui les emploient comme des hommes libres avec lesquels on fait un marché, plutôt que comme des manœuvres qu'on fait travailler. Ils sont, ainsi que les ouvriers de toutes les classes, à la ville et dans les campagnes, payés beaucoup plus cher qu'en Europe; aussi vivent-ils bien. Il n'y a point de famille qui, même dans la plus misérable hutte au fond des bois, ne mange de la viande deux fois au moins par jour, qui ne prenne du thé, du café, du chocolat, et pas une qui boive continuellement de l'eau pure. Le boutiquier, l'artisan, y vit aussi beaucoup mieux qu'en Europe, et la table d'une famille aisée et vivant de ses rentes n'est pas mieux servie en France et en Angleterre, que beaucoup de celles des tailleurs, des perruquiers, etc., de Philadelphie, de New-Yorck ou de toutes les autres grandes villes d'Amérique. (M. de Liancourt.)

Chaque église ou congrégation possède une somme appelée *trésor de souffrance*, formée de la dixième partie volontairement donnée

du revenu annuel des membres. Ce trésor est destiné à prévenir ou à réparer les malheurs, ou à assister la jeunesse infortunée. Un jeune homme sort-il de son apprentissage sans moyens de subvenir aux avances nécessaires pour commencer son métier, ce trésor les lui fournit pour un temps stipulé et sans intérêt. Un colon a-t-il perdu quelques bestiaux; sa grange ou sa maison ont-elles été brûlées; vient-il d'essuyer une maladie dispendieuse, ou est-il devenu infirme, il trouve dans le trésor de son église une prompte ressource. S'il arrive que la même personne éprouve de nouveaux malheurs, la dette lui est remise: ce n'est plus un prêt, mais un don. Voilà pourquoi on ne voit jamais parmi eux d'indigens ni d'hommes assujettis à des travaux serviles.

L'Américain blanc, par une fierté que l'on ne peut blâmer, a horreur et honte de l'état de domesticité: aussi ne compterait-on peut-être pas dans toute l'étendue des Etats-Unis vingt citoyens américains qui soient domestiques, c'est-à-dire servant dans les maisons. Quelques Allemands ou Irlandais arrivant pauvres d'Europe, et des nègres ou des mulâtres, voilà la classe des domestiques dans l'Amérique septentrionale; et dès que les premiers ont pu amasser quelque argent, ils quit-

tent cet état vu avec une sorte de mépris, et s'établissent ou sur des terres qu'ils défrichent, ou dans un petit commerce; enfin, ils se rendent indépendans d'un maître. On peut concevoir, d'après cela, que les bons domestiques ne se trouvent pas facilement en Amérique.

Le préjugé qui inspire tant de répugnance aux citoyens américains pour l'état de domesticité n'agit pas de même pour les femmes; rien n'est plus commun que de voir des filles, appartenant à des familles aisées et honnêtes, se faire servantes pendant les premières années de leur jeunesse. C'est un parti même auquel leurs parens les engagent, et qui ne choque aucune idée. On a vu simple servante, pendant plusieurs années, la nièce du maire de la ville de New-Yorck, fille extrêmement bien élevée et honnête. Il faut avouer que les sentimens des hommes blancs américains, à l'égard de la domesticité, seraient tout aussi bien placés dans l'âme des jeunes filles américaines.

XVIII. *Des Nègres transportés dans l'Amérique septentrionale.*

Dans les quatre Etats du Nord et dans ceux du Midi, les noirs libres sont domestiques, ou tiennent de petites boutiques, ou cultivent la

terre. Quelques-uns s'engagent sur les bâtimens destinés au cabotage. Tous ces noirs sont généralement vigoureux, d'une forte constitution, capables des travaux les plus pénibles; ils sont généralement actifs. Ceux placés dans la classe des domestiques sont sobres et fidèles. Les femmes de cette couleur méritent le même éloge. C'est à tort que les domestiques blancs les traitent tous avec mépris, comme étant d'une espèce inférieure. Ceux qui tiennent des boutiques vivent dans la médiocrité, n'augmentent jamais leurs affaires au-delà d'un certain point. La raison en est simple : quoique par-tout on traite les noirs avec humanité, les blancs qui ont l'argent ne sont pas disposés à leur faire des avances telles qu'elles les missent en état d'entreprendre un grand commerce; d'ailleurs, il faut pour ce commerce quelques connaissances préliminaires; il faut faire un noviciat dans un comptoir, et la porte leur en est encore fermée. On ne leur permet pas même de s'asseoir à côté des blancs. Donc si les noirs sont bornés à un petit commerce de détail, on ne doit pas en accuser leur défaut de connaissance ou d'industrie, mais le préjugé des blancs qui leur donne des entraves. Les mêmes causes empêchent les noirs qui vivent à la campagne d'avoir des plantations

étendues ; celles qu'ils cultivent sont bornées, mais généralement assez bien soignées. Des habits d'un drap chaud et solide, des maisons de bois et en bon état, de nombreux enfans les font remarquer des Européens voyageurs; et l'œil du philosophe se plaît à considérer ces habitations où la tyrannie ne fait point verser de pleurs. Dans cette partie de l'Amérique, les noirs sont certainement heureux ; mais leur bonheur et leurs talens ne sont pas encore au degré où ils pourraient atteindre. Il existe un trop grand intervalle entre eux et les blancs, surtout dans l'opinion publique, et cette différence humiliante arrête tous les efforts qu'ils feraient pour s'élever. Cette différence se montre par-tout. Par exemple, on admet les noirs aux écoles publiques; mais ils ne peuvent franchir le seuil d'un collége. Quoique libres, quoique indépendans, ils sont toujours eux-mêmes accoutumés à se regarder comme au-dessous du blanc; il a des droits qu'ils n'ont pas.

Mais quand on les compare aux noirs esclaves dans les États du Midi, quelle prodigieuse différence les sépare! Dans le Midi, les noirs sont plongés dans l'abjection et dans un abrutissement difficile à peindre. (Quelque jour l'esclavage des noirs y sera aboli comme dans les

colonies anglaises). Plusieurs sont nus, mal nourris, logés dans de misérables huttes, couchés sur la paille. On ne leur donne aucune éducation; on ne les instruit d'aucuns dogmes religieux; on ne les marie pas : aussi sont-ils avilis, paresseux, sans idées, sans énergie : l'esclavage avilit et dégrade l'homme. Ils ne se donneraient aucune peine pour avoir des habits ou de meilleures provisions; ils aiment mieux porter des haillons que de les raccommoder. Ils passent le dimanche, qui est le jour de repos, entièrement dans l'inaction, leur souverain bonheur : aussi travaillent-ils peu et nonchalamment.

Il faut néanmoins rendre justice à la vérité; les Américains du Midi traitent doucement les esclaves, et c'est un des effets produits par l'extension générale des idées sur la liberté : l'esclave est moins accablé de travaux; mais on s'est borné à cet adoucissement. Il n'en est pas mieux ni pour la nourriture, ni pour son habillement, ni pour ses mœurs, ni pour ses idées : ainsi le maître perd sans que l'esclave acquière; et s'il suivait l'exemple des Américains du Nord, tous deux gagneraient au changement.

Quand on peint les noirs des États du Midi, il faut bien distinguer ceux qui sont attachés

à la culture de ceux qui vivent dans la maison du maître. Les premiers sont très-misérables; les seconds (mais ils sont en petit nombre) sont généralement mieux vêtus, plus actifs et moins ignorans. (Brissot.)

La secte des Méthodistes et celle des Quakers prêchent avec force l'émancipation des esclaves. Dans ces deux sectes il est de dignes amis de l'espèce humaine qui ont donné la liberté à trois cents nègres à-la-fois, et qui l'ont donnée en engageant les enfans à des maîtres avec la condition que les maîtres leur feraient apprendre à lire, écrire, compter, et s'en serviraient comme domestiques, ouvriers, apprentis, jusqu'à l'époque de dix-huit ou vingt ans, époque à laquelle ils seraient entièrement libres. Ils n'ont exigé pour eux-mêmes aucun genre de rétribution, et ont émancipé les nègres plus âgés sans aucune condition. Il faut avouer qu'une conduite aussi généreuse est très-respectable. (M. le duc de Liancourt.)

Les nègres esclaves dont des maîtres bienfaisans adoucissent le sort, sont susceptibles de la plus vive reconnaissance. La femme d'un cultivateur, dans les environs de New-Bristol (à cinq lieues de Philadelphie), perdit son mari dont elle avait six enfans; il ne possédait qu'un seul nègre, le compagnon de ses premiers tra-

vaux, auquel il donna la liberté avant de mourir. Telle fut la reconnaissance de ce généreux Africain, qu'il se voua par une protestation solennelle, comme homme libre, au service de cette femme et de ses enfans, sans jamais exiger ni vouloir recevoir d'autre récompense que celle de partager avec cette famille la subsistance et l'habillement. Après la mort de ce bon nègre, son ancienne maîtresse fit graver sur la pierre sépulcrale du tombeau où il fut enseveli l'épitaphe suivante : « Ci-gît Jean, né » à Trenton, dans le Nouveau-Jersey, le » 17 mai 1703, mort le 29 octobre 1770, qui » jusqu'à l'âge de trente-deux ans fut un bon » et fidèle esclave, et dont l'intelligence, l'in- » dustrie et la reconnaissance devinrent, de- » puis son émancipation, le soutien de mon » veuvage et celui de la jeunesse de mes en- » fans. »

On commence enfin à croire que les nègres sont aussi susceptibles que les blancs d'esprit et d'intelligence. Voici deux exemples qui en fournissent des preuves frappantes. Le premier montre qu'avec l'instruction on peut rendre les noirs propres à toutes les professions ; le second, que la tête d'un nègre est organisée pour les calculs les plus étonnans, et par conséquent pour toutes les sciences.

Il y avait, en 1788, un noir appelé *Jacques Derham*, médecin, qui exerçait dans la Nouvelle-Orléans. Ce noir avait été élevé dans une famille de Philadelphie, où il apprit à lire, à écrire, et où on l'instruisit dans les principes du christianisme. Dans sa jeunesse il fut vendu au docteur Jean Kearsley, qui l'employait à composer des médecines et à les porter à ses malades. A la mort de ce docteur, il passa dans différentes mains, et il devint enfin l'esclave du docteur George West, chirurgien du seixième régiment d'Angleterre, sous lequel, pendant l'avant-dernière guerre en Amérique, il remplit les fonctions les moins importantes de la médecine. A la fin de la guerre, le docteur West le vendit à un autre médecin de la Nouvelle-Orléans, qui l'employa aussi à soigner des malades. Dans cette condition, il gagna si bien la confiance et l'amitié de son maître, que celui-ci consentit à l'affranchir deux ou trois ans après et à des conditions modérées. Derham s'était tellement perfectionné dans la médecine qu'à l'époque de sa liberté il fut en état de la pratiquer avec succès à la Nouvelle-Orléans, et qu'elle lui rapportait par an 3,000 dollars, ou 16,000 fr. de notre monnaie.

Voici maintenant l'autre fait, attesté par

plusieurs personnes dignes de foi. Ce nègre se nommait *Thomas Fuller*. Il a vécu toute sa vie sur la plantation d'une dame Cox : il ne savait ni lire ni écrire, et en 1791 il avait soixante-dix ans. A cette époque, MM. Hartshom et Samuel Coates, qui voyageaient en Virginie, ayant appris la facilité singulière que ce noir avait pour les calculs les plus compliqués, l'envoyèrent chercher et lui firent différentes questions. Etant interrogé combien de secondes il y avait dans une année et demie, il répondit presque tout de suite 47,304,000, en comptant 365 jours dans l'année. On lui demanda combien de secondes aurait vécu un homme âgé de soixante-dix ans dix-sept jours et douze heures ; il répondit, dans une minute et demie, 2,210,500,800. Un des Américains, qui l'interrogeait et vérifiait ses calculs avec la plume, lui dit qu'il se trompait, que la totalité n'était pas si considérable ; et cela était vrai : c'est qu'il n'avait pas fait attention aux années bissextiles. Il corrigea le calcul avec la plus grande célérité. On lui demanda ensuite : supposez un laboureur qui a six truies, et que chaque truie en met bas six autres la première année, et qu'elles multiplient dans la même proportion jusqu'à la fin de la huitième année, combien alors de truies aura le laboureur s'il n'en

perd aucune? Le vieillard répondit en dix minutes, 34,588,806. La longueur du temps ne fut occasionnée que parce qu'il n'avait pas d'abord compris la question. Après avoir satisfait à tout ce qu'on lui demanda, il raconta l'origine et les progrès de son talent en arithmétique. Il avait commencé à compter jusqu'à 10, puis à 100, et il s'imaginait alors, disait-il, être un habile homme. Néanmoins il s'amusa à compter tous les grains d'un boisseau de blé, et successivement il sut compter le nombre des morceaux de bois nécessaires pour enclore un champ d'une certaine étendue, ou le nombre de grains qu'il fallait pour l'ensemencer. Sa maîtresse avait tiré beaucoup d'avantages de son rare talent. Il ne parlait d'elle qu'avec la plus grande reconnaissance, parce qu'elle ne l'avait jamais voulu vendre, malgré les offres considérables qu'on lui avait faites. Un des Américains lui ayant dit que c'était dommage qu'il n'eût pas reçu d'éducation: « Non, maître, répliqua-t-il; il vaut mieux que je n'aie rien appris, car bien des savans ne sont que des sots. »

Auprès de la vaste plantation de l'immortel Washington, un nègre libre, qui a su depuis sa jeunesse mettre à profit son industrie et en ménager soigneusement les produits, possède

une propriété considérable et plus de deux cents esclaves. Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que cet affranchi exerce une extrême dureté envers ses nègres. Il a épousé une blanche, et sa fille, mulâtresse, s'est mariée avec un blanc, mais d'une classe inférieure, et que la fortune considérable qu'il s'est procurée par ce mariage ne fait pas voir de moins mauvais œil dans ce pays, où le préjugé couvre d'une sorte de mépris toute alliance avec les personnes de couleur. *Pindarin*, c'est le nom du vieux nègre, avait en 1797 quatre-vingt-cinq ans. Il donna plusieurs fois de grands repas aux planteurs ses voisins dans différentes circonstances ; et comme le vin était bon et en abondance, les convives ne manquaient pas d'être en grand nombre ; mais le bon Pindarin ne s'asseyait jamais à table avec eux : il s'en excusait sur sa couleur qui, disait-il, l'en rendait indigne, et aucune sollicitation ne pouvait l'y déterminer. Que de blancs, dit M. de Liancourt, dont la fortune a fait oublier les actions et les vices aux autres ou à eux-mêmes !

Brissot raconte qu'il vit à New-Port un nègre âgé de vingt mois, qui répétait tout ce qu'on lui disait, entendait bien, contrefaisait le singe et dansait ; il donnait des marques

d'une intelligence extraordinaire. On s'amusait à le faire obéir à toutes sortes de commandemens, et surtout à lui faire décomposer ses traits.

Ceci nous conduit à faire mention d'une curiosité naturelle dont parle M. de Liancourt et qu'il a vue à Philadelphie en 1797 : c'est un nègre virginien, né de père et de mère nègres, changeant de couleur et devenant blanc. Il a conservé sa couleur noire jusqu'à l'âge de quarante ans ; alors la peau de ses doigts auprès de ses ongles a commencé à s'éclaircir, puis à devenir plus blanche, puis enfin entièrement blanche. Il en a été de même de presque toutes les parties de son corps : ses jambes, ses cuisses, ses bras, ses mains sont blancs, ainsi que son cou, ses épaules et son visage. Sa tête est noire et couverte encore de laine. Il assure que dans le cours de trois mois il s'aperçut d'un progrès sensible dans toute sa personne. Ce changement de couleur s'est fait sans qu'il éprouve aucune incommodité. On connaît plusieurs exemples en Amérique de nègres, mulâtres ou Indiens dont la couleur a changé ou après une maladie, ou en plein état de santé ; mais aucun aussi complètement que celui-ci.

XIX. *Précis de la guerre de 1775, et Anecdotes qui lui sont relatives.*

Après avoir fait connaître tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant dans les Etats-Unis, il nous reste encore à nous occuper d'une partie essentielle de notre ouvrage ; c'est de tracer rapidement l'histoire de la guerre dont l'heureux et glorieux succès procura la liberté à l'Amérique septentrionale, en la délivrant pour jamais du joug de l'Angleterre, et qui la place au rang des puissances les plus respectables. On verra dans notre analyse des exemples frappans de courage et d'héroïsme, qui rappelleront les plus beaux siècles de l'histoire romaine. Quel tableau est plus digne d'être présenté à la jeunesse studieuse et brûlante de l'amour de la patrie !

Mais avant d'entrer en matière, il est à propos de donner une esquisse des forces militaires de l'Amérique septentrionale, d'après l'estimable auteur de l'*Aperçu des États-Unis*, publié en 1814.

La défense extérieure des États-Unis, dit-il, est peu coûteuse, parce qu'elle ne repose que sur un système de milice nationale. Tous les citoyens, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à

quarante - cinq, sont enrôlés, et ils sont appelés au service militaire quand la sûreté publique l'exige. On compte dans la milice des divers Etats environ 700,000 hommes. Avec une armée de milices aussi nombreuses, les Etats-Unis croient n'avoir pas besoin d'une armée régulière : aussi n'en ont-ils une que pour la forme. Quatre régimens seuls la composent en temps de paix ; savoir : deux régimens de chasseurs, un d'artillerie et un de marine, formant un corps d'environ cinq mille hommes, commandé par un brigadier-général.

La marine des Etats-Unis n'est, comme leur armée régulière, qu'une espèce de miniature : elle est seulement composée de sept à huit frégates, autant de corvettes, de quelques galiotes à bombes et de quelques chaloupes canonnières ; le tout monté par environ quatre mille hommes et cinq cents canons. Les Américains pourraient aisément avoir une marine plus forte, parce qu'ils ont tous les matériaux nécessaires pour construire des vaisseaux, et près de cent mille hommes pour les armer. En réunissant les différentes armes qui composent la force de terre et de mer, on voit que cette force n'est que d'environ neuf mille hommes ; c'est-à-dire qu'il n'y a guère aux États-Unis qu'un homme sur

mille employé au service militaire, tandis qu'il n'y a pas de pays en Europe où il n'y en ait au moins un sur cent. Les Américains peuvent, comme tous les autres peuples, ajoute M. le chevalier Félix de Beaujour, avoir de bons généraux et de bons soldats; mais ils n'auront de bonne armée que lorsqu'ils auront perfectionné leur système militaire.

M. de Larochefoucauld-Liancourt, que nous avons souvent cité, reproche aux troupes Américaines de n'avoir point une grande tenue. L'œil européen, dit-il, est choqué de leur malpropreté, de leur mauvais air. C'est le mal du pays, et l'on recruterait bien moins encore si l'on exigeait une tenue plus régulière.

Venons maintenant au récit des principaux faits de la guerre de 1775.

La bonne intelligence entre l'Angleterre et ses colonies durait depuis près de cent ans. La politique anglaise se borna long-temps à essayer son pouvoir par des prohibitions locales, toujours couvertes du voile spécieux de la raison d'Etat. Il arrivait rarement que quelque colonie se refusât au retranchement de ses droits de commerce; plus rarement elle murmurait contre la cour; les gouverneurs seuls étaient les objets de la haine publique lorsqu'ils abusaient de leurs pouvoirs; les assem-

blées s'attachaient à diminuer leur puissance, et le peuple leur attribuait tout ce qui lui était défavorable. Les subsides que payait chaque colonie, tant en hommes qu'en argent, se réglaient fidèlement sur sa population et sur ses moyens; encore avait-elle le droit de se taxer elle-même, de discuter dans ses assemblées la réalité des besoins qui motivaient les demandes de la mère-patrie. Une autre condition des subsides était qu'ils seraient employés dans le continent même. Ce fut à leur propre milice et à cette espèce de don gratuit que l'Angleterre dut la facilité de s'emparer de l'Ile-Royale, de Terre-Neuve et du Canada, de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Grenade. Ces acquisitions pouvaient singulièrement favoriser le commerce et la navigation des Anglo-Américains; cependant quelque avantage qu'ils dussent y trouver, la cour de Londres ne leur en témoigna pas moins sa reconnaissance.

A la demande du roi George III, la chambre des communes avait cru devoir leur accorder une indemnité de deux cent mille livres sterling; mais à la paix de 1763 avec la France, bien loin d'effectuer ces magnifiques promesses, la métropole, trop fière de ses succès, pour acquitter les charges de l'Angleterre, voulut les forcer à en payer une partie. Il parut le 4 avril

1764 un premier bill à l'effet de taxer les colonies. La dette nationale était de cent cinquante millions sterling, et dans le nouveau système de gouvernement, tous les ordres de l'Etat s'accordèrent à demander que l'Amérique acquittât la moitié de cette dette.

Les circonstances n'étaient point favorables à ce projet; les Américains avaient senti leurs forces; et leurs milices, aguerries dans les glaces du Nord, à l'attaque du Canada, commençaient à mépriser des stipendiaires recrutés dans les rues de Londres. La dernière guerre contre la France les avait mis à portée de se comparer et de se préférer à ces recrues. Les négocians, les navigateurs, les grands propriétaires, murmuraient hautement des entraves que leur dépendance de l'Angleterre mettait à l'activité du commerce, aux progrès de la navigation, au succès des plantations et de la culture des terres.

A ces dispositions naturelles à un grand peuple séparé de la métropole par une vaste étendue de mer de quinze cents lieues, se joignirent des causes et des fautes politiques qui vinrent encore les fortifier. Au lieu de faire acheter la paix à la France et à l'Espagne en 1763, et d'y mettre un prix capable d'acquitter en partie la dette de l'Angleterre, la cour de

Londres avait eu la mauvaise politique de retenir la Floride et le Canada. Par ces acquisitions imprudentes elle renversait les seules barrières capables de retarder l'affranchissement de ses colonies. Les Canadiens surtout étaient pour la Nouvelle-Angleterre des voisins entreprenans contre lesquels elle ne cessait de réclamer la protection de la mère-patrie.

La cour de Londres reconnaissant trop tard les inconvéniens du trop grand pouvoir des colonies, avait résolu d'y remédier par un projet d'asservissement général; elle voulait rendre toutes les provinces américaines dépendantes du parlement, et leur ôter peu à peu leurs chartes particulières et leur droit de législature; elle n'attendait qu'une occasion de commencer l'exécution de ce projet; mais le succès était impossible. Employer la violence et la célérité, c'était allumer de toutes parts les flambeaux de la révolte; employer la lenteur et la persévérance, c'était risquer de voir les peuples profiter de chaque délai pour se fortifier contre l'oppression dont ils étaient menacés. Ce dernier parti fut néanmoins préféré, et en demandant des impôts, les ministres, qui n'attendaient que le prétexte d'introduire des soldats dans les colonies, desiraient secrètement qu'elles se refusassent à ce qu'ils exigeaient.

La province de Massachusset fut la première à témoigner son mécontentement : suivant sa charte, elle avait le droit exclusif de porter dans son assemblée les lois de taxation. Pour empêcher le roi et le parlement d'attenter à ce droit, elle fit, de concert avec d'autres colonies, les plus vives réclamations, mais qui n'eurent aucun succès. George III, le 22 février 1765, donna sanction de loi au bill qui ordonnait que les contrats passés dans les colonies ne pourraient être faits à l'avenir que sur du papier timbré. Le résultat de cet acte fut de soulever Boston, et peu s'en fallut que le distributeur de ce papier ne fût massacré dans une émeute populaire. On démolit sa maison et celles de plusieurs officiers civils. Le procureur-général n'osa rendre plainte contre les auteurs du désordre; et le conseil décida, malgré le gouverneur de la province, que les troupes commandées par le général Gage ne seraient point employées contre les révoltés. Dans ces circonstances, une assemblée générale de la province arrêta que, nonobstant l'acte du parlement, il serait légal de contracter sans papier timbré.

Les désordres s'étendirent beaucoup plus loin que Boston et la province de Massachusset; ils se manifestèrent en plusieurs endroits et pres-

que dans le même temps. A New-Port, dans Rhodes-Island, le peuple commença à manifester son agitation en traînant dans les rues trois mannequins représentant des personnages qu'il regardait comme dévoués à la cour, et il brûla ensuite ces effigies au milieu des acclamations de la multitude. Les percepteurs de l'impôt du timbre furent forcés de renoncer à cet impôt regardé comme si onéreux, et de renvoyer à bord des vaisseaux anglais le papier timbré, ou de le voir brûler en cérémonie sur les places publiques. A New-Yorck, le bill du timbre fut accueilli avec un tel mépris, qu'il fut imprimé et crié dans les campagnes en ces termes : *Folie de l'Angleterre, et ruine de l'Amérique.*

A la première nouvelle de ces troubles, qui parvint bientôt à Londres, la cour n'opposa qu'une extrême rigueur. Les gouverneurs reçurent ordre de réprimer la sédition par la force et de rendre publique la décision du parlement, qui, dans tous les cas possibles, accordait au roi, assisté des deux chambres, le droit d'assujettir les colonies américaines.

Cependant le temps approchait où le papier timbré destiné à l'Amérique allait arriver d'Angleterre. On l'attendait le premier novembre, et ce jour était désigné par les Américains comme le jour du présage sinistre de

tous les maux qui allaient fondre sur leur patrie. Le 5 octobre 1765, parurent en vue de Philadelphie, près de la pointe de Gloucester, les bâtimens qui apportaient ce funeste papier timbré. Aussitôt tous les vaisseaux mouillés dans le port mirent leur pavillon en berne (signal de détresse); les cloches furent enveloppées d'un drap et sonnèrent des trépas jusqu'au soir; tout annonçait le deuil universel le plus profond. Le tumulte dura plusieurs jours. Au milieu de l'effervescence générale, les Quakers, qui sont en grand nombre dans la ville de Philadelphie, gardèrent un calme parfait et semblaient disposés à se soumettre à la loi du timbre. Le 1er novembre, au point du jour, toutes les cloches de Boston sonnèrent d'une manière lugubre. On vit de nouveaux deux mannequins pendus à un vieil orme, près d'une des portes de la ville : cet arbre, à dater du jour de la première explosion, avait été surnommé l'*Arbre de la liberté*. C'était sous son ombrage que les zélateurs se réunissaient pour conférer sur la chose publique : de là naquit l'usage de planter par-tout des arbres de liberté. A trois heures du soir, les deux effigies furent détachées de l'arbre, portées autour de la ville, et brûlées.

Les cafés étaient devenus des arênes poli-

tiques où les orateurs populaires montaient sur les bancs et les tables pour endoctriner la multitude, qui s'y rassemblait de toutes parts. Dans une de ces réunions, un honnête citoyen de New-Yorck prit la parole pour exhorter le peuple à une conduite moins tumultueuse et moins condamnable. Il pria même les bourgeois de prendre les armes pour être sans cesse en état de réprimer les agitateurs.

Les habitans de New-Yorck recoururent à un moyen d'opposition très-efficace et très-propre à obtenir la révocation du bill. Ils arrêtèrent entre eux, non-seulement de ne plus acheter de marchandises en Angleterre jusqu'à l'époque desirée, et de retirer toutes les commandes qu'ils pourraient avoir faites, et qui ne seraient pas remplies au 1er janvier 1766; mais même de ne vendre aucune des marchandises anglaises qui n'auraient pas été rembarquées avant ce terme. Cet arrêté fut volontairement adopté par les marchands en détails même, qui s'obligèrent à n'acheter ni vendre aucune des marchandises anglaises qui seraient introduites en Amérique en contravention des déterminations prises par le commerce.

Les habitans de Philadelphie allèrent plus loin; ils défendirent à tout homme de loi d'in-

tenter action pour argent dû par un individu résidant en Angleterre, et à tout Américain de faire aucun paiement au profit d'un sujet de ce royaume, jusqu'à ce que les bills fussent révoqués. Cet exemple fut imité par presque toutes les autres villes ou contrées les plus commerçantes de l'Amérique anglaise.

Il s'ouvrit alors en différens endroits des marchés pour la vente des objets fabriqués dans le pays ; on y apportait en abondance des draps, des toiles, des étoffes de laine ou de lin, des ouvrages en fer, de l'eau-de-vie d'orge, des papiers peints pour tentures, et autres articles d'une utilité générale. Afin que les matières premières des ouvrages en laine ne souffrissent pas de diminution, il fut arrêté qu'on ne mangerait plus d'agneaux, et, en outre, qu'on n'achèterait plus de viande d'aucune espèce chez les bouchers qui auraient tué ou mis en vente l'un de ces animaux. Tout citoyen, même les plus riches, les plus fastueux, pour se conformer à l'usage général, ne portaient plus que des habits faits d'étoffes du pays ou des habits usés, plutôt que d'employer des marchandises anglaises. On en vint à réfléchir que l'Amérique pourrait se suffire à elle-même, sans avoir besoin de recourir à l'industrie et aux productions de l'Angleterre.

Bien plus, comme si ces blessures faites à la mère-patrie n'étaient pas encore assez sensibles, il fut question, dans la Virginie et la Caroline méridionale, de mettre fin à tout transport de tabacs en Angleterre.

Mais il résulta de l'interdiction du papier timbré une suspension subite, ou plutôt une cessation totale de toute affaire qui ne pouvait se conclure sans un papier authentique. Les journaux seuls continuaient à publier leurs feuilles, alléguant pour excuse qu'ils ne pouvaient s'en dispenser sans s'exposer à quelque événement fâcheux. Personne ne voulait recevoir les gazettes venant du Canada, parce qu'elles étaient imprimées sur papier timbré. Les cours de justice furent closes, les ports fermés; les mariages même ne se célébraient plus; il s'établit en un mot une stagnation absolue dans toutes les relations de la vie sociale.

La disposition des esprits en Amérique parut enfin si dangereuse en Angleterre, que la révocation de l'édit du timbre fut prononcée par la chambre des communes, malgré un grand nombre d'opposans. Deux cent soixante-cinq membres votèrent pour cette révocation, et cent soixante-sept contre. Elle fut approuvée dans la chambre des pairs par une majorité de quatre-vingt-quatre voix sur deux cent vingt-

six votans. Le 19 mars 1766, le roi s'étant rendu à la chambre des pairs, donna sa sanction à l'acte de révocation. Les négocians américains qui se trouvaient alors à Londres vinrent en foule témoigner leur allégresse et leur reconnaissance ; les vaisseaux qui étaient mouillés dans la Tamise se pavoisèrent en signe de réjouissance ; les maisons furent illuminées dans tous les quartiers de la ville.

Malheureusement un autre bill vint renouveler les troubles : il enjoignait aux assemblées américaines de recevoir dans leurs villes les troupes britanniques qu'il plairait à la métropole de leur envoyer, de leur fournir des logemens, du bois, de la bière, etc. Cet attentat contre la liberté des colons parut intolérable à ceux de la Nouvelle-Angleterre et à d'autres colonies. La cour de Londres espéra de les soumettre par la rigueur, et ne fit que les aigrir sans les réduire.

De nouveaux actes concernant les domaines, les prohibitions, les confiscations et les amendes, et une taxe sur le thé, soulevèrent tellement la province de Massachusset, qu'il s'y forma une sédition, dont les suites humiliantes pour l'Angleterre auraient dû l'éclairer sur le danger de ses prétentions. Deux régimens arrivés d'Hallifax (ville de l'Acadie) avaient osé faire feu sur le peuple de Boston ; cette

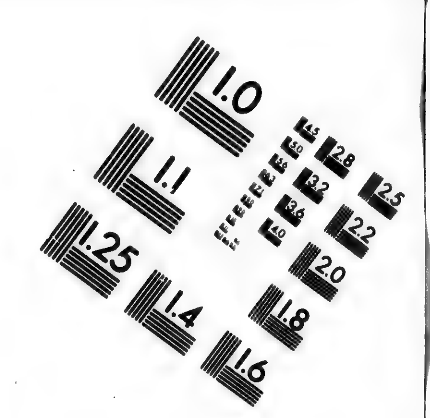
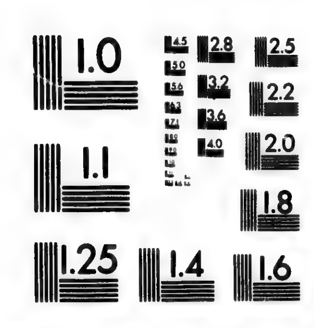


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

imprudence excita une révolte générale. Pour se dérober à la fureur des Bostoniens, les troupes royales furent obligées de se réfugier dans le fort Guillaume, et le conseil exigea qu'elles sortissent de la colonie. Les officiers de la douane coururent les mêmes dangers: heureux de s'y soustraire par la fuite, ils n'osèrent plus se montrer dans la ville. Le gouverneur voulut proposer de nouvelles mesures relatives à l'administration; la réponse des Bostoniens fut que l'Angleterre n'avait aucune autorité législative sur l'Amérique, dont ils ne laisseraient jamais usurper les priviléges.

Se flattant d'apaiser les troubles, la Grande-Bretagne envoya des troupes pour rester en garnison dans la capitale du Massachusset (Boston). Elles arrivèrent sur un grand nombre de bâtimens dans la baie de Nantasket, non loin de cette ville. Le général Gage ordonna au colonel Dalrymple de faire descendre à terre tous ses soldats, et d'établir de nombreux corps-de-gardes dans la ville. En conséquence, le 1er octobre 1768, toutes les dispositions étant faites, l'escadre commença à se mettre en mouvement au nombre de quatorze vaisseaux de guerre, et elle prit une telle position, qu'elle dominait toute la ville. L'artillerie des bâtimens était braquée contre elle, prête à la foudroyer

en cas de résistance. Les soldats commencèrent à débarquer à une heure après midi, sans éprouver la moindre opposition : ils entrèrent aussitôt dans la ville avec les armes chargées, un train d'artillerie proportionné, et tout l'appareil militaire usité en pareille circonstance. La grand'garde fut établie en face de la maison commune, avec deux pièces de canon qui menaçaient cet édifice. Les Bostoniens étaient vivement choqués de ces dispositions : ils ne pouvaient voir, sans une violente indignation, leur hôtel-de-ville, siége ordinaire de la chambre des représentans et de la cour de justice, occupé par tant de troupes et environné de toutes parts de l'appareil des armes. Les rues étaient pleines de tentes et de soldats qui allaient et venaient continuellement pour relever les postes, et criaient à tout instant *qui vive* aux bourgeois qui passaient Les offices divins étaient interrompus par le bruit des tambours et le son des fiffres : tout offrait l'image d'une place de guerre. Ce déploiement de la force militaire imposa tellement à la multitude, que, pendant un assez long-temps, la tranquillité n'en fut point troublée.

Le 5 mars 1770, entre sept à huit heures du soir, une insurrection éclata soudain dans la ville contre les troupes royales; une foule

immense, armée de bâtons, courut contre elles, en criant : « Chassons ces misérables, ils n'ont plus rien à faire chez nous. » Les soldats, logés alors dans les casernes, se voyant provoqués, voulaient tomber sur le peuple, et leurs officiers avaient beaucoup de peine à les contenir. Tout-à-coup des cris annoncent qu'on a mis le feu à la ville; le tocsin sonne, la multitude grossit de toutes parts. On insulte une sentinelle ; on insulte une escouade jusque sous les baïonnettes ; enfin les soldats font feu : trois hommes restent sur la place, et cinq sont blessés grièvement. La populace se disperse. Toute la ville cependant était en proie à la plus affreuse confusion ; on voyait la foule se précipiter dans les rues ; on entendait le tambour, les cris : *Aux armes !* Les citoyens s'attroupaient par milliers. Le lendemain, de très-bonne heure, le tumulte recommença de nouveau. On dépêcha vers le gouverneur pour lui déclarer, au nom de tous les habitans, que l'on ne pouvait ramener le calme dans la ville et prévenir une nouvelle effusion de sang, qu'en éloignant sur l'heure les soldats. Après beaucoup de menaces d'une part, et beaucoup d'hésitations de l'autre, les troupes évacuèrent Boston pour passer dans le fort William, et la tranquillité fut rétablie.

On résolut de faire des obsèques solennelles aux trois citoyens qui avaient été tués, non que ce fussent des gens de marque, mais pour témoigner et exciter les regrets et la compassion du peuple envers ceux qui avaient péri de la main des soldats anglais pour avoir voulu s'opposer à la violation de la liberté civile. Dans la matinée du 8 mars, toutes les boutiques furent fermées ; les cloches de Boston et des bourgs du voisinage sonnaient d'une manière funèbre. Le convoi s'arrêta dans la rue Royale, à la place même où, trois jours auparavant, ces individus, objets de tant d'honneurs, avaient reçu la mort. De là, le cortége funéraire, suivi d'une immense multitude de peuple et d'une longue suite de carosses appartenant aux citoyens les plus distingués, se rendit, dans un profond silence et avec tous les signes de la douleur et de l'indignation, au lieu de la sépulture, où les corps furent déposés dans une seule tombe.

Tandis que les esprits fermentaient de la sorte de plus en plus, et que le mécontentement et le désespoir exaltaient toutes les têtes, on prenait en Angleterre ces demi-résolutions qui furent, de sa part, la cause manifeste de la fatale issue de cette importante crise.

Il arriva peu d'événemens publics pendant

l'année 1770. Toutes les provinces persistaient dans une résistance ouverte aux bills d'impositions et de restrictions du commerce. A Boston, un commis ayant voulu détenir un navire qui se trouvait en contravention des lois sur le commerce, la populace s'empara de cet homme, quoiqu'il n'eût fait que son devoir, le dépouilla de ses habits, l'enduisit de poix et le couvrit de plumes. Dans cet état il fut promené sur une charrette dans tous les quartiers de la ville.

L'imposition et le monopole sur le thé, que devait seule vendre aux colònies la compagnie des Indes en 1774, mit le comble au mécontentement général. Plusieurs vaisseaux étant arrivés à Boston chargés de cette marchandise, renouvelant les désordres qu'avaient occasionné les papiers timbrés, on mit aux voix s'il fallait s'opposer à leur débarquement, et d'un avis unanime, on se déclara pour l'affirmative : aussitôt se manifesta dans l'assemblée une violente commotion. Un homme déguisé en Indien, qui était dans la galerie, jeta le cri de guerre. En un clin-d'œil l'assemblée fut dissoute, on courut en foule au môle Griffin, près duquel étaient mouillés les vaisseaux. Il y arriva tout-à-coup une vingtaine d'hommes pareillement déguisés en Indiens ; c'étaient des

patrons de navire, des charpentiers et des calfats. Ils montèrent à bord des bâtimens chargés de thé; en moins de deux heures, trois cents quarante-deux caisses furent enfoncées et vidées dans la mer. La foule du peuple qui bordait le rivage leur servait comme de sauvegarde. Le tumulte fut peu violent; les vaisseaux et les autres effets qu'ils pouvaient contenir, n'éprouvèrent aucun dommage. Cette opération terminée, tout le monde rentra chez soi, dans la ville ou à la campagne.

Les soulèvemens du peuple doivent être réprimés, mais avec de sages mesures. La cour de Londres s'obstinait à n'employer que des voies d'une extrême rigueur. Le parlement décréta un bill et le roi le sanctionna, qui ordonnait que le port de Boston serait interdit. C'était punir la mère-patrie des torts dont elle inculpait les Anglo-Américains, et livrer à l'indigence cent mille familles qui vivaient du produit et du commerce des manufactures anglaises. La nouvelle de l'interdit de Boston excita une indignation générale; on ne rejeta aucun moyen de la manifester. Dans leur malheur, les Bostoniens montrèrent beaucoup de courage et de fermeté; ils retinrent les vaisseaux anglais qui étaient dans leur port, en ouvrirent l'entrée à toutes les nations, la Grande-Bretagne

exceptée, et se préparèrent à une vigoureuse résistance. Le général Gage, leur nouveau gouverneur, s'était chargé d'exécuter l'acte de punition; il s'annonça comme l'ange exterminateur; mais la fière contenance des Bostoniens lui fit comprendre que, pour les réduire, il fallait une guerre civile dont le succès était au moins incertain.

Cependant plusieurs provinces s'étaient déclarées en faveur des Bostoniens. La Virginie fut la première à donner le signal et l'exemple. Son assemblée arrêta que le 1er juin, terme fixé pour l'exécution du bill, serait observé comme un jour de jeûne, de prières et de mortification; qu'on y implorerait la miséricorde divine, pour qu'elle daignât détourner le fléau qui menaçait les Américains de la perte de leurs droits et d'une guerre intestine; enfin, pour qu'elle voulût inspirer à tous les cœurs, à tous les esprits, les mêmes sentimens, les mêmes pensées, afin de concourir efficacement à la défense de leur liberté.

On le vit arriver à Boston avec une sorte de tranquillité, ce 1er juin. A midi, toute fonction cessa à la douane, et le port fut fermé à tout vaisseau qui se présenta. Le 14, on refusa de laisser sortir ceux qui s'y trouvaient. Ce jour du 1er juin fut observé comme l'époque

d'un deuil général à Williamsbourg, capitale de la Virginie, et dans toutes les autres villes du continent. A Philadelphie, on cessa toute affaire; tous les marchands, excepté les Quakers, fermèrent leurs boutiques; les cloches sonnaient d'une manière lugubre. Les Bostoniens excitaient une vive compassion; leur ville, naguère si riche, si heureuse, si distinguée par le nombre et le caractère de ses habitans, n'offrait plus de toutes parts que l'image de la désolation et du désespoir. Les riches, en perdant l'usage de leurs magasins, allaient devenir pauvres; les pauvres, privés de travail, étaient tombés dans l'indigence. Chacun portait sa part de la calamité générale. Une soldatesque malveillante, répandue dans tous les quartiers de la ville, semblait vouloir encore insulter à leurs maux. Les habitans de la province de Massachusset venaient, à la vérité, à leur secours; on forma des souscriptions à Philadelphie pour procurer quelque soutien à ceux des Bostoniens qui, par l'effet de la loi nouvelle, se trouvaient privés de subsistance. Mais combien ces ressources étaient loin de suffire à une telle détresse! Beaucoup de ces malheureux étaient réduits au dernier degré de la misère. Au reste, si leurs maux étaient grands, non moins grandes étaient la résigna-

tion et la force d'âme avec lesquelles ils les supportaient.

Le plus grand nombre des habitans, dans la persuasion que tout se préparait à une guerre ouverte, mettaient leurs soins à se pourvoir d'armes, et s'exerçaient journellement à les manier. Ils y réussissaient avec une extrême facilité, étant accoutumés à la fatigue et intrépides chasseurs. Ils tiraient surtout avec une adresse peu commune. De tous côtés on ne voyait que des gens qui apprenaient l'exercice et les manœuvres ; jeunes, vieux, pères, enfans, les femmes mêmes y assistaient; ceux-là pour apprendre, celles-ci pour animer et encourager.

Pendant ce temps-là, le comité de Boston, où se trouvaient plusieurs députés des provinces, rendit un acte fameux sous le titre de *Convention solennelle*, par lequel les Bostoniens et ceux de leur parti rompaient tout commerce avec les Etats britanniques, à dater du 30 août 1775, et menaçaient d'une rupture quiconque refuserait de s'engager dans cette ligue. Le nouvel acte circula dans tout le continent septentrional, échauffa de plus en plus les têtes américaines et décida la formation d'un congrès général. Le lieu de l'assemblée fut indiqué à Philadelphie, et l'on ne pouvait mieux

choisir, à cause de la position de cette ville, placée au centre du continent, et pour ainsi dire sous la garde des colonies, dont elle est environnée. Dès qu'on eut fixé le mois du rendez-vous, les confédérés procédèrent à l'élection de leurs députés, qui, pour chaque province, ne pouvaient aller à plus de sept; mais quel qu'en fût le nombre, chaque colonie ne pouvait avoir qu'une voix dans les délibérations. L'ouverture du congrès se fit au mois de septembre de cette même année 1774, dans la grande salle de l'hôtel-de-ville de Philadelphie: Peyton Randolp, dont le patriotisme s'était signalé, fut élu président de l'assemblée. Après son élection, il se fit apporter une couronne, la rompit en douze parties égales, et la distribua aux représentans des douze provinces confédérées. Les premières délibérations eurent pour objet l'emploi des armes et l'importation des marchandises britanniques. Le congrès autorisa les voies de fait et proscrivit l'importation. Pour mieux juger des forces de l'Amérique confédérée, il fut fait un dénombrement général de ses habitans réunis sous la direction du congrès: il se monta à trois millions d'hommes, et l'on régla sur ce nombre précis et bien constaté, les moyens de résistance active et passive.

Dans ces circonstances, Charles Lée s'était mis à la tête des nouvelles milices, qu'il exerçait à ne point redouter les troupes réglées. Ce général avait fait la guerre en Canada, en Allemagne et dans la moitié de l'Europe. Pour les attaquer, les nouveaux soldats, commandés par Charles Lée, n'attendaient que l'occasion d'un premier mouvement; et sur le faux bruit que deux régimens s'étaient mis en marche pour aller prendre possession du fort de Ports-Mouth, trois cent cinquante Américains s'armèrent à la hâte et vinrent sommer le commandant de l'abandonner avec sa garnison. Le feu de trois pièces de canon n'effraya point les assiégeans, et le fort de Ports-Mouth fut pris d'assaut et sa garnison désarmée. Mais rien n'encouragea les confédérés comme la défection d'un corps de troupes considérable que lord Dunmore venait d'employer avec succès contre les sauvages de la Virginie. Ces soldats, incorporés dans les armées continentales, y portèrent leur discipline, et ce fut une acquisition précieuse pour les colonies.

Enfin, le moment fatal venait d'arriver, le signal de la guerre civile s'était fait entendre. Gage, général des troupes anglaises réunies à Boston, est informé que les Américains avaient formé un dépôt d'armes et de muni-

tions à Worcester et à Concord : le dernier de ces endroits est situé à dix-huit milles de Boston. Excité par des loyalistes (habitans qui demeurèrent fidèles au parti du roi), qui lui avaient persuadé qu'il ne trouverait point de résistance, il résolut d'envoyer quelques compagnies à Concord pour y saisir les armes et les munitions, et enlever les membres du congrès qui s'y tenait alors, notamment John Hancock et Samuel Adams, deux des chefs les plus ardens des patriotes. Mais, afin de ne pas irriter les esprits qui auraient pu nuire à son dessein, il ne voulut agir qu'avec précaution et dans l'ombre du mystère. En conséquence, il donna ordre aux grenadiers et à plusieurs compagnies d'infanterie légère de se tenir prêts à marcher hors de la ville au premier signal, ajoutant que c'était pour passer la revue et exécuter différentes manœuvres. Les Bostoniens conçurent des soupçons et ils envoyèrent avertir Adams et Hancock de se tenir sur leurs gardes. Le comité de sûreté-générale prescrivit de disperser les armes et les munitions, et de les distribuer en divers lieux. C'était le 18 avril 1775. Le bruit se répandit de l'attaque préméditée ; le peuple s'attroupa, le tocsin sonnait de tous côtés, et l'on repoussa les Anglais jusqu'au faubourg de Boston.

La nouvelle de ce combat se répandit aussitôt dans la province, et la fureur s'empara de tous les habitans; ils coururent aux armes, et dans ce premier mouvement, ils voulaient se jeter dans la ville et massacrer la garnison anglaise. Le sage Arthemus Ward, leur nouveau général, arrêta cette impétuosité, et il vint asseoir un camp de vingt mille hommes aux environs de Cambridge, peu éloigné de Boston. Le colonel Putnam s'était déjà rendu maître d'un poste avantageux à Roxbary, d'où il interceptait les convois anglais. Des détachemens de milices s'emparèrent de plusieurs forts, et firent les garnisons prisonnières.

Rien ne marque plus à quel point était portée l'ardeur militaire chez les Américains, que *la compagnie des vieillards.* Cette compagnie était composée de quatre-vingts Allemands établis dans le Nouveau-Monde, qui avaient servi dans leur patrie ou dans d'autres royaumes de l'Europe. Leur capitaine était âgé de près de cent ans. Ce bon vieillard avait quarante ans de service et s'était trouvé dans dix-sept batailles. Le tambour avait quatre-vingt-quatre ans. A lieu de cocarde, ces soldats portaient un crêpe noir pour témoigner leur douleur de ce que, dans un âge si avancé, ils étaient obligés de retourner à la profession des armes pour

ndit aussi-
'empara de
armes, et
oulaient se
rnison an-
ır nouveau
et il vint
ommes aux
é de Boston.
ndu maître
d'où il in-
étachemens
ırs forts, et

était portée
ins, que *la*
compagnie
Allemands
qui avaient
es royaumes
âgé de près
ait quarante
ans dix-sept
vingt-quatre
ats portaient
r douleur de
étaient obli-
s armes pour

P. 3



Maria Mion sculp

Les tristes Suites de la guerre Civile.

défendre un pays qui leur avait accordé un asile contre l'oppression.

Lorsque les Américains commençaient à prendre les armes, un vieillard de quatre-vingts ans se mit dans le nombre de ces généreux guerriers, et s'obstina à ne point s'éloigner, quelques instances qu'on lui pût faire. « Laissez-moi, s'écria-t-il, ma mort peut être utile; je me placerai devant un plus jeune que moi afin de recevoir le coup dont il serait atteint, et qui ravirait à ma patrie un défenseur que je lui aurai conservé. »

Une Américaine était à bord d'un des bateaux plats dans une des expéditions qui commencèrent la guerre : un boulet emporta la tête d'un soldat qui était à ses côtés; le sang jaillit sur elle et couvrit le visage d'un enfant qu'elle tenait entre ses bras. La nouvelle Lacédémonienne, dans un accès d'héroïsme, élevant alors son enfant le plus haut qu'il lui fut possible : « Te voilà, s'écria-t-elle, dignement initié au service de ton pays; c'est ton engagement que tu viens de signer. » Puis se tournant vers son mari : « Mets le feu au canon, dit-elle, et venge la mort de ton brave camarade. »

Deux jeunes soldats américains désertèrent de l'armée et retournèrent à la maison paternelle.

Leur père, indigné de cette action, les chargea de fers et les conduisit lui-même au général qu'ils avaient abandonné, et qui fut assez généreux pour leur faire grâce. Le père parut étonné d'une telle indulgence, et s'approchant du général, il lui dit les larmes aux yeux : « C'est plus que je n'avais osé espérer. »

Le congrès, à sa seconde session, tenue à Philadelphie en 1775, nomma pour commandant-général de toutes les troupes américaines George Washington, qui, livré à la culture de ses terres dans la Virginie, où il naquit en 1732, oubliait dans la retraite sa renommée et les lauriers dont il s'était couvert au service de l'Angleterre en qualité de colonel. Sa taille était de cinq pieds neuf pouces. Aussitôt que le pays de Virginie eut pris part à la guerre civile, il abandonna ses champs et sa maison lorsqu'il lui parut nécessaire de servir sa patrie. Il leva un corps de trois mille jeunes citoyens, et sut les former en peu de temps à une discipline plus exacte et moins compliquée que celle des troupes européennes; il leur donna des uniformes de son choix, et il voulut qu'ils fussent distingués par la supériorité de leurs armes, comme ils l'étaient par leur adresse à tirer. Il leur donna des mousquets qui, char-

gés par la culasse, obligent la balle à décrire en sortant une ligne spirale de deux tours et demi, ce qui accroît la résistance et prolonge la portée. Pour canons de campagne, il fit faire des pièces qui, plus courtes et plus légères que celles dont on se sert ordinairement, produisent plus d'effet. L'éloquence de ses discours, ses vues politiques, l'emploi généreux qu'il avait toujours fait de ses richesses; enfin, son extérieur imposant, sa taille robuste et élevée, la magnanimité qui semblait respirer dans ses traits, lui avaient attiré tous les suffrages de la Virginie : il lui suffisait de paraître pour gagner ceux de l'Amérique entière.

L'importance des services qu'il rendit à la tête de l'armée, l'habileté avec laquelle il sut résister aux forces supérieures de l'Angleterre en évitant le plus qu'il lui fut possible toute action décisive, lui mérita le surnom de *Fabius américain* ou de *Temporiseur*.

Lorsqu'il consentit, après beaucoup de résistance, à se charger du commandement de l'armée, il proposa au congrès de subvenir à la dépense de sa table, à cause des nombreux officiers qu'il serait journellement obligé d'y recevoir; mais qu'il ne voulait accepter aucune espèce d'émolument : il refusa même sa por-

tion dans les terres qui devaient être distribuées entre les différens officiers de l'armée, suivant leurs grades (1).

Son caractère était très-sérieux, son air grave; on ne l'a jamais vu rire pendant toute la guerre, et même dans son intérieur il ne souriait que rarement

Le généralissime Washington, accompagné de plusieurs généraux, qui se sont aussi rendus très-célèbres, et escorté d'une brigade de cavalerie, se rendit au camp devant Boston, où William Howe, arrivé d'Angleterre, venait de débarquer ses troupes, et remplaçait dans le commandement des troupes et de la ville, le général Gage.

William Howe brûlait de signaler son courage contre les Américains. Putnam lui en fournit l'occasion en plaçant deux mille hommes sur les hauteur de *Bunkers'hill*, poste avantageux auprès de Charles-Town, et dont le général Gage avait eu dessein de s'emparer. Cinq cents hommes de milices du Connecticut venaient de renforcer le détachement de Putnam, qui travaillait à se fortifier dans ce poste.

---

(1) Digne de marcher sur les traces de ce héros, le marquis de la Fayette imita aussi ce généreux dévouement. Nous parlerons ailleurs de ce jeune héros français.

Howe, ambitieux de l'en déloger, détacha trois mille hommes de l'armée royale, se mit à leur tête, et vint débarquer à cinq cents pas du retranchement. Il avait divisé sa troupe en deux corps : l'un marcha droit à l'ennemi, et l'autre tourna la montagne pour lui couper la retraite. Mais les Anglais s'étaient trop avancés ; les soldats de Putnam firent sur eux une décharge qui les força de reculer. Ils revinrent à la charge, et leur seconde attaque fut tout aussi malheureuse que la première. Dans ce désordre, Howe fut secouru par un renfort de mille hommes que lui amena le général Burgoyne. Les deux troupes réunies pénétrèrent enfin dans les lignes, et les Américains se virent forcés de les abandonner. Mais, quoique poursuivis assez vivement, ils trouvèrent le moyen de se rallier, et recommencèrent un combat qui se termina à leur avantage. Les Anglais y furent repoussés jusqu'à trois fois. Quoique les Américains eussent abandonné leurs retranchemens, la liste des morts et des blessés attesta la supériorité qu'ils avaient eue sur les troupes anglaises. D'ailleurs ils étaient de beaucoup inférieurs en nombre, et l'on ne peut contester à Putnam et à ses deux mille cinq cents miliciens la gloire d'avoir fait plier, à trois reprises différentes, quatre mille hommes,

l'élite de l'armée royale, et qui avaient à leur tête les deux plus grands généraux de cette armée.

A la même époque, le congrès publia un manifeste pour justifier la conduite des Américains aux yeux des nations. Un fragment de cette pièce fera juger de l'esprit dans lequel elle était écrite. « Nous déclarons ne vouloir pas » laisser à nos enfans une indigne servitude. » Notre cause est juste, nos ressources sont » grandes; nous déclarons, à la face du ciel et » de la terre, que nous emploierons avec une » constance inébranlable les armes que nos » ennemis nous ont forcés de prendre, résolus » de mourir libres plutôt que de vivre esclaves. » Nous ne combattons point pour faire des » conquêtes; nous montrons au monde étonné » le triste spectacle d'un peuple outragé sans » aucun prétexte, par des adversaires qu'il » n'avait jamais provoqués. Ils se vantent, ces » ennemis orgueilleux, d'être humains et ci- » vilisés, et ils nous offrent la servitude ou la » mort! Nous nous sommes armés pour la » défense d'une liberté dont nous reçûmes le » bienfait avec celui du jour, et pour conser- » ver des biens acquis par l'honnête industrie » de nos ancêtres; nous resterons armés tant » que nos aggresseurs continueront leurs hos-

» tilités, tant qu'il nous restera la moindre » crainte d'éprouver de nouvelles insultes. »

Furieux du courage qu'on lui opposait, le militaire anglais ne montra point cette humanité compagne de la bravoure, et qui ajoute une nouvelle gloire au triomphe d'un vainqueur généreux. Mais tel est le triste résultat des guerres civiles! Si les sept mille hommes qui restaient à peine des seize mille soldats envoyés au chevalier Gage depuis l'interdit de Boston, ne pouvaient plus tenter d'entreprises bien meurtrières, ils se dédommageaient sur les prisonniers américains du mal qu'ils ne pouvaient faire aux Américains en liberté. Gage se porta contre eux à des excès qui lui attirèrent de la part du généreux Washington des reproches et des menaces. Il répondit qu'il devait ce traitement à des rebelles; et cette réponse imprudente exposa les Anglais à des représailles d'autant plus redoutables, que le nombre des prisonniers royalistes était le triple des prisonniers insurgens. Lord Dunmore, tyran de la Virginie, dont il se disait encore gouverneur, privé de ses fonctions dans l'intérieur de la province, se vengeait sur les côtes en ravageant et brûlant des villages. Il avait fait une descente à Norfolk, et se proposait d'y fixer son gouvernement; mais les

milices des environs le forcèrent bientôt à se rembarquer. Il signala sa fuite par l'incendie de cette ville, qui fut embrasée en un instant : plusieurs des habitans périrent dans les flammes.

On était dans la dernière surprise des actes de cruauté que se permettaient les Anglais, nation qui avait toujours passé pour noble et généreuse. Un officier américain écrivit en ces termes à un officier supérieur : « Je ne puis » me dispenser de vous porter mes plaintes » sur la manière également ruineuse et bar- » bare avec laquelle les troupes que vous com » mandez font la guerre. Quels avantages, » quelles consolations pouvez-vous tirer de » ces cruels incendies ? Les effets de la guerre » ne sont-ils pas pour la société des calamités » assez fâcheuses sans que vous les étendiez » sur tous les individus ? Les Anglais n'étaient » pas dans l'usage de se conduire de la sorte ; » ce n'est que dans ces derniers temps qu'ils » ont adopté en Amérique des procédés aussi » inhumains. »

Un détachement, en 1779, fit sans succès une tentative sur Hampton, dans la baie de Chesapeak ; mais en quelques lieux que se portassent les Anglais, le feu, la violence et les dévastations marquaient leur passage. Parmi les horreurs qui révoltent le plus dans

le tableau de cette expédition, l'on cite deux traits dont la barbarie est à peine croyable, dit l'auteur anonyme de l'*Histoire impartiale de l'avant-dernière Guerre*. Le premier concerne sept Français arrêtés sans armes et demandant la vie, et massacrés de sang froid. Le trait suivant est encore plus odieux Un vaisseau américain, dont le capitaine et l'équipage étaient français, ainsi que huit passagers, fut obligé de se rendre après une vigoureuse résistance; mais au lieu de l'hommage qu'un noble vainqueur ne refuse jamais à la valeur d'un ennemi vaincu, les Anglais souillèrent leur victoire par la mort de ces infortunés. Ils les massacrèrent impitoyablement, sans excepter le capitaine qui, conduit à bord du vainqueur, y fut poignardé en y mettant le pied.

Le lieutenant d'un régiment anglais ne cessait de se représenter comme méritant la mort tous ceux qui étaient appelés *rebelles* par la proclamation du roi George. Un soir, saisi d'un zèle atroce et d'une horrible soif de sang, il quitta sa tente à minuit, accompagné de deux soldats, aussi ivres de vin et de fureur que leur chef; il frappa à la porte de la première maison de German-Town qu'il rencontra. Sur l'assurance qu'on avait à lui dir quelque chose d'important, le maître de cette

maison descend en chemise. A peine eût-il paru dans la rue qu'ils le saisissent, et après lui avoir reproché à l'oreille d'être un Américain et un rebelle, ils le pendirent sans bruit à la porte, où le lendemain les voisins le trouvèrent. C'est l'officier qui a lui-même raconté ce trait de barbarie.

Le général Grey surpassa toutes ces atrocités lorsqu'il fit percer de coups de bayonnette, dans une seule nuit, plus de quatre cents Américains plongés dans un tranquille sommeil. (*Lettres d'un Cultivateur américain.*)

Le fort de New-London, ville et port de mer considérable de l'Etat de Connecticut, n'était défendu que par une garnison composée des citoyens de cette ville ; elle était commandée par M. Ledyard, homme respectable, qui s'y était réfugié tandis que le général Arnold, déserteur de la cause américaine, faisait brûler cette ville, dans laquelle il avait été élevé. Un colonel anglais donna l'assaut à ce fort, d'où il fut repoussé trois fois ; l'ayant enfin emporté, M. Ledyard lui présenta son épée par la poignée : il la prit et la lui passa au travers du corps. Toute la garnison fut traitée avec une barbarie inouie. Les blessés, mis sur des chariots furent traînés le long d'un rocher raboteux et escarpé.

Le brave colonel Green, qui s'était couvert de gloire contre les Hessois, fut surpris long-temps après par un parti anglais qui le massacra ; mais avant de le tuer les barbares furent obligés d'assommer son nègre, qui le couvrit de son corps jusqu'au dernier moment.

Que la conduite des Américains fut différente et bien digne d'éloges ! A l'assaut de plusieurs forts, et notamment à l'attaque d'une redoute au siége d'Yorck, il leur fut permis d'user de représailles, que la cruauté des Anglais en Amérique rendait nécessaire ; mais dès qu'ils virent leurs ennemis vaincus, ils leur pardonnèrent toujours, et leur générosité fut telle que, quoiqu'ils n'eussent souvent ni chapeau, ni souliers, ni habit, ils ne songèrent pas à en dépouiller leurs prisonniers.

Les généraux anglais donnaient jusqu'à vingt livres sterling à chaque sauvage qui leur apportait la chevelure d'un Américain. Rempli d'horreur pour des procédés aussi barbares, le général Gates récompensait les sauvages employés dans son armée lorsqu'il lui amenaient un prisonnier vivant, et ne leur donnait rien lorsqu'ils avaient tué leur ennemi.

Le congrès promulga enfin, le 15 mai 1776, le fameux acte qui déclarait indépendans les États-Unis d'Amérique ; acte solennel que

rien ne pouvait révoquer, et qui fut reçu dans toutes les provinces avec des transports d'allégresse. Il excita surtout de vives acclamations dans la Nouvelle-Yorck qui, menacée d'une invasion prochaine, n'en montrait que plus d'enthousiasme pour l'indépendance de la patrie. Dans son délire, le peuple de New-Yorck se porte en foule à la place publique, insulte la statue de GeorgeIII, faite d'un mélange de plomb et d'étain, et dorée; et, par un excès qu'on ne saurait approuver, la renverse de son piédestal, la met en pièces, en rassemble les parties mutilées, et en convertit le métal en balles de mousquet, dont chaque soldat fut jaloux de remplir sa cartouche. Ce fut avec les débris de ce beau monument que les premiers Anglais furent tués dans cette province.

Cependant les Anglais étaient toujours assiégés dans Boston en 1776, et manquaient de vivres depuis long-temps. Cette position critique obligea le général Howe à se retirer avec son armée; mais il ne lui était pas aisé d'effectuer son dessein. Il rassembla les principaux habitans, et leur déclara que la ville n'étant plus utile aux intérêts du roi, il était décidé à l'évacuer, pourvu que Washington ne s'opposât point à son départ. Il leur montra les matières combustibles qu'il avait fait pré-

parer pour mettre en un instant le feu à la ville si les insurgés l'inquiétaient en aucune façon. Il les invita à réfléchir à tous les dangers qui pourraient résulter pour eux et leurs demeures d'un combat livré dans l'enceinte des murs, et il les assura que sa résolution personnelle était de se retirer paisiblement si les Américains voulaient ne point troubler sa sortie. Il les exhorta enfin à se rendre auprès de Washington pour lui faire part de ce qu'ils venaient d'entendre.

En conséquence, une députation de notables demanda audience au généralissime américain, et lui fit un récit touchant de la situation de la ville. Washington consentit à ce qui lui fut demandé. Les Américains restèrent tranquilles spectateurs de la retraite des Anglais. Mais la ville présentait un spectacle affreux : malgré les ordres du général Howe, tout y était dans la plus horrible confusion. Quinze cents *loyalistes* avec leurs familles et leurs effets les plus précieux, se hâtaient d'abandonner un séjour qui leur était si cher, et où ils avaient joui du bonheur pendant si long-temps. Les pères chargés de fardeaux, les mères de leurs enfans, couraient en pleurant vers les vaisseaux; les adieux, les embrassemens de ceux qui partaient et de ceux qui restaient;

les malades, les blessés, les vieillards, les enfans auraient ému de compassion tous les témoins de leur détresse, si dans un moment aussi cruel chacun eût pu s'occuper d'autre chose que du soin de son propre salut.

L'arrière-garde sortait à peine de la ville, que Washington y entrait de l'autre côté, enseignes déployées, tambours battans et avec tout l'appareil d'un triomphe. Il fut accueilli par tous les habitans avec toutes les démonstrations de la reconnaissance et du respect que l'on doit à un libérateur. Pendant seize mois, ils avaient enduré la faim, la soif, le froid et les outrages d'une soldatesque insolente, qui les regardait comme des rebelles. Les denrées de première nécessité étaient montées à des prix exhorbitans ; une oie se vendait 10 fr., un dinde 15 fr., un canard 5 fr. Le bois à brûler se paya plus de 50 fr. la brasse, et il finit par manquer entièrement. La chair de cheval était devenue une délicatesse pour ceux qui pouvaient s'en procurer.

C'est ainsi qu'après un siége aussi long que pénible la première ville où éclata la révolution retomba au pouvoir des Américains. La joie de cet heureux événement fut vivement ressentie par toute la confédération.

La plupart du corps des Hessois que l'An-

gleterre avait fait passer en Amérique, montrèrent beaucoup de simplicité. Ils crurent pendant assez long-temps que le nom de *rebelles* était véritablement celui des gens du pays. Voilà pourquoi ceux que le généralissime surprit dans Trenton disaient avec toute la sincérité possible : « Messieurs les rebelles, ne nous tuez pas. »

Les soldats anglais mêmes crurent d'abord que les Américains n'avaient pas de balles ; mais voyant plusieurs de leurs gens blessés, ils revinrent de leur erreur. Un officier qui n'avait point encore changé de façon de penser, disait à ses soldats : « Ne craignez rien, les Américains ne tirent qu'à poudre. » Un tambour, qui était auprès de lui, reçut dans ce moment un coup de fusil : « Mon capitaine, s'écria-t-il, défiez-vous de cette poudre-là. »

Le général Howe, après avoir abandonné Boston, ne tarda pas à s'emparer de New-Yorck, ville ouverte de tous côtés, qui ne pouvait opposer une longue défense, mais dont il voulait faire, ainsi que de l'île, un point de ralliement pour les principales forces anglaises. L'intention du général américain n'était pas d'exposer les habitans aux suites malheureuses d'une résistance inutile. Il avait rassemblé ses forces à Kingsbridge, poste avantageux et bien

fortifié, qui n'est séparé de New-Yorck que par une langue de terre ; et tandis que le chevalier Howe faisait débarquer ses troupes à Manahatan, et que le feu de ses vaisseaux dispersait un petit nombre d'Américains qui s'opposaient à son déparquement, toute la garnison évacua la ville et vint occuper le poste de Kingsbridge, avec ses munitions et son artillerie. Après de légères escarmouches, où les royalistes eurent l'avantage, Howe prit possession des ouvrages de New-Yorck, exigea le serment des habitans et rejoignit le gros de son armée à Manahatan, où les insurgés vinrent l'attaquer dès le lendemain. Ils furent encore repoussés avec perte, et ces divers échecs leur coûtèrent quinze cents hommes et soixante-dix pièces de grosse artillerie. La prise de New-Yorck avait été l'occasion de ces pertes, et n'en parut point une aux Américains ; ils se flattaient de la reprendre au premir moment ; mais l'incendie de cette ville fut un véritable malheur, et il fut occasionné par les citoyens eux-mêmes.

Quelques habitans, dont toute la fortune consistait en maisons, s'étaient portés à cet excès de fureur d'y mettre le feu pour que l'ennemi n'en profitât pas. Un vent impétueux secondait leur désespoir, et la ville se vit bientôt

w-Yorck que
s que le che-
ses troupes à
vaisseaux dis-
ainsqui s'op-
ute la garni-
r le poste de
et son artil-
uches, où les
owe prit pos-
rck, exigea le
e gros de son
urgés vinrent
urent encore
s échecs leur
et soixante-
prise de New-
ertes, et n'en
s; ils se flat-
oment; mais
éritable mal-
citoyens eux

ne la fortun
portés à ce
eu pour qu
nt impétueu
se vit bientô



Nos maisons sont détruites , les ennemis n
jouiront pas .

menac
arrêter
persère
tiers ;
côté ,
endroi
sacrés
sort n'a
tout m
la destr
voyait
porter
tiers pu
nestes
s'écrier
rans ne
teau lev
remplis
glais la
allait se
du vain
dans cet
détaché
à son se
monceau
Un a
aussi tr
prise du

menacée d'un embrasement général. Pour en arrêter les progrès, les généraux anglais dispersèrent leurs troupes dans les différens quartiers ; mais tandis qu'on éteignait le feu d'un côté, ces furieux l'entretenaient en d'autres endroits. Plusieurs des incendiaires furent massacrés par les soldats, et la crainte d'un pareil sort n'arrêtait point les autres. Les femmes surtout montraient une ardeur incroyable pour la destruction de leurs anciens foyers. On les voyait courir avec des torches allumées, et porter la flamme dans les magasins et les chantiers publics ; elles s'applaudissaient des funestes effets de leur désespoir ; on les entendait s'écrier : « J'ai vu brûler nos maisons, les tyrans ne les auront pas ! » Une d'elles, le couteau levé, accusant les hommes de lâcheté, remplissait les airs de ses cris. Un officier anglais la saisit et la désarme à l'instant où elle allait se poignarder pour se soustraire à la loi du vainqueur. Un tiers de la ville fut consumé dans cet incendie, et si de nouvelles troupes détachées de l'armée de Howe n'étaient venues à son secours, New-Yorck n'eût plus été qu'un monceau de cendres.

Un autre malheur, à la même époque, fut aussi très-sensible aux Américains : c'est la prise du général Lée. Cet officier supérieur

méritait l'estime de l'Amérique entière par son zèle, son intelligence et son habileté militaire. Il se trouvait à Binskinbridge, distant de vingt milles des quartiers de l'ennemi; et il s'y croyait tellement en sûreté, qu'il négligeait les précautions d'usage. Il occupait, avec une faible garde, une maison absolument écartée. Le colonel Harcourt qui, avec sa cavalerie légère, battait le pays, fut informé de cette circonstance par un loyaliste, et sur-le-champ il se porta rapidement vers le lieu où le général Lée était loin de songer au péril qui le menaçait. Le colonel paraissant tout-à-coup, s'assura sans bruit des sentinelles, et, s'élançant dans la maison, il arrêta le général. On le fit aussitôt monter sur un cheval fort vite, et avec la même promptitude et le même bonheur, on le conduisit prisonnier à New-Yorck. Cette nouvelle répandit autant de consternation parmi les Américains que d'allégresse parmi les Anglais.

La haine qu'il inspirait au gouvernement britannique et à ses généraux étant plus puissante sur eux que l'usage des nations policées, ils affectèrent de le regarder et de le traiter plutôt comme criminel d'Etat que comme prisonnier de guerre. Washington n'ayant en son pouvoir aucun officier anglais correspondant en grade au général Lée, avait proposé

au chevalier Howe de l'échanger contre six officiers hessois, ajoutant que, dans le cas où cette offre ne serait pas acceptée, il demandait du moins que le général américain fût traité d'une manière conforme à son rang, tel que le voulait non-seulement le droit des gens, mais encore la réciprocité des bons traitemens que recevaient de la part des Américains les officiers anglais prisonniers. Le général Howe persista dans ses refus. Alors le congrès usa de représailles; il ordonna que le lieutenant-colonel Campbell et cinq officiers hessois fussent emprisonnés et traités comme le général Lée. Cet ordre fut exécuté, et même avec plus de rigueur qu'il n'en prescrivait. Le lieutenant-colonel, qui se trouvait alors à Boston, fut jeté au fond d'un cachot destiné aux malfaiteurs. Washington blâma cet excès; il savait que Lée était détenu, mais non maltraité. D'ailleurs il craignait à son tour les représailles. Il adressa alors de vives représentations au congrès; mais elles furent sans effet, et le lieutenant-colonel Campbell et les Hessois n'obtinrent la liberté d'être détenus dans la ville que lorsque le général Howe eut consenti à mettre Lée au rang des prisonniers de guerre.

Pour relever le courage des Américains, le

congrès, le 4 octobre 1776, décréta une confédération et union perpétuelle entre les Etats: c'est depuis ce décret que les provinces américaines furent appelées États. Les principaux articles étaient les suivans : 1°. Les treize États (le nombre en est augmenté depuis) se confédéreront sous le nom d'*Etats-Unis de l'Amérique*. 2°. Ils s'engageront tous et individuellement à contribuer à la défense commune et au maintien de leurs libertés. 3°. Chaque Etat particulier conservera la faculté de régler les affaires de son gouvernement intérieur, en tout ce qui ne sera pas contraire aux articles de la confédération. 4°. Aucun Etat particulier ne pourra envoyer ou recevoir des ambassadeurs à aucun roi, prince ou puissance quelconque; négocier ni conclure des traités avec eux, ni leur déclarer la guerre (sauf le cas d'attaque soudaine), sans le consentement des Etats-Unis. 5°. Nul individu tenant un emploi, office ou commission des États, ne pourra recevoir ni présens, ni places, ni titres d'aucune sorte, d'aucun roi, prince ou potentat étranger. 6°. Aucune assemblée ne pourra conférer de titres de noblesse. 7°. Aucun État ne pourra faire d'alliance ou de traité quelconque avec un autre, sans le consentement de tous. 8°. Il y aura un trésor public pour le service de la

confédération, lequel sera formé des contributions particulières de chaque État : elles seront déterminées d'après le nombre de habitans de tout âge, de tout sexe et de tout rang, à l'exception cependant des Indiens. 9°. Tous les ans, le premier lundi de novembre, s'assemblera à Philadelphie un congrès général des députés de tous les États : il sera investi de tous les pouvoirs qu'exercent les souverains des autres nations. . . . . .

Le congrès ne pouvait se dissimuler qu'il avait besoin de l'appui de quelque puissance d'Europe pour lutter avec succès contre les forces de l'Angleterre. Dès le commencement de l'année 1776, il avait envoyé Silas Deane en qualité de son délégué auprès du gouvernement français, afin qu'il cherchât à pénétrer ses intentions relativement à l'Amérique. Il avait ordre de ne rien négliger pour disposer les esprits en sa faveur, et pour obtenir d'abord tous les secours d'armes et de munitions qu'il était permis d'espérer. Deane s'acquitta de sa mission avec un zèle extrême. Il sut intéresser aux fournitures des compagnies particulières ou quelques entrepreneurs. Deane fit plus, il trouva le moyen d'en obtenir des arsenaux du Roi. Ils lui livrèrent quinze mille fusils, qu'il se hâta d'expédier pour l'Amé-

rique, où ils furent d'une grande utilité. Il trouva aussi le moyen d'enrôler sous les drapeaux de Washington plusieurs officiers français.

Mais l'indépendance une fois déclarée, et les opérations militaires prenant une tournure alarmante, le congrès jugea à propos d'envoyer en France des hommes investis d'une plus grande autorité. Il voulut qu'une ambassade solennelle et digne de représenter la république, portât à Louis XVI l'hommage de son respect et de son dévouement, et engageât ce prince dans les intérêts de l'Amérique. Le 26 septembre 1776, il nomma commissaires à la cour de France Benjamin Franklin, Deane et Arthur Lée. Leurs instructions portaient de continuer à se procurer des armes et des munitions; d'obtenir du gouvernement la permission d'équiper dans les ports français, aux frais des États-Unis, quelques vaisseaux de guerre; de solliciter un prêt de dix millions tournois; de faire reconnaître l'indépendance des États; enfin, de ne négliger aucune offre pour déterminer la cour de France à conclure avec le congrès un traité d'alliance.

Munis de ces instructions, et d'autres que nous passons sous silence, les envoyés améri-

cains mirent à la voile. Franklin arriva le 13 décembre à Nantes, et peu de jours après à Paris. Depuis long-temps on n'y avait vu un homme qui méritât et obtînt plus de respect par son âge, qui était déjà de plus de soixante-dix ans, par la supériorité de son esprit, l'étendue de ses connaissances et l'éclat de ses vertus. On ne pouvait voir ses cheveux blancs sans songer que ce vieillard avait traversé l'Océan pour recommander la cause de sa patrie à une grande nation bien à même d'en prendre la défense. Cet homme, célèbre dans toute l'Europe par ses découvertes en physique, avait signalé, dans plusieurs négociations à la cour de Londres, son zèle patriotique pour les intérêts des colonies. Il naquit à Boston en 1706 : son père avait déjà eu quatorze enfans. Après avoir été teinturier, il avait établi une manufacture de savon. (L'auteur des *Lettres d'un Cultivateur américain* le fait naître d'un père fabricant de chandelles.) Le jeune Franklin se dégoûta du métier de son père et préférait d'être matelot. Heureusement qu'il fut placé chez un de ses frères, à Boston, en qualité d'apprenti imprimeur. Ce frère composait une gazette. Le jeune Benjamin, après avoir servi la presse, allait distribuer cette gazette aux souscripteurs. Alors il commençait

déjà à faire présumer ce qu'il serait un jour. Il essaya son génie dans des fragmens qu'il adressait à son frère en déguisant son écriture: ils plurent généralement; et ce frère qui le traitait plutôt en maître qu'en proche parent, devint jaloux de lui, et lui suscita tant de tracasseries, que Benjamin Franklin fut obligé de le quitter et d'aller chercher fortune à New-Yorck. Il eut aussi beaucoup de sujets de mécontentemens dans cette ville, qui le forcèrent d'aller à Philadelphie en 1723, âgé de vingt ans. La misère qu'il éprouvait ne le dégoûta pas de la lecture et de se livrer à l'étude. Errant dans les rues de Philadelphie avec environ six francs dans sa poche, inconnu à tout le monde, mangeant avec avidité un pain, étanchant ensuite sa soif dans les eaux de la Delaware, qui aurait pu reconnaître dans cet ouvrier misérable un des législateurs futurs de l'Amérique, l'ornement du Nouveau-Monde, un des chefs de la philosophie moderne ? Qui aurait pu croire que la France, que l'Europe élèveraient un jour des statues à cet homme qui n'avait pas de quoi reposer sa tête ? Nouvel exemple des fruits d'une bonne conduite et de la culture des sciences ! « Ce trait, dit Brissot, rappelle celui » de J. J. Rousseau, ayant pour toute fortune » six liards, harassé de fatigue et tourmenté

» par la faim ; il balançait s'il sacrifierait sa » petite pièce à son repos ou à son appétit : » finissant ce combat par l'achat d'un petit » pain, il se livre au sommeil en plein air, et » dans cet abandon de la nature et des hommes, » il jouissait encore de l'une et méprisait les » autres. Le Lyonnais qui dédaignait Rousseau » parce qu'il était mal vêtu, est mort in» connu, et l'homme mal vêtu a des autels » aujourd'hui. Ces exemples doivent consoler » l'homme de génie que le sort réduit à une » semblable position et qui est obligé de lutter » contre les besoins. L'adversité le forme ; qu'il » persévère, et la même récompense l'attend. »

N'ayant aucun moyen de se procurer des livres, il continua d'exercer le métier d'imprimeur à Philadelphie, afin de pouvoir se livrer à son penchant à cet égard, et sa sobriété le mit à même de vivre honnêtement ; mais la détresse et le malheur vinrent encore exercer sa philosophie. Il fut trompé par le gouverneur Keith qui, avec de belles promesses pour son établissement futur, promesses qu'il ne réalisa jamais, parvint à le faire embarquer pour Londres, où notre philosophe arriva sans moyens et sans recommandation. Heureusement il savait se suffire à lui-même ; son talent pour la presse, où il n'était surpassé par per-

sonne, lui procura bientôt de l'occupation. Sa frugalité, la régularité de sa conduite et le charme de sa conversation, lui valurent l'estime et la vénération de ses camarades, et sa réputation à cet égard existait encore cinquante ans après dans les imprimeries de Londres.

Un emploi qu'un honnête citoyen lui promit dans sa patrie l'y ramena en 1726. Le sort lui préparait une nouvelle épreuve : son protecteur mourut, et Benjamin Franklin fut obligé de nouveau, pour subsister, de recourir à son premier métier. Son expérience et quelques secours le mirent à portée d'élever lui-même une imprimerie et de publier une gazette. A cette époque commença ses succès, et le bonheur ne l'abandonna plus dans le cours de sa vie. Il épousa miss Réad, qui méritait toute son estime : partageant ses idées économiques et bienfaisantes, elle fut le modèle des femmes vertueuses comme des bonnes citoyennes. Jouissant d'une fortune indépendante, Franklin put enfin se livrer à l'étude des sciences et à ses idées pour le bien public. Sa gazette lui fournissait un moyen régulier et constant pour instruire ses concitoyens. Il y donna tous ses soins : aussi était-elle singulièrement recherchée. Mais un ouvrage qui

contribua surtout à répandre dans l'Amérique la pratique des bonnes mœurs, c'est l'*Almanach du Bonhomme Richard* : il eut la plus grande vogue. Franklin le continua pendant vingt-cinq ans, et il en vendait annuellement plus de dix mille exemplaires. Dans cet ouvrage les vérités les plus grandes sont traduites dans un langage simple, à la portée de tout le monde.

Ce fut en 1736 que Benjamin Franklin débuta dans la carrière publique. Il fut nommé secrétaire de l'assemblée générale de Pensylvanie, et fut continué dans cet emploi pendant plusieurs années.

En 1737, le gouvernement anglais lui confia l'administration générale des postes dans l'Amérique septentrionale. Il en fit tout à-la-fois un établissement lucratif pour le fisc, utile pour les habitans.

Depuis cette époque, pas une année ne s'écoula sans qu'il proposât et fit exécuter quelques projets utiles pour les États-Unis. C'est à Franklin qu'on y doit l'établissement des compagnies contre les dangers du feu, dans un pays où la plupart des maisons sont bâties en bois. C'est à lui qu'on doit l'établissement de la société philosophique de Philadelphie, de son collége, de sa bibliothèque, de son hôpital, etc.

Franklin, ce véritable ami des hommes, persuadé que les lumières ne pouvaient se répandre qu'en les recueillant d'abord, qu'en rassemblant les hommes qui les possèdent, s'appliqua toujours à encourager par-tout l'existence des clubs littéraires et politiques.

Tant d'occupations de la plus grande utilité pour l'avantage de sa patrie ne le détournaient pas de son amour pour les sciences et les lettres. Ses expériences sur l'électricité prouvent l'étendue et la hardiesse de son génie. Il trouva l'analogie qui subsiste entre le fer et la foudre, parvint à diriger à son gré le feu du ciel, et à en garantir les palais et les maisons des citoyens, en imaginant les baguettes électriques ou paratonnerres.

Tel était l'homme que l'Amérique septentrionale chargea de ses intérêts auprès de la cour de France. Il fut reçu par-tout avec enthousiasme. On voyait de tous côtés ses portraits, son buste : la mode, cette reine de notre nation, perdit pour le coup sa frivolité, en occupant tous les esprits du nom et du mérite de Franklin. Cet ambassadeur des Etats-Unis jouissait de toute l'admiration publique qu'excitait sa présence, en paraissant vouloir s'y dérober. Il se retira dans une retraite à Passy, près de Paris, où il vivait modestement au

hommes,
ient se ré-
rd, qu'en
possèdent,
par-tout
litiques.
nde utilité
tournaient
les lettres.
uvent l'é-
. Il trouva
la foudre,
ciel, et à
is des ci-
électriques

ue septen-
près de la
t avec en-
ses por-
e de notre
volité, er
du mérite
États-Unis
ue qu'ex-
ouloir s'y
à Passy,
ement au

Page 4



Maria Mion sculp.

Benjamain Franklin,
Né à Boston en 1706, mort le 17 avril 1790

milieu
une ex
sionon
peu de
tait co
mais
blanc,
au lie
L'as
et sa g
ses col
et les
traité
passer
A so
quatre-
méritai
de ren
l'Amér
parmi
cloche
heures
phie, e
veaux
le mett
publiq
il vécu
maison

milieu d'une société choisie. Il s'habillait avec une extrême simplicité. Il avait une belle physionomie, des lunettes toujours devant les yeux, peu de cheveux, un bonnet de peau qu'il portait constamment sur sa tête, point de poudre, mais un air propre; du linge extrêmement blanc, un habit brun étaient toute sa parure : au lieu de canne, il avait à la main un bâton.

L'ascendant que lui donnaient ses lumières et sa grande réputation, secondé d'ailleurs par ses collègues, influa jusque sur les ministres, et les disposa à porter Louis XVI à faire un traité d'alliance avec l'Amérique, et à lui faire passer les secours qui lui étaient si nécessaires.

A son retour dans sa patrie, en 1786, à l'âge de quatre-vingts ans, il reçut tous les honneurs que méritaient les services importans qu'il venait de rendre. Lorsqu'il entra dans la capitale de l'Amérique, une allégresse universelle éclata parmi les habitans; l'artillerie et le son des cloches se firent entendre pendant plusieurs heures. Il fut nommé gouverneur de Philadelphie, et illustra son administration par de nouveaux bienfaits. Sa vieillesse et ses infirmités le mettant dans le cas de renoncer à la carrière publique, qu'il parcourut avec tant de gloire, il vécut retiré au sein de sa famille, dans une maison grande, mais simple, qu'il avait bâtie

sur cette place où il aborda soixante ans auparavant, et où il errait sans asile et sans être connu de personne. Il y établit une presse et une fonderie de caractères. Après avoir quitté l'ambassade de France, il revint à son état chéri d'imprimeur, art précieux, si nécessaire pour propager et maintenir les connaissances humaines.

Ce grand homme, d'autant plus grand qu'il s'était élevé lui-même (exemple frappant pour la jeunesse), souffrit, pendant la dernière année de sa vie, les cruelles douleurs de la pierre, qui souvent lui arrachaient quelques plaintes. Sa crainte était de ne pouvoir les supporter avec assez de fermeté. Dans des momens plus tranquilles, il exprimait, dans les termes les plus vifs, sa reconnaissance pour le ciel, qui, d'une condition obscure, l'avait élevé à ce degré de fortune et de gloire dont il jouissait. Il s'éteignit le 17 avril 1790, âgé de quatre-vingt-quatre ans et trois mois.

Ses funérailles furent accompagnées de tous les honneurs dus au législateur de son pays et à l'un des bienfaiteurs du genre humain. Tous les vaisseaux qui étaient dans le port, même les bâtimens anglais, hissèrent leurs pavillons de manière à annoncer le deuil général. Le gouverneur, tout le conseil, l'assemblée législ-

lative, les juges et toutes les sociétés politiques et savantes, accompagnèrent son corps au tombeau. Jamais on ne vit un si grand concours de citoyens.

Son testament fut une nouvelle preuve des sentimens patriotiques dont il ne cessa jamais d'être animés. Il légua mille guinées à la ville de Philadelphie, pour être employées à la construction d'une pompe à feu, pour élever l'eau d'une rivière voisine qui remplace l'eau insalubre des puits. Il légua à sa ville natale (Boston) une semblable somme, destinée à donner des encouragemens aux jeunes-gens sages et industrieux qui, à la fin de leur apprentissage, auraient besoin de secours pour commencer leur carrière. Un grand homme sans cesse enflammé de l'amour du bien public, sait même se rendre utile lorsqu'il n'existe plus.

Il est des individus qui semblent destinés à être toujours malheureux. Silas Deane, premier envoyé des Américains à la cour de France et collègue de Franklin, mourut en Angleterre, à la fin de 1789, dans la province de Kent, plongé dans une misère affreuse. Il n'a peut-être jamais existé d'homme public dont la vie ait offert un exemple plus frappant de la vicissitude des choses humaines. Né à Boston, où il eut pen-

dant plusieurs années une maison de commerce très-accréditée, il obtint toute la confiance du congrès, et quitta son comptoir en 1775, pour entrer dans la carrière diplomatique. Tant qu'il résida en France, il y tint un rang distingué, et à son départ il reçut le portrait de Louis XVI enrichi de diamans. Mais les Américains l'ayant accusé de s'être approprié de grosses sommes d'argent qui lui avaient été confiées pour acheter des munitions, il lui retirèrent ses pouvoirs. Ils l'accusèrent ensuite de les avoir trahis; et, nouvelle victime de la faveur populaire, qui souvent ne tarde pas à précipiter dans la boue ou à traîner sur l'échafaut l'objet de son admiration et de ses hommages, il fut contraint de s'expatrier, et se retira dans la Grande-Bretagne, où il vécut dans l'oubli et le mépris, tristes suites de l'infortune. La misère dans laquelle on le vit plongé prouve combien étaient mal fondés les soupçons qu'élevèrent contre lui ses ennemis. Pendant quelques années un lord pourvut aux besoins de Deane, en reconnaissance de la réputation littéraire qu'il devait à sa plume. Cette ressource lui ayant manqué quelque temps avant sa mort, le chagrin affaiblit tellement ses facultés intellectuelles, qu'il ne se souvenait d'aucun des événemens de sa vie.

Revenons sur les principaux événemens qui s'étaient passés dans les États-Unis pendant l'ambassade de Franklin, et reportons-nous à l'époque de 1776. Les troupes britanniques qui occupaient Rhodes-Island étaient commandées par le major-général Prescott. Cet officier supérieur se voyant dans une île dont la marine royale parcourait sans cesse les côtes, et disposant d'une force très-supérieure à celle que l'ennemi pouvait réunir dans cette partie, mettait une extrême négligence dans son service. Les Américains, qui desiraient ardemment de se venger de la prise du général Lée, formèrent le projet de surprendre le général Prescott, et de l'emmener prisonnier. Dans la nuit du 10 juillet, le lieutenant-colonel Barton, à la tête d'un détachement de quarante hommes du pays, connaissant particulièrement tous les lieux qu'il fallait traverser, s'embarqua sur des bateaux à l'usage de la pêche de la baleine. Après une navigation de dix milles, au milieu des croisières ennemies, qu'il évita avec une habileté extrême, il aborda sur la côte occidentale de l'île, entre New-Port et Bristol-Ferry. Il se porta aussitôt dans le plus grand silence au logement du général Prescott. Ils s'assurèrent adroitement des sentinelles qui gardaient la porte. Un aide-

de-camp monta à la chambre du général, qui dormait paisiblement, et l'arrêta. Sans lui donner même le temps de s'habiller, ils le ramenèrent sur le continent avec autant de secret que de bonheur. Cet événement causa une vive satisfaction aux Américains; ils espéraient échanger leur prisonnier contre le général Lée. Prescott éprouva une profonde affliction; il y avait peu de temps qu'il avait été délivré des mains des insurgés par échange, après avoir été pris dans une expédition contre le Canada. Il venait en outre de se rendre coupable d'une action indigne d'un homme d'honneur, en mettant à prix la tête du général américain Arnold, comme s'il eût été un voleur ou un assassin. Au reste, Arnold s'en était vengé, en mettant la tête de Prescott à un prix moindre que la sienne. Le congrès remercia publiquement le lieutenant-colonel Barton, et lui fit don d'une épée.

Cependant Washington se disposait à rassembler ses troupes à Trentown; il avait déjà repassé la Delaware lorsqu'il se vit surpris et presque assailli par lord Cornwallis, qui venait l'attaquer avec des renforts détachés de New-Yorck. Le 6 janvier 1777, les gardes avancées des deux partis se trouvèrent en présence, et tout semblait annoncer pour le

lendemain une bataille générale. Mais Washington avait d'autres desseins, et ses mesures étaient prises pour éviter une affaire meurtrière, dont rien ne lui garantissait le succès. Il décampa secrètement pendant la nuit; et par une marche habile, quoique précipitée, il sut mettre à profit sa retraite en se jetant sur le village de Princetown, dont il s'empara de vive force. Il y avait dans ce poste un détachement de troupes hessoises et trois régimens anglais qui, après une vigoureuse défense, se virent obligés de fuir et d'abandonner aux Américains leurs bagages, leurs munitions et trois cents prisonniers.

Pendant ce temps, les Anglais étaient sous les armes à Trentown, et se disposaient à marcher, lorsque l'un de leurs chevaux-légers, arrivant à toute bride de Princetown, leur apprit que Washington venait d'attaquer et d'emporter cette place. Ils se croyaient au moment de livrer l'assaut au camp des Américains. Cette nouvelle déconcerta leurs projets, et Cornwallis prit à la hâte le chemin du poste enlevé.

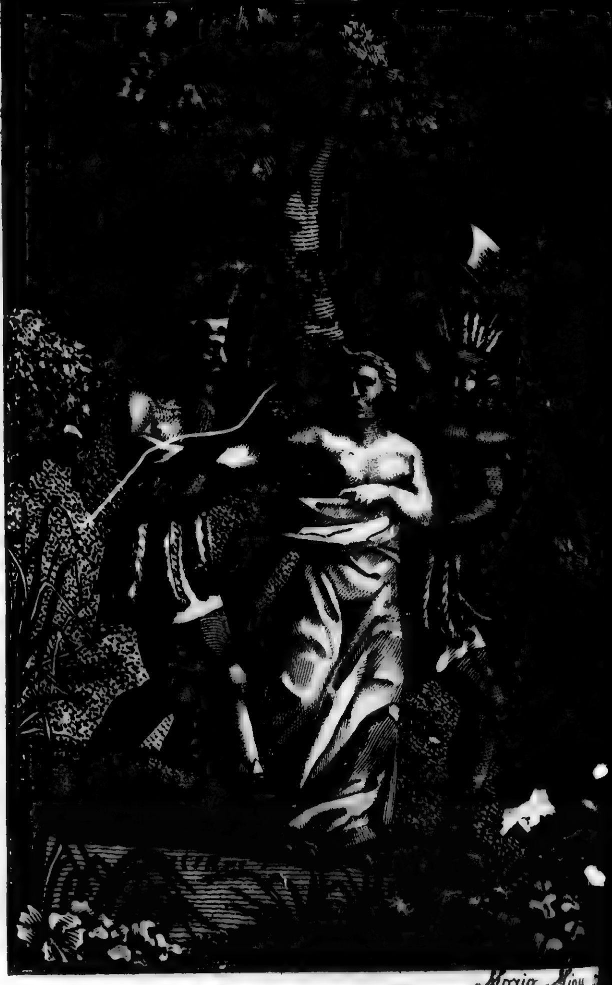
La retraite de Washington est un de ces événemens extraordinaires que la postérité aura de la peine à croire. En effet, comment concevoir que deux armées ennemies, du sort

desquelles dépendaient de si grands intérêts, se soient trouvées dans un si petit espace que Trentown, et que l'une de ces armées, à la veille d'un engagement, ait pu se dérober à l'autre avec ses provisions, ses bagages et son artillerie sans qu'un tel mouvement fût même soupçonné? Les Anglais furent si complètement trompés dans cette occasion, que lorsqu'ils ouïrent le bruit du canon et la mousqueterie, ils crurent entendre le tonnerre.

Les pertes qu'ils éprouvaient engagèrent les Anglais à attirer dans leur parti les sauvages de l'Amérique, qui, dans la guerre, se livrent à des cruautés inouïes. Ces barbares n'avaient aucun égard ni pour l'âge, ni pour le sexe, ni pour les opinions: les loyalistes et les patriotes étaient également exposés à leur fureur. Un cri universel d'indignation et d'horreur s'éleva contre une armée qui se faisait précéder par d'aussi féroces auxiliaires. Les écrivains et les orateurs du parti de l'insurrection en citaient mille traits qui faisaient frémir. Ils racontèrent entr'autres un événement qui attendrit jusqu'aux larmes tous les cœurs sensibles. Une jeune personne nommée *Macrey*, belle, aimable et née de parens honnêtes, était promise depuis peu de temps à un officier anglais. Elle fut enlevée par les Indiens dans la maison

ds intérêts,
espace que
rmées, à la
se dérober
bagages et
ivement fût
rent si com-
casion, que
et la mous-
onnerre.
gagèrent les
es sauvages
, se livrent
es n'avaient
le sexe, ni
les patriotes
fureur. Un
reur s'éleva
précéder par
écrivains et
ction en ci-
émir. Ils ra-
t qui atten-
rs sensibles.
acrey, belle,
, était pro-
cier anglais.
ns la maison

Page 4



Barbarie des Sauvages.

paternelle, près le fort Edouard; ils la traînèrent dans les bois avec quelques autres jeunes-gens des deux sexes; et là, les barbares lui firent subir l'horrible opération du scalpel avant de lui donner la mort. Ainsi, cette infortunée, au lieu de marcher à l'autel, reçut la mort des mains mêmes des féroces compagnons d'armes de l'époux auquel elle allait appartenir.

D'autres écrivains rapportent différemment cette histoire tragique. L'officier anglais, nommé *Jones*, disent-ils, craignant que la jeune personne qu'il aimait ne fût exposée à quelque danger, tant à cause de l'attachement connu de son père au parti royaliste que des rapports qui existaient déjà entre les deux amans, avait engagé deux Indiens de diverses tribus à aller la prendre chez ses parens et à l'amener au camp sous leur escorte : une forte récompense devait être le prix de leur zèle. Les sauvages conduisirent en effet la demoiselle à travers les bois; mais au moment de la remettre entre les mains de son époux, ils se disputèrent à qui appartiendrait la totalité de la récompense. Alors l'un d'eux, transporté d'une aveugle fureur, d'un coup de casse-tête étendit la malheureuse fille à ses pieds.

L'excellente discipline des troupes anglaises

triomphait le plus souvent de l'inexpérience et du courage des Américains. Washington, qui évitait habilement les batailles décisives, tenait en échec les trois armées royales dans une position très-avantageuse à Brandiwine, non loin de la Delaware, et couvrait Philadelphie menacée par les ennemis. Le congrès, alarmé, envoya des ordres à Washington de livrer bataille. Ce n'était point l'avis du généralissime; mais il savait obéir aussi bien que commander. Le 11 septembre 1777 il y eux des canonnades de part et d'autre, et la plus grande partie du jour se passa en escarmouches. A trois heures après midi, les troupes s'approchèrent réciproquement. Washington crut voir dans les dispositions de Howe que son aile gauche était menacée; il fut mal secondé dans l'ordre qu'il donna de s'opposer à ce dessein, et une partie de son armée prit la fuite. Pendant cette déroute, un détachement de l'armée de Howe forçait dans un poste avantageux deux brigades où le marquis de la Fayette, nouvellement arrivé en Amérique, servait en qualité de volontaire, quoiqu'il eût déjà reçu du congrès le brevet de major-général. Ce jeune officier fit de vains efforts pour rallier les troupes; il les encourageait par son exemple, et les pressait de charger l'ennemi

à la baïonnette. Elles tinrent ferme un moment, et le marquis de la Fayette allait les ramener au combat, lorsqu'il reçut une blessure à la jambe qui l'obligea de quitter le champ de bataille. Cet accident découragea tout-à-fait la troupe; les brigades lâchèrent le pied, et il ne fut plus possible de les rallier. Dans le même temps et presque au même lieu, un corps de Virginiens pliait devant Cornwallis; ces fuyards laissaient la droite de l'armée américaine entièrement découverte. Ce moment critique fut celui que choisit le général Kniphausen pour venir attaquer la gauche des insurgens. Il marchait sur deux colonnes, dont l'une tourna leur batterie, tandis que l'autre s'en emparait. Ce dernier malheur obligea le gros de l'armée continentale à se précipiter dans le chemin de Chester, traînant avec elle, et dans le plus grand désordre, ses blessés, son artillerie et ses bagages. La seule brigade du général Waine, qui s'était repliée sur les hauteurs, garda sa position jusqu'à la nuit, soutint avec courage le feu de l'ennemi, et fit sa retraite en bon ordre.

La journée de Brandiwine justifiait bien la répugnance que Washington avait toujours eue pour les affaires générales : il savait que les Américains, faits pour combattre avec supé-

riorité dans les occasions où la bravoure personnelle décide le succès, n'avaient plus le même avantage dans une affaire où la victoire peut être le fruit de l'obéissance, de la discipline et des combinaisons de la tactique. (*Histoire impartiale*).

Un avantage considérable fit oublier aux Américains les pertes qu'ils avaient faites. Le général Burgoyne, à la tête d'une armée de dix mille hommes, s'étant avancé trop imprudemment dans les plaines de Saratoga, quoiqu'il eût eu du dessous en divers combats, se trouva cerné par plusieurs corps américains de manière à ne pouvoir ni reculer ni avancer. Il serait difficile de décrire l'affreuse détresse à laquelle était réduite cette armée britannique. Les troupes, fatiguées par de longues marches, épuisées par les travaux continuels et les combats acharnés qu'il leur fallait soutenir, se voyaient abandonnées par les Canadiens et les sauvages. Elle avait perdu ses plus vaillans soldats et ses officiers les plus expérimentés; de dix mille combattans elle était réduite à six mille. De toutes parts on se trouvait enveloppé par un ennemi quatre fois plus nombreux, enhardi par ses victoires, connaissant trop ses avantages pour accepter le combat, et attendant derrière des positions inexpugnables que

le temps achevât son triomphe. Les soldats de Burgoyne, obligés de rester sans interruption sous les armes pendant que le feu des Américains emportait des rangs entiers, conservaient néanmoins leur intrépidité ordinaire : en succombant sous une dure nécessité, ils se montraient dignes d'un meilleur sort. Enfin, rien ne permettant plus d'attendre aucun secours, on procéda dans la matinée du 13 octobre 1777 à l'inspection des vivres, et l'on reconnut qu'à peine en restait-il pour trois jours. Dans une telle détresse, avancer et rester était également hors du pouvoir de l'armée anglaise : plus on différait de prendre un parti, plus la situation devenait malheureuse. Burgoyne assembla non-seulement les officiers supérieurs, mais les capitaines de toutes les compagnies : pendant qu'ils délibéraient, les boulets des Américains sifflaient autour d'eux et perçaient la tente même dans laquelle se tenait le conseil. On y décida d'une voix unanime qu'il fallait céder à la fortune et proposer une capitulation au général américain. Deux jours furent employés à en dresser les articles. Gates usa de sa victoire avec une noble modération. Les troupes anglaises sortirent du camp le 17, au nombre de six mille quarante hommes, avec tous les honneurs de

la guerre, tambours battans, mèches allumées, enseignes déployées et l'artillerie de campagne. Elles abandonnèrent cette artillerie, composée de trente-sept pièces de canon, d'une quantité considérable de cartouches, bombes, boulets, et ayant mis leurs armes et étendards en faisceaux, elles furent conduites sous bonne escorte à Boston, où elles devaient s'embarquer pour l'Angleterre, après avoir prêté le serment solennel de ne plus servir contre la nouvelle république. En partant de Saratoga, l'armée vaincue passa au milieu des rangs des troupes victorieuses rangées en bataille au bord du chemin et sur les hauteurs qui le bordaient des deux côtés. Les Anglais s'attendaient à être en butte à toutes sortes d'outrages : pas un Américain ne rompit le silence qui lui avait été recommandé.

Lorsque les troupes britanniques eurent mis bas les armes, M. Gates invita leur général et leurs principaux officiers à dîner avec lui. On vit à ce repas la frugalité des anciens Romains. La table, formée par deux planches dans toute leur longueur, était posée sur de petits tonneaux; il n'y avait ni nappe ni serviettes, et tous les mets consistaient en un jambon, une oie, du bœuf et du mouton bouillis. On ne but que du rum tiré de la Nouvelle-Angleterre; encore

les deux commandans en chef étaient-ils les seuls qui eussent des verres, et le reste de la compagnie n'avait que des tasses. Pendant ce modeste dîné les troupes américaines furent sous les armes, sans doute pour être témoins de la sobriété de leur chef, même dans les repas d'apparat.

La joie de ce glorieux succès fut augmentée par la belle défense du fort de Redbanck, où le chevalier Duplessis-Mauduit, officier françois, commandait l'artillerie sous le général Greene, et par l'entière défaite d'un nombreux détachement de l'armée royale. A l'attaque de ce fort, les Hessois furent assaillis par une grêle de balles qu'on leur tirait à brûle-pourpoint, à la faveur d'arbres renversés et entassés les uns sur les autres. On voyait à chaque instant les officiers rallier leurs soldats, remarcher à l'abattis, et tomber au milieu des branches qu'ils s'efforçaient de couper. On distingua le colonel Donop à l'ordre dont il portait les marques, à sa belle figure et à son courage : on le vit tomber comme les autres. Enfin, ils quittèrent prise et regagnèrent le bois en désordre. M. Duplessis-Mauduit, voulant faire relever les palissades, sortit avec un détachement, et c'est alors qu'il aperçut, autant que l'obscurité de la nuit put le permettre,

le déplorable spectacle des morts et des mourans. Une voix s'éleva du milieu de ces cadavres, et s'écria en anglais : *Au nom de Dieu, tirez-moi d'ici!* C'était la voix du colonel Donop. Le chevalier Mauduit le fait aussitôt transporter dans une maison du voisinage, s'y renferme avec cet officier, lui prodigue les soins du plus tendre frère, et ne s'en sépare qu'à l'instant de sa mort, arrivée le surlendemain de l'attaque. Le colonel allemand avait écrit au comte de Saint-Germain, son ami, alors ministre de la guerre en France, pour lui recommander le chevalier français; il terminait sa lettre par ces mots : *J'ai la consolation d'expirer dans les bras de l'honneur même.*

Nous avons déjà parlé du marquis de Lafayette ; entrons dans quelques détails au sujet de ce jeune héros (1). Il n'avait que vingt ans lorsque l'amour de la gloire lui fit naître le dessein de passer en Amérique. Les larmes, les caresses d'une épouse adorée, enceinte de cinq mois, ne purent le faire changer de résolution, non plus que les représentations des

(1) Son père fut tué à la bataille de Rosbak, et laissa sa femme enceinte d'un enfant devenu depuis si célèbre. Le Lafayette de nos jours naquit le 1er septembre 1757; il épousa la fille du duc d'Ayen, fils aîné du maréchal de Noailles.

envoyés américains, qui lui déclarèrent même que, dans la détresse où ils se trouvaient, ils n'avaient pas la faculté de frêter un bâtiment pour son passage en Amérique. Il voulut en faire les frais lui-même. La cour de France, qui n'avait point encore rompu avec l'Angleterre, lui défendit en vain de sortir du royaume. Il s'embarqua secrètement en 1777, et s'éloignant du parage des Antilles, où des vaisseaux du Roi avaient, dit-on, l'ordre de l'arrêter, il aborda à George-Town. Le congrès le reçut avec beaucoup de distinction. M. de Lafayette promit de déployer tout le zèle dont il était animé; mais il demanda la permission de ne servir d'abord qu'en qualité de volontaire et à ses propres dépens. Cette générosité, cette modestie charmèrent les Américains. Le congrès rendit un décret portant que le marquis de Lafayette, guidé par l'amour de la liberté pour laquelle combattaient les États-Unis, ayant abandonné sa famille, ses parens et ses amis, et voulant consacrer sa vie à la défense de l'Amérique sans en recevoir aucun émolument, ses services étaient acceptés; mais que, d'après les égards dus à sa famille et aux alliés, il était convenable qu'il fût revêtu du grade de major-général dans l'armée des États-Unis. Tout le monde applaudit à ce décret, et sentit un égal

enthousiasme pour le jeune marquis. Pendant long-temps il fut d'usage dans les repas de famille de porter la santé de M. de Lafayette, dont on vantait autant la bravoure que la générosité. Il fut presque le seul Français qui secourut les incendiés de Boston : il leur donna trois cents louis.

Le marquis s'étant empressé de se rendre au camp, y fut accueilli avec honneur par le général Washington. Bientôt s'établit entre eux l'estime et l'amitié dont la durée ne finit qu'à la mort du généralissime américain. M. de Lafayette eut long-temps le chagrin de ne pas voir prospérer les armes des insurgés.

Malgré les efforts et l'habileté de Washington, il ne put empêcher les Anglais de pénétrer jusqu'à Philadelphie, où lord Cornwallis entra le 26 septembre 1777, à la tête d'un détachement de grenadiers anglais et hessois : le reste de l'armée demeura dans son camp, à peu de distance, et le congrès se retira dans la ville de Lancastre. C'est ainsi que la riche et populeuse capitale de toute la confédération américaine tomba au pouvoir des troupes royales, après une bataille sanglante et à la suite de manœuvres aussi pénibles que savantes des deux armées. Washington, par une marche

habile s'approcha de l'armée anglaise à la distance de dix-huit milles (six lieues).

La perte de Philadelphie ne produisit point parmi les Amérains le découragement dont les Anglais s'étaient flattés de les voir accablés.

Ils furent plus sensibles, pour ainsi dire, à un événement douloureux et particulier dont la nouvelle ne tarda pas à se répandre dans toute l'Amérique.

Dans les habitations situées sur les bords de la Delaware, une jeune fille d'une beauté parfaite, nommée *Molly*, aimait le jeune Seymours et en était tendrement aimée. Harvey, père de la belle Molly, possédait de grandes richesses; il avait des champs fertiles et de nombreux troupeaux. Seymours était pauvre; Harvey ne pouvait se résoudre à lui donner sa fille. Seymours, accablé de chagrin, partit pour la Caroline avec une troupe de volontaires. Jaloux de rapporter des lauriers aux pieds de sa maîtresse et d'acquérir un grade qui puisse lui faire obtenir sa main, il se distingue à la défense du fort Sullivan, et le commandement d'une compagnie devient bientôt la récompense de sa valeur. Après avoir donné de nouvelles preuves de son courage, il joignit l'armée de Washington; et se trouvant peu éloigné de sa maîtresse, il desira

jouir du bonheur de la revoir; il demanda et obtint un congé de trois jours. Le père de Molly le voyant capitaine, lui fit un accueil favorable, et ne crut pas devoir refuser pour gendre un homme utile à sa patrie. Le temps pressait, il fallait que Seymours retournât dans les camps; le mariage se fit dès le lendemain. Après la cérémonie, les parens des jeunes époux se rassemblèrent sous des arbres environnés de treillages, à deux cents pas de la maison d'Harvey. Ils y faisaient un repas champêtre qu'assaisonnait une douce joie, lorsque des soldats de l'infanterie légère du général Howe, qui parcouraient le pays pour chercher des vivres, traversèrent l'habitation. Seymours et les témoins de son bonheur étaient dans la plus grande sécurité; l'armée anglaise campait loin de là, et le pays était couvert par les détachemens de Washington qui tenaient la campagne. Cependant deux soldats apercevant de loin, à travers les arbres, un uniforme américain, s'avancèrent en appelant leurs camarades. Ils surprennent Seymours au mileu de la joie et dans l'ivresse du plaisir; ils veulent l'emmener prisonner. Il n'avait point ses armes; mais le courage et l'amour ajoutant à sa force, il saisit un des agresseurs, s'empare de son fusil et le renverse d'un coup

de baïonnette; l'autre soldat prend la fuite; Seymours le poursuit et lâche son coup après lui. Fier de sa victoire, il revole vers ses parens et ses amis. Mais il n'entend que des cris et des gémissemens; il frémit, il approche: la balle a frappé son amante; il la trouve expirante et baignée dans son sang. Ne pouvant supporter ce spectacle douloureux et terrible, ni la voix d'Harvey qui lui demande sa fille, Seymours retourne éperdu dans le camp pour se livrer tout entier à la fureur et au désespoir. Il ne tarda pas à trouver dans les combats la mort qu'il desirait, et à suivre au tombeau celle qu'il avait tant aimée et qu'une affreuse destinée fit périr de sa main au moment qu'il allait être l'époux et l'amant le plus fortuné.

Cette histoire si touchante nous en rappelle une autre qui ne l'est guère moins. Un jeune Américain qui, depuis long-temps, avait mérité l'approbation du général Washington par son activité et par sa valeur, reçut du congrès une commission de capitaine Sa femme voulut le suivre et partager avec lui les fatigues et les dangers de la campagne de 1778. Poursuivant un jour un détachement de royalistes, le chef de ce parti le tua d'un coup de fusil un moment avant d'être investi. Il eut la générosité en expirant d'ordonner que sa mort ne serait point

vengée, et que les prisonniers seraient conduits au quartier-général. Quelle fut la douleur de sa femme lorsqu'elle vit le corps de son mari pâle et sanglant, rapporté par ses soldats! Elle eut encore un autre sujet de la plus vive douleur : dans celui des prisonniers qu'on lui dit l'avoir tué, elle reconnut un frère qu'elle aimait tendrement, mais qui, malgré ses exhortations, avait suivi le parti des Anglais. Pénétré d'horreur et de désespoir, cet homme voulut se tuer; mais l'amour fraternel, balançant pour un instant tous les autres sentimens, cette épouse infortunée calma le désespoir de ce frère; elle pardonna même au meurtrier involontaire de son mari et à l'ennemi de sa patrie, à condition toutefois qu'il quitterait le service de la métropole, dont les prétentions injustes et tyranniques faisaient couler des rivières de sang. Il changea de parti en effet, et cette jeune veuve alla passer de tristes jours dans une campagne isolée, consacrant tous ses instans à l'éducation du seul enfant qu'elle avait eu de l'époux qu'elle ne cessa jamais de regretter. Au milieu des horreurs de la guerre civile, les plus proches parens sont souvent armés contre les objets qu'ils chérissaient le plus. Rappelons-nous ces beaux vers de Voltaire, dans la *Henriade*, peignant

les horribles suites d'un combat livré entre des citoyens de deux partis différens :

Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle ;
Leur sang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;
Son casque auprès de lui roule sur la poussière ;
D'Ailly voit son visage : ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse : hélas ! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur :
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur :
Il déteste à jamais sa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire ;
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords,
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux ; elle tombe éperdue ;
Le voile de la mort se répand sur sa vue :

Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus.
Elle rouvre les yeux; sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

Les maux que le fléau de la guerre civile fait fondre sur les particuliers tourmentent aussi la nation qui en est déchirée. Les Américains furent en proie à tout ce qu'elle a de plus affreux. Leurs troupes ne manquaient pas seulement de vivres : dans toutes les autres parties du service militaire, on éprouvait un dénuement absolu des objets les plus indispensables. On réclamait en vain les vêtemens si nécessaires à la santé et même à la dignité des soldats : couverts de lambeaux, on les eût pris plutôt pour des brigands que pour les défenseurs de la patrie. La plupart, faute de chaussure, marchaient à pieds nus sur la terre gelée. A peine avaient-ils quelques couvertures pour se défendre de la rigueur excessive des nuits. Un grand nombre tombaient malades; d'autres que leur nudité et le froid rendaient incapables de service, ne sortaient plus de leurs baraques

ou des fermes dans lesquelles leurs officiers les faisaient transporter. Près de trois mille hommes se trouvaient ainsi hors d'état de porter les armes.

A tant de besoins qu'éprouvait l'armée, il faut encore ajouter le manque de paille. Les soldats, accablés de fatigue, affaiblis par la faim, et pénétrés par le froid dans leur service de jour et de nuit, n'avaient pour lit dans leurs cabanes que la terre nue et humide. Cette cause propageait encore les maladies et achevait d'encombrer les hôpitaux.

Mais rien ne pouvait décourager les braves Américains; ils supportaient avec une constance inouïe la longue détresse qu'ils éprouvaient. Entre mille exemples que nous pourrions citer, nous n'en rapporterons qu'un seul. Vers la fin de février 1781, les Américains et les Français ayant concerté ensemble une expédition contre Ports-Mouth, en Virginie, le marquis de Lafayette détacha du camp américain à West-Point douze cents hommes d'infanterie légère, avec lesquels il marcha à *Head-of-Elk*, où il s'embarqua pour Anapolis. Comme l'entreprise qu'on voulait tenter demandait du secret, les troupes dont il avait le commandement étaient parties du camp sans être pourvues de la moindre chose de ce qui leur était nécessaire, ne croyant

s'en éloigner que pour trois ou quatre jours. Lorsqu'elles revenaient, après trois semaines d'absence, le marquis de Lafayette reçut ordre du général Washington de retourner en Virginie, et de tâcher de défendre le pays du mieux qu'il lui serait possible avec les milices qu'il pourrait rassembler. M. de Lafayette n'avait ni vivres, ni argent, ni vêtemens pour ses troupes. La ville la plus voisine qui fût sur sa route était Baltimore, où les négocians lui fournirent cinquante mille francs pour acheter de la toile propre à faire des chemises. Le soir de son arrivée dans cette ville, il y avait un bal; le jeune commandant y alla et fit connaître aux dames sa situation. Aussitôt elles se chargèrent de faire elles-mêmes les chemises et de fournir la toile nécessaire pour l'approvisionnement de l'hôpital. Mais ce qui causait le plus d'inquiétude au marquis de Lafayette, c'était la désertion. Les soldats, qui voyaient qu'on les éloignait de plus en plus de leurs régimens, avaient déserté en grand nombre les trois nuits précédentes. La peine de mort n'était pas suffisante pour les retenir. M. de Lafayette, qui avait bien étudié le caractère des Américains, fit publier à l'ordre qu'il marchait contre un ennemi puissant; qu'il espérait ne pas être abandonné par ses soldats dans une campagne

longue et pénible, et qu'il renverrait ceux qui auraient commis des fautes graves. Il en donna l'exemple sur-le-champ en congédiant un soldat qui avait été condamné à mort pour désertion. Il entreprit une marche forcée de près de deux cents milles. La campagne dura sept mois, et quoique les soldats ne reçussent point leur paie, quoiqu'ils fussent sans souliers, au point que la plante de leurs pieds était déchirée et sanglante par une marche continuelle, pas un seul homme ne déserta.

Le besoin d'argent, ce mobile essentiel de toutes les opérations, mit souvent les Américains dans le plus cruel embarras; enfin leurs législateurs furent contraints de recourir au papier-monnaie. Les Anglais, qui inondaient le continent, parvinrent sans peine à le contrefaire, et le multiplièrent si prodigieusement qu'ils le firent tomber dans un discrédit absolu. Le congrès, à qui cette ruse intéressée et politique de la part de ses ennemis enlevait son unique ressource, prit le parti de déclarer traîtres à la patrie ceux qui ne recevraient pas ce papier avec la confiance due aux espèces d'or et d'argent. Le peuple murmura, mais obéit, et l'Amérique septentrionale fut sauvée.

On voyait sur ce papier-monnaie un homme grossièrement dessiné, habillé à la romaine,

le sabre nu à la main, à côté duquel était écrit le mot *Libertas;* il foulait aux pieds un rouleau portant ces mots : *Magna charta.* Le revers contenait le prix du billet

Le papier-monnaie des États-Unis d'Amérique tomba dans un affreux discrédit, dont le moindre de ses inconvéniens fut de perdre cinq pour cent par mois, malgré les lois sévères rendues en sa faveur. Au mois de décembre 1779, un dollar en espèce en valait au moins quarante en papier. Un simple repas ou une paire de souliers, se payait deux à trois mille livres tournois en papier. Une poule maigre se payait dix francs, un canard douze, un dinde, quand on pouvait s'en procurer, trente francs, un cochon de lait cinquante. La même chose était déjà arrivée au siége ou blocus de Philadelphie.

Ce fut dans ces circonstances critiques, le 11 juillet 1778, qu'arriva à Philadelphie M. Gérard, en qualité de ministre plénipotentiaire de France. Un comité du congrès alla au-devant de lui, et l'accompagna dans le logement qu'on lui avait préparé : l'artillerie le salua lorsqu'il entra dans la ville. Le 6 août suivant fut un jour mémorable pour l'Amérique septentrionale : il lui offrit le spectacle nouveau des représentans de ses Etats donnant

une audience solennelle au ministre plénipotentiaire du plus puissant roi de l'Europe.

Craignant qu'une flotte française n'entrât inopinément dans la Delaware, les Anglais avaient alors évacué Philadelphie, où il leur était d'ailleurs impossible de se maintenir plus long-temps. Leurs troupes étaient alors commandées par le général Clinton, lord Lowe ayant donné sa démission.

Le généralissime de l'armée américaine, informé du mouvement de l'armée anglaise pour opérer sa retraite, leva son camp et manœuvra, pour le suivre, avec beaucoup d'habileté. Les deux armées s'étant trouvées fort proches l'une de l'autre, dans le lieu appelé *Montmouth*, il s'ensuivit une bataille, le 28 juin 1778, qui aurait été décisive en faveur des Américains si tous les corps s'étaient exactement conformés aux ordres de Washington. Avant que les deux armées commençassent l'action générale, deux batteries avancées faisaient l'une contre l'autre un feu très-vif. Comme la chaleur était excessive, la femme d'un canonnier américain courait continuellement pour leur apporter de l'eau qu'elle allait puiser à une source voisine. A l'instant où elle se dispose de nouveau à passer au poste de son mari, elle le voit tomber et hâte sa marche pour le secourir; mais

il était mort. Dans le même instant elle entend l'officier donner ordre d'ôter ce canon, et se plaindre de ne pouvoir remplacer le brave homme qui venait d'être tué. « Non, dit l'intrépide Molly en regardant l'officier, ce canon ne sera pas ôté faute de quelqu'un pour le servir. Puisque mon brave mari ne vit plus, tant que j'existerai je ferai tout ce qui dépendra de moi pour le venger. » L'activité et le courage avec lesquels elle remplit l'office de canonnier pendant la durée de l'action lui attirèrent l'attention de tous ceux qui en furent témoins, et enfin du général Washington lui-même, qui lui donna le rang de lieutenant-capitaine, et qui lui fit avoir la demi-paie tant qu'elle vécut, après la paix. Elle portait l'épaulette, et tout le monde l'appelait le *capitaine Molly*.

A cette même bataille de Montmouth il périt beaucoup d'hommes dans les deux armées par la chaleur excessive, encore plus que par les ennemis. « J'arrivais avec ardeur, dit le chevalier Duplessis-Mauduit, pour passer un petit ruisseau (un *créek*), afin de me trouver sur la gauche de l'ennemi avec huit pièces de canon. Je perdis dans cette marche forcée plusieurs hommes qui tombèrent morts. On crie à un de mes canonniers qui poussait à la roue :

« Votre frère tombe !... Votre frère se meurt !...
» Votre frère est mort !... » On veut qu'il aille à son frère. Ce jeune homme s'écrie : « Je
» passerai le reste de ma vie à pleurer mon
» frère ; mais je ne peux aller à son secours,
» nous voilà à l'ennemi ! »

« J'allais visiter une batterie, racontait le même chevalier Duplessis-Mauduit, que j'avais établie au-dessus de Bellings-Porte contre l'escadre anglaise : à mon grand étonnement, je trouvai une douzaine de canonniers qui, montés sur l'épaulement, le réparaient sous le feu très-vif de l'ennemi. J'ordonne à tous ces hommes de descendre. Au même instant, un d'eux a les cuisses emportées d'un boulet à chaîne : ce malheureux tombe presque sans vie sur la plate-forme. Un jeune homme accourt, se précipite sur lui : la douleur, la rage, le désespoir étaient peints sur son visage ; il s'écriait : « Mon père est mort, et c'est pour
» me sauver ! Ma mère, qu'allez-vous devenir ? »
Ce malheureux jeune homme nous déchirait l'âme. Le père revient à lui, regarde son fils, lui serre la main et lui dit : « Mon fils, j'ai
» fait mon devoir, faites le vôtre ; je vous ai
» forcé à me céder votre place, parce que
» votre vie est plus intéressante que la mienne
» au service de la patrie et de votre famille ;

» vous commencez, et je finissais. Modérez-
» vous, mon fils; remplacez-moi auprès de
» votre mère et de mes autres enfans; mais,
» avant tout, défendez la liberté de votre pays.
» Mon ami, promets-moi que je vois en toi
» un brave soldat, prêt à périr s'il le faut; un
» bon fils, un bon frère, et je meurs con-
» tent! » Il expira en achevant ces mots. »

Les Anglais se flattaient de réparer leurs défaites et de triompher enfin de la résistance vigoureuse d'un ennemi qu'ils regardaient comme hors d'état de leur résister; mais un obstacle bien plus redoutable s'opposa au succès imaginaire qu'ils avaient prévu dans l'avenir. Le roi de France leur déclara la guerre: exemple que ne tarda pas à suivre l'Espagne, et même la Hollande. On vit, à cette époque, la Grande-Bretagne redoubler de force et d'énergie, et tenir tête à toutes ces puissances. L'escadre du comte d'Estaing parut dans les mers d'Amérique au commencement de juillet 1778 : elle était composée de douze vaisseaux de ligne, parmi lesquels on en comptait deux de 80 canons et six de 74; elle avait en outre quatre grosses frégates, et portait six cents hommes d'infanterie. L'escadre anglaise, commandée par l'amiral Howe, frère du général, n'était composée que de six vaisseaux de 64,

trois de 50, et quelques frégates ou corvettes, n'ayant tous que des équipages incomplets ou fatigués. Cependant le comte d'Estaing ne remporta sur elle aucun avantage.

La guerre de terre continuait avec des succès plus ou moins balancés. Les sauvages prirent une part plus active que jamais à la campagne de 1778. Quoiqu'ils eussent été intimidés par la victoire du général Gates et qu'ils lui eussent adressé des félicitations, les intrigues et les présens des agens britanniques avaient conservé tout leur pouvoir sur eux. Enfin, les colons émigrés qui s'étaient retirés au milieu de ces barbares ne cessaient de les exciter par des instigations qui, jointes à leur soif naturelle de sang et de pillage, les déterminèrent aisément à faire des incursions sur les frontières septentrionales, où ils répandaient la terreur et la désolation. Les chefs les plus dangereux qui les guidaient dans ces expéditions étaient le colonel Butler et un certain Brandt, les êtres les plus féroces qu'ait jamais produits la nature humaine : ils n'épargnaient ni âge ni condition; ils portaient indistinctement par-tout le ravage et la mort. Des habitans du Connecticut avaient établi sur la rive orientale de la Susquehanna, vers l'extrémité de la Pensylvanie, la colonie de Wioming :

féconde et peuplée, sa prospérité était un objet d'admiration. Elle consistait en huit villages, à chacun desquels on avait concédé un territoire de cinq milles carrés, qui s'étendait sur l'une et l'autre rive du fleuve. La douceur du climat répondait à la fertilité de la terre. Les habitans ne connaissaient ni les richesses qui séduisent et corrompent, ni la pauvreté qui avilit et décourage : tous vivaient dans une heureuse médiocrité, économes de leurs biens et n'enviant pas ceux de leurs voisins. Sans cesse occupés aux travaux champêtres, ils évitaient l'oisiveté et tous les vices qu'elle enfante. Ce petit pays offrait, en un mot, l'image vivante de ces temps fabuleux que les poètes ont décrit sous le nom d'*Age d'or*. Mais la félicité domestique dont ils jouissaient ne put réprimer l'ardeur belliqueuse qui les enflammait pour la cause commune; ils prirent les armes et coururent au secours de la patrie au nombre de mille jeunes-gens. Malgré l'absence de cette brillante jeunesse, l'abondance des récoltes n'éprouvait aucune diminution. Les granges remplies de riches moissons et les pâturages couverts des plus beaux troupeaux, offraient une précieuse ressource à l'armée américaine; mais l'esprit de parti vint troubler la tranquillité de ces heureux

colons, quoiqu'ils vécussent isolés de leurs voisins. Les *torys* (ennemis de la révolution), moins nombreux parmi eux que les partisans de la liberté, se faisaient remarquer néanmoins par leur air d'arrogance. Bientôt on vit non-seulement les familles armées contre les familles, mais les fils mêmes opposés à leurs pères, les frères aux frères, et enfin les femmes aux maris : tant il est vrai qu'il n'y a point de vertu qui résiste à la différence d'opinion, ni de bonheur qui soit à l'abri des dissensions politiques! (*Histoire de la Guerre de l'Indépendance*).

Les torys jurèrent en secret de se venger des sujets de plaintes qu'ils croyaient avoir, et s'unirent aux Indiens. Vers le commencement du mois de juillet 1778, les sauvages parurent tout-à-coup en forces sur les bords de la Susquehanna. Ils avaient à leur tête ce Jean Butler et Brandt, connus l'un et l'autre par leur férocité. Cette troupe formait en tout seize cents hommes, dont un quart seulement d'Indiens; le reste était composé de torys travestis, qui s'étaient peint la peau pour avoir l'air de sauvages : cependant les officiers portaient l'uniforme de leurs grades et avaient l'apparence d'officiers de troupes réglées. Les colons de Wioming, voyant leurs compatriotes si éloi-

gnés et leurs ennemis si proches, avaient construit pour leur sûreté quatre forts ou grandes redoutes, dans lesquels ils avaient réparti environ cinq cents hommes. La colonie entière était sous le commandement de Zébulon Butler, cousin de Jean Butler, homme qui pouvait avoir quelque courage, mais qui manquait totalement de capacité. A peine celui des quatre forts qui était le plus près des frontières fut-il attaqué, que les soldats prirent la fuite sans opposer aucune résistance à l'ennemi. Le second, vigoureusement assailli, se rendit à discrétion. Les sauvages y épargnèrent à la vérité les femmes et les enfans; mais ils égorgèrent impitoyablement tout le reste. Zébulon se retira alors avec tout son monde dans le fort principal, appelé *Kingston*. Les vieillards, les femmes, les enfans, les malades, tout ce qui était hors d'état de porter les armes y accourut en foule et en jetant des cris lamentables, comme dans le dernier asile où il restait quelque espoir de salut. La position était susceptible de défense; et si Zébulon eût tenu ferme, on pouvait espérer d'arrêter l'ennemi jusqu'à ce que les secours arrivassent. Mais Jean Butler prodigua les promesses pour l'attirer au-dehors, et il y parvint, en lui persuadant que, s'il voulait consentir à une entrevue

dans la campagne, le siége serait aussitôt levé, et on entrerait en arrangement. Butler se retira en effet avec tout son corps; Zébulon sortit ensuite pour se rendre au lieu indiqué pour la conférence, à une distance considérable du fort. Il prit l'inutile et dangereuse précaution de se faire accompagner par quatre cents hommes, qui composaient à-peu-près toute sa garnison. Arrivé au lieu convenu, l'imprudent Zébulon n'y trouve pas un être vivant. Eprouvant un vif regret de se voir obligé de rentrer dans la place sans avoir rien conclu, il s'achemina vers certaines hauteurs peu éloignées, dans l'espoir d'y rencontrer quelqu'un avec lequel il pût s'aboucher. Plus il s'avançait dans cette horrible solitude, plus il aurait dû remarquer qu'il ne se présentait à ses yeux aucun signe de la présence ou du voisinage de créatures humaines. Mais, loin de s'arrêter, il semblait entraîné par une destinée irrésistible, et s'avançait toujours. Le pays commençait cependant à ne plus offrir que des forêts profondes. Il aperçut enfin dans un sentier un drapeau qui semblait l'inviter à poursuivre sa marche. L'individu qui le portait, comme s'il eût redouté lui-même une trahison, se retirait sans cesse en faisant les mêmes signaux par le chemin que suivait Zébulon. Mais déjà les

Indiens, qui connaissaient parfaitement le pays, avaient profité habilement de l'obscurité des bois pour le cerner de toutes parts. Le malheureux Américain, ne soupçonnant pas le péril de sa situation, continuait à se porter en avant pour convaincre les traîtres qu'il ne voulait point les trahir. Il ne fut arraché que trop tôt à cette sécurité funeste. En un moment les sauvages sortent de leur embuscade et tombent sur lui avec d'affreux hurlemens. Il forme un bataillon carré de sa petite troupe, et montre plus de présence d'esprit dans le danger qu'il n'en avait fait paraître dans les négociations. Quoique surpris, les Américains se défendaient avec tant de constance et de courage que le succès commençait à se déclarer en leur faveur. Tout-à-coup un soldat de Zébulon, troublé par la frayeur, se met à crier: « En arrière! le colonel a ordonné la retraite.» Aussitôt les Américains se rompent, les sauvages se précipitent dans les rangs et y font un horrible carnage. Les fuyards sont atteints par les balles et les flèches; ceux qui veulent résister tombent sous les casse-têtes et les coutelas des barbares. Les blessés renversent ceux qui ne le sont pas; les morts et les mourans sont entassés pêle-mêle. Heureux qui expire le plus tôt! Les sauvages réservent les vivans aux tortures;

et les torys, égarés par la rage, à défaut d'armes, déchiraient leurs prisonniers avec leurs ongles. O Dieu! qu'est-ce que l'esprit de parti! Jamais déroute ne fut plus épouvantable; jamais massacre ne fut accompagné d'autant d'horreurs.

Les féroces vainqueurs investirent de nouveau Kingston, et, pour effrayer les débris de la garnison par le plus exécrable spectacle, ils lancèrent dans la place deux cents chevelures sanglantes de leurs frères égorgés. Le colonel Dennisson, devenu commandant du fort, voyant l'impossibilité de s'y défendre, envoya demander à Butler quelles conditions il lui accorderait s'il se rendait. Celui-ci, dans sa férocité brutale, ne répondit que ce seul mot: *La hache*. Réduit à cette épouvantable position, le colonel fit encore quelque résistance. Enfin, ayant perdu la presque totalité de ses soldats, il se rendit à discrétion. Les sauvages entrèrent dans le fort, et ils en firent sortir les vaincus, qui déjà s'attendaient à être conduits à une mort certaine; mais trouvant probablement que les supplices particuliers de ces infortunés les arrêteraient trop long-temps, les barbares imaginèrent de faire rentrer hommes, femmes, enfans, vieillards, sans distinction, dans les maisons et les baraques, et de les y faire périr tous à-la-fois dans les flammes, en

se délectant des cris lamentables de leurs victimes.

Les forts étant tombés entre leurs mains, les barbares procédèrent sans obstacle à la dévastation du pays. Ils employaient le fer, le feu et tous les instrumens de destruction. Les moissons, les récoltes de tout genre étaient la proie des flammes. Les habitations, les métairies, les granges, les établissemens les plus précieux de l'industrie humaine s'écroulaient sous les coups destructeurs de ces cannibales. Mais qui croirait que leur fureur, non encore assouvie sur les créatures humaines, s'acharnait jusque sur les animaux mêmes ? Ils coupaient la langue aux chevaux, aux moutons et aux chèvres, et, les laissant errer au milieu de ces campagnes naguère si riches et maintenant désolées, ils semblaient jouir de leurs tourmens avant de les voir expirer.

Ajoutons quelques traits encore plus affreux à ces horreurs révoltantes, afin d'achever de montrer tous les maux inouïs que la guerre traîne après elle, et surtout la guerre civile.

Le capitaine Bedlock ayant été mis nu, les sauvages lui enfoncèrent dans toutes les parties du corps de petites broches de sapin ; ensuite ils l'étendirent sur un tas de branches du même bois, et le brûlèrent à petit feu. Les torys

semblaient rivaliser de barbarie avec les sauvages. Un d'eux, dont la mère avait épousé un second mari, la massacra lui-même, et il égorgea ensuite son beau-père, ses propres sœurs et leurs enfans au berceau.

Ceux qui avaient survécu aux massacres n'étaient pas moins dignes de pitié : c'étaient des femmes, des enfans, qui s'étaient réfugiés dans les bois, au moment où leurs époux et leurs pères expiraient sous les coups des sauvages. Dispersés et errans au gré du hasard ou de la peur, sans vêtemens, sans nourriture, ces infortunés furent en proie à la plus affreuse détresse. Quelques-unes de ces femmes accouchèrent au milieu des forêts, loin de toute espèce de secours. Les plus fortes, les plus courageuses, échappèrent seules à tant de maux : les autres succombèrent; leurs corps et ceux de leurs enfans devinrent la proie des animaux carnassiers. C'est ainsi que disparut entièrement la colonie la plus florissante qui fût alors en Amérique.

La destruction de Wioming remplit d'horreur et de compassion tous les États-Unis. Ils se promirent d'en tirer un jour une vengeance éclatante ; mais l'état actuel de la guerre qu'ils avaient à soutenir ne leur laissait pas encore entrevoir le moment où ils pourraient accom-

plir ce projet. Ils entreprirent cependant cette même année (1778), quelques expéditions contre les Indiens; et malheureusement il s'y commit beaucoup de cruautés. Le colonel Clarke, à la tête d'un gros détachement, partit de la Virginie pour se porter contre les habitations des Illinois, établies sur le Mississipi supérieur. Il espérait surprendre et détruire cette peuplade barbare. Après avoir côtoyé l'Ohio, il se dirigea au nord, vers Kaskakias, chef-lieu de ces établissemens. Les républicains surprirent les habitans dans le sommeil, et n'éprouvèrent presque aucune résistance. Leur cavalerie parcourut ensuite toute la contrée voisine, et occupa tous les lieux habités. La terreur était universelle, et par-tout on s'empressait de prêter serment de fidélité aux États-Unis. De là, le colonel Clarke marcha contre d'autres peuplades, les surprit et y mit tout à feu et à sang. Ces sauvages éprouvèrent à leur tour les désastres qu'ils avaient portés chez leurs ennemis. Cette vengeance les rendit par la suite plus timides dans leurs excursions, et encouragea, au contraire, les Américains à se défendre.

Une expédition semblable fut entreprise, quelque temps après, contre les torys et les Indiens des bords de la Susquehanna : c'é-

taient les auteurs mêmes de la ruine de Wioming. On dévasta et brûla plusieurs villages : les granges, les moulins, les maisons, tout fut dévoré par les flammes. Les habitans avaient été avertis à temps, et s'étaient mis en sûreté : ils eussent sans doute payé chèrement le massacre de Wioming. Les Américains ayant rempli leur objet, rentrèrent dans leurs limites ; mais non sans avoir bravé d'extrêmes fatigues et de fréquens dangers.

Un événement imprévu remplit d'étonnement et d'indignation toute l'Amérique : ce fut la trahison du général Arnold, comblé d'honneurs par plusieurs actions d'éclat, et qui, sous l'un des officiers supérieurs, le général Gates, avait partagé la gloire de la mémorable affaire de Saratoga. L'or corrupteur de l'Angleterre lui fit abandonner la cause de sa patrie, et il en fut le dévastateur et l'incendiaire, en se couvrant d'opprobre et d'une honte éternelle. On avait eu l'imprudence de confier à ce perfide le commandement de deux mille cinq cents hommes, et de mettre à sa disposition quatre forts très-importans. Henri Clinton assembla une espèce de conseil formé de ses aides-de-camp et de quelques autres officiers, pour délibérer sur les moyens d'amener le général américain à une défection

absolue. On trouva qu'il serait dangereux de lui proposer la désertion du corps qu'il commandait, et l'on crut plus sage de se concerter avec lui pour attirer sa division vers un lieu convenu où le général anglais devait aposter des forces suffisantes pour l'envelopper. Cette détermination prise, il ne fut plus question que de la communiquer à Arnold. L'adjudant-général André offrit ses services, malgré les dangers d'une telle négociation. Il se travestit en paysan, arriva au camp américain, pénétra jusqu'à la tente du général, convint de tout avec lui, et reprit le chemin de New-Yorck; mais il fut observé dans sa retraite par trois miliciens qui, l'ayant arrêté, lui firent des questions auxquelles il répondit en homme qui a perdu la tête. Par l'effet d'une discrétion inconcevable, au lieu de produire un passe-port que lui avait donné le général américain, il tira de sa poche une montre et cent guinées qu'il offrit pour sa rançon. Plus l'offre était considérable, plus l'homme arrêté devenait suspect. Il fut conduit à la tente du général Washington, qui le fit fouiller : on trouva dans ses bottes des papiers qui découvrirent le complot d'Arnold. Comme il eût été dangereux de le faire enlever avec éclat, le général imagina de lui écrire que MM. de

Rochambeau et de Lafayette desiraient voir sa division. Il le priait de la tenir le lendemain sous les armes. Arnold donnait dans le piége, lorsque l'aide-de-camp chargé du message eut l'imprudence de parler d'un espion qui venait d'être arrêté. Le traître Arnold ne demanda point d'éclaircissement; mais il disparut sous quelque prétexte, gagna le rivage, se jeta dans une barque de pêcheur, et eut le bonheur d'arriver sans accident à New-Yorck.

Cependant le malheureux André était chargé de fers. La nouvelle en parvint bientôt au général Clinton, qui expédia sur-le-champ un parlementaire pour traiter de l'échange de ce prisonnier. Washington ne voulut entendre à aucune proposition, à moins qu'on ne lui livrât Arnold. L'adjudant-général fut jugé dans un conseil de guerre, et condamné, comme espion, à périr du supplice des traîtres : l'exécution suivit de près cette sentence. Les juges fondaient en larmes en la lui annonçant. Conduit au pied du gibet, il s'écria : *Est-ce donc ainsi que je dois mourir!* On lui répondit qu'on n'avait pu faire autrement. Il ne dissimula point sa profonde douleur. Enfin, après avoir prié quelques instans, il prononça ces paroles, qui furent les dernières : *Soyez témoins que je meurs comme un homme de cœur doit mourir.*

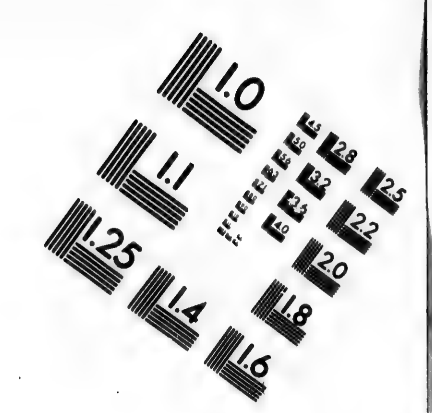
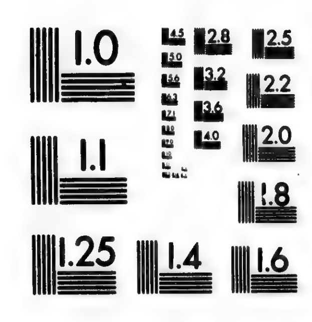
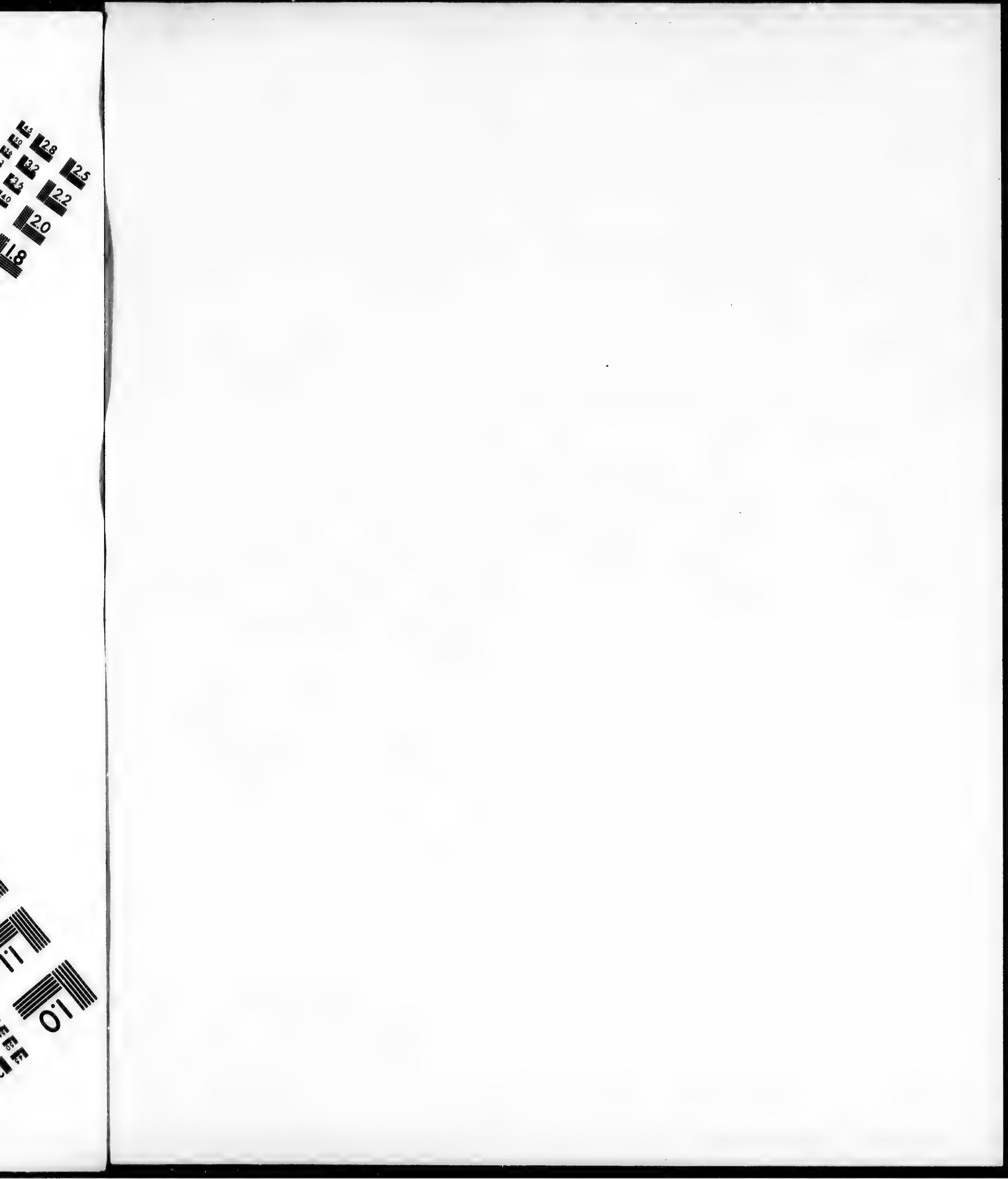


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

À peine entré dans sa vingt-septième année, le malheureux André, coupable seulement d'une grande imprudence, réunissait à toutes les vertus sociales les talens militaires d'un officier consommé.

Il n'avait tenu qu'à Arnold que son nom, béni par ses compatriotes, arrivât couvert de gloire à la postérité parmi ceux des plus illustres défenseurs de la liberté américaine. *Que me feraient les Américains s'ils me prenaient?* disait-il un jour à un prisonnier. — « Ils vous feraient couper la jambe que vous avez eue cassée à leur service, répondit le républicain, et ils l'enterreraient avec honneur; ensuite de quoi ils vous feraient pendre. »

Long-temps avant la fin tragique du major André, le capitaine Nathand-Hale, de Connecticut, jeune-homme de la figure la plus heureuse, du caractère le plus aimable et adoré de sa famille, fut pris à Lond-Island, déguisé, et condamné comme espion par les Anglais, sur les mêmes principes qui firent ensuite périr le malheureux André; mais du moins André fut témoin de la sensibilité de ses juges, ou plutôt de toute l'armée américaine; il put se louer de l'extrême délicatesse qui accompagna sa sévère et trop juste condamnation. Au contraire, le jeune Américain

fut insulté jusqu'au dernier moment. « Voilà une belle mort pour un militaire! lui dit avec dérision un officier anglais à l'instant du supplice. — Monsieur, lui repartit le capitaine Hale avec un sang-froid étonnant, il n'y a point de mort qui ne soit ennoblie par une si belle cause. »

Le noble désintéressement de plusieurs simples soldats mérite de passer à la postérité, et contraste d'une manière frappante avec l'indigne action du génér-l Arnold. Deux émissaires secrets envoyés de New-Yorck, cherchant à profiter d'un mécontentement qui s'était répandu dans un corps de troupes américaines, s'introduisirent dans ce corps, et présentèrent à quelques sous-officiers un papier roulé dans une feuille de plomb, sur lequel on avait écrit ces mots : « Si la division de Pensylvanie veut » diriger sa marche vers South-River, elle y » trouvera un corps de troupes anglaises prêt » à la recevoir comme amie, et elle sera gé- » néreusement récompensée de servir la cou- » ronne britannique. » Malgré les plaintes que cette division se croyait en droit de faire contre ses chefs, elle adressa, sous l'escorte de plusieurs soldats, au général Wayne, l'un d'entre eux, les émissaires qui s'étaient flattés de la séduire. Le général voulut donner à l'escorte

cent guinées qu'elle refusa, en alléguant qu'elle n'avait fait qu'obéir à son sergent. Celui-ci ne voulut pas non plus accepter les cent guinées, et fit cette belle réponse : « Ce n'est ni dans la vue ni dans l'attente d'aucune récompense que nous avons arrêté les deux espions, mais par zèle pour notre patrie et par attachement à nos devoirs : nous ne desirons que l'estime de notre pays. »

Lee, capitaine de cavalerie donna un exemple d'une extrême bravoure. Etant dans une maison située à treize milles de Philadelphie, il se vit tout-à-coup investi par un corps anglais de cavalerie légère d'environ deux cents hommes qui, pleins de confiance dans leur nombre, étaient venus le surprendre dans ce faible retranchement. La valeur du capitaine, son sang-froid et le courage de sa petite garnison firent échouer le projet de l'ennemi. Quoique Lee n'eût pas assez de monde pour placer un homme à chaque fenêtre de la maison assiégée, il força les deux cents dragons à se retirer honteusement, laissant derrière eux douze hommes tués ou blessés. A cette belle défense, le sieur Lindsay, lieutenant de Lee, reçut une légère blessure, et ce fut tout le dommage qu'essuya la petite troupe américaine.

Les Anglais, toujours furieux de ne point triompher des Américains aussi facilement qu'ils l'avaient d'abord espéré, firent d'affreux ravages dans la Caroline et dans la Virginie. Par-tout où ils pénétrèrent, leur passage fut marqué par la dévastation et la cruauté. Dans leur indignation, les Virginiens envoyèrent demander aux chefs des Anglais quelle était cette manière de faire la guerre : ils répondirent qu'ils avaient ordre de faire éprouver le même traitement à tous ceux qui refuseraient d'obéir au roi. Aux exemples que nous avons rapportés de la barbarie dont les Anglais se rendirent coupables dans la guerre d'Amérique, nous allons encore ajouter les suivans.

Leurs proclamations respiraient la fureur et annonçaient le meurtre et l'incendie. Lors de son expédition, le colonel Mawhood, après avoir invité la milice de Quinton-Bridge à mettre bas les armes, en lui promettant, à cette condition, de ne faire aucun ravage dans le pays, il ajouta ces mots : « Mais si la milice » abusée se refuse à cette invitation, le colonel » Mawhood armera les habitans affectionnés, » appelés *torys*; il fondra sur ladite milice; » il brûlera, détruira ses maisons et tout ce » qui lui appartient; il réduira les rebelles,

» leurs femmes et leurs enfans à la mendicité
» et à la dernière détresse. »

Ces terribles menaces n'étaient réalisées que trop souvent. Le marquis de Châtellux, officier supérieur français et homme de lettres estimable, raconte, dans son *Voyage de l'Amérique septentrionale* un trait bien touchant. « Nous allâmes, dit-il, loger dans un moulin » dont le propriétaire tenait auberge. Nous » trouvâmes en effet, comme on nous l'avait » indiqué, un jeune homme de vingt-deux » ans, d'une figure charmante, dont les belles » dents, les lèvres vermeilles annonçaient la » fraîcheur de la santé. Cependant sa démarche » et son maintien ne répondaient pas à la » fraîcheur de ses traits; il paraissait lent et » inactif. Je lui en demandai la raison. Il me » dit qu'il était toujours languissant depuis la » bataille de Guilfort, où il avait reçu quinze » ou seize coups de sabre. Il n'avait pas, » comme les Romains, de couronne pour » attester sa valeur; il n'avait pas non plus, » comme les Français, de brevets de pension » ni d'honneur; mais, à la place, un morceau » de son crâne, que sa femme alla chercher » et qu'il me fit voir. Certainement je ne » m'attendais pas à trouver au milieu de ces » solitudes de l'Amérique les déplorables traces

» du fer européen. Mais ce qui me toncha le » plus fut d'apprendre que c'est après avoir » reçu une première blessure et s'être rendu » prisonnier, qu'il avait été si cruellement » écharpé. Ce malheureux jeune homme me » racontait qu'accablé de coups et inondé de » sang, il avait encore eu la présence d'esprit » de penser que ses cruels ennemis ne vou» draient pas laisser subsister un témoin ou » une victime de leur barbarie, et qu'il ne » lui restait d'autre moyen de sauver sa vie » que de paraître l'avoir perdue. »

Ceci est beaucoup plus horrible. « On a vu, » dit un Américain digne de foi (John de Crève» cœur), des femmes éventrées avec cet écri» teau: *Tu ne feras plus d'enfans rebelles.* »

Faisons diversion à tant d'objets douloureux qui révoltent l'humanité, et reprenons le récit des opérations militaires.

Le 23 juillet 1779, se fit la jonction des armées navales françaises et espagnoles, la première sous les ordres du comte d'Orvilliers, la seconde sous ceux de don Louis de Cordova. Ces deux flottes réunies étaient composées de soixante-six vaisseaux de ligne, parmi lesquels on en comptait un espagnol de cent quatorze canons, deux français de cent dix et de cent quatre, huit autres de quatre-vingts, quinze de

soixante-quatorze, et le reste de moindre force. Cette immense armée était suivie d'une multitude de frégates, corvettes, cutters et brûlots. Les chefs et les équipages de la flotte combinée montraient la plus grande harmonie entre eux. Au moment de la jonction les matelots espagnols témoignèrent leur joie par des acclamations répétées de *vive le roi de France! vive M. d'Orvilliers!* A leur première entrevue, M. de Cordova déclara au général français que les deux armées n'auraient plus qu'un seul chef, parce qu'il avait ses titres et ses patentes en Espagne. Ce concert entre les deux flottes se soutint jusqu'au retour de l'hiver, et l'on devait en attendre les plus heureux effets dans un jour de bataille; mais cette réunion de forces se réduisit à ne présenter qu'un spectacle imposant. Il en fut de même du corps nombreux rassemblé sur les côtes de France, et qui semblait menacer celles de la Grande-Bretagne. Tous ces préparatifs n'avaient d'autre objet que de concentrer les forces britanniques en Europe, et d'occuper tellement l'Angleterre de sa propre défense, qu'elle fût hors d'état de ralentir les progrès de la révolution d'Amérique.

Pendant ce temps-là, le comte d'Estaing s'était emparé de la Grenade après une vigou-

reuse attaque, et avait eu une affaire sanglante avec l'amiral Byron.

Dans un combat particulier, livré par *la Surveillante*, commandée par M. de Couëdic, le 6 octobre 1779, contre *le Québec*, frégate anglaise, à la portée du pistolet, après trois heures de combat, tous les mâts de la Surveillante tombèrent, et en moins de six minutes après, ceux de la frégate anglaise eurent le même sort. M. de Couëdic venait de recevoir plusieurs blessures, dont une au bas-ventre. Dans cet état, il eut le courage de passer sur son gaillard d'avant, et d'ordonner les dispositions nécessaires pour enlever la frégate à l'abordage. Il fit jeter des grenades, dont l'explosion mit le feu en plusieurs endroits du Québec. En peu de temps l'incendie fit des progrès affreux. Ce malheureux bâtiment ne tarda pas à sauter en l'air; et des trois cents hommes qu'il montait, il n'y en eut que quarante-trois qui se sauvèrent. Ce fut à l'humanité française qu'ils furent redevables de la vie. Mais ce n'était point assez d'être humains; les Français donnèrent en cette occasion un exemple de générosité dont on ne peut trop exalter la noblesse. Le ministre de la marine ne crut pas devoir regarder comme prisonniers de guerre ces braves Anglais qui, échappés à

tant de périls, auraient moins senti le prix de la vie si, en la recouvrant, ils avaient cessé d'être libres. Ils furent renvoyés sans échange et sans rançon en Angleterre. La Surveillante rentra à Brest, remorquée par le cutter qui l'avait accompagnée, et au bout de trois mois, le brave Couëdic mourut de ses blessures.

Le marquis de Lafayette, vers la fin de 1779, était repassé en France pour prendre part à la guerre qui venait de s'allumer contre la Grande-Bretagne. Franklin, au nom du congrès, lui offrit une superbe épée à poignée d'or. Dès qu'il lui fut permis de retourner en Amérique, il s'empressa d'y aller cueillir de nouveaux lauriers. Le jour de son débarquement à Boston, le 28 avril 1780, fut marqué par l'allégresse; les habitans s'étaient rendus sur le port pour recevoir leur généreux défenseur; et on le conduisit, au bruit du canon, des cloches et des instrumens de musique, dans la maison que les officiers municipaux lui avaient préparée; des feux furent allumés dans les places publiques, et toutes les maisons furent illuminées. Il se déroba le plus promptement qu'il lui fut possible à l'empressement des peuples et au tumulte des fêtes, et se rendit à l'armée, où il fut reçu avec le même enthousiasme. On lui donna le commandement de l'infanterie légère et des dragons.

Ce fut à une époque bien propre à enflammer son courage. Le général Vashington méditait alors une entreprise non moins importante que les expéditions qui avaient enlevé aux Anglais Boston, Philadelphie et Rhodes-Island. Déjà ses troupes, réunies à celles du général Sullivan, marchaient vers New-Yorck, et des armemens considérables dans plusieurs rades attendaient le signal de mettre à la voile. Ce n'était plus le moment de temporiser; le Gibraltar de l'Amérique, New-Yorck se trouvait sans gouverneur et presque sans garnison; Clinton l'avait pour ainsi dire évacuée le 26 décembre 1779, en s'embarquant avec dix mille hommes pour une expédition secrète dans les parties méridionales du continent, qu'on sut bientôt être dirigée contre la ville de Charles-Town, dans la Caroline du Sud. New-Yorck se trouvait ouverte en différens endroits, et le major Patrison, à qui le général Clinton en avait confié la garde, recevait des avis alarmans de la marche de Washington. Dans ce moment de crise, son unique ressource fut d'armer les habitans de New-Yorck et d'en former des corps militaires; il fit publier à cet effet une proclamation qui n'exceptait que les vieillards et les enfans. Le zèle et l'ardeur de ces citoyens surpassèrent

l'attente du major-général et ne le rassuraient point sur l'événement du siége, que des circonstances ultérieures empêchèrent d'avoir lieu lorsqu'on s'y attendait, mais qui ne fut que différé jusqu'au moment où Cornwallis eut commis l'imprudence de s'y renfermer, ainsi que Washington l'avait prévu.

La foudre alla tomber sur Charles-Town, qui fut forcée de se rendre le 12 mai 1780. La capitulation portait que la garnison sortira avec une partie des honneurs de la guerre; après être sortie de la ville, elle mettra bas les armes; elle marchera sans tambours et sans drapeaux; les soldats de ligne et les marins conserveront leur bagage et demeureront prisonniers de guerre jusqu'à leur échange; les milices rejoindront leurs foyers, après avoir juré de ne plus servir contre les troupes royales; celles-ci s'engageant à ne point les inquiéter, ni dans leurs personnes ni dans leurs biens, tant qu'elles seraient fidèles à leurs promesses; les bourgeois de toute classe seront également réputés prisonniers de guerre sur leur parole, et leurs biens garantis aux mêmes conditions : les officiers garderont leurs esclaves, leurs armes et leur bagage intacts.

Ce fut ainsi qu'après un siége de quarante jours, la capitale de la Caroline du Sud se vit

soumise par les armes des royalistes, commandés par le général en chef Clinton ; sept généraux, dix régimens de ligne, très-affaiblis à la vérité, et trois bataillons d'artillerie prisonniers des Anglais, donnaient un grand éclat à leur triomphe. Quatre cents bouches à feu de divers calibres furent la proie du vainqueur, avec une quantité proportionnée de poudre, de boulets et de bombes, trois grosses frégates américaines et une frégate française, ainsi que plusieurs autres bâtimens de moindre force, augmentèrent l'importance de la conquête.

Le colonel Buford se retirait rapidement avec un petit corps qu'il commandait, et s'efforçait de ne point tomber entre les mains des Anglais ; mais Tarleton offrit de le poursuivre, en promettant de le rejoindre. Lord Cornwallis lui confia, pour cette expédition, un fort détachement de dragons et une centaine de chasseurs montés en croupe. Sa marche fut si prompte, malgré l'excessive chaleur, qu'il atteignit enfin les fuyards, après avoir parcouru un espace de cent cinq milles en cinquante-quatre heures. Les deux partis se battirent avec une égale fureur, et les Anglais triomphèrent encore. Telle était la rage de ces derniers, qu'ils n'épargnèrent même pas ceux qui rendaient les armes. Les Américains en conser-

vèrent un souvenir d'horreur. Depuis ce jour fatal, il passa en proverbe parmi eux, pour exprimer les cruautés d'un ennemi barbare et de mauvaise foi, de dire : *Faire quartier à la Tarleton.*

D'un autre côté, cinq mille Anglais pénétrèrent dans le New-Jersey, et se rendirent maîtres d'un joli village appelé *Connecticut-Farms.* Irrités de la résistance qu'ils avaient éprouvée dans leur marche, harcelés sans cesse par les milices du pays qui accouraient de toutes parts, ils mirent le feu à cette résidence si agréable : il n'y resta que deux maisons ; l'église même fut la proie des flammes. Ce désastre fut signalé par un événement déplorable, qui contribua beaucoup à redoubler l'indignation des républicains contre les partisans de l'Angleterre. Au nombre des habitans de Connecticut-Farms, était une jeune femme aussi renommée pour ses vertus que pour sa rare beauté. Son mari, James Cadwel, était un des chefs les plus ardens dans cette province. Il la pressa, et la fit prier par des amis, de se soustraire au danger; mais, se fiant sur son innocence, elle attendit les Anglais. Elle était entourée de ses fils en bas âge, et près d'elle une jeune fille tenait dans ses bras le plus petit de ses enfans. Un soldat furieux paraît à la

fenêtre (on croit que ce fut un Hessois), couche en joue cette malheureuse mère, et perce son sein d'une balle : son sang rejaillit sur tous ses enfans. D'autres soldats se précipitent dans la maison et y mettent le feu, après s'être hâtés d'enterrer leur victime.

Au milieu de la désolation générale, les femmes de la Caroline donnèrent l'exemple d'une grande fermeté. Loin d'être offensées du nom de *rebelles*, elles s'en faisaient un titre d'honneur et de gloire. Au lieu de se montrer dans les assemblées où régnait la dissipation, elles couraient à bord des vaisseaux qui renfermaient des prisonniers; elles descendaient dans les prisons où étaient détenus leurs époux, leurs enfans, leurs amis; elles y portaient des consolations et des encouragemens. « Rassemblez vos forces, leur disaient-elles; ne cédez pas à la fureur des tyrans; sachez préférer la prison à l'infamie, la mort à la servitude. L'Amérique a les yeux fixés sur ses défenseurs chéris; vous recueillerez, n'en doutez pas, le fruit de vos maux; ils enfanteront la liberté, objet de tous nos vœux. Vous êtes des martyrs d'une cause agréable à Dieu et sacrée pour les hommes. » C'est par de telles paroles que ces généreuses femmes adoucissaient les souffrances des malheureux prisonniers. Jamais

elles ne voulurent paraître aux fêtes, aux bals que donnèrent les vainqueurs : celles qui consentirent à s'y montrer furent aussitôt méprisées et rejetées par toutes les autres. Dès qu'un officier américain arrivait à Charles-Town comme prisonnier de guerre, elles le recherchaient et le comblaient de prévenances. Souvent elles s'assemblaient dans les parties les plus secrètes de leurs maisons pour y déplorer librement l'infortune de leur patrie. Irrités de leur constance, les Anglais prononcèrent contre les plus animées le bannissement et la confiscation. Arrachées des bras de leurs pères, de leurs enfans, de leurs frères, de leurs époux, ces héroïnes, loin de laisser éclater devant eux le moindre signe d'une faiblesse dont les hommes même n'eussent pu se défendre, elles les conjuraient de ne point se laisser abattre par la mauvaise fortune; de ne point souffrir que l'amour qu'ils portaient à leurs familles pût leur faire oublier tout ce qu'ils devaient à la patrie. Bientôt après, comprises dans l'arrêt général qui bannissait les partisans de la liberté, elles abandonnèrent avec la même fermeté leur terre natale. Réduites à la plus affreuse indigence, on les vit mendier du pain pour elles et leurs enfans. Celles qui étaient nées au sein de l'opulence passèrent tout-à-coup, sans murmurer, de la vie

la plus délicate et la plus recherchée, à des travaux pénibles, au manque du nécessaire. L'humiliation ne put dompter leur courage : il servit d'exemple et de soutien à leurs compagnons d'infortune. C'est grâce à l'héroïsme des femmes de la Caroline que l'amour de la liberté ne fut pas entièrement éteint dans les provinces méridionales. (*Histoire de la guerre de l'Indépendance.*)

Les dames de Philadelphie montrèrent aussi beaucoup de patriotisme ; elles formèrent une association, ayant à leur tête l'épouse de Washington ; firent de grands sacrifices en argent, produits de leurs bijoux, et se répandirent ensuite dans les maisons pour réveiller la libéralité des citoyens. Elles recueillirent de fortes sommes, qu'elles versèrent dans le trésor public, et qui furent employées à récompenser les soldats.

Le courage des Américains commençait à se ranimer de toutes parts, malgré les échecs qu'ils avaient éprouvés, lorsqu'il reprit une nouvelle ardeur par l'arrivée d'une escadre française, commandée par M. de Ternay, qui convoyait un grand nombre de vaisseaux de transport, chargés de six mille hommes de débarquement, sous les ordres du comte de Rochambeau, lieutenant-général des armées du roi.

Les habitans de la Caroline ne furent pas des derniers à reprendre courage. Ils se rassemblèrent de différens points, conduits et animés par le colonel Sumpter, leur brave compatriote. Ils n'avaient point de solde, point d'uniforme, pas même de subsistances assurées : c'était au hasard et à leur valeur à y pourvoir. Ils éprouvaient aussi le manque d'armes et de munitions de guerre ; mais ils convertissaient en armes grossières les instrumens aratoires. Au lieu de balles de plomb, ils en coulaient d'étain avec la vaisselle que les patriotes leur donnaient pour cet usage. Ces secours étaient bien loin de leur suffire. Plusieurs fois on les a vus en venir aux mains avec l'ennemi, sans avoir plus de trois coups à tirer par homme. Le combat une fois engagé, quelques-uns de ceux qui manquaient d'armes et de munitions se tenaient à l'écart, pour attendre que la mort ou les blessures de leurs camarades leur permissent de prendre leur place, en s'emparant des armes et des cartouches de ceux qui se trouvaient hors de combat.

La prise de Charles-Town et l'invasion de la Caroline du Sud furent l'époque d'un changement étonnant dans l'esprit des colons. Leur salut résulta des causes mêmes qui paraissaient devoir opérer leur ruine prochaine : tant il est

vrai que l'aiguillon de l'adversité force les hommes à faire pour leurs propres intérêts des efforts auxquels les douceurs de la prospérité ne sauraient les déterminer. Jamais on ne l'observa mieux que dans cette circonstance; loin d'avoir abattu les Américains, les revers de la Caroline déployèrent en eux un courage plus actif, une constance plus opiniâtre. Partout le bien public triomphait des intérêts particuliers; par-tout on s'écriait qu'il fallait chasser un ennemi cruel des provinces les plus fertiles des États, voler au secours des habitans, et terminer d'un seul coup une guerre trop long-temps prolongée. C'est ainsi que la mauvaise fortune avait retrempé les âmes de ces peuples, que l'on avait cru livrés au désespoir et à l'accablement. (*Histoire de la guerre de l'Indépendance.*)

Les succès de leurs alliés contre l'ennemi commun contribuaient aussi beaucoup à relever le courage des Américains. Réunis à un corps d'armée française et espagnole, ils eurent la satisfaction de voir enlever Pensacola aux Anglais, qui se rendit le 24 décembre 1780, et où l'on fit plus de onze cents hommes prisonniers. Ce qui ajoutait un prix infini à cette conquête, c'est que cet établissement favorisait les entreprises des Anglais sur les posses-

sions espagnoles, et que la baie de Pensacola offre en tout temps aux vaisseaux un abri sûr contre les tempêtes.

A la même époque, un habitant de la Nouvelle-Orléans nommé *don Vincent Rieux*, se rendit maître d'un navire anglais par un stratagême digne d'être rapporté. Il commandait une goëlette armée pour croiser dans les lacs. Il vint se poster sur le parage que fréquentait le plus la marine anglaise. Averti qu'un bâtiment ennemi allait passer, il débarqua ses canons et une partie de son monde, se fit avec des arbres abattus une espèce de retranchement, derrière lequel il se tint caché, et dès que l'ennemi parut, il fit sur lui le feu le plus vif, et mit tant de mouvement et de bruit dans la manœuvre de sa petite troupe, qu'il persuada aux Anglais qu'ils avaient affaire à cinq cents hommes au moins. Dans leur effroi, ils se retirèrent à fond de cale. Don Vincent, étant monté à bord de ce navire, en fit tout l'équipage prisonnier. Il n'avait avec lui que treize ou quatorze hommes, et le vaisseau ennemi en montait environ soixante-dix ; de ce nombre étaient cinquante-quatre grenadiers du régiment de Waldeck.

Les Anglais, en 1781, comme pour venger leurs défaites, se montrèrent plus animés

contre les Américains. Ce fut à cette époque que se passa un événement lamentable qui excita au plus haut degré l'indignation de toute l'Amérique, et spécialement des Carolines. Le colonel Isaac Hayne avait épousé avec chaleur la cause de l'indépendance américaine. Pendant le siége de Charles-Town, il avait servi dans un corps de volontaires à cheval. Après la reddition de cette ville, Hayne, qui chérissait tendrement sa famille, ne trouva pas dans son cœur la force de l'abandonner, pour aller chercher au loin un refuge contre la tyrannie des vainqueurs. Il savait que plusieurs officiers américains avaient obtenu la permission de rentrer paisiblement dans leurs foyers, en donnant leur parole de ne point agir contre les intérêts du roi de la Grande-Bretagne. Il se rendit en conséquence à Charles-Town, se présenta aux généraux anglais, et se constitua leur prisonnier de guerre. Mais connaissant tout le crédit dont il jouissait parmi les habitans, ils voulurent s'assurer entièrement de lui, et refusèrent de le recevoir en qualité de prisonnier. Ils lui signifièrent qu'il fallait qu'il se reconnût pour sujet britannique, ou qu'il fût détenu dans une captivité rigoureuse. Cette restriction n'eût point embarrassé le colonel Hayne; mais il ne put supporter l'idée d'être

aussi long-temps séparé de sa femme et de ses enfans. Il ne pouvait se dissimuler non plus que, s'il ne se prêtait pas à ce que les vainqueurs exigeaient, une soldatesque effrénée n'attendait que le signal de saccager ses propriétés. Dans cette cruelle alternative, le père, l'époux, triomphèrent dans son cœur; il consentit à se ranger parmi les sujets de l'Angleterre. La seule grâce qu'il demanda fut de n'être point contraint à porter les armes contre son parti. Il en reçut la promesse solennelle du général anglais, et de l'intendant de police à Charles-Town. Mais avant de prendre cette périlleuse résolution, il était allé trouver le docteur Ramsay, le même qui a écrit par la suite l'Histoire de la révolution d'Amérique; il le pria de lui servir de témoin à l'avenir qu'il n'entendait aucunement abandonner la cause de l'indépendance. Dès qu'il eut signé le serment d'*allégeance*, il eut la permission de retourner dans ses foyers. Cependant la guerre se ralluma avec une force nouvelle, et les Américains, jusqu'alors battus et dispersés, reprirent si vivement l'offensive, que les généraux britanniques furent alarmés de leurs progrès. Ne tenant plus, dans ces circonstances, aucun compte des promesses qu'ils avaient faites au colonel Hayne, ils lui intimèrent

l'ordre de prendre les armes et de marcher avec eux contre les nouveaux corps d'insurgés : il s'y refusa. Les troupes d'insurgés pénétrèrent dans le pays ; les habitans de son district se soulevèrent et l'élurent pour leur commandant. Ne se croyant plus lié par un serment que l'on n'avait pas voulu respecter à son égard, il se rendit au desir de ses compatriotes, et reprit de nouveau les armes que la nécessité lui avait fait déposer. Il se montra aux environs de Charles-Town, à la tête d'un corps de dragons ; mais il ne tarda pas à tomber dans une embuscade que lui tendirent les généraux anglais. Il fut aussitôt conduit dans la ville, et jeté au fond d'un cachot. Sans aucune forme de procès, lord Rawdon, général des troupes, et le colonel Balfour, commandant de Charles-Town, le condamnèrent à mort. Cette sentence parut à tout le monde un acte de barbarie. Les déserteurs mêmes sont soumis à un jugement et trouvent des défenseurs. Royalistes et Américains, tous plaignirent également le colonel, dont ils estimaient les vertus ; ils auraient voulu sauver ses jours. Ils ne se bornèrent pas à de simples vœux : une députation de loyalistes, ayant à leur tête le gouverneur même, vint supplier instamment lord Rawdon de faire grâce. Les dames les plus qualifiées de

Charles-Town unirent leurs prières à la recommandation générale en faveur du condamné. Ses enfans, encore en bas âge, accompagnés de leurs plus proches parens, et portant le deuil de leur mère qu'ils venaient de perdre, accoururent se jeter aux genoux de lord Rawdon, lui demandant avec des cris lamentables la vie de leur malheureux père. Tous les assistans, qui fondaient en larmes, rendaient cette scène déchirante. Rawdon et Balfour refusèrent opiniâtrement d'adoucir la rigueur de leur arrêt.

Sur le point d'être conduit à la mort, il fit venir en sa présence son fils aîné, alors âgé de treize ans. Il lui remit des papiers adressés au Congrès; puis il lui dit : « Tu viendras au lieu de mon supplice; tu recevras mon corps, et tu le feras enterrer dans la sépulture de nos ancêtres. » Arrivé au pied du gibet, il fit des adieux touchans aux amis qui l'entouraient, et s'arma jusqu'au dernier moment de la fermeté qui avait honoré sa vie. Il était homme de bien, père tendre, patriote zélé et soldat intrépide.

Il fallait un événement bien remarquable et qui intéressât toute l'Amérique, pour suspendre le souvenir d'une fin aussi tragique, et il ne tarda pas d'arriver. Lord Cornwallis,

par une manœuvre admirable de Washington, attiré dans le piége où on voulait le prendre, fut entièrement cerné dans New-Yorck avec le corps d'armée qu'il commandait, et au moment qu'il s'y attendait le moins. Une armée française était réunie à celle des insurgés, et deux escadres, formant en tout vingt vaisseaux de ligne, fermaient entièrement l'entrée de la baie de Chesapéak. Les assiégés, quoique sans espoir de secours, opposèrent la plus vigoureuse résistance. Deux redoutes, avancées d'environ trois cents pas à la gauche des retranchemens anglais, retardaient considérablement le progrès des armées combinées. Le comte de Rochambeau résolut de les faire attaquer. Pour mieux exciter l'émulation, les Français furent chargés de réduire l'une, et les Américains l'autre. Ces derniers marchèrent à l'assaut sans avoir chargé leurs armes, ne voulant employer que la baïonnette; passèrent l'abatis et les palissades, et, attaquant la redoute de tous les côtés, parvinrent à s'en rendre maîtres en peu de minutes. Dans cette occasion, le lieutenant-colonel Laurens fit lui-même prisonnier l'officier qui commandait la redoute; mais en même temps il le garantit du sort ordinaire de ceux qui sont pris dans un assaut. Le colonel Hamilton, qui avait conduit

cette entreprise heureuse avec tant d'intrépidité, observa, à l'honneur de son détachement, dans son rapport de l'affaire au marquis de Lafayette, qu'incapables d'imiter des exemples de barbarie, et oubliant des provocations récentes, ses soldats avaient épargné tout homme qui avait cessé de résister. Les Français se couvrirent d'autant de gloire. Le vicomte de Deux-Ponts, mestre de camp du régiment de ce nom, sauta le premier dans les retranchemens d'une redoute; il donna la main à un grenadier pour l'aider à le suivre, et le voyant tomber mort à ses pieds, il retira sa main et la présenta à un second avec le plus grand sang-froid.

Cornwallis, voyant qu'une plus longue résistance devenait inutile, et préférant la vie de ses braves troupes à l'honneur qu'elles auraient pu acquérir par une résistance prolongée encore de quelques jours, envoya un parlementaire à Washington, et demanda vingt-quatre heures pour capituler. Le généralissime américain ne lui accorda que deux heures. Cette capitulation fut signée dans le temps prescrit, le 13 décembre 1781. New-Yorck et la ville de Glocester furent aussitôt rendues. La garnison fut faite prisonnière de guerre, ainsi que leur général lord Cornwallis. Elle se montait,

non compris les matelots, à plus de sept mille hommes. Les troupes de terre furent prisonnières de l'Amérique, et celles de mer le furent de la France. Tous les vaisseaux, toutes les munitions navales restèrent au pouvoir des Français. Les Américains eurent en partage l'artillerie de campagne. La flotille anglaise consistait en deux frégates et en vingt bâtimens de transport : vingt autres avaient été brûlés pendant le siége. On trouva dans New-Yorck et Glocester cent soixante pièces de canon, la plus grande partie de bronze, et huit mortiers.

Lorsque la garnison eut mis bas les armes, elle fut conduite dans l'intérieur du pays, où elle devait rester jusqu'à la paix. Les talens et la valeur que déployèrent les alliés pèndant ce siége les couvrirent de gloire ; ils se firent encore beaucoup d'honneur par l'humanité et la prévenance avec laquelle ils traitèrent leurs prisonniers. Les Français se distinguèrent particulièrement par la conduite la plus délicate : ils consolaient les vaincus en leur témoignant un intérêt sincère. Non contens de ces démonstrations, ils s'empressèrent d'offrir aux Anglais, soit de la caisse de l'armée, soit de leurs propres bourses, tout l'argent dont ils pourraient avoir besoin. Lord Cornwallis,

dans des lettres devenues publiques, rendit hommage à la noblesse de ces procédés.

Lorsque les nouvelles d'un avantage aussi considérable parvinrent en Angleterre, elles y excitèrent une consternation générale et un violent desir de voir terminer une guerre si désastreuse. Le général Conway, par un discours très-éloquent, prononcé le 22 février 1782 dans la Chambre des communes, fit la motion et obtint que le roi serait supplié de défendre à ses ministres de persister plus longtemps dans la résolution de réduire les colonies à l'obéissance par la force, et d'entretenir la guerre sur le continent américain. Il fit plus : dans la séance du 4 mars, il fit décréter que ceux qui conseilleraient à Sa Majesté britannique de continuer la guerre sur le continent américain seraient déclarés ennemis du souverain et de la patrie.

Tandis que tous les esprits étaient dans ces dispositions, un événement militaire mit un jeune homme appelé *Asgill* sur le point de périr d'une mort ignominieuse ; et l'on peut dire sans exagération que son malheur intéressa l'Angleterre, la France et l'Amérique.

Les réfugiés de New-Yorck attaquèrent un fort érigé par ordre du général Washington, qu'ils emportèrent après avoir tué ceux qui le

défendaient, à l'exception de trois hommes qu'ils firent prisonniers. L'un d'eux, le capitaine Huddi, fut confiné à bord d'un navire pendant trois semaines. On le mit à terre, sous prétexte de l'échanger; mais on eut la barbarie de le pendre au premier arbre sans autre forme de procès. Washington, informé de ce trait inique, écrivit sur-le-champ à sir Henri Clinton, insistant sur ce que le capitaine Leppincot, par ordre duquel le malheureux Huddi avait été pendu, le fût à son tour, à titre de représailles; et le général américain déclara que, si on lui refusait cette juste satisfaction, il allait faire périr du même supplice un de ses prisonniers pour venger la mort de Huddi et pour effrayer ceux qui seraient tentés désormais de commettre de pareils attentats. Un jeune officier très-intéressant, Asgill, contraint de tirer au sort avec plusieurs autres prisonniers comme lui, fut la victime qui amena le billet fatal, et sa mort ne fut différée que dans l'espoir d'obtenir enfin le supplice du vrai coupable.

Informée de l'affreuse destinée qui menaçait son fils, lady Asgill, malgré l'état de guerre où se trouvaient encore la France et la Grande-Bretagne, adressa, de Londres, une lettre extrêmement pathétique, le 18 juillet 1782,

au comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, pour le prier d'employer son intervention auprès du généralissime américain. Cette lettre, écrite en anglais, fut mise sous les yeux de Louis XVI, qui s'empressa de la porter lui-même à la reine et de la lui traduire. Tous deux furent extrêmement touchés de la situation déplorable de cette mère infortunée; et ce fut d'après l'ordre même du roi que le comte de Vergennes écrivit sur-le-champ à Washington pour le conjurer d'épargner les jours du jeune Asgill.

Le généralissime fit part au Congrès des voeux de la cour de France; et le 7 novembre, fut rendu un décret qui remettait le jeune Asgill en liberté. Washington se réserva la satisfaction de lui annoncer lui-même cette heureuse nouvelle par la lettre dont voici la traduction:

« C'est un plaisir bien vif pour moi, Monsieur, de pouvoir vous transmettre la copie ci-jointe d'un acte du Congrès qui met un terme à la position douloureuse dans laquelle vous vous trouvez depuis si long-temps. Dans l'idée que vous desirez vous rendre à New-Yorck aussitôt que possible, je vous envoie les passe-ports nécessaires. Votre lettre du 18 octobre m'a été fidèlement remise. Si je n'y ai pas répondu plus tôt, je

» vous prie de croire que ce délai ne doit pas » être attribué à un manque d'égards pour » votre personne ou de compassion pour vos » souffrances. J'attendais chaque jour qu'il fût » prononcé définitivement sur votre sort, et » je pensais qu'il valait mieux attendre ce mo- » ment que de vous nourrir d'espérances qui » pouvaient ne pas se réaliser.

» Je ne puis prendre congé de vous, Mon- » sieur, sans vous assurer que, sous quelque » jour que ma conduite en cette triste affaire » puisse être représentée, elle n'a jamais été » influencée par des sentimens sanguinaires. » Je n'ai écouté que la conscience de mes de- » voirs ; elle me sommait impérieusement de » prendre les mesures convenables, celles » mêmes qui me répugnaient le plus, pour » prévenir le renouvellement des atrocités qui » ont été le suje de nos discussions. Voir qu'un » but aussi desirable va probablement être » atteint, sans répandre le sang d'une inno- » cente victime, ne peut causer une joie plus » parfaite à vous-même, Monsieur, qu'à votre » très-humble et très-obéissant serviteur. »

G. Washington.

La mère d'Asgill adressa une lettre très-touchante en remercîment au ministre hu-

main et bienfaisant. Nos lecteurs ne peuvent que nous savoir gré de la rapporter ici. « Epuisée par de longues souffrances, suffoquée » par un excès de bonheur inattendu, retenue » dans mon lit par la faiblesse et la langueur, » anéantie enfin, Monsieur, au dernier degré, » il n'y a que mon extrême sensibilité qui » puisse me donner la force de vous écrire. » Daignez accepter, Monsieur, ce faible effort » de ma reconnaissance; elle a été mise aux » pieds du Tout-Puissant; et croyez-moi, elle » a été présentée avec autant de sincérité pour » vous, Monsieur, et pour vos illustres souve» rains; c'est par leur auguste et salutaire en» tremise, ainsi que par la vôtre, que, moyen» nant la grâce de Dieu, j'ai recouvré un fils » à la vie duquel la mienne était attachée. J'ai » la douce assurance que mes vœux pour mes » protecteurs et pour vous sont entendus du » Ciel, à qui je les adresse. Oui, Monsieur, » ils produiront leur effet vis-à-vis le redou» table et dernier tribunal où je me flatte que » vous et moi nous paraîtrons ensemble; vous, » pour recevoir la récompense de vos vertus, » moi, celle de mes souffrances. J'élèverai ma » voix devant ce tribunal imposant; je récla» merai ces registres saints où l'on aura tenu » note de votre humanité. Je demanderai que

» les bénédictions descendent sur votre tête,
» sur celui qui, par le plus noble usage du
» privilége qu'il a reçu de Dieu (privilége
» vraiment céleste), a changé la misère en
» félicité, a retiré le glaive de dessus la tête
» d'un innocent, et rendu le plus digne fils à
» la plus tendre et la plus malheureuse des
» mères.

» Daignez agréer, Monsieur, ce juste tribut
» de reconnaissance que je dois à vos senti-
» mens vertueux. Conservez-le ce tribut, et
» qu'il passe jusqu'à vos descendans, comme
» un témoignage de votre bienfaisance sublime
» et exemplaire envers un étranger dont la
» nation était en guerre avec la vôtre, mais
» dont la guerre n'avait point détruit les tendres
» affections. Que ce tribut atteste encore la
» reconnaissance long-temps après que la main
» qui en trace le témoignage aura été réduite
» en poussière, ainsi que le cœur qui, dans
» ce moment-ci, ne respire que pour donner
» l'explosion à la vivacité de ses sentimens!
» Tant qu'il palpitera, ce sera pour vous of-
» frir tout le respect et toute la reconnaissance
» dont il est pénétré. THÉRÈSE ASGILL. »

M. de Mayer, homme de lettres, ayant adressé à cette mère respectable un roman historique très-intéressant dont il est l'auteur,

intitulé : *Asgill, ou les Désordres des Guerres civiles*, elle le remercia par une lettre où l'on retrouve encore les témoignages de sa vive reconnaissance et de sa piété maternelle. Qu'on en juge par ce fragment :

« C'est à l'interposition généreuse et puis-
» sante de vos augustes souverains que je dois
» l'existence de mon fils Asgill, celle de mon
» fils et la mienne. Oui, Monsieur, pendant
» le cours de ma vie et celle de tous les indi-
» vidus de ma famille, nous nous rappellerons
» avec transport et reconnaissance que nous
» devons notre vie à l'humanité qui caracté-
» rise votre monarque. Il est du sang des Bour-
» bons, et c'était un présage assuré pour moi.
» Oui, Monsieur, votre bon roi et votre in-
» comparable reine n'ont d'autres desirs que
» de faire des heureux ; et ils m'ont rendue la
» plus heureuse des mères, en procurant la
» résurrection de mon fils, qui était menacé du
» glaive redoutable de la mort. Nous ne ces-
» serons dans ma famille d'adresser des vœux
» à l'Être suprême pour leur conservation.
» Que chaque jour de leur règne soit aussi
» heureux qu'est fortunée celle dont ils ont
» changé le plus affreux désespoir en des trans-
» ports de joie presque insoutenables ! »

Il nous semble que ces bénédictions, par-

tant du fond du cœur, sont plus flatteuses à recevoir que les louanges intéressées dont les courtisans endorment les rois, toujours sûrs d'être bénis quand ils font le bien.

Quels transports d'allégresse et de reconnaissance ne font-ils pas naître aussi lorsqu'ils délivrent leurs peuples de l'horrible fléau de la guerre! Les préliminaires de la paix entre la France et l'Angleterre furent signés à Versailles, le 20 janvier 1783, par le comte de Vergennes, et M. Fitz-Herbert, ministre plénipotentiaire de sa Majesté Britannique. La Grande-Bretagne y acquit une extension de son droit de pêche sur le banc de Terre-Neuve; mais elle restitua à la France, en toute propriété, plusieurs îles et Pondichéry dans les Indes orientales. D'une autre part, cette dernière puissance rendit à l'Angleterre l'île de la Grenade, et d'autres plus ou moins considérables.

La cour de Londres céda à celle de Madrid l'île de Minorque et les deux Florides (la Louisiane).

Ces préliminaires furent convertis en un traité de paix définitif, le 3 septembre 1783; celui entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis fut signé le même jour, à Paris, par David Hartley, d'une part; et par John Adams,

Benjamin Francklin et John Jai, de l'autre. La veille, avait été conclu également, à Paris, le traité particulier entre la Grande-Bretagne et les Etats-Généraux de Hollande, intervenus dans cette guerre, et dont la marine signala son ancienne gloire par un fameux combat naval livré à une escadre anglaise.

Il nous suffira de citer la substance de l'article premier du traité de paix entre l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique. Le roi de la Grande-Bretagne reconnaît, dans les termes les plus amples et les plus positifs, l'indépendance des Etats-Unis, et renonce à toutes les prétentions de gouvernement, propriété et droits de territoire sur lesdits Etats, pour lui, ses héritiers et successeurs.

Telle fut l'issue de la longue lutte entreprise pour la cause de l'Amérique, dit un historien; lutte qui, pendant huit années consécutives, captiva l'attention de l'univers, et mit aux prises les nations les plus puissantes de l'Europe. Si l'on peut croire que les colons cherchaient dès long-temps l'occasion de faire éclater leur mécontentement secret, l'on doit avouer aussi que les Anglais furent eux-mêmes les premiers à les y exciter. Leurs lois rigoureuses irritaient au lieu de restreindre. Le Congrès et les Américains en général déployèrent

une constance peu commune. Le cabinet britannique mérita peut-être le reproche d'une obstination trop prolongée, et le ministère français s'illustra par des actes d'une politique consommée.

De ces causes diverses naquit, au sein du Nouveau-Monde, une république heureuse au-dedans par sa constitution, pacifique par caractère, considérée et recherchée au-dehors pour l'abondance de ses ressources. Autant qu'il est possible de juger des choses d'ici bas, l'étendue et la fertilité de son territoire et l'accroissement rapide de sa population, doivent l'élever un jour au rang des Etats les plus puissans.

Le traité préliminaire de paix, signé le 20 janvier, ne parvint au Congrès que dans les derniers jours de mars. Toute l'Amérique l'accueillit avec transport, et la paix fut proclamée solennellement à New-Yorck, à Philadelphie, et à la tête des armées respectives de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Ce fut un jour de triomphe pour l'immortel Washington. Il avait préparé son armée à cette glorieuse cérémonie, par un discours où respiraient également l'héroïsme, le patriotisme et l'humanité.

L'armée fut aussitôt licenciée; mais le commandement suprême résidait encore entre les

mains de Washington. On était dans l'attente de ce qu'il allait faire : sa prudence lui suggéra qu'il devait laisser un grand exemple de modération. Le Congrès étant assemblé, il lui fit part de la résolution qu'il avait prise de résigner le commandement militaire, et le pria de déclarer s'il voulait recevoir simplement sa démission par lettre, ou s'il entendait qu'elle fût l'objet d'un acte public. Le Congrès répondit qu'il assignait le 23 décembre 1783 pour cette cérémonie. Ce jour arrivé, la salle des séances se trouva remplie de spectateurs.

Les autorités civiles, une grande partie de l'état-major de l'armée et le consul général de France étaient présens. Les membres du Congrès étaient assis et couverts, le public debout et le chapeau bas. Le généralissime fut introduit par le secrétaire et conduit près du fauteuil du président. Après un moment de vive émotion, il se fit un profond silence.

Le président se tournant alors vers Washington, lui dit que le Congrès était disposé à l'écouter. Le généralissime se leva, et, d'un ton grave, prononça un discours, dont nous ne rapporterons que quelques traits. « Je remets au Congrès la puissance qu'il m'avait confiée, et je lui demande la permission de me démettre de mon grade militaire. Heureux de voir

consolider notre indépendance et notre souveraineté, de voir les Etats-Unis prendre place au rang des nations les plus respectables, c'est avec une satisfaction véritable que je me dépouille ici d'une autorité que j'avais acceptée avec tant de défiance..... Je regarde comme un devoir indispensable de terminer ce dernier acte de ma vie publique, en implorant les bénédictions du Tout-Puissant sur notre chère patrie et sur ceux qui sont chargés du soin de la gouverner..... »

Après avoir terminé son discours, il s'approcha du siége du président, et déposa entre ses mains le bâton de commandement. Le chef de la république lui témoigna la reconnaissance des Etats-Unis pour les services éclatans qu'il lui avait rendus. Lorsque le président eut cessé de parler, l'assemblée entière garda un profond silence, et se retira pénétrée de la modestie qui n'avait cessé d'ajouter un nouveau lustre aux vertus du sauveur de l'Amérique.

Quelques jours après cette cérémonie, Washington songea à se vouer au repos, objet de ses desirs, dans sa belle maison de Mont-Vernon, en Virginie. Tous ses amis, tous ceux qui avaient eu quelque relation avec lui, citoyens et militaires, se réunirent dans une vaste salle, où il se rendit pour leur faire ses adieux.

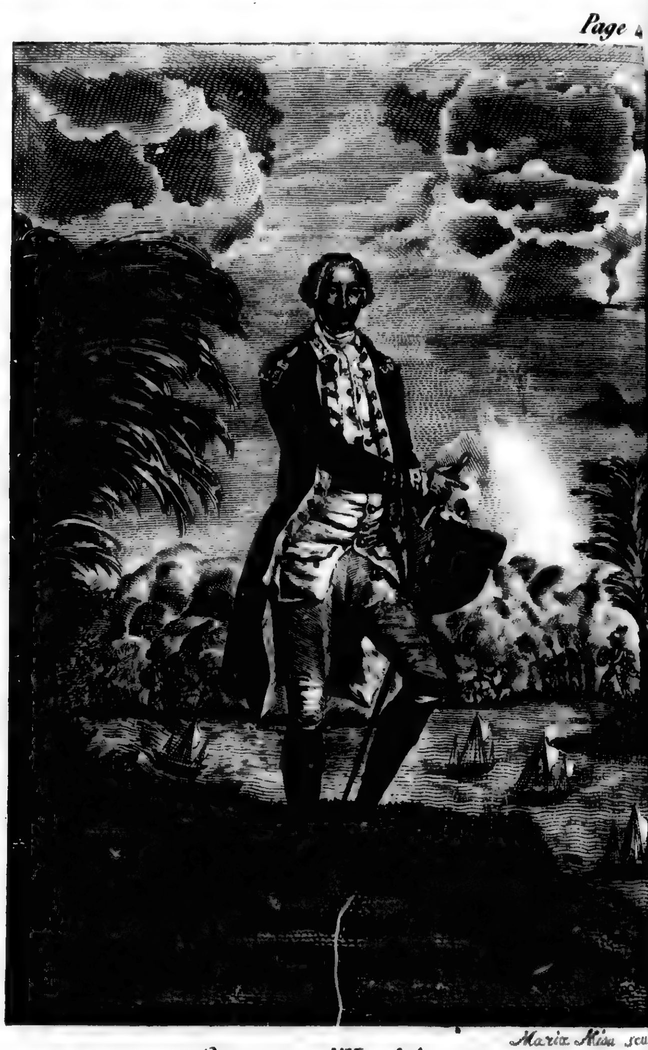
Il adressa les choses les plus flatteuses à ceux qu'il connaissait particulièrement, et dit aux officiers qui l'entouraient : « Braves et chers compagnons, je vous quitte avec un cœur plein d'affection et de reconnaissance ; je prends aujourd'hui congé de vous en desirant bien sincèrement que le reste de votre vie puisse être aussi tranquille et aussi heureux, qu'ont été glorieux et honorables les jours que nous avons passés ensemble. » Ce grand homme, dans les bourgs et villes qu'il traversa, depuis Annapolis dans le Maryland, pour aller se livrer dans ses terres aux honorables travaux de l'agriculture, reçut par-tout les témoignages de l'estime et de la vénération publiques. Les femmes, les enfans mêmes, tous voulaient jouir du plaisir de voir celui qu'ils nommaient le père de la patrie (*The father of his country*). Environné d'une partie des habitans de Philadelphie, qui étaient venus à sa rencontre, il entra dans cette ville au milieu des acclamations, du bruit des cloches et du canon. Les belles actions des grands hommes sont ordinairement récompensées par la reconnaissance publique ; et si elles n'éprouvent que de l'ingratitude, elles procurent du moins la douce satisfaction d'avoir été utile à la patrie.

Les États de Virginie s'étant assemblés à

s à ceux
dit aux
et chers
ur plein
ends au-
ien sin-
isse être
'ont été
us avons
dans les
Annapo-
rer dans
'agricul-
l'estime
mes, les
plaisir
e de la
vironné
ie, qui
ns cette
ruit des
ons des
ompen-
si elles
es pro-
d'avoir

mblés à

Page 4



Maria Miss scu

George Washington,
Le Héros libérateur de sa patrie,
né en 1732, mort a la fin de 1799.

Richm
lennell
ils ava
de mar
ils avai
serait g
» rale
» ger
» fecti
» hing
» talen
» est s
» a re
» triot
» imm
Le 3
équest
Houdo
Was
cut aus
que s'i
brillan
des int
nosa d
Potow
trent
ayant
tous le

Richmont, le 22 juin 1784, déclarèrent solennellement que, dès le 17 décembre 1781, ils avaient décerné à Washington une statue de marbre blanc, sur le piédestal de laquelle ils avaient ordonné que l'inscription suivante serait gravée en anglais : « L'assemblée générale de la république de Virginie a fait ériger cette statue comme un monument d'affection et de reconnaissance à Georges Washington, qui, unissant aux qualités et aux talens du héros les vertus du citoyen, s'en est servi pour établir la liberté de sa patrie, a rendu son nom cher à tous ses compatriotes, et donné à l'univers un exemple immortel de la vraie gloire. »

Le 3 août 1783, le Congrès vota une statue équestre de ce grand homme, dont fut chargé Houdon, célèbre statuaire français.

Washington, devenu simple particulier, vécut aussi paisiblement au sein de la retraite, que s'il n'eût jamais paru dans une sphère plus brillante. Il ne cessa pourtant pas de s'occuper des intérêts et de la gloire de son pays. Il proposa de perfectionner la navigation des fleuves Potowmack et James, dont les branches pénètrent à des distances immenses. Son projet ayant été adopté avec empressement, il prit tous les niveaux nécessaires au-dessus de la

ville d'Alexandrie. Le 1er octobre 1785, en présence de plusieurs milliers de spectateurs, il fit sauter lui-même les premiers éclats des antiques rochers qui obstruèrent pendant tant de siècles la navigation d'un des plus beaux fleuves du Nouveau-Monde.

Il était depuis quatre ans occupé de ces travaux infiniment utiles, et de ceux de l'agriculture, souvent visité par des Européens, ainsi que par les personnes les plus éclairées du continent américain, lorsqu'il reçut la nouvelle officielle de son élection à la présidence du Congrès (le 3 avril 1789). Quoique extrêmement flatté d'un témoignage d'estime et de confiance aussi éclatant de la part des électeurs, il ne quitta ses foyers qu'avec beaucoup de regret. Il était bien juste que les Américains missent à leur tête, pendant quelques années, le héros qui les a rendus libres et victorieux, et qu'ils reçussent des lois de celui dont ils avaient admiré le courage et la sagesse.

Soupirant depuis long-temps pour le repos et la tranquillité, dont il avait le plus grand besoin, après vingt-trois années consacrées au service de sa patrie, il informa le public, dès le mois d'octobre 1796, de la résolution qu'il avait prise de retourner à la vie privée aussitôt que le temps de sa magistrature serait

expiré. Le lendemain de ce jour, qu'avaient tant appelé ses vœux (le 4 mars 1797), l'illustre Washington redevint pour la seconde fois simple particulier. John Adams, un des plus savans personnages de l'Amérique, et depuis huit ans vice-président des États-Unis, fut élevé à la magistrature suprême de l'Union.

Washington, comblé de gloire et d'années, termina son illustre carrière à la fin de 1799. On lui fit des obsèques dignes du libérateur de sa patrie. Le docteur John Marshal célébra les vertus et les services signalés de ce grand homme, dans un discours qu'il prononça sur sa tombe et qu'il termina par ces mots : « La » renommée de Washington brille d'un éclat » qui n'est terni par aucune tache. Les des- » tructeurs des nations sont humiliés par la » majesté des vertus de cet illustre patriote ; » sa vie semble leur reprocher l'ambition qui » les a dévorés ; elle obscurcit la splendeur de » leurs victoires. » M. le comte de Fontanes, le 9 février 1800, prononça à Paris l'éloge funèbre de Washington, dans l'église des Invalides. C'est aux vrais talens qu'il convient de louer dignement les héros.

XX. *Notice sur la dernière guerre entre les Anglais et les États-Unis, et Traité de paix qui la termine.*

La paix qui avait été conclue entre l'Angleterre et l'Amérique ne dura que quelques années. Il est bien difficile que les nations puissent goûter long-temps les avantages d'une union parfaite entre elles : tant de causes contribuent à la troubler et enfin à la détruire ! Il faut avouer que ce fut la Grande-Bretagne qui contribua seule à cette nouvelle rupture, et que les États-Unis supportèrent avec une longue patience les griefs dont ils avaient à se plaindre. Ils étaient fondés sur plusieurs motifs. 1°. Dès le 25 avril 1809, les ordres du conseil mirent la plus grande gêne au commerce maritime de l'Amérique septentrionale, en proscrivant le commerce des marchandises américaines dans plusieurs États de l'Europe. 2°. Le blocus que le cabinet de Londres se crut en droit de déclarer de toutes les côtes des pays avec lesquels il était en guerre, et qu'il lui était même impossible de garder, vu leur immense étendue, blocus qui fut appelé avec raison *un blocus de papier*. Cette loi, aussi absurde que tyrannique, opposa un obstacle désastreux aux entreprises commerciales des

Américains. 3°. Mais la *presse* des matelots était l'objet principal de leurs justes plaintes : c'est-à-dire que les vaisseaux de guerre anglais s'arrogeaient le droit de visiter en mer ceux des États-Unis, et d'en enlever les matelots qui leur convenaient, sur le prétexte qu'ils étaient nés dans la Grande-Bretagne, et le plus souvent sans aucun prétexte. « Si malheureuse-
» ment, disent les Américains dans leurs ré-
» clamations, un marin de notre continent se
» trouvait *défiguré* par les marques ordinaires
» de la physionomie anglaise, telles qu'un nez
» rouge ou un visage joufflu, il était déclaré
» Breton, et traîné à bord d'un vaisseau de
» guerre anglais pour y être excédé de tra-
» vail. » Un de ces marins opprimés ayant présenté au capitaine d'un vaisseau de la Grande-Bretagne le certificat qui constatait qu'il était né à Philadelphie, en reçut cette réponse insultante : « Mon ami, allume ta pipe avec ton
» certificat, je vais te faire travailler tout de
» suite sur mon bâtiment. »

Le Congrès et les États-Unis, avant de résister à une telle oppression, publièrent plusieurs manifestes remplis d'énergie et de patriotisme. « Renoncer à une mâle résistance,
» disaient-ils, aurait été une dégradation ; nous
» aurions semblé indignes du haut rang où les

» combats et les vertueux efforts de nos pères
» nous ont placés ; c'aurait été avilir l'héritage
» magnifique qu'ils nous ont chargés de trans-
» mettre aux générations futures ; c'aurait été
» reconnaître que, sur l'élément qui compose
» les trois parties du globe que nous habitons,
» et sur lequel toutes les nations ont un droit
» égal et commun, les Américains n'étaient
» que des colons et des vassaux...... Les États-
» Unis, comme souverains indépendans, ré-
» clament le droit de se servir de l'Océan,
» qui est connu pour être le grand chemin des
» nations, pour transporter sur leurs vaisseaux
» les productions de leur sol et de leur indus-
» trie, et rapporter chez eux, en retour, les
» objets nécessaires à leurs besoins. La Grande-
» Bretagne, au mépris de ce droit incontes-
» table, se saisit de tout bâtiment américain
» allant ou venant d'un port où son commerce
» n'est pas favorisé, enlève nos marins, et,
» malgré nos remontrances, persévère dans
» ses aggressions. Il est impossible que le
» peuple américain reste indifférent sur des
» torts si téméraires dans leur nature, aussi
» ignominieux dans leur exécution : il faut
» maintenant se soumettre paisiblement, ou
» résister par tous les moyens que la Provi-
» dence a placés dans nos mains. »

Enfin, le 18 juin 1812, les États-Unis déclarèrent la guerre à la Grande-Bretagne, où l'on en fut informé dans le mois d'août suivant. Cette déclaration ne tarda pas à être suivie de la prise d'une frégate anglaise : augure favorable des succès qui devaient couronner le courage des Américains. La frégate capturée se nommait *la Guerrière*. Son capitaine s'était souvent permis des provocations fanfaronnes, que la prudence avait fait mépriser ; il en voulait surtout au commodore Rodgers, capitaine de la frégate *la Constitution*, qui fut son heureux vainqueur. Pour le braver, il avait fait écrire sur ses voiles en caractères énormes : *C'est la Guerrière*. Ce capitaine si rodomont, ayant permis à un navire marchand de Boston de continuer son voyage, écrivit dans le registre de ce vaisseau un cartel qui provoquait un combat particulier contre une frégate américaine : il obtint ce qu'il desirait ; mais le succès trahit ses espérances ; digne sort réservé à tout homme fanfaron, et qui n'est plaint de personne.

Bientôt après cet avantage maritime, la frégate anglaise *le Combriant*, attaquée et combattue par celle des États-Unis *le Président*, fut forcée d'amener son pavillon.

La marine américaine, dans le cours de cette

guerre, se couvrit de gloire; plusieurs frégates anglaises, sur l'Océan, furent contraintes de reconnaître sa supériorité et d'abaisser devant elle leur orgueilleux pavillon, qu'elles se flattaient de faire toujours flotter en triomphe sur toutes les mers : des escadres entières britanniques ont même été vaincues sur les lacs.

Animée par le desir de tenir tête aux forces navales d'Angleterre, la marine des États-Unis est devenue infiniment respectable : elle a maintenant des vaisseaux de ligne de 78 pièces de canon, même de 98 : beaucoup de frégates sont de 44 canons.

Afin de pouvoir se passer du produit des manufactures que l'Amérique septentrionale tirait de l'Angleterre, son industrie s'est déployée; elle a récolté chez elle, en moins d'un an, cent mille balles de coton, et fabriqué tous les draps pour son usage. On ne doute pas que ces entreprises ne fassent encore de plus grands progrès.

Quand un gouvernement se permet d'adopter des machines infernales destinées à redoubler les maux et la destruction de l'humanité en temps de guerre, il doit être bien sûr qu'elles seront imitées, perfectionnées même par les autres nations, et cette considération devrait lui faire rejeter ces inventions meur-

trières : c'est ce qui arriva au sujet des fusées à la Congrève. Un M. Heath en a fabriqué à ressort, et en a fait l'expérience à Boston, en présence de plusieurs officiers américains, pour en faire connaître la portée. Il est parvenu à lancer une de ces fusées, pesant six livres, à la distance de deux mille verges, c'est-à-dire à cinq cents verges de plus que la portée de celles à la Congrève, si fameuses dans l'art funeste d'incendier et de détruire. Le canon de la fusée de l'Américain Heath est de fer, et se termine par un cône de douze pouces de longueur, qui peut être chargé de mitraille. On y attache des ressorts lorsqu'on veut la lancer sur des vaisseaux pour y mettre le feu.

On ne peut faire la guerre la plus juste sans recourir à de fortes impositions, et cet inconvénient devrait bien être pris en considération par les souverains, sans parler de la vie des hommes. Les papiers anglais ont prétendu que, d'après le rapport du budget américain, le Congrès avait imposé de très-fortes taxes. Les plus remarquables, ajoutent-ils, sont celles que l'on perçoit sur l'ameuble des maisons, les souliers, les bottes, etc.

Presque tout le fort de cette guerre si ruineuse, mais si honorable pour les États-Unis,

se porta dans le Canada, les Américains, formant une armée de trente mille hommes, ayant voulu en faire la conquête à cause de la proximité de ces terres rivales, et les Anglais n'ayant rien négligé pour les défendre. Il en résultat des combats sanglans entre divers corps d'armée, et principalement entre de nombreuses flottilles et de gros vaisseaux, sur les lacs Champlains, Erié, Ontario. Les Américains ne purent s'emparer du Canada, conquête qui leur est peut-être réservée pour d'autres temps; mais ils montrèrent un courage distingué, et remportèrent de grands avantages. Un des plus considérables fut la défaite et la prise entière, le 6 novembre 1813, de l'armée anglaise commandée par le général Proctor. Ce général et cinquante hommes seulement parvinrent à s'échapper. Tout le reste de cette armée, au nombre de quatre mille hommes, fut fait prisonnier.

Avant cette glorieuse époque, la flotte anglaise, sur le lac Erié, avait été complètement détruite par le commodore Perry. Celle du lac Ontario, commandée par sir James Yeo, fut battue par le commodore américain Chauncey: deux bâtimens tombèrent entre les mains des vainqueurs, et les autres eurent bien de la peine à échapper à un pareil sort.

Le commodore Perry, par son intrépidité et sa sage conduite, s'est couvert d'une gloire immortelle. L'État de New-Yorck, afin de donner une preuve éclatante de l'estime et de la vénération qu'inspire un grand capitaine, conféra le privilége de liberté de sa ville capitale au commodore Perry, et lui en fit l'hommage dans une boîte d'or; elle plaça en outre, d'une manière solennelle, le portrait de ce général dans une galerie où elle réunit les images de tous ceux qui ont rendu à leur patrie des services signalés, et elle arrêta que les braves officiers et les équipages de la flotte seraient remerciés de la victoire remportée sur le lac Érié par la marine naissante des États-Unis. Toutes les villes de l'Union célébrèrent par des réjouissances cette éclatante victoire.

Une chose singulière et digne de remarque, c'est que, lors de la bataille de Niagara près du fort Érié et du lac de ce nom, où les Anglais furent repoussés, Ambroise Spencer, aide-de-camp du major-général Brown, officier américain, étant tombé entre les mains des ennemis, après avoir été grièvement blessé, le général anglais Drummond offrit de l'échanger contre son propre aide-de-camp, le capitaine Loring. Sa proposition fut acceptée, et le général américain, à la place

d'un officier bien portant, reçut le cadavre de Spencer.

Quelle vigoureuse résistance n'opposèrent pas les habitans de l'Amérique septentrionale, puisque, dans une irruption que firent leurs ennemis sur les côtes de la Virginie, les Anglais eurent quarante-neuf hommes tués sur cinquante assaillans!

Les braves Américains repoussèrent de même les Anglais sur tous les points de leurs immenses côtes, du nord au midi, et dans trois grandes attaques, ils virent fuir devant leurs milices les meilleures troupes qui avaient servi en Espagne sous Wellington.

Afin de faire une diversion qui p[illegible]rrait leur être avantageuse, une armée a[illegible]ise, aux ordres du général-major Ross, pénétra jusqu'à Washington, après une bataille sanglante, livrée à cinq milles de cette ville, et où une partie des forces américaines n'opposa point toute la résistance qu'on attendait de son courage, et se replia dans le plus grand désordre. Ce fut le 24 août 1814 que cette action eut lieu, au commencement de laquelle le président Madisson et le secrétaire d'état de la marine étaient présens. Aussitôt après l'affaire, les restes de l'armée américaine passèrent en hâte le Potowmac et se retirèrent en

irginie ; et l'armée anglaise, assaillie de quelques coups de fusil tirés des premières maisons de la ville, entra dans Washington. Un coup de fusil tiré, dit-on, par un coiffeur français, tua le cheval que montait le général-major Ross. Cet accident, vrai ou supposé, servit de prétexte pour incendier et démolir plusieurs maisons particulières, tous les bâtimens et les propriétés publics, les chantiers de la marine, le Capitole, qui comprend la salle du sénat et celle des représentans; la trésorerie, l'hôtel de la guerre, le palais du président, la corderie et le grand port sur le Potowmac. Le rétablissement de tous ces édifices coûtera plusieurs millions. L'ennemi dévastateur, dès le lendemain au soir, commença à reprendre le chemin du lieu où il devait s'embarquer, et le 29 il s'éloigna avec tous ses vaisseaux, après avoir rempli entièrement le but de l'expédition, qui ne pouvait être que l'affreux plaisir de détruire. Il abandonna, en se retirant avec précipitation, tous ses blessés à la merci des habitans de Washington, qui les traitèrent avec tous les soins qu'exige l'humanité. Comme si sa fureur destructive n'avait pas encore été satisfaite, il incendia en se rembarquant la fonderie de Foxall, à Charles-Town.

M. le président Madisson et les autres membres du pouvoir exécutif ne tardèrent pas à retourner à Washington, et à s'occuper des moyens de réparer les désastres causés par un ennemi implacable. Le courage des Américains ne fut point abattu par l'incendie et la dévastation de cette ville; il ne firent que les irriter contre un ennemi qui se plaît trop souvent à fouler aux pieds les principes adoptés par les nations civilisées. M. Monroë, secrétaire d'état de l'Amérique septentrionale, s'exprima en ces termes dans une lettre adressée à l'un des commandans des forces navales en Angleterre, le 6 septembre 1814 : « On voit avec le plus grand » étonnement que ce système de dévastation » adopté par les troupes britanniques, ait pour » motif des représailles. Aussitôt que les États-» Unis furent contraints de recourir à la guerre, » ils résolurent de la poursuivre de la manière » la plus conforme aux principes de l'huma-» nité. Le gouvernement des États-Unis voit » avec le plus profond regret que votre gou-» vernement s'est écarté de cette conduite, » aussi juste qu'humaine. Sans vouloir m'ar-» rêter sur les cruautés déplorables commises » par les sauvages dans les rangs même des » troupes britanniques et à la solde de la » Grande-Bretagne, sur les prisonniers amé-

» ricains, et qui, jusqu'à ce jour, n'ont pas » même été désavouées, je me bornerai à faire » mention des ravages et des dévastations com» mises au Hâvre-de-Grâce (1) et à Georges» Town au commencement du printemps de » l'année 1813. Ces villes furent brûlées, sac» cagées par les forces navales de la Grande» Bretagne. Les habitans sans armes ont vu » avec étonnement leur ruine totale consom» mée. En même temps des actes d'invasion » et de pillage, exercés sous la même autorité, » furent commis le long des bords de la baie » de Chesapéak, et portèrent la plus grande » désolation parmi les habitans. De tels dé» sastres ne donnaient-ils pas lieu de penser » que la vengeance et la cupidité les avaient » dirigés, plutôt que les motifs magnanimes » qui devraient toujours guider les actes hos» tiles d'un ennemi généreux? La destruction » récente des maisons particulières, des palais » du gouvernement dans la ville de Washing» ton, est une action qui ne peut trop fixer » l'attention des peuples civilisés de l'Europe. »

Nous ajouterons qu'il est bien étonnant que les Anglais, l'une des nations les plus éclairées de l'univers, et dont les sentimens

---

(1) Ville des Etats-Unis.

nobles et magnanimes ont éclaté en tant d'occasions, aient porté dans leurs guerres contre les Américains, qu'ils auraient dû regarder comme leurs concitoyens, une barbarie aussi révoltante. N'en pourrait-on pas trouver la cause directement dans cette ancienne liaison qui des deux peuples n'en faisait qu'un seul, et qui, excitant la jalousie des Anglais contre la prospérité et les vertus des Américains, leur fit éprouver toutes les fureurs qu'allument les guerres civiles ?

Ils en ressentirent eux-mêmes les tristes effets ; et le ciel parut vouloir punir le major-général Ross de la conduite qu'il avait tenue à Washington. La division à ses ordres débarqua, le 12 septembre (1814), près de North-Point, à treize milles de distance de Baltimore, et s'étant avancée un peu plus, après avoir emporté des retranchemens, son avant-garde fut brusquement attaquée, et le général Ross blessé mortellement à la poitrine par un tirailleur monté sur un arbre. Le lendemain tout ce corps d'armée fut repoussé et contraint de se rembarquer après avoir perdu beaucoup de monde.

Les Anglais, toujours disposés à récompenser honorablement leurs héros et les talens sublimes des citoyens de leur nation, ont

érigé dans l'église Saint-Paul, à Londres, un monument à la mémoire du major-général Ross.

Pendant que ces événemens se passaient en Amérique, des plénipotentiaires anglais et des États-Unis étaient assemblés depuis plusieurs mois à Gand, ville de Flandre, pour rapprocher les deux nations belligérantes et parvenir à un heureux accommodement. Ce ne fut que le 24 décembre, veille de Noël, 1814, que toutes les difficultés furent applanies, et que le traité de paix fut signé dans la maison des ci-devant chartreux, dans ce même local où un Belge introduisit le premier des mécaniques anglaises, érigea la première filature de coton, et enleva ainsi à l'industrie britannique une branche importante dont il enrichit sa patrie, et dont toute l'Europe ne tarda pas à s'emparer.

M. Todd, un des secrétaires et beau-fils de M. Madisson, avait invité quelques personnes notables de son pays à venir boire d'une liqueur qu'il est d'usage en Amérique de présenter le jour de *Christimas*, et qui s'appelle *egg noy*. Il était déjà midi, l'*egg noy* se faisait attendre, et on en fit en riant l'observation. Tout d'un coup l'*américaine boisson* parut, et M. Todd s'écria : « Messieurs, je vous annonce une nouvelle que je ne pouvais vous

apprendre qu'à midi : la paix est faite et vient d'être signée à l'instant entre l'Amérique et l'Angleterre! » Toute l'assemblée, transportée de joie, but la liqueur américaine avec un plaisir auquel elle était loin de s'attendre.

Le prince régent d'Angleterre ratifia, le 28 du même mois, ce traité de paix avec l'Amérique, qui fut envoyé sur-le-champ à Portsmouth pour être transmis aux États-Unis par un vaisseau fin voilier.

Cette nouvelle fut annoncée le même soir aux théâtres de Drury-Lane et de Cowen-Garden. Elle fut reçue avec un enthousiasme général, et les spectateurs chantèrent le *God save the king* (Dieu conserve le roi).

Voici la substance du traité conclu à Gand: Art. I[er]. La paix est rétablie. Tous les territoires seront rendus, à l'exception de quelques îles. II. Cessation des hostilités dans les délais fixés. III. Restitution des prisonniers des deux côtés. IV. Il sera nommé des commissaires qui prononceront sur les îles, objets de réclamations. Leurs rapports seront renvoyés à quelque souverain ami des deux puissances. V. Il sera nommé aussi des commissaires qui fixeront la ligne des frontières entre les États-Unis et le Canada. VI. Il sera nommé enfin des commissaires qui établiront le milieu de la rivière

des Iroquois, et qui détermineront si les îles de cette rivière appartiennent aux États-Unis ou à la Grande-Bretagne. VII. Les mêmes commissaires fixeront cette partie des frontières, entre les Etats des deux puissances, qui s'étend, par eau, du lac Huron et du lac Supérieur à la partie occidentale du lac des Bois. (L'article VIII est relatif aux attributions des commissaires.) IX. Les hostilités cesseront avec les Indiens, qui sont rétablis dans tous les droits et priviléges dont ils jouissaient en 1811. X. Les deux parties s'engagent à faire tous leurs efforts pour accomplir l'abolition de la traite des nègres. XI. Les ratifications seront échangées à Washington dans quatre mois, ou plus tôt si faire se peut.

Le traité de paix ne parvint aux États-Unis que vers la fin du mois de février 1815, et le jour même (22) le sénat lui donna son assentiment, et il fut signé par le président de l'Union. Le soir la ville de Washington fut illuminée. Il serait difficile de peindre l'enthousiasme de joie qu'inspira à toute l'Amérique la conclusion de cette paix, quoique cette guerre n'eût duré que trois années. On se livra dans toutes les villes aux fêtes et aux réjouissances que faisait naître cet heureux événement, et qui étaient bien plutôt l'ouvrage

du cœur que de pures démonstrations extérieures, comme il n'arrive que trop souvent. La guerre est un fléau si terrible pour l'humanité, qu'il est bien naturel de se réjouir lorsqu'on s'en voit délivré. Puisse l'Amérique septentrionale n'en plus éprouver les horreurs pendant un grand nombre de siècles !

Dans l'intervalle qui s'écoula depuis la signature du traité de paix à Gand et par le prince régent à Londres, et la ratification du Congrès, il y eut encore malheureusement beaucoup de sang répandu en Amérique, et sur l'Océan, et sur les lacs. Nous ne ferons mention que de l'attaque infructueuse faite par les Anglais pour s'emparer de la Nouvelle-Orléans, et qui acheva de combler de gloire les troupes américaines. Celles de la Grande-Bretagne descendirent sans obstacle, le 21 décembre, à la Mobile (petite ville de la Louisiane); tout leur présageait un prompt succès ; mais s'étant avancées jusqu'à deux lieues de la Nouvelle-Orléans, et même tout auprès de la ville, elles furent complètement battues le 8 janvier 1815, et obligées de se rembarquer, après avoir perdu au moins 2,454 hommes, y compris un grand nombre d'officiers : il faut encore ajouter la perte de deux vaisseaux de l'escadre. Le commandant en chef des troupes,

le major-général Pakenham, qui s'était mis à leur tête, fut tué sur la crête du glacis : il était proche parent du fameux milord duc de Wellington, avec lequel il avait fait avec honneur les campagnes d'Espagne ; mais la gloire militaire trahit souvent ses plus chers favoris.

FIN.

TABLE

DES PARAGRAPHES.

FIN DE LA TABLE.